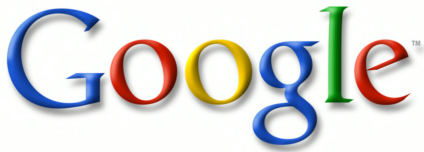
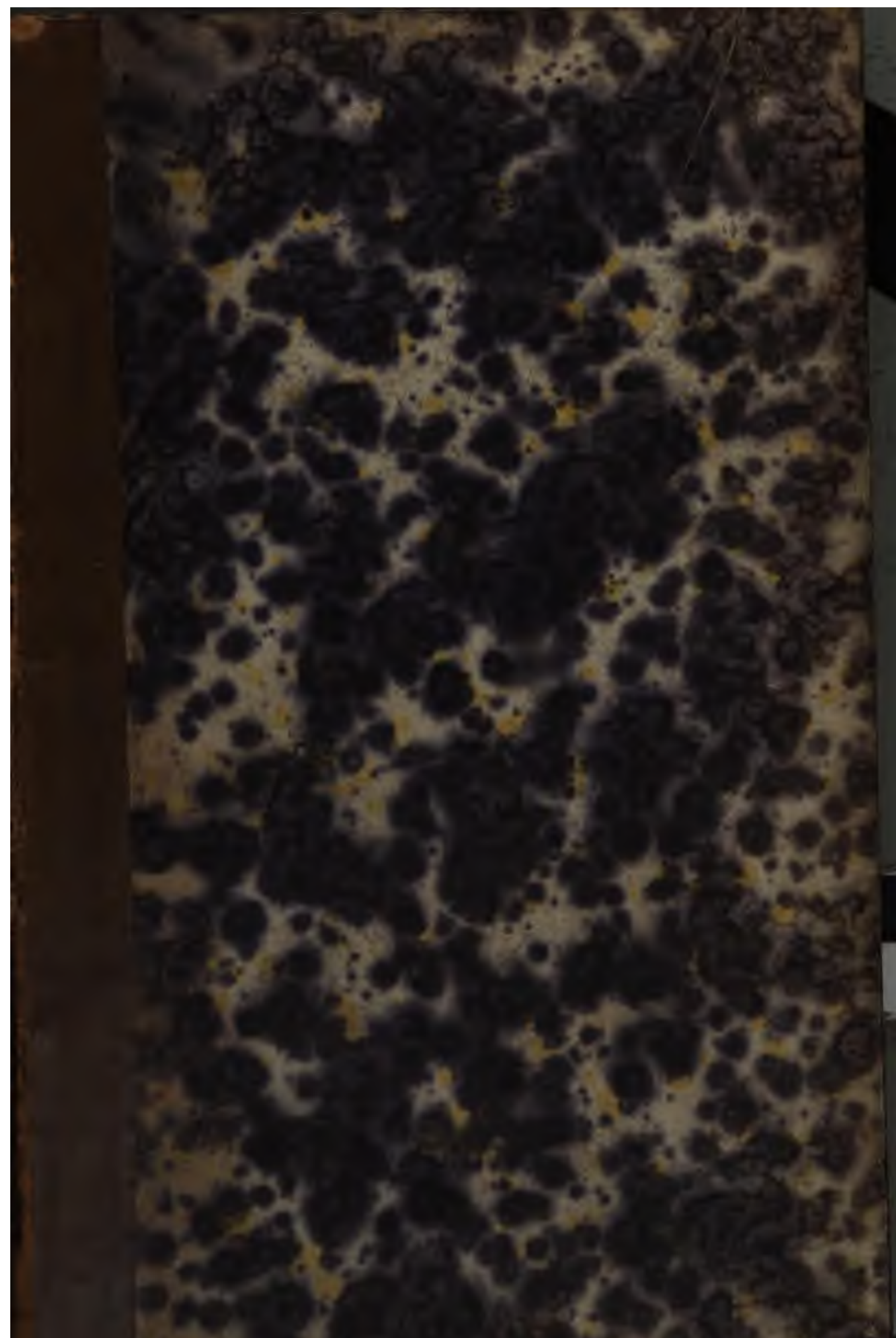
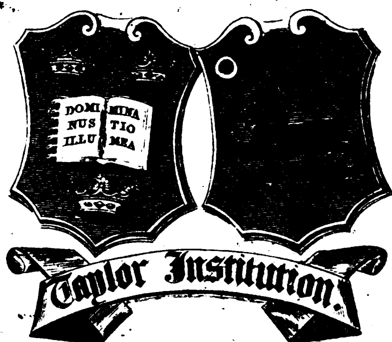
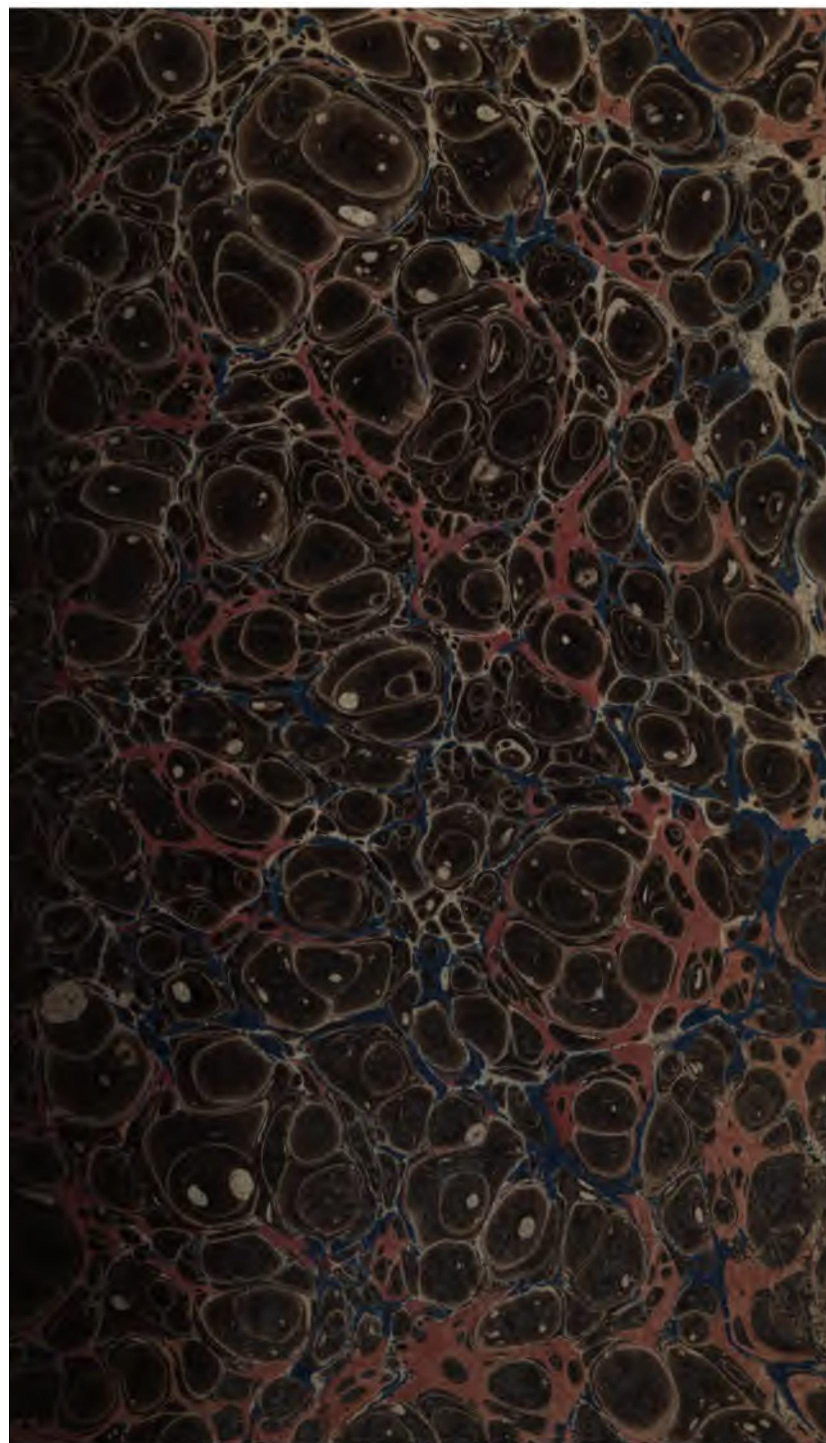

Google




DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS
DANS LES DEUX INDES.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
RUE DES MAÇONS-SORBONNE, N° 13.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS
DANS LES DEUX INDES,

PAR G. T. RAYNAL.

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES
DE L'AUTEUR;

Précédée d'une Notice biographique et de Considérations sur les écrits de RAYNAL, par M. A. JAY; et terminée par un volume supplémentaire contenant la situation actuelle des colonies, par M. PEUCHET.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

AMABLE COSTES ET C.[ie], LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DE BEAUNE, N° 2, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

1820.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE CINQUIÈME.

COMMERCE DU DANEMARK, D'OSTENDE, DE LA SUÈDE, DE LA PRUSSE, DE L'ESPAGNE, DE LA RUSSIE, AUX INDES ORIENTALES. QUESTIONS IMPORTANTES SUR LES LIAISONS DE L'EUROPE AVEC LES INDES.

Les nations les plus puissantes, ainsi que les plus grands fleuves, n'ont rien été à leur origine. Il serait difficile d'en citer une seule depuis la création du monde qui se soit étendue ou enrichie d'elle-même, pendant un long intervalle de tranquillité, par les seuls progrès de son industrie, par les seules ressources de sa population. La nature, qui fait les vautours et les colombes, prépare aussi la horde féroce qui doit s'élancer un jour sur la société paisible qui s'est formée dans son voisinage, ou qu'elle rencontrera dans ses courses vagabondes. La pureté du sang entre les nations, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de même que la pureté du sang entre les familles, ne peut être

que momentanée, à moins que quelques institutions bizarres et religieuses ne s'y opposent. Le mélange est un effet nécessaire d'une infinité de causes ; et partout il résulte du mélange une race ou perfectionnée ou dégradée, selon que le caractère et les mœurs du conquérant se sont prêtés au caractère et aux mœurs du peuple conquis, ou que le caractère et les mœurs du peuple conquis ont cédé au caractère et aux mœurs du conquérant. Entre les causes qui accélèrent la confusion, celle qui se présente comme la première et la principale, c'est l'émigration plus ou moins promptement amenée par la stérilité du sol et par l'ingratitude du séjour. Si l'aigle trouvait une subsistance aisée entre les rochers déserts qui l'ont vu naître, jamais son vol rapide ne le porterait, le bec entr'ouvert et les serres étendues, sur les troupeaux innocens qui paissent au pied de sa demeure escarpée. Mais, que fait l'oiseau guerrier et vorace après s'être emparé de sa proie? Il regagne le sommet de son roc pour n'en descendre que quand il sera de nouveau sollicité par le besoin. C'est aussi de la même manière que le barbare en use avec son voisin policé; et ce brigandage serait éternel, si la nature avait mis entre l'habitant d'une contrée et l'habitant d'une autre contrée, entre l'homme de la montagne et l'homme de la plaine ou des marais, la même barrière qui sépare les différentes espèces d'animaux,

C'est une opinion assez généralement reçue que les Cimbres occupaient dans les temps les plus reculés, à l'extrémité de la Germanie, la Chersonèse cimbrique, connue de nos jours sous le nom de *Holstein*, de *Sleswick*, de *Jutland;* et que les Teutons habitaient les îles voisines. Que l'origine des deux peuples fût ou ne fût pas commune, ils sortirent de leurs forêts ou de leurs marais, ensemble et en corps de nation, pour aller chercher dans les Gaules du butin, de la gloire et un climat plus doux. Ils se disposaient même à passer les Alpes lorsque Rome jugea qu'il était temps d'opposer des digues à un torrent qui entraînait tout. Ces barbares triomphèrent de tous les généraux que leur opposa cette fière république jusqu'à l'époque mémorable où ils furent exterminés par Marius. I. Anciennes révolutions du Danemark.

Leur pays, presque entièrement désert après cette terrible catastrophe, fut de nouveau peuplé par des Scythes qui, chassés par Pompée du vaste espace renfermé entre le pont Euxin et la mer Caspienne, marchèrent vers le nord et l'occident de l'Europe, soumettant les nations qui se trouvaient sur leur passage. On prétend qu'Odin, leur chef, ne parcourut tant de contrées, ne chercha à les asservir qu'afin de soulever tous les esprits contre la puissance formidable, odieuse et tyrannique des Romains. Ce levain, qu'en mourant il laissa dans le nord, y fermenta si bien en secret, que quelques siècles après toutes les nations fondirent

d'un commun accord sur cet empire ennemi de toute liberté, et eurent la consolation de le renverser après l'avoir affaibli par plusieurs secousses réitérées.

Le Danemark se trouva sans habitans après ces expéditions glorieuses. Il se rétablit peu à peu dans le silence, et recommença à faire parler de lui vers le commencement du huitième siècle. Ce ne fut plus la terre qui servit de théâtre à sa valeur ; l'Océan lui ouvrit une autre carrière. Entouré de deux mers, on le vit se livrer entièrement à la piraterie, qui fut toujours la première école de la navigation pour des peuples sans police.

Les aventuriers sortis de son sein fondirent d'abord sur le petit nombre de bâtimens qui voguaient sur la Baltique. Ces premiers succès enhardirent leur inquiétude, et les décidèrent à de plus grandes entreprises. Ils infestèrent de leurs brigandages les mers et les côtes d'Ecosse, d'Irlande, d'Angleterre, de Flandre, de France, même de l'Espagne, de l'Italie et de la Grèce. Souvent ils pénétrèrent dans l'intérieur de ces vastes contrées, et ils s'élevèrent jusqu'à la conquête de la Normandie et de la plus féconde partie de la Grande-Bretagne. Malgré la confusion qui règne dans les annales de ces temps barbares, on parvient à démêler quelques-unes des causes de tant d'événemens étranges.

D'abord les Danois avaient pour la piraterie un penchant violent qu'on a toujours remarqué

dans les peuples qui habitent le voisinage de la mer, lorsqu'ils ne sont pas contenus par de bonnes mœurs et de bonnes lois. L'habitude dut les familiariser avec l'Océan, les aguerrir à ses fureurs. Sans agriculture, élevant peu de troupeaux, ne trouvant qu'une faible ressource à la chasse dans un pays couvert de neiges et de glaces, rien ne les attachait à leur territoire. La facilité de construire des flottes, qui n'étaient que des radeaux grossièrement assemblés pour naviguer le long des côtes, leur donnait les moyens d'aller partout, de descendre, de piller et de se rembarquer. Le métier de pirate était pour eux ce qu'il avait été pour les premiers héros de la Grèce, la carrière de la gloire et de la fortune, la profession de l'honneur, qui consistait dans le mépris de tous les dangers. Ce préjugé leur inspirait un courage invincible dans leurs expéditions, tantôt combinées entre différens chefs, et tantôt séparées en autant d'armemens que de nations. Ces irruptions subites, faites en cent endroits à la fois, ne laissaient aux habitans des côtes, mal défendues parce qu'elles étaient mal gouvernées, que la triste alternative d'être massacrés, ou de racheter leur vie en livrant tout ce qu'ils avaient.

Quoique ce caractère destructeur fût une suite de la vie sauvage que menaient les Danois, de l'éducation grossière et toute militaire qu'ils recevaient, il était plus particulièrement l'ouvrage de la religion d'Odin. Ce conquérant imposteur

exalta, si l'on peut s'exprimer ainsi, par ses dogmes sanguinaires, la férocité naturelle de ces peuples. Il voulut que tout ce qui servait à la guerre, les épées, les haches, les piques, fût déifié. On cimentait les engagemens les plus sacrés par ces instrumens si chers. Une lance plantée au milieu de la campagne attirait à la prière et aux sacrifices. Odin lui-même, mis par sa mort au rang des immortels, fut la première divinité de ces affreuses contrées où les rochers et les bois étaient teints et consacrés par le sang humain. Ses sectateurs croyaient l'honorer en l'appelant le dieu des armées, le père du carnage, le dépopulateur, l'incendiaire. Les guerriers qui allaient se battre faisaient vœu de lui envoyer un certain nombre d'âmes qu'ils lui consacraient. Ces âmes étaient le droit d'Odin. La croyance universelle était que ce dieu se montrait dans les batailles, tantôt pour protéger ceux qui se défendaient avec courage, et tantôt pour frapper les heureuses victimes qu'il destinait à périr. Elles le suivaient au séjour du ciel, qui n'était ouvert qu'aux guerriers. On courait à la mort, au martyre, pour mériter cette récompense. Elle achevait d'élever jusqu'à l'enthousiasme, jusqu'à une sainte ivresse du sang, le penchant de ces peuples pour la guerre.

Le christianisme renversa toutes les idées qui formaient la chaîne d'un pareil système. Les missionnaires avaient besoin de rendre leurs prosélytes sédentaires pour travailler utilement à leur

instruction, et ils réussirent à les dégoûter de la vie vagabonde en leur suggérant d'autres moyens de subsister. Ils furent assez heureux pour leur faire aimer la culture, et surtout la pêche. L'abondance du hareng, que la mer amenait alors sur les côtes, y procurait un moyen de subsistance très-facile. Le superflu de ce poisson fut bientôt échangé contre le sel nécessaire pour conserver le reste. Une même foi, de nouveaux rapports, des besoins mutuels, une grande sûreté, encougèrent ces liaisons naissantes. La révolution fut si entière depuis leur conversion, que l'histoire ne parle plus d'aucune expédition danoise jusqu'à l'époque des croisades.

Cette épidémie, née dans le midi de l'Europe, en infesta bientôt le nord. Il était naturel qu'une guerre dont le but apparent était d'honorer ou de venger la religion excitât plus d'enthousiasme parmi ses nouveaux que chez ses anciens sectateurs. Aussi, dans la proportion de leur population, les Danois s'enrôlèrent-ils plus généralement sous ces drapeaux sacrés que les autres peuples. Leur mortalité fut encore plus considérable. Aux principes de destruction qui leur étaient commun avec tous les combattans s'en joignirent deux qui leur étaient particuliers. Les secours que leur patrie pouvait leur faire passer étaient peu abondans, et ils arrivaient difficilement.

L'acquisition qu'un siècle après le Danemark fit de la Norvége, et son association avec la

Suède, paraissaient devoir le dédommager des pertes faites dans la Palestine. Il n'en fut pas ainsi. Les suites de l'union de Calmar achevèrent d'épuiser de sang un corps déjà trop affaibli, et la tyrannie d'un gouvernement mal constitué mit le comble à tant d'infortunes.

L'état commençait à respirer sous l'administration de Christian IV, lorsqu'en 1612 quelques-uns de ses sujets les plus actifs demandèrent de pouvoir entreprendre en société le commerce des Indes orientales, qu'aucun Danois n'avait fait encore. Le privilége exclusif leur en fut accordé sans difficulté. Leurs vaisseaux mirent à la voile, et, en 1616, abordèrent au Coromandel.

Cette longue côte était alors partagée en plusieurs souverainetés, formées des débris de l'immense empire de Bisnagar, qui s'était écroulé depuis un ou deux siècles. Entre ces divers états, l'attention se fixait principalement sur le Tanjaour, quoiqu'il n'eût que cent milles de longueur, et quatre-vingts milles dans sa plus grande largeur. C'était de tous le plus peuplé, le plus riche, le plus fertile. Il devait ces avantages au bonheur qu'il a d'être arrosé par le Caveri sorti des Gattes. Les eaux de ce fleuve, après avoir parcouru un espace de plus de cent lieues, se divisent, à leur entrée dans le Tanjaour, en deux bras. Le plus oriental prend le nom de *Coleram*. L'autre conserve son premier nom, et forme quatre nouvelles branches qui coulent dans le

royaume, l'inondent deux fois l'an, y entretiennent une fraîcheur habituelle, et lui donnent la faculté de fournir du riz ou d'autres alimens aux contrées limitrophes que des sécheresses dévorantes mettent dans l'impossibilité de se passer de secours étrangers.

Les puissances maritimes de l'Europe ont successivement formé de grandes et nombreuses colonies sur ces plages étendues; mais, à l'arrivée des Danois, on n'y voyait que deux établissemens portugais, Saint-Thomé, sur les côtes de Golconde, et Négapatnam, sur celles du Tanjaour. Tranquebar, village peu éloigné de ce dernier comptoir, parut aux nouveaux navigateurs un emplacement favorable pour une loge, et ils obtinrent assez facilement la liberté de l'y construire. Un événement inespéré l'éleva bientôt à quelque importance.

II. Le Danemark entreprend le commerce des Indes.

La compagnie de Hollande, qui, aux Indes, avait dépouillé les Portugais de leurs conquêtes les plus utiles, voyait avec chagrin que le commerce entier de Ceylan était encore dans leurs mains. Un de ses facteurs y fut envoyé pour concerter avec le souverain de l'île les moyens de le délivrer de ces impérieux usurpateurs. Boschower se rendit si agréable, qu'en moins de six mois il se vit général, amiral, chef de conseils, propriétaire de très-belles terres, époux d'une des plus illustres personnes du pays, et prince de Mingone. Mais il s'agissait d'obtenir la ratifica-

tion des engagemens qu'il avait pris au nom de ses commettans. On s'y refusa aux Indes, et le négociateur s'embarqua pour l'Europe, où il espérait trouver plus de déférence, plus de bonne foi ou plus de lumières. Ses sollicitations n'y eurent pas plus de succès qu'elles n'en avaient eu dans l'Orient. On ne vit même en lui que l'esclave libre d'une cour asiatique.

Les instructions de l'ambassadeur portaient que, si les Hollandais repoussaient les ouvertures qui leur seraient faites, il pourrait traiter avec la nation qui s'engagerait à faire passer à Ceylan les troupes nécessaires pour en chasser les Portugais. Le Danemark venait d'ouvrir sa navigation dans les mers d'Asie. Il lui convenait de s'y montrer avec éclat. L'acquisition d'un bon port dans une île célèbre, riche, possédant seule la cannelle, et très-heureusement située, devait le déterminer aux plus grands sacrifices. Boschower n'en douta pas, et se rendit à Copenhague. Il y fut reçu avec des égards qui le dédommagèrent des dégoûts dont les républicains ses compatriotes l'avaient accablé. Les arrangemens qu'il proposa plurent également au ministère et au corps privilégié. On lui donna six vaisseaux, sur lesquels il s'embarqua le 30 mars 1619, avec la satisfaction d'avoir rempli d'une manière convenable l'objet de sa commission. Sa mort, arrivée dans la traversée, dérangea tous les projets que son ambition avait formés.

Ove Giedde de Tommerup, qui commandait l'armement, se voyant mal reçu à Ceylan, et désespérant d'y faire changer les dispositions, prit le parti de conduire son escadre à Tranquebar. La situation des Danois y était très-précaire. Leur amiral réussit à lui donner de la stabilité en obtenant pour une modique redevance la propriété de la bourgade où était le comptoir, ainsi que du petit territoire qui l'entourait, et la liberté de construire une fortification suffisante pour les mettre à l'abri de l'invasion. Pour élever ou pour défendre ces ouvrages, il laissa ceux de ses soldats que ses soins avaient conservés, et reprit la route de l'Europe, où il arriva au commencement de 1622.

A cette époque les circonstances étaient favorables, et très-favorables pour fonder un grand commerce dans les mers d'Asie. Les Portugais, opprimés par un joug étranger, ne faisaient que de faibles efforts pour la conservation de leurs possessions. Les Espagnols n'envoyaient des vaisseaux qu'aux Moluques et aux Philippines. Les Hollandais ne travaillaient qu'à se rendre maîtres des épiceries. Les Anglais se ressentaient des troubles de leur patrie, même aux Indes. Toutes ces puissances voyaient avec chagrin un nouveau rival, mais aucune ne le traversait.

Il arriva de là que les Danois, malgré la modicité de leur premier fonds, qui ne passait pas 853,263 livres, firent des affaires assez considé-

rables dans toutes les parties de l'Inde. Ils dûrent principalement ce succès au système qu'ils s'étaient fait, et dont ils ne s'écartaient pas, de traiter les naturels du pays avec douceur et avec justice; d'admettre dans leur rade les navigateurs étrangers sans aucune gêne, et de vendre indistinctement à toutes les nations des vivres, des armes, des munitions de guerre. Malheureusement la compagnie de Hollande prit une supériorité assez décidée pour les exclure des marchés où ils avaient traité avec le plus d'avantage; et, par un malheur plus grand encore, les dissensions qui bouleversèrent le nord de l'Europe ne permirent pas à la métropole de cette nouvelle colonie de s'occuper d'intérêts si éloignés. Les Danois de Tranquebar tombèrent insensiblement dans le mépris et des naturels du pays, qui n'estiment les hommes qu'en proportion de leur richesse, et des nations rivales, dont ils ne purent soutenir la concurrence. Cet état d'impuissance les découragea. La compagnie remit son privilége, et céda ses établissemens au gouvernement, pour le dédommager des sommes qui lui étaient dues.

III. Variations qu'a éprouvées le commerce des Danois aux Indes.

Une nouvelle société s'éleva en 1670 sur les débris de l'ancienne. Christian v lui fit un présent en navires ou autres effets, qui fut estimé 310,828 livres 10 sous, et les intéressés fournirent 732,600 livres. Cette seconde entreprise, formée sans fonds suffisans, fut encore plus malheu-

reuse que la première. Après un nombre d'expéditions, le comptoir de Tranquebar fut abandonné à lui-même. Il n'avait, pour fournir à sa subsistance, à celle de sa faible garnison, que son petit territoire, et deux bâtimens qu'il frétait à qui voulait les employer. Sa détresse devint telle, qu'il fut obligé de mettre en gage trois des quatre bastions de sa forteresse. A peine le mettait-on en état d'expédier tous les trois ou quatre ans un vaisseau pour l'Europe, avec une cargaison médiocre.

La pitié paraissait le seul sentiment qu'une situation désespérée pût inspirer. Cependant la jalousie, qui ne dort jamais, et l'avarice, qui s'alarme de tout, suscitèrent aux Danois une guerre odieuse. Le raja de Tanjaour, qui leur avait coupé plusieurs fois la communication avec son territoire, les attaqua en 1689 dans Tranquebar même, à l'instigation des Hollandais. Ce prince était sur le point de prendre la place après six mois de siége, lorsqu'elle fut secourue et délivrée par les Anglais. Cet événement n'eut ni ne pouvait avoir des suites importantes. La compagnie danoise continua à languir. Son dépérissement devenait même tous les jours plus grand. Elle expira en 1730, mais après avoir manqué à ses engagemens.

De ses cendres naquit, deux ans après, une nouvelle société. Les faveurs qu'on lui prodiguait pour la mettre en état de négocier avec écono-

mie, avec liberté, sont la preuve de l'importance que le gouvernement attachait à ce commerce. Son privilége exclusif devait durer quarante ans. Ce qui servait à l'armement, à l'équipement de ses vaisseaux était exempt de toute imposition. Les ouvriers du pays qu'elle employait, ceux qu'elle faisait venir des pays étrangers n'étaient point assujettis aux règlemens des corps de métiers qui enchaînaient l'industrie en Danemark comme dans le reste de l'Europe. On la dispensait de se servir de papier timbré dans ses affaires. Sa juridiction était entière sur ses employés, et les sentences de ses directeurs n'étaient pas sujettes à révision, à moins qu'elles ne prononçassent des peines capitales. Pour écarter jusqu'à l'ombre de la contrainte, le souverain sacrifia le droit qu'il pouvait avoir de se mêler de l'administration comme principal intéressé. Il renonça à toute influence dans le choix des officiers civils ou militaires, et ne se réserva que la confirmation du gouverneur de Tranquebar. Il s'engagea même à ratifier toutes les conventions politiques qu'on jugerait à propos de faire avec les puissances de l'Asie.

Pour prix de tant de faveurs, le gouvernement n'exigea qu'un pour cent sur toutes les marchandises des Indes et de la Chine qui seraient exportées, et deux et demi pour cent sur celles qui se consommeraient dans le royaume.

L'octroi dont on vient de voir les conditions

n'eut pas été plus tôt accordé, qu'il fallut songer à trouver des intéressés. L'opération était délicate. Le commerce des Indes avait été jusqu'alors si malheureux, que les riches citoyens devaient avoir une répugnance invincible à y engager leur fortune. Une idée nouvelle changea la disposition des esprits. On distingua deux espèces de fonds. Le premier, appelé *constant*, fut destiné à l'acquisition de tous les effets que l'ancienne compagnie avait en Europe et en Asie. On donna le nom de *roulant* à l'autre, parce qu'il était réglé tous les ans sur le nombre et la cargaison des navires qui seraient expédiés. Chaque actionnaire avait la liberté de s'intéresser ou de ne pas s'intéresser à ces armemens, qui étaient liquidés à la fin de chaque voyage. Par cet arrangement, la compagnie fut permanente par son fonds constant, et annuelle par le fonds roulant.

Il paraissait difficile de régler les frais que devait supporter chacun des deux intérêts. Tout s'arrangea plus aisément qu'on ne l'avait espéré. Il fut arrêté que le fonds roulant ne ferait que les dépenses nécessaires pour l'achat, l'équipement, la cargaison des navires. Tout le reste devait regarder le fonds constant, qui, pour se dédommager, préleverait dix pour cent sur toutes les marchandises des Indes qui se vendraient en Europe; et de plus, cinq pour cent sur tout ce qui partirait de Tranquebar.

Le capital de la nouvelle compagnie fut de

3,240,000 livres, partagé en seize cents actions de 2,025 livres chacune.

Avec ces fonds, toujours en activité, les associés expédièrent, durant les quarante années de leur octroi, cent huit bâtimens. La charge de ces navires monta en argent à 87,333,637 liv. 10 s., et en marchandises à 10,580,094 liv.; ce qui faisait en tout 97,913,731 liv. 10 s. Leurs retours furent vendus 188,939,673 livres. Le Danemark n'en consomma que pour 35,450,262 liv. Il en fut donc exporté pour 153,479,411 livres. Qu'on fasse une nouvelle division, et il se trouvera que les ventes annuelles se sont élevées à la somme de 4,723,491 liv. 16 sous; que le pays n'en a consommé tous les ans que pour 886,250 liv. 10 s., et que les étrangers en ont enlevé pour 3,837,235 l. 10 sous.

Les répartitions furent irrégulières et médiocres tout le temps que dura le privilége. Elles auraient été plus égales et plus fortes si une partie des bénéfices n'eût été mise en réserve pour assurer les fonds primitifs. Par cette conduite sage et réfléchie, les heureux associés réussirent à tripler leurs capitaux. Leur fortune aurait encore augmenté de 2,000,000 de livres, si le ministère danois n'eût engagé, en 1754, la direction à ériger une statue au roi Frédéric v.

Lorsque je pense à ces monumens publics consacrés à un souverain de son vivant, je ne puis me distraire de son manque de pudeur. En les

ordonnant lui-même, le prince semble dire à ses peuples : « Je suis un grand homme, je suis un « grand roi. Je ne saurais aller tous les jours me « présenter à vos yeux, et recevoir le témoignage « éclatant de votre admiration et de votre amour ; « mais voilà mon image. Entourez-la, satisfaites- « vous. Quand je ne serai plus, vous conduirez « votre enfant au pied de ma statue, et vous « lui direz : Tiens, mon fils, regarde-le bien. « C'est celui-là qui repoussa les ennemis de l'état, « qui commanda ses armées en personne, qui « paya les dettes de ses aïeux, qui fertilisa nos « champs, qui protégea nos agriculteurs, qui ne « gêna point nos consciences, qui nous permit « d'être heureux, libres et riches ; et que son « nom soit à jamais béni! »

Quel insolent orgueil ! si cela est ; quelle impudence ! si cela n'est pas. Mais combien il y aurait peu de ces monumens, si l'on n'en eût élevé qu'aux princes qui les méritaient ! Si l'on abattait tous les autres, combien en resterait-il? Si la vérité avait dicté les inscriptions dont ils sont environnés, qu'y lirait-on ? « A Néron, après avoir « assassiné sa mère, tué sa femme, égorgé son « instituteur, et trempé ses mains dans le sang « des citoyens les plus dignes. » Vous frémissez d'horreur. Eh ! viles nations, que ne m'est-il permis de substituer les véritables inscriptions à celles dont vous avez décoré les monumens de vos souverains. On n'y lirait pas les mêmes forfaits ;

mais on y en lirait d'autres, et vous frémiriez encore.

J'écrirais ici, comme autrefois sur la colonne de Pompée : A Pompée, après avoir massacré trois millions d'hommes. J'écrirais là.... Lâches! craignez-vous donc que vos maîtres ne rougissent de leur méchanceté? Lorsque vous leur rendez de pareils hommages, comment peuvent-ils croire à votre malheur? Comment ne se prendront-ils pas pour les idoles de vos cœurs lorsque vous applaudissez par vos acclamations à la bassesse des courtisans?

Mais les nations me répondent. « Ces monu-« mens ne sont pas notre ouvrage. Jamais nous « n'aurions pensé à conférer les honneurs du « bronze à un tyran qui nous tenait plongées dans « la misère, et à qui notre profond silence an-« nonça tant de fois l'indignation dont nous étions « pénétrés lorsqu'il traversait en personne l'en-« ceinte de notre ville. Nous! nous! nous aurions « été assez insensées pour aller déposer dans un « moule le reste du sang dont il avait épuisé nos « veines? Vous ne le croyez pas. »

Souverains, si vous êtes bons, la statue que vous vous élevez à vous-mêmes vous est assurée. La nation dont vous aurez fait la félicité vous l'accordera cent ans après votre mort, lorsque l'histoire vous aura jugés. Si vous êtes méchans et vicieux, vous n'éternisez que votre méchanceté et vos vices. Le monarque qui aura quelque di-

gnité attendra. Celui qui aurait l'âme vraiment grande dédaignerait peut-être une sorte d'encens prodiguée dans tous les siècles au vice indistinctement et à la vertu. Au moment où l'on graverait autour de sa statue, A TRÈS-GRAND, TRÈS-BON, TRÈS-PUISSANT, TRÈS-GLORIEUX, TRÈS-MAGNIFIQUE prince un tel, il se rappellerait que les mêmes titres furent gravés sous un Tibère, un Domitien, un Caligula, et il s'écrierait avec un digne Romain : « Epargnez-moi un hommage trop suspect. « Loin de moi des honneurs flétris. Mon temple « est dans vos cœurs. C'est là que mon image « est belle et qu'elle durera. »

En effet, quelle que soit la solidité que l'on donne aux monumens, un peu plus tôt, un peu plus tard, le temps les frappe et les renverse. La pointe de sa faux s'émousse au contraire sur la page de l'histoire ; elle ne peut rien ni sur le cœur, ni sur la mémoire de l'homme. La vénération se transmet d'âge en âge, et les siècles qui se succèdent en sont les éternels échos. Flots orgueilleux de la Seine, soulevez-vous, si vous l'osez : vous emporterez et nos ponts et la statue de Henri, mais son nom restera. C'est devant la statue de ce bon roi que le peuple attendri, que l'étranger s'arrête. Si l'on visite aussi les monumens qui vous sont consacrés, souverains, ne vous en imposez pas ; ce ne sont pas vos personnes qu'on vient honorer, c'est l'ouvrage de l'art qu'on vient admirer : encore regrette-t-on

qu'un talent sublime qui se devait à la vertu se soit bassement prostitué au crime. Au pied de votre statue, quelle est la pensée du citoyen et de l'étranger lorsqu'il se voit entouré de malheureux dont l'aspect lui montre la misère, et dont la voix plaintive sollicite un modique secours? N'est-ce pas comme s'ils disaient : VOIS ET SOULAGE LE MAL QUE CET HOMME DE BRONZE NOUS A FAIT? Élevez des statues aux grands hommes de votre nation, et l'on y cherchera la vôtre. Mais il n'y a qu'un homme et qu'une statue dans toutes les contrées soumises à la tyrannie. Là, le bronze parle, et le marbre dit : PEUPLES, APPRENEZ QUE JE SUIS TOUT, ET QUE VOUS N'ÊTES RIEN. Et qu'on me pardonne cet écart ; l'écrivain serait trop à plaindre, s'il ne se livrait pas quelquefois au sentiment qui l'oppresse.

IV. État actuel des Danois aux Indes.

Lorsque le privilége de la compagnie expira le 12 avril 1772, il lui fut accordé un nouvel octroi, mais pour vingt ans seulement. On mit même quelques restrictions aux faveurs dont elle avait joui.

A l'exception du commerce de la Chine, qui reste toujours exclusif, les mers des Indes sont ouvertes à tous les citoyens et à l'étranger qui voudra s'intéresser dans leurs entreprises. Mais, pour jouir de cette liberté, il faut n'employer que des navires construits dans quelqu'un des ports du royaume ; embarquer dans chaque vaisseau pour 13,500 livres au moins de marchandises de

manufactures nationales; payer à la compagnie 67 livres 10 sous par last, ou deux pour cent de la valeur de la cargaison au départ, et huit pour cent au retour. Les particuliers peuvent également négocier d'Inde en Inde, moyennant un droit d'entrée de quatre pour cent pour les productions d'Asie, et de deux pour cent pour celles d'Europe, dans tous les établissemens danois.

La compagnie était autrefois exempte des droits établis sur ce qui sert à la construction, à l'approvisionnement des vaisseaux. On l'a privée d'une franchise qui entraînait trop d'inconvéniens. Elle reçoit, en dédommagement, 67 livres 10 sous par last, et 13 livres 10 sous pour chacune des personnes qui forment l'équipage de ses bâtimens. On l'oblige, d'un autre côté, à exporter sur chacun de ses navires expédiés pour l'Inde 13,500 livres de marchandises fabriquées dans le royaume, et 18,000 livres sur chacun des navires destinés pour la Chine.

Les droits anciennement différens pour les productions de l'Asie qui se consommaient en Danemark, ou qui passaient à l'étranger, sont actuellement les mêmes. Toutes, sans égard pour leur destination, doivent deux pour cent. Le gouvernement a voulu aussi rester l'arbitre des frais de douane que les soieries et les cafés destinés pour l'état seraient obligés de supporter. Cette réserve a pour but l'intérêt des îles de l'Amérique et des manufactures nationales.

Le roi a renoncé à l'usage où il était de placer tous les ans dans le commerce de la compagnie la somme d'environ 100,000 livres, dont il lui revenait communément un profit de vingt pour cent. Pour le dédommager de ce sacrifice, il sera versé dans sa caisse particulière 22,500 l. lorsque ce corps n'expédiera qu'un vaisseau, 36,000 liv. lorsqu'il en fera partir deux, et 45,000 liv. lorsqu'il y en aura trois ou un plus grand nombre.

Sous l'ancien régime il suffisait d'être propriétaire d'une action pour avoir droit de suffrage dans les assemblées générales. Pour trois actions on avait deux voix, trois pour cinq, et ainsi dans la même proportion jusqu'à douze voix, nombre qu'on ne pouvait jamais passer, quel que fût l'intérêt qu'on eût dans les fonds de la compagnie. Mais il était permis de voter pour les absens ou les étrangers, pourvu qu'on portât leur procuration. Il arrivait de là qu'un petit nombre de négocians domiciliés à Copenhague se rendaient les maîtres de toutes les délibérations. On a remédié à ce désordre en réduisant à trois le nombre des voix qu'on pourrait avoir, soit pour soi-même, soit par commission.

Telles sont les vues nouvelles qui distinguent le nouvel octroi de ceux qui l'avaient précédé. L'exemple du ministère a influé sur la conduite des intéressés, qui ont fait aussi quelques changemens remarquables dans leur administration.

La distinction du fonds constant et du fonds

roulant réduisait la compagnie à un état précaire, puisqu'on était libre de retirer, après chaque voyage, le dernier qui servait de base aux opérations. Pour donner au corps une meilleure constitution, ces deux intérêts ont été confondus. Désormais les actionnaires ne pourront, jusqu'à la fin de l'octroi, revendiquer aucune portion de leur capital. Ceux d'entre eux qui, pour quelque raison que ce puisse être, voudront diminuer leurs risques, seront réduits à vendre leurs actions, comme cela se pratique partout ailleurs.

A l'expiration du dernier octroi, la compagnie avait un fonds de 11,906,059 livres, partagé en seize cents actions d'environ 7,425 liv. chacune. Le prix de l'action était évidemment trop fort dans une région où les fortunes sont si bornées. On a remédié à cet inconvénient en divisant une action en trois; de sorte qu'il y en a maintenant quatre mille huit cents dont le prix, pour plus de sûreté, n'a été porté sur les livres qu'à 2,250 liv. Ce changement en doit rendre l'achat et la vente plus faciles, en augmenter la circulation et la valeur.

Le projet d'élever les établissemens danois dans l'Inde à plus de prospérité qu'ils n'en avaient eu a occupé ensuite les esprits. Pour réussir, il a été réglé qu'on y laisserait constamment 2,250,000 l., en y comprenant leur valeur estimée 900,000 liv. Les bénéfices qu'on pourra faire avec ces fonds pendant dix ans resteront en augmentation de

capital, sans qu'on puisse en faire des répartitions.

La compagnie avait contracté l'habitude d'accorder, sur hypothèque, aux acheteurs un crédit de plusieurs années. Cette facilité l'obligeait elle-même d'emprunter souvent des sommes considérables à Amsterdam ou à Copenhague. On s'est vivement élevé contre une pratique inconnue aux nations rivales. Il eût été peut-être dangereux d'y renoncer entièrement; mais on l'a renfermée dans des bornes assez étroites pour prévenir toute défiance.

Depuis 1772 jusqu'en 1784, la compagnie expédia cinquante-deux vaisseaux, et le commerce particulier quarante-deux. Outre quelques marchandises de peu de valeur, les premiers portaient neuf millions de rixdalers, ou 40,500,000 livres, et les seconds trois millions, ou 13,500,000 liv. Dans les douze années le bénéfice net des cargaisons envoyées ou des cargaisons reçues ne s'éleva qu'à 5,068,000 rixdalers, ou à 422,000 rixdalers, 11,899,000 livres par an; mais il devait s'accroître à l'arrivée des dix bâtimens partis qui n'étaient pas encore de retour.

Les corps privilégiés établis en Danemark avaient toujours exercé les droits, toujours supporté les frais de souveraineté dans les comptoirs de la nation formés aux Indes. En 1777, ces colonies sortirent des liens du monopole pour passer dans les mains du gouvernement. Cette admi-

nistration est si bornée, qu'elle ne saurait exiger ni de grands frais, ni beaucoup de soins.

Tout à la Chine s'opéra sans la moindre intervention de la politique ou de la force. Le thé que les Danois y chargeaient, et qu'ils introduisaient clandestinement dans les îles britanniques, était pour eux l'occasion d'un gain considérable. Depuis que ce débouché leur est fermé, les opérations de leur commerce sont diminuées de moitié, et l'on ne prévoit pas quel objet pourra remplir ce grand vide.

Les îles de Nicobar s'étendent depuis le cinquième jusqu'au dixième degré de latitude septentrionale. Elles dominent également le détroit de Malacca et le golfe de Bengale. Des baies très-multipliées y offrent un abri sûr aux navires assaillis par la tempête dans ces parages orageux. Leurs habitans, grands, bien faits, robustes, ont généralement le maintien noble et une contenance grave. Si, comme on le pense assez généralement, le sang malais coule dans leurs veines, il faut qu'il se soit bien épuré. Les actes de férocité et de perfidie que se sont trop souvent permis les navigateurs que le vent a poussés sur leurs rivages ne les ont rendus ni cruels, ni traîtres. C'est toujours avec candeur et bonne foi que, pour quelques aunes de mauvaise toile, pour quelques grossiers outils de fer, ils livrent leur bois, leurs noix de coco, leurs fruits, leurs cochons et leurs volailles, leurs seules richesses.

Aucune nation européenne n'avait songé à former d'établissement dans un archipel si misérable, lorsqu'en 1779, Bolts, qui commandait un vaisseau autrichien, s'avisa de lever le drapeau impérial sur la plus grande, la plus fertile, la plus peuplée des îles, sur celle qui a le meilleur port. Cette prise de possession fut traitée d'usurpation par le Danemark, qui peu d'années auparavant avait jeté deux ou trois missionnaires dans le même lieu pour y prêcher la foi chrétienne. Ces prétentions opposées n'auront très-certainement aucune suite. Il est impossible que les deux puissances ne comprennent qu'un comptoir où l'on ne trouverait rien à vendre et rien à acheter serait mal placé, et par conséquent ruineux.

Presqu'à leur arrivée aux Indes, les Danois placèrent une loge à Chinchura, que le voisinage d'Ougly pouvait rendre très-rapidement florissante. Ils se montrèrent sur les bords du Gange, en disparurent, et n'y firent voir de nouveau leur pavillon qu'en 1755. Leur projet était d'occuper Bankibasar, qui avait appartenu à la compagnie d'Ostende. La jalousie du commerce, qui est devenue la passion dominante de notre siècle, traversa leurs vues, et les obligea de fonder Frédéric-Nagor de l'autre côté du fleuve. Là, comme les autres nations européennes, et plus encore que les autres nations, ils reçoivent la loi de l'Anglais, devenu le maître du Bengale; difficilement obtiennent-ils quelques marchandises de la première ou même de la se-

conde main. Leur rôle le plus ordinaire est de voiturer dans nos régions les vols faits en Asie par leurs oppresseurs.

La position des Danois au Malabar n'eut jamais rien d'humiliant ou de dangereux. Coleschey, le seul établissement qu'ils y aient formé, est heureusement placé dans le Travancor, état peuplé, fertile, sagement administré, où les lois sont en vigueur, et dont depuis long-temps la paix n'a pas été troublée. Cependant ils n'en ont annuellement tiré qu'une soixantaine de milliers de poivre, quoique le pays leur en offrît une beaucoup plus grande quantité, et que le nord de l'Europe leur en demandât beaucoup davantage. Cette épicerie n'est pas portée directement en Danemark; elle va grossir les cargaisons qui lui viennent de Tranquebar, la plus ancienne et la plus importante de ses colonies dans l'Indostan.

Quoique favorablement situé à l'embouchure du Caveri, c'était un lieu ignoré avant que les Danois en fussent devenus propriétaires pour un tribut annuel de deux mille pagodes, ou de seize à dix-sept mille livres. On l'entoura de murailles, on lui donna la forteresse de Danebourg, et il se vit en état de braver toutes les forces de l'Asie, d'arrêter même quelques jours une armée européenne. Cette précaution, nécessaire dans une région où les invasions et les révolutions sont comme journalières, attira ceux des Indiens voisins qui avaient le plus d'inquiétude pour leur vie ou pour

leur fortune. D'autres, plus éloignés, ne tardèrent pas à les joindre. Leur nombre fut surtout augmenté durant les guerres que les Anglais, les Français et les Hollandais eurent entre eux ou avec les puissances du pays.

La place compte maintenant vingt mille habitans, Européens, Mahométans ou Indiens. Elle a une église catholique pour les Portugais qui y étaient anciennement établis, ou qui avec le temps s'y sont réfugiés; deux temples pour ceux des naturels qui ont embrassé le luthéranisme; une mosquée pour les musulmans, et cinq pagodes pour les adorateurs de Brama. Son territoire, qui n'a pas trois lieues de circonférence, renferme quinze aldées ou villages, dont le plus considérable, nommé Botjaven, peut contenir dix à douze mille âmes.

La culture, la pêche, le cabotage, occupent quelques-uns de ces bonnes gens. La plupart sont employés à fabriquer, à peindre, à imprimer des toiles. Entre ces manufactures, la plus importante est celle des mouchoirs. Ils ont bien l'éclat de ceux qui sortent des ateliers de Masulipatnam et de Paliacate, mais ils n'en ont pas la durée.

Les travaux languirent long-temps à Tranquebar, parce qu'on y était hors d'état de faire aux tisserands et aux marchands les avances usitées généralement dans cette région. On a remédié à ce désordre sans que les affaires aient acquis une grande extension. La position locale du Dane-

mark, le génie de ses peuples, son degré de puissance relative, tout l'éloigne d'un grand commerce aux Indes. Ses provinces sont-elles assez riches pour fournir les sommes nécessaires aux grandes spéculations? ou les étrangers livreront-ils leurs capitaux à une association soumise aux caprices, exposée aux vexations d'une autorité illimitée? Il est dans la nature du gouvernement despotique de rompre les liens qui doivent unir les nations; et quand il a brisé ce ressort, il ne peut plus le rétablir. C'est la confiance qui rapproche les hommes, qui unit les intérêts; et le pouvoir arbitraire est incompatible avec la confiance, parce qu'il détruit toute sûreté.

Le projet formé en 1728, de transférer de Copenhague à Altena le siége du commerce avec l'Asie, pouvait bien procurer quelques avantages; mais il ne levait aucun des obstacles qu'on vient d'exposer. Ainsi nous ne craindrons pas de dire que l'Angleterre et la Hollande firent un acte de tyrannie inutile en s'opposant à cet arrangement domestique d'une puissance libre et indépendante.

Celui qui prend quelque intérêt au genre humain, celui qui ne porte pas au-dedans de lui-même l'âme étroite d'un moine, pour qui l'enceinte de sa prison claustrale est tout, et le reste de l'univers n'est rien, peut-il concevoir quelque chose de plus absurde et de plus cruel que cette infâme jalousie des grandes puissances, que cet horrible abus de leurs forces pour empêcher les

états faibles d'améliorer leur condition? Le particulier qui se proposerait au milieu de sa nation le rôle qu'elles font au milieu des autres nations serait le plus exécrable des malfaiteurs. Anglais, Français, Hollandais, Espagnols, Allemands, voici lè motif honnête pour lequel vous prenez les armes les uns contre les autres, pour lequel vous vous entr'égorgez : c'est pour savoir à qui d'entre vous resteront le privilége exclusif de la tyrannie et le monopole du bonheur. Je n'ignore pas que vous colorez ce projet atroce du prétexte de pourvoir à votre sécurité; mais comment peut-on vous en croire lorsqu'on ne vous voit mettre aucun terme à votre ambition, et que plus vous êtes puissans, plus vous êtes impérieux? Vous n'exigez pas seulement tout ce qu'il est de votre intérêt particulier d'obtenir, votre orgueil va quelquefois jusqu'à demander ce qu'il serait honteux d'accorder. Vous ne pensez pas qu'on n'avilît point un peuple sans de fâcheuses conséquences. Son honneur peut s'endormir pendant quelque temps; mais tôt ou tard il se réveille et se venge; et comme de toutes les injures l'humiliation est la plus offensante, c'est aussi la plus vivement sentie et la plus cruellement vengée.

V. Établissement d'une compagnie des Indes à Ostende.

Les lumières sur le commerce et sur l'administration, la saine philosophie, qui gagnaient insensiblement d'un bout de l'Europe à l'autre, avaient trouvé des barrières insurmontables dans quelques monarchies. Elles n'avaient pu pénétrer

à la cour de Vienne, qui ne s'occupait que de projets de guerre et d'agrandissement par la voie des conquêtes. Les Anglais et les Hollandais, attentifs à empêcher la France d'augmenter son commerce, ses colonies et sa marine, lui suscitaient des ennemis dans le continent, et prodiguaient à la maison d'Autriche des sommes immenses qu'elle employait à combattre la France; mais à la paix le luxe d'une couronne rendait à l'autre plus de richesses qu'elle ne lui en avait ôté par la guerre.

Des états qui par leur étendue rendraient formidable la puissance autrichienne bornent ses facultés par leur situation. La plus grande partie de ses provinces est éloignée des mers. Le sol de ses possessions produit peu de vins, peu de fruits précieux aux autres nations; il ne fournit ni les huiles, ni les soies, ni les belles laines qu'on recherche. Rien ne lui permettait d'aspirer à l'opulence, et elle ne savait pas être économe. Avec le luxe et le faste naturel aux grandes cours, elle n'encourageait point l'industrie et les manufactures qui pouvaient fournir à ce goût de dépense. Le mépris qu'elle a toujours eu pour les sciences arrêtait ses progrès en tout. Les artistes restent toujours médiocres dans tous les pays où ils ne sont pas éclairés par les savans. Les sciences et les arts languissent ensemble partout où n'est point établie la liberté de penser. L'orgueil et l'intolérance de la maison d'Autriche entrete-

naient dans ses vastes domaines la pauvreté, la superstition, un luxe barbare.

Les Pays-Bas même ne conservaient rien de leur ancien éclat. Les manufactures de cette riche contrée étaient connues du temps des anciens Romains ; elles furent plus florissantes sous Charlemagne. Les fureurs des Normands, les calamités du règne féodal les réduisirent à très-peu de chose ; leur renaissance fut l'ouvrage des croisades, ou plutôt du gouvernement municipal, qui s'établit dans toute la Flandre durant le cours de ces expéditions insensées. Vers le milieu du quatorzième siècle, Gand comptait quarante mille métiers, la plupart en laine. Malines, Louvain, Bruxelles en avaient chacune près de quatre mille. Les ateliers de Bruges, de Lierre, de Furnes, de Menin, d'Oudenarde étaient également animés ; Ypres était célèbre pour ses belles couleurs, et principalement pour ses superbes écarlates ; d'autres villes fabriquaient des tapisseries : c'était l'Angleterre qui fournissait la matière première de tous ces ouvrages ; mais c'étaient les Pays-Bas qui lui donnaient sa forme et son lustre.

Une nation assez active pour aller chercher au-delà des mers des alimens à son industrie devait être trop éclairée pour négliger de mettre en œuvre les produits de son territoire ; aussi son chanvre, son lin étaient-ils travaillés avec beaucoup d'art et de succès ; on en fabriquait des toiles plus ou moins belles, qui trouvaient toutes

un débouché avantageux dans la plupart des marchés de l'Europe; les plus voisins même en tiraient des grains, de la bière, des huiles, des chevaux, du gros et du menu bétail : tous les habitans, sans distinction de rang, prenaient part à ce trafic. Les nobles n'avaient pas encore imaginé qu'ils s'aviliraient en relevant, en soutenant, en augmentant leur fortune par un grand commerce.

Un mouvement si général, si rapide et si soutenu avait attiré des richesses immenses dans les Pays-Bas. Les jouissances y étaient proportionnées à tant d'abondance. On y voyait une si grande magnificence, qu'une souveraine de la France qui faisait son entrée à Bruges ne put s'empêcher de s'écrier : *J'ai cru qu'il n'y avait qu'une reine ici, et j'en trouve par centaines.*

Mais combien les Pays-Bas étaient déchus de cette prospérité ! Le voyageur qui passait à Anvers regardait avec étonnement les ruines d'une ville autrefois si florissante. Il en comparait la bourse avec les superbes édifices du paganisme après la destruction du culte des idoles. C'était la même solitude, c'était la même majesté. On y voyait les citoyens indigens et tristes se promener, comme on vit sous Constantin les prêtres déguenillés errer autour de leurs temples déserts, ou accroupis au pied de ces autels où l'on immolait des hécatombes, dire la bonne aventure pour une petite pièce de cuivre.

Le prince Eugène, aussi grand homme d'état que grand homme de guerre, élevé au-dessus de tous les préjugés, cherchait depuis long-temps les moyens d'accroître les richesses d'une puissance dont il avait si fort reculé les frontières, lorsqu'on lui proposa d'établir à Ostende une compagnie des Indes. Les vues de ceux qui avaient formé ce plan étaient étendues. Ils prétendaient que, si cette entreprise pouvait se soutenir, elle animerait l'industrie de tous les états de la maison d'Autriche; donnerait à cette puissance une marine, dont une partie serait dans les Pays-Bas, et l'autre à Fiume ou à Trieste, la délivrerait de l'espèce de dépendance où elle était encore des subsides de l'Angleterre et de la Hollande, et la mettrait en état de se faire craindre sur les côtes de Turquie, et jusque dans Constantinople.

L'habile ministre auquel s'adressait ce discours sentit aisément le prix des ouvertures qu'on lui faisait. Il ne voulut cependant rien précipiter. Pour accoutumer les esprits de sa cour, ceux de l'Europe entière à cette nouveauté, il voulut qu'en 1717 on expédiât pour l'Inde, avec ses seuls passe-ports, deux navires. Leur nombre s'accrut. Les années suivantes, et en 1721, il en partit six. Leurs subrécargues, qui la plupart avaient vieilli en Asie, ne bornèrent pas leurs soins à former de riches cargaisons; ils réussirent à établir deux très-bons comptoirs, l'un à Coblom, sur la côte de Coromandel, et l'autre à

Bankibasar dans le Bengale. Un lieu de relâche était même entré dans leur projet, et Madagascar avait fixé les regards.

L'Angleterre, la Hollande et la France n'avaient pas attendu ces grands succès pour prendre de l'ombrage. Les trois nations avaient tout mis en œuvre pour étouffer au berceau la nouvelle association. Leurs employés dans l'Orient avaient reçu l'ordre le plus formel de la traverser par la ruse, par la corruption, par la violence; et elles-mêmes avaient défendu en Europe, sous les plus grièves peines, à leurs sujets d'y verser le moindre fonds. Ces précautions furent inutiles. Les agens de la société naissante, tous intelligens, tous expérimentés, tous fidèles, persuadèrent assez aisément aux souverains de l'Indostan qu'il serait avantageux de voir les concurrens se multiplier dans leurs rades; et l'on avait alors dans nos régions une si grande idée des bénéfices qu'on faisait aux Indes, que les plus grandes sévérités n'arrêtèrent pas la passion d'y prendre part. Les puissances coalisées, voyant leurs espérances trompées, eurent recours à des moyens d'un ordre supérieur.

VI. Raisons qui amenèrent la destruction de la compagnie d'Ostende.

Lorsque Isabelle eut fait découvrir l'Amérique et fait pénétrer jusqu'aux Philippines, l'Europe était plongée dans une telle ignorance, qu'on jugea devoir interdire la navigation des deux Indes à tous les sujets de l'Espagne qui n'étaient pas nés en Castille. La partie des Pays-Bas qui n'avait pas recouvré la liberté ayant été donnée

en 1598 à l'infante Isabelle, qui épousait l'archiduc Albert, on exigea des nouveaux souverains qu'ils renonçassent formellement à ce commerce. La réunion de ces provinces, faite de nouveau en 1638 au corps de la monarchie, ne changea rien à cette odieuse stipulation. Les Flamands, blessés avec raison de se voir privés du droit que la nature donne à tous les peuples de trafiquer partout où d'autres nations ne sont pas en possession légitime d'un commerce exclusif, firent éclater leurs plaintes. Elles furent appuyées par leur gouverneur, le cardinal infant, qui fit décider qu'on les autoriserait à naviguer aux Indes orientales. L'acte qui devait constater cet arrangement n'était pas encore expédié lorsqu'en 1640 le Portugal brisa le joug sous lequel il gémissoit depuis si long-temps. La crainte d'augmenter le mécontentement d'un peuple qu'on ne désespérait pas de ramener à la soumission empêcha de leur donner un nouveau rival en Asie, et fit éloigner la conclusion d'une affaire qui pouvait entraîner de trop grands inconvéniens. Elle n'était pas finie lorsqu'en 1648 il fut arrêté à Munster que les Pays-Bas ne pourraient pas prendre à l'avenir plus de part à la navigation des Indes qu'ils ne l'avaient fait par le passé. Cet acte, disaient les trois puissances qu'un même intérêt avait unies, ne devait pas moins lier l'empereur qu'il n'avait lié la cour de Madrid, puisque, par les traités d'Utrecht et de la Barrière, il ne

possédait les provinces qu'aux mêmes conditions, avec les mêmes obligations dont elles étaient chargées sous la domination espagnole.

Ce raisonnement avait de la force, et une grande force. Cependant il n'arrêta pas le conseil de Vienne, qui, en 1722, accorda à la compagnie, dont l'action était déjà si vive, un octroi aussi ample qu'on en eût jamais donné. Seulement il stipula qu'on paierait au fisc jusqu'en 1725 trois pour cent pour tout ce qui serait exporté, pour tout ce qui serait importé, et six pour cent dans la suite.

La rapacité des gouvernemens est inconcevable. Dans toute cette histoire on ne trouvera pas peut-être un seul exemple où l'imposition n'ait été concomitante de l'entreprise, pas un souverain qui n'ait voulu s'assurer une partie de la moisson avant que la récolte fût faite, sans s'apercevoir que ces exactions prématurées étaient des moyens sûrs de la détruire. D'où naît cette espèce de vertige ? Est-ce de l'ignorance? est-ce de l'indigence ? Serait-ce une séparation secrète de l'intérêt propre de l'administration, de l'intérêt général de l'état?

Un privilége qui donnait de la solidité à une association que jusqu'alors on avait crue précaire irrita les puissances qui s'étaient déclarées contre elle. Des représentations modérées furent remplacées par les plus vives menaces, sans que Charles VI en parût alarmé. Il était soutenu par

l'opiniâtreté de son caractère, par les grandes espérances qu'on lui avait données, par l'appui qu'il se promettait de l'Espagne. Cette couronne se flattait alors d'obtenir pour don Carlos l'héritière de la maison d'Autriche, et ne croyait pas pouvoir faire de trop grands sacrifices à cette alliance. L'union de deux cours qu'on avait crues irréconciliables agita l'Europe. Toutes les nations se crurent en péril. Il se fit des ligues sans nombre pour rompre une harmonie jugée plus dangereuse qu'elle ne l'était. On n'y réussit, malgré tant de mouvemens, que lorsque le conseil de Madrid, qui n'avait plus de trésors à verser en Allemagne, se fut convaincu qu'il courait après des chimères. La défection de son allié n'étonna pas l'empereur, et il marcha toujours assez fièrement vers le but secret qu'il se proposait.

Ce prince avait fait publier dans ses états héréditaires *la pragmatique sanction*, loi par laquelle il établissait, au défaut d'hoirs mâles dans sa famille, l'indivisibilité de ses domaines en faveur de sa fille aînée. Cette disposition avait été sanctionnée par l'Espagne. Il s'agissait de la faire approuver par les autres puissances. L'Angleterre et la Hollande y étaient très-disposées. Le système d'équilibre qui depuis près d'un siècle dirigeait toutes leurs démarches le voulait ainsi. Mais la France, avec qui les deux nations avaient alors des liaisons intimes, traversait par toutes sortes d'intrigues un arrangement qui contrariait sa po-

litique. Elle se lassèrent à la fin de tant de résistance, et se déterminèrent, en 1731, à garantir un acte qui ne les intéressait guère moins que la cour qui lui cherchait des protecteurs. A cette condition le privilége de la compagnie d'Ostende, qui, en 1727, n'avait été que suspendu pour sept ans, fut annulé pour toujours.

Les associés cherchèrent alors un nouveau théâtre où ils pussent faire fructifier leurs capitaux. Ils firent successivement des démarches pour s'établir à Hambourg, à Trieste, en Toscane. La nature, la force ou la politique ruinèrent leurs efforts. Les plus heureux d'entre eux furent ceux qui tournèrent leurs regards vers la Suède.

VII. Compagnie de Suède. Révolutions arrivées dans le gouvernement de cette nation.

L'étude des nations est de toutes les études la plus intéressante. L'observateur se plaît à saisir le trait particulier qui caractérise chaque peuple, et à le démêler de la foule des traits généraux qui l'accompagnent. Inutilement il a pris la teinte des événemens; inutilement les causes physiques ou morales en ont changé les nuances, un œil pénétrant le suit à travers ses déguisemens, et le fixe malgré ses variations. Plus même le champ de l'observation est étendu, plus il présente de siècles à mesurer, d'époques à parcourir, plus aussi le problème est aisé à déterminer. Chaque siècle, chaque époque donne, s'il est permis de parler ainsi, son équation, et l'on ne peut les résoudre toutes sans découvrir la vérité qui y était comme enveloppée.

Mais le désir de connaître une nation doit augmenter à proportion du rôle qu'elle a joué sur le théâtre de l'univers, de l'influence qu'elle a eue dans les majestueuses ou terribles scènes qui ont agité le globe. Le principe et les effets de ce grand éclat attirent également les regards des gens éclairés, de la multitude, et il est très-rare qu'on se lasse de s'en occuper. Les Suédois doivent-ils être mis au rang des peuples qui ont acquis un nom fameux? On en jugera.

La Suède était peu connue avant que ses féroces habitans eussent concouru avec les autres barbares du Nord au renversement de l'empire romain. Après avoir fait le bruit et les ravages d'un torrent, elle retomba dans l'obscurité. Une contrée inculte et déserte, sans mœurs, sans police, sans gouvernement, ne pouvait guère fixer l'attention de l'Europe, alors peu éclairée, et qui ne faisait point d'efforts pour sortir de son ignorance. Les brigandages et les assassinats étaient très-multipliés, s'il faut s'en rapporter à quelques vieilles chroniques d'une foi douteuse. Un seul chef dominait de temps en temps sur le pays entier; d'autres fois ils était partagé entre plusieurs maîtres. Ces rivaux, avides de puissance, avaient recours aux moyens les plus honteux ou les plus violens pour se supplanter, et les révolutions étaient journalières. C'était surtout entre les pères et les enfans que ces guerres étaient sanglantes. Le christianisme, que reçut cette région au com-

mencement du neuvième siècle, ne changea rien à la condition des peuples. Ce furent toujours les mêmes haines, les mêmes combats, les mêmes calamités. On n'avait que peu amélioré une si affreuse destinée, lorsque des événemens malheureux firent passer la Suède sous la domination danoise ou dans une alliance qui tenait de la servitude. Ces liens honteux furent brisés par Gustave-Vasa, élu administrateur de l'état en 1521, et deux ans après son monarque.

L'empire était alors dans l'anarchie. Les prêtres exerçaient la principale autorité; et le fisc ne recevait annuellement que vingt-quatre mille marcs d'argent, quoique les dépenses publiques s'élevassent à soixante mille. En concentrant dans ses mains des pouvoirs épars, en rendant la couronne héréditaire dans sa famille, en dépouillant le clergé d'une partie de ses usurpations, en substituant le luthéranisme au culte établi, en réglant sagement le genre et l'emploi des impositions, le nouveau roi se montra digne du rang où il était monté; mais pour avoir voulu pousser trop loin les réformes, il précipita ses sujets dans des malheurs qu'on aurait pu, qu'on aurait dû prévoir.

La Suède, que la nature de ses productions, ses besoins et l'étendue de ses côtes appelaient à la navigation, l'avait abandonnée depuis qu'elle s'était dégoûtée de la piraterie. Lubeck était en possession d'enlever ses denrées, et de lui fournir toutes les marchandises étrangères qu'elle con-

sommait. On ne voyait dans ses rades que les navires de cette république, ni dans ses villes d'autres magasins que ceux qu'elle y avait formés.

Cette dépendance blessa l'âme fière de Gustave. Il voulut rompre les liens qui enchaînaient au-dehors l'industrie de ses sujets, mais il le voulut avec trop de précipitation. Avant d'avoir construit des vaisseaux, avant d'avoir formé des négocians, il ferma ses ports aux Lubeckois. Dès-lors il n'y eut presque plus de communication entre son peuple et les autres peuples. L'état entier tomba dans un engourdissement dont on se ferait difficilement des idées justes. Quelques bâtimens anglais, quelques bâtimens hollandais qui se montraient de loin en loin, n'avaient que faiblement remédié au mal lorsque Gustave Adolphe monta sur le trône.

Les premières années de ce règne furent marquées par des changemens utiles. Les travaux champêtres furent ranimés. On exploita mieux les mines. Il se forma des compagnies pour la Perse et pour les Indes occidentales. Les côtes de l'Amérique septentrionale virent jeter les fondemens d'une colonie. Le pavillon suédois se montra dans tous les parages de l'Europe.

Ce nouvel esprit ne dura qu'un moment. Les succès du grand Gustave à la guerre tournèrent entièrement le génie de la nation du côté des armes. Tout s'enflamma du désir de s'illustrer sur les traces de ce héros et de ses élèves. L'espoir du

butin se joignit à l'amour de la gloire. Chacun voulait vaincre l'ennemi et s'enrichir de ses dépouilles. L'éducation nationale était toute militaire, et les foyers paraissaient convertis en camps. Des trophées innombrables ornaient les temples, les châteaux, les toits les plus simples. Une génération de soldats était remplacée par une génération semblable ou plus audacieuse. Cet enthousiasme avait gagné les dernières classes comme les classes les plus élevées. Les travaux nobles, les travaux obscurs étaient également dédaignés; et un Suédois ne se croyait né que pour vaincre et pour faire la destinée des empires. Cette fureur martiale avait passé toutes les bornes sous Charles XII; mais elle s'éteignit après la mort tragique de cet homme extraordinaire.

Ce fut un autre peuple. L'épuisement de l'état, la perte des conquêtes anciennes, l'élévation de la Russie, tout dégoûtait les plus confians d'une carrière qu'il n'était plus possible de suivre avec quelque espoir de succès, sans même achever la ruine d'un édifice ébranlé par des secousses violentes et réitérées. La paix était le vœu, et de ceux qui avaient vieilli sous des tentes, et de ceux auxquels leur âge n'avait pas permis de porter les armes. Le cri de la nation entière était pour sa liberté, attaquée successivement avec précaution, détruite par Charles XI, et dont l'ombre même avait été ravie par l'infortuné monarque qui venait de descendre au tombeau sans postérité. Tous les

ordres de l'état s'assemblèrent, et, sans abolir la royauté, ils rétablirent le gouvernement républicain, lui donnèrent même plus d'extension qu'il n'en avait eu.

Aucune convulsion ne précéda, aucune discorde ne suivit cette grande révolution. Tous les changemens furent faits avec maturité. Les professions les plus nécessaires, ignorées ou avilies jusqu'alors, fixèrent les premiers regards. On ne tarda pas à connaître les arts de commodité ou d'agrément. La jeune noblesse alla se former dans tous les états de l'Europe qui offraient quelque genre d'instruction. Ceux des citoyens qui s'étaient éloignés d'un pays, depuis long-temps ruiné et dévasté, y rapportèrent les talens qu'ils avaient acquis. L'ordre, l'économie politique, les différentes branches d'administration devinrent le sujet de tous les entretiens. Tout ce qui intéressait la république fut mûrement discuté dans les assemblées générales, et librement approuvé, librement censuré par des écrits publics. Il parut sur les sciences exactes des ouvrages lumineux qui méritèrent d'être adoptés par les nations les plus éclairées. Une langue jusqu'alors barbare eut enfin des règles, et acquit avec le temps de la précision et de l'élégance. Les manières et les mœurs des peuples éprouvèrent des variations encore plus nécessaires et plus heureuses. La politesse, l'affabilité, l'esprit de communication remplacèrent cette humeur farouche et cette rudesse de carac-

tère qu'avait laissées la continuité des guerres. On appela des lumières de tous les côtés. Les étrangers qui apportaient quelques inventions, quelques connaissances utiles, étaient accueillis; et ce fut dans ces heureuses circonstances que les agens de la compagnie d'Ostende se présentèrent.

VIII. Les Suédois prennent part au commerce des Indes. De quelle manière ils le conduisent.

Un riche négociant de Stockholm, nommé Henri Kœnig, goûta leurs projets et les fit approuver par la diète de 1731. On établit une compagnie des Indes à laquelle on accorda le privilége exclusif de négocier au-delà du Cap de Bonne-Espérance. Son octroi fut borné à quinze ans. On crut qu'il ne fallait pas lui donner plus de durée, soit pour remédier de bonne heure aux imperfections qui se trouvent dans les nouvelles entreprises, soit pour diminuer le chagrin d'un grand nombre de citoyens qui s'élevaient avec chaleur contre un établissement que la nature et l'empire du climat semblaient repousser. Le désir de réunir le plus qu'il serait possible les avantages d'un commerce libre et ceux d'une association privilégiée fit régler que les fonds ne seraient pas limités, et que tout actionnaire pourrait retirer les siens à la fin de chaque voyage. Comme la plupart des intéressés étaient étrangers, Flamands principalement, il parut juste d'assurer un bénéfice à la nation, en faisant payer au gouvernement 1500 dalers d'argent, ou 3390 livres par last que porterait chaque bâtiment.

Cette condition n'empêcha pas la société d'ex-

pédier durant la durée de son octroi vingt-cinq navires, trois pour le Bengale, et vingt-deux pour la Chine. Un de ces vaisseaux fit naufrage avec sa cargaison entière, et trois périrent sans chargement. Malgré ces malheurs, les intéressés retirèrent, outre leur capital, huit cent dix-sept et demi pour cent, ce qui montait, année commune, à cinquante-quatre et demi pour cent : bénéfice infiniment considérable, quoique sur ce produit chacun des actionnaires dût faire et payer lui-même ses assurances.

En 1746 la compagnie obtint un nouveau privilége pour vingt ans. Elle fit partir successivement trois vaisseaux pour Surate, et trente-trois pour Canton, dont un fit naufrage avec tous ses fonds près du lieu de sa destination. Le profit des intéressés fut de huit cent soixante-onze et un quart pour cent, ou de quarante-trois chaque année. Un événement remarquable distingua ce second octroi du premier. Dès 1753, les associés renoncèrent à la liberté dont ils avaient toujours joui, de retirer à volonté leurs capitaux, et se déterminèrent à former un corps permanent. L'état les fit consentir à ce nouvel ordre de choses, en se contentant d'un droit de vingt pour cent sur toutes les marchandises qui se consommeraient dans le royaume, au lieu de 75,000 livres qu'il recevait depuis sept ans pour chaque voyage. Ce sacrifice avait pour but de mettre la compagnie suédoise en état de soutenir la concurrence

de la compagnie qui venait de naître à Embden; mais les besoins publics le firent rétracter en 1765. On poussa même l'infidélité jusqu'à exiger tous les arrérages.

Le monopole fut renouvelé en 1766 pour vingt ans encore. Il prêta à la nation 1,250,000 livres sans intérêt, et une somme double pour un intérêt de six pour cent. La société qui faisait ces avances devait être successivement remboursée de la première par la retenue des 93,750 livres qu'elle s'engageait à payer pour chaque navire qui serait expédié, et de la seconde à quatre époques convenues. Avant le premier janvier 1778, il était parti vingt et un vaisseaux, tous pour la Chine, dont quatre étaient encore attendus. Les dix-sept arrivés sans avoir éprouvé d'événement fâcheux avaient rapporté vingt-deux millions six cents livres pesant de thé, et quelques autres objets d'une importance beaucoup moindre. On ne peut pas dire précisément quel bénéfice ont produit ces expéditions; mais on doit présumer qu'il a été considérable, puisque les actions ont gagné jusqu'à quarante-deux pour cent. Ce qui est généralement connu, c'est que le dividende fut de douze pour cent en 1770, qu'il a été de six toutes les autres années, et que la compagnie est chargée des assurances depuis 1753.

Ce corps a établi le siége de ses affaires à Gothenbourg, dont la position offrait pour l'expé-

dition des bâtimens, pour la vente des marchandises, des facilités que refusaient les autres ports du royaume. Une préférence si utile a beaucoup augmenté le mouvement de cette rade et le travail de son territoire.

Dans l'origine de la compagnie, ses fonds variaient d'un voyage à l'autre. Ils furent, dit-on, fixés à six millions en 1753, et à cinq seulement à la dernière convention. Les gens les mieux instruits sont réduits à de simples conjectures sur ce point important. Jamais il ne fut mis sous les yeux du public. Comme les Suédois avaient d'abord beaucoup moins de part à ce capital qu'ils n'en ont eu depuis, le gouvernemeut jugea convenable de l'envelopper d'un nuage épais. Pour y parvenir, il fut statué que tout directeur qui révélerait le nom des associés ou les sommes qu'ils auraient souscrites serait suspendu, déposé même, et qu'il perdrait sans retour tout l'argent qu'il aurait mis dans cette entreprise. Cet esprit de mystère, inconcevable dans un pays libre, continua trente-cinq ans. Douze actionnaires devaient, il est vrai, recevoir tous les quatre ans les comptes des administrateurs; mais c'était l'administration qui nommait ces censeurs. Depuis 1767 ce sont les intéressés eux-mêmes qui choisissent les commissaires et qui écoutent leur rapport dans une assemblée générale. Ce nouvel arrangement aura sans doute diminué la corruption. Le secret dans la politique est comme le

mensonge : il peut sauver pour un moment les états, et doit les perdre avec le temps. L'un et l'autre ne sont utiles qu'aux méchans.

Le produit des ventes n'a pas été toujours le même. On l'a vu plus ou moins considérable, selon le nombre et la grandeur des vaisseaux employés dans ce commerce, selon la cherté des marchandises au lieu de leur fabrication et leur rareté en Europe. Cependant on peut assurer qu'il est rarement resté au-dessous de 2,000,000 l. et ne s'est jamais élevé au-dessus de cinq. Le thé a toujours formé plus des quatre cinquièmes de ces valeurs.

C'est avec des piastres achetées à Cadix que ces opérations ont été conduites. Le peu qu'on y a fait entrer d'ailleurs mérite à peine qu'on s'en souvienne.

Les consommations de la Suède furent d'abord un peu plus considérables qu'elles ne l'ont été dans la suite, parce qu'originairement les productions de l'Asie ne devaient rien au fisc. La plupart furent depuis assujetties à une imposition de vingt ou vingt-cinq pour cent, quelques-unes même, telles que les soieries, passagèrement proscrites. Ces droits ont réduit la consommation annuelle du royaume à 300,000 livres. Tout le reste est exporté, en payant à l'état un huitième pour cent du prix de sa vente. La Suède, vu la faiblesse de son numéraire et la médiocrité de ses ressources intrinsèques, ne peut se permettre

un plus grand luxe. On en va voir la preuve.

IX. Situation actuelle de la Suède.

La Suède, en y comprenant la partie de la Finlande et de la Laponie, qui sont de son domaine, a une étendue prodigieuse. Ses côtes, d'un accès assez généralement difficile, sont embarrassées d'une infinité de rochers et de beaucoup de petites îles où quelques hommes presque sauvages vivent de leur pêche. L'intérieur du pays est très-montueux. On y trouve cependant des plaines dont le sol, quoique sablonneux, quoique marécageux, quoique rempli de matières ferrugineuses, n'est pas stérile, principalement dans les provinces les plus méridionales. Au nord de l'empire, le besoin a appris aux peuples qu'on pouvait vivre d'un pain composé d'écorce de bouleau, de quelques racines et d'un peu de seigle. Pour se procurer une nourriture plus saine et plus agréable, ils ont tenté d'ensemencer des hauteurs, après en avoir abattu et brûlé les arbres. Les plus sages d'entre eux ont renoncé à cet usage, après avoir observé que le bois et le gazon ne croissaient plus sur un terrain pierreux et maigre, épuisé par deux ou trois récoltes assez abondantes. Des lacs plus ou moins étendus couvrent de très-grands espaces. On s'est habilement servi de ces amas inutiles d'eau pour établir, avec le secours de plusieurs rivières, de plusieurs canaux, de plusieurs écluses, une navigation non interrompue depuis Stockholm jusqu'à Gothenbourg.

Cette esquisse du physique de la Suède porte-

rait à penser que cette région ne fut jamais bien peuplée, quoiqu'on l'ait appelée quelquefois la fabrique du genre humain. S'il est vrai que de nombreuses hordes en soient anciennement sorties, ce devaient être des Scythes et des Sarmates qui s'y étaient rendus par le nord de l'Asie, et qui se poussaient, se remplaçaient successivement. Cependant ce serait peut-être une erreur de croire que cette vaste contrée ait toujours été aussi déserte que nous la voyons. Selon toutes les probabilités, elle avait plus d'habitans il y a trois siècles, quoique la religion catholique, qu'on y professait alors, autorisât les cloîtres et prescrivît au clergé le célibat. Le dénombrement de 1751 ne porta le nombre des âmes qu'à deux millions deux cent vingt-neuf mille six cent soixante-une; il était augmenté de trois cent quarante-trois mille en 1769. On pense généralement que depuis cette époque la population, dont la treizième partie seulement habite les villes, ne s'est pas accrue, qu'elle a même rétrogradé; et c'est la misère, ce sont les maladies épidémiques qu'il faut accuser de ce malheur.

Le nombre des habitans serait plus grand en Suède, si elle n'était continuellement abandonnée, et souvent sans retour, par un grand nombre de ceux qui y ont pris naissance. On voit dans tous les pays des hommes qui, par curiosité, par inquiétude naturelle et sans objet déterminé, passent d'une contrée dans une autre; mais c'est une

maladie qui attaque seulement quelques individus, et ne peut être regardée comme la cause générale d'une émigration constante. Il y a dans tous les hommes un penchant à aimer leur patrie, qui tient plus à des causes morales qu'à des principes physiques. Le goût naturel pour la société, des liaisons de sang et d'amitié, l'habitude du climat et du langage, cette prévention qu'on contracte si aisément pour le lieu, les mœurs, le genre de vie auxquels on est accoutumé, tous ces liens attachent un être raisonnable à des contrées où il a reçu le jour et l'éducation. Il faut de puissans motifs pour lui faire rompre à la fois tant de nœuds, et préférer une autre terre où tout sera étranger et nouveau pour lui. En Suède, où toute la puissance était entre les mains des états composés des différens ordres du royaume, même celui des paysans, on devait plus tenir à son pays. Cependant on en sortait beaucoup, et il ne fallait pas s'en étonner.

Les terres en culture étaient autrefois partagées en quatre-vingt mille cinquante-deux hemmans ou fermes, qu'il n'était pas permis de morceler. Par une erreur plus grossière encore, les lois avaient fixé le nombre des personnes qui pourraient habiter chacune de ces propriétés. Lorsqu'il était complet, un père de famille était obligé d'expulser lui-même de la maison ses enfans puînés, quelque besoin qu'il pût en avoir pour augmenter la masse de ses productions. On avait es-

péré d'opérer par ce règlement le défrichement de terrains incultes et la formation de nouveaux hemmans. Il eût fallu prévoir que des hommes ainsi opprimés n'auraient ni la volonté ni les moyens de s'occuper d'établissemens, et que la plupart iraient chercher dans des contrées étrangères une tranquillité dont leur patrie les privait si injustement. Quelques hommes éclairés entrevirent cette vérité en 1748. Ils proposèrent à la nation assemblée que les laboureurs fussent autorisés à diviser leur héritage en autant de portions qu'ils le voudraient. La diète se refusa à des vues qui seules pouvaient arrêter l'émigration, améliorer l'agriculture.

Elle était, dit-on, assez florissante lorsque Gustave-Vasa monta sur le trône. Cette opinion manque visiblement de vraisemblance, puisque, avant cette époque, l'empire n'était sorti des horreurs de l'anarchie que pour passer sous le joug d'une tyrannie étrangère. Au moins est-il certain que, depuis, ce premier des arts a toujours été languissant. La nation s'est vue continuellement réduite à tirer de ses voisins une grande partie de ses subsistances, et quelquefois pour six ou sept millions de livres. Plusieurs causes ont contribué à cette infortune. On pourroit placer parmi les plus considérables la dispersion d'un petit nombre d'hommes sur un trop grand espace. L'éloignement où ils étaient les uns des autres contraignait chacun d'eux de pourvoir lui-même à la

plupart de ses besoins, et les a tous empêchés de se livrer sérieusement à aucune profession, pas même à l'exploitation des terres.

L'insuffisance des récoltes jetait l'état dans des embarras continuels. Les arrangemens économiques imaginés de loin en loin pour en sortir ne produisaient pas l'effet désiré. On eut enfin, en 1772, le courage de remonter à la principale cause du désordre, et la distillation des grains fut prohibée. Malheureusement les lois se trouvèrent impuissantes contre la passion qu'avaient les peuples pour cette eau-de-vie, et il fallut en tempérer la sévérité. La condescendance ne fut pas portée à la vérité jusqu'à autoriser les citoyens à préparer eux-mêmes cette boisson comme ils avaient été dans l'usage de le faire ; mais le gouvernement s'engagea à leur en fournir pour environ trois cent mille tonneaux de grain, au lieu d'un million de tonneaux qu'on y employait auparavant.

Depuis cette époque la Suède a tiré des marchés étrangers beaucoup moins de grains. Quelques-uns de ses écrivains économiques ont même prétendu qu'elle pourrait se passer de ce secours, si la nation revenait de son égarement. Cette opinion trouvera peu de partisans. Il est prouvé, que ce soit le vice du sol, du climat ou de l'industrie, que la même quantité d'hommes, de jours de travail et de capitaux ne donne dans cette région que le tiers des productions qu'on obtient dans des contrées plus fortunées.

Les mines doivent compenser ces désavantages de l'agriculture. La plupart appartenaient autrefois aux prêtres. Des mains du clergé elles passèrent, en 1480, dans celles du gouvernement. Une révolution encore plus heureuse en a fait depuis l'apanage des particuliers.

Il n'y a que celle d'or, découverte en 1738, qui soit restée au fisc. Comme elle ne rend annuellement que sept ou huit cents ducats, et que ce produit est à peine suffisant pour les frais de son exploitation, aucun citoyen, aucun étranger n'a offert jusqu'ici de s'en charger.

La mine d'argent de Sala fut découverte en 1188. Durant le cours du quatorzième siècle elle donna vingt-quatre mille marcs, et seulement vingt-un mille deux cent quatre-vingts marcs dans le quinzième. On la vit tomber de plus en plus jusqu'au commencement de celui où nous vivons. A en juger par le produit de 1769, elle rend de nos jours dix-huit cent trente-un marcs chaque année. C'est quinze ou seize fois plus que toutes les autres réunies.

L'alun, le soufre, le cobalt, le vitriol, sont plus abondans. Cependant ce n'est rien ou presque rien auprès du cuivre, et surtout du fer. Depuis 1754 jusqu'en 1768, il fut exporté chaque année neuf cent quatre-vingt-quinze mille six cent sept quintaux de ce dernier métal. Alors il commença à être moins recherché, parce que la Russie en offrait de la même qualité à vingt pour cent

meilleur marché. Les Suédois se virent réduits à diminuer leur prix; et il faudra bien qu'ils le baissent encore, pour ne pas perdre entièrement la branche la plus importante de leur commerce. Les plus intelligens d'entre eux ont pris le parti de travailler leur fer eux-mêmes, et de le convertir en acier, en fil d'archal, en clous, en canons, en ancres, en d'autres usages de nécessité première pour les autres peuples; et le gouvernement a sagement excité cette industrie par des gratifications. Ces faveurs ont été généralement approuvées. On s'est partagé sur les grâces accordées à d'autres manufactures.

Il n'y en avait proprement aucune dans le royaume à l'époque mémorable qui lui rendit sa liberté. Deux partis ne tardèrent pas à la diviser. Une faction montra une passion démesurée pour les fabriques; et, sans distinguer celles qui pouvaient convenir à l'état de celles qui devaient lui nuire, il leur prodigua à toutes les encouragemens les plus excessifs. C'était un grand désordre. On n'en sortit que pour tomber dans un excès aussi révoltant. La faction opposée, ayant prévalu, montra autant d'éloignement pour les manufactures de nécessité que pour celles qui étaient uniquement de luxe, et les priva les unes et les autres des priviléges et des récompenses dont on les avait comme accablées. Elles n'avaient pris aucune consistance malgré les prodigalités du fisc. Leur chute totale suivit la suppression de ces

dons énormes. Les artistes étrangers, les nationaux même disparurent. On vit s'évanouir le beau rêve d'une grande industrie, et la nation se trouva presqu'au même point où elle était avant 1720.

Les pêcheries n'ont pas eu la même destinée que les arts. La seule qui mérite d'être envisagée sous un point de vue politique, c'est celle du hareng. Elle ne remonte pas au-delà de 1740. Avant cette époque, ce poisson fuyait les côtes de Suède. Alors il se jeta sur celle de Gothenbourg, et ne s'en est pas retiré depuis. La nation en consomme annuellement quarante mille barils, et l'on en exporte cent soixante mille, qui, à raison de 13 livres 15 sous chacun, forment à l'état un revenu de 2,200,000 livres.

On ne joussait pas encore de cet avantage lorsque le gouvernement décida que les navigateurs étrangers ne pourraient introduire dans ses ports que les denrées de leur pays; qu'ils ne pourraient pas même porter ces marchandises d'une rade du royaume à l'autre. Cette loi célèbre, connue sous le nom de *placard des productions*, et qui est de 1724, ressuscita la navigation, anéantie depuis long-temps par les malheurs des guerres. Un pavillon inconnu partout se montra sur toutes les mers. Ceux qui l'arboraient ne tardèrent pas à acquérir de l'habileté et de l'expérience. Leurs progrès parurent même à des politiques éclairés devenir trop considérables pour un pays dépeuplé. Ils pensèrent qu'il fallait s'en

tenir à l'exportation des productions de l'état, à l'importation de celles dont il avait besoin, et abandonner le commerce purement de fret. Ce système a été vivement combattu. D'habiles gens ont cru que, bien loin de gêner cette branche d'industrie, il convenait de l'encourager en abolissant tous les règlemens qui la contrarient. Le droit exclusif de passer le Sund fut anciennement attribué à un petit nombre de villes désignées sous le nom de *stapelstad*. Tous les ports même situés au nord de Stockholm et d'Abo furent asservis à porter leurs denrées à l'un de ces entrepôts, et à s'y pourvoir des marchandises de la Baltique, qu'ils auraient pu se procurer de la première main à meilleur marché. Ces odieuses distinctions, imaginées dans des temps barbares, et qui tendent à favoriser le monopole des marchands, existent encore. Les spéculateurs les plus sages en matière d'administration désirent qu'elles soient anéanties, afin qu'une concurrence plus universelle produise une plus grande activité.

A juger du commerce de la Suède par le nombre des navires qu'il occupe, on le croirait très-important. Cependant, si l'on veut considérer que cette région ne vend que du brai, du goudron, de la potasse, des planches, du poisson et des métaux grossiers, on apprendra sans étonnement que ses exportations annuelles ne passent pas 15,000,000 de liv. Les retours seraient encore d'un quart plus faibles, s'il fallait s'en rapporter

à l'autorité des douanes. Mais il est connu que, si elles sont trompées de cinq pour cent sur ce qui sort, elles le sont de vingt-cinq pour cent sur ce qui entre. Dans cette supposition, il y aurait un équilibre presque parfait entre ce qui est vendu, ce qui est acheté, et le royaume ne gagnerait ni ne perdrait dans ses liaisons extérieures. Des personnes infiniment versées dans ces matières prétendent même que la balance lui est défavorable, et qu'il n'a rempli jusqu'ici le vide que cette infériorité devait mettre dans son numéraire qu'avec le secours des subsides qui lui ont été accordés par des puissances étrangères. C'est à la nation à redoubler ses efforts pour sortir d'un état si fâcheux. Voyons si ses troupes sont mieux ordonnées.

Avant Gustave-Vasa tout Suédois était militaire. Au cri du besoin public le laboureur quittait sa charrue et prenait un arc. La nation entière se trouvait aguerrie par des troubles civils qui malheureusement ne discontinuaient pas. L'état ne soudoyait alors que cinq cents soldats. En 1542, ce faible corps fut porté à six mille hommes. Pour être déchargée de leur entretien, la nation désirait qu'on leur assignât une portion des domaines de la couronne. Ce projet, long-temps contrarié par des intérêts particuliers, fut enfin exécuté. Charles XI reprit les terres royales que ses prédécesseurs, principalement la reine Christine, avaient prodiguées à leurs favoris, et il y plaça la partie la plus précieuse de l'armée.

Elle est actuellement composée d'un corps de douze mille vingt-huit hommes toujours assemblé, indifféremment formé d'étrangers et régnicoles, ayant une solde régulière, et servant de garnison à toutes les forteresses du royaume.

Un autre corps plus distingué, et regardé par les peuples comme le boulevard de l'empire, c'est celui qui est connu sous le nom de *troupes nationales*. Il est de trente-quatre mille deux cent soixante-six hommes, qui ne s'assemblent que vingt-un jours chaque année. On ne leur donne point de paie; mais ils ont reçu du gouvernement, sous le nom de *bostellen*, des possessions qui doivent suffire à leur subsistance. Depuis le soldat jusqu'au général, tous ont une habitation, tous ont des champs qu'ils doivent cultiver. Les commodités du logement, l'étendue et la valeur du sol sont proportionnées au grade de milice.

Cette institution a reçu des éloges dans l'Europe entière. Ceux qui en ont vu les effets de plus près l'ont moins approuvée. Ils ont observé que ces terres, qui passaient rapidement d'une main dans l'autre, étaient toujours dans le plus grand désordre; que le caractère agriculteur était diamétralement opposé au caractère militaire; que l'homme qui cultivait la terre s'attachait à la glèbe par les soins qu'il lui donnait, et s'en éloignait avec désespoir, tandis que le soldat conduit par son état d'une province d'un royaume dans une autre province, d'un royaume au fond d'un

royaume éloigné, devait toujours être prêt à partir gaîment au premier coup du tambour, au premier son de la trompette; que les travaux de la campagne languissaient lorsqu'ils n'étaient pas secondés par une nombreuse famille; et qu'il fallait par conséquent que le laboureur se mariât, tandis que le séjour sous des tentes, l'habitation des camps, les hasards du métier de la guerre demandaient un célibataire dont aucune liaison douce n'amollît le courage, et qui pût vivre partout sans aucune prédilection locale, et exposer à tout moment sa vie sans regret; que la perfection de la discipline militaire se perdait sans des exercices continuels, tandis que, les champs ne laissant de repos et ne souffrant d'intermission que dans la saison rigoureuse qui séparait les armées et qui endurcissait le sol, les mêmes mains étaient peu propres à manier l'épée et à pousser le soc de la charrue; que les deux états supposaient l'un et l'autre une grande expérience; et qu'en les réunissant dans une même personne, c'était un moyen sûr de n'avoir que de médiocres agriculteurs et de mauvais soldats; que ces terres, qu'on leur distribuait deviendraient héréditaires ou reviendraient à l'état; qu'héréditaires, bientôt il n'en resterait plus à d'autres propriétaires; et que, rendues à l'état, c'était d'un moment à l'autre précipiter dans la mendicité une multitude d'enfans de l'un et de l'autre sexe, et peupler un royaume, au bout de cinq ou six campagnes, de

malheureux orphelins. En un mot, que la pratique des Bostellen leur paraissait si pernicieuse, qu'ils ne balançaient pas à la placer au nombre des causes qui rendaient les disettes de grain si fréquentes en Suède.

Sa situation l'a déterminée à former deux corps très-différens de marine; l'un d'un grand nombre de galères et de quelques prames pour la défense de ses côtes remplies d'écueils; l'autre de vingt-quatre vaisseaux de ligne et de vingt-trois frégates pour des parages plus éloignés. Tous deux étaient dans un délabrement inexprimable en 1772. Depuis cette époque on s'est occupé de la réparation de ces bâtimens, la plupart construits de sapin, parce que le pays n'a que peu de chêne, et qui tombaient presque tous de vétusté. Il se peut que la Suède ait un besoin absolu de toutes ses galères; mais, pour ses vaisseaux, il faudra bien qu'elle se détermine à en diminuer le nombre. Ses facultés ne lui permettront jamais d'en armer même la moitié.

Le revenu public de cette puissance ne passe pas seize ou dix-sept millions de livres. Il est formé par un impôt sur les terres, par le produit des douanes, par des droits sur le cuivre, le fer et le papier timbré, par une capitation et un don gratuit, par quelques autres branches moins considérables. C'est bien peu pour les besoins du gouvernement; encore faut-il trouver dans cette faible somme de quoi acquitter les dettes.

Elles montaient à 7,500,000 livres lorsque Charles XI arriva au trône. Ce prince, économe de la manière dont il convient aux souverains de l'être, les paya. Il fit plus, il rentra dans plusieurs des domaines conquis en Allemagne, et qui avaient été engagés à des voisins puissans. Il retira les diamans de la couronne, sur lesquels on avait emprunté en Hollande des sommes considérables. Il fortifia les places frontières. Il secourut ses alliés, et arma souvent des escadres pour maintenir sa supériorité dans la mer Baltique. Les événemens qui suivirent sa mort replongèrent les finances dans le chaos d'où il les avait tirées. Le désordre a toujours été en augmentant, malgré les subsides prodigués par la France, et quelques autres secours moins considérables. En 1772 l'état devait six cent trois tonnes d'or, ou 90,450,000 livres, qui, pour un intérêt de quatre et demi pour cent, payaient aux nationaux ou aux étrangers 4,070,250 livres. A cette époque il n'y avait pas plus de deux millions d'argent en circulation dans le royaume. Les affaires publiques et particulières se traitaient avec le papier d'une banque appartenant à l'état, et garantie par les trois premiers ordres de la république. Cet établissement a eu des censeurs, il a eu des panégyristes. A-t-il été utile? a-t-il été funeste à la nation? le problème n'est pas résolu.

La pauvreté n'était pas toutefois la plus dangereuse maladie qui travaillât la Suède. De plus

grandes calamités la bouleversaient. L'esprit de discorde mettait tout en fermentation. La haine et la vengeance étaient les principaux ressorts des événemens. Chacun regardait l'état comme la proie de son ambition ou de son avarice. Ce n'était plus pour le service public que les places avaient été créées, c'était pour l'avantage particulier de ceux qui y étaient montés. La vertu et les talens étaient plutôt un obstacle à la fortune qu'un moyen d'élévation. Les assemblées nationales ne présentaient que des scènes honteuses ou violentes. Le crime était impuni et se montrait avec audace. La cour, le sénat, tous les ordres de la république étaient remplis d'une défiance universelle. On cherchait à se détruire réciproquement avec la plus opiniâtre fureur. Lorsque l'on manquait de moyens prompts et voisins, on les allait chercher au loin, et l'on ne rougissait pas de conspirer avec les étrangers contre sa patrie.

Ces désordres avaient leur source dans la constitution arrêtée en 1720. A un despotisme révoltant on avait substitué une liberté mal combinée. Les pouvoirs destinés à se balancer, à se contenir, n'étaient ni clairement énoncés ni sagement distribués : aussi commencèrent-ils à se heurter six ans après leur formation. Rien n'en pouvait empêcher le choc. Ce fut une lutte continuelle entre le chef de l'état, qui tendait sans cesse à acquérir de l'influence dans la confection des lois, et la nation jalouse d'en conserver toute

l'exécution. Les différens ordres de la république disputaient avec le même acharnement sur l'étendue de leurs prérogatives.

Ces combats, où alternativement on triomphait et l'on succombait, jetèrent une grande instabilité dans les résolutions publiques. Ce qui avait été arrêté dans une diète était prohibé dans la suivante pour être rétabli de nouveau, et de nouveau réformé. Dans le tumulte des passions, le bien général était oublié, méconnu ou trahi. Les sources de la félicité des citoyens tarissaient de plus en plus, et toutes les branches d'administration portaient l'empreinte de l'ignorance, de l'intérêt ou de l'anarchie. Une corruption, la plus ignominieuse peut-être dont jamais aucune société ait été infectée, vint mettre le comble à tant d'infortunes.

Deux factions, dans lesquelles toutes les autres s'étaient fondues, divisaient l'état. Celle des *chapeaux* semblait occupée du projet de rendre à la Suède ses anciennes forces, en recouvrant les riches possessions que le malheur des guerres en avait séparées. Elle s'était livrée à la France, qui pouvait avoir quelque intérêt à favoriser cette ambition. La faction des *bonnets* était déclarée pour la tranquillité. Sa modération l'avait rendue agréable à la Russie, qui ne voulait point être traversée dans ses entreprises. Les deux cours, principalement celle de Versailles, avaient ouvert leurs trésors à ces vils factieux. Leurs chefs s'appliquaient à eux-mêmes la meilleure partie de

ces profusions aveugles. Avec le reste ils achetaient des voix. Elles étaient toujours à bas prix, mais aussi n'avaient-elles que rarement quelque consistance. Rien n'était plus commun que de voir un membre de la diète vendre son suffrage après l'avoir vendu. Il n'était pas même extraordinaire qu'il se fît payer en même temps des deux côtés.

La malheureuse situation où se trouvait réduit un état qui paraissait libre nourrissait l'esprit de servitude qui avilit la plupart des contrées de l'Europe. Elles se vantaient de leurs fers en voyant les maux que souffrait une nation qui avait brisé ses chaînes. Personne ne voulait voir que la Suède avait passé d'un excès à un autre; que, pour éviter l'inconvénient des volontés arbitraires, on était tombé dans les désordres de l'anarchie. Les lois n'avaient pas su concilier les droits particuliers des individus avec les droits de la société, avec les prérogatives dont elle doit jouir pour la sûreté commune de tous ceux qui la composent.

Dans cette fatale crise, il convenait à la Suède de confier au fantôme de roi qu'elle avait formé un pouvoir suffisant pour sonder les plaies de l'état, et pour y appliquer les remèdes convenables. C'est le plus grand acte de souveraineté que puisse faire un peuple, et ce n'est pas perdre sa liberté que d'en remettre la direction à un dépositaire de confiance, en veillant à l'usage qu'il fera de ce pouvoir commis.

Cette résolution aurait comblé les Suédois de gloire et fait leur bonheur. Elle aurait rempli les esprits de l'opinion de leurs lumières et de leur sagesse. En se refusant à un parti si nécessaire, ils ont réduit le chef de l'état à s'emparer de l'autorité. Il règne aux conditions qu'il a voulu prescrire, et il ne reste à ses sujets de droits que ceux dont sa modération ne lui a pas permis de les dépouiller.

Nous ne sommes pas placés à la distance convenable pour occuper nos lecteurs de cette révolution. C'est au temps à révéler ce qu'il importerait à l'historien de savoir pour en parler avec exactitude. Comment discerner ceux qui ont secondé les vues du souverain par des motifs généreux de ceux qui s'y sont prêtés par des vues abjectes? Il les connaît lui : mais le cœur des rois est un sanctuaire impénétrable d'où l'estime et le mépris s'échappent rarement pendant leur vie, et dont la clef ne se perd que trop souvent à leur mort. D'ailleurs ne sont-ils pas exposés comme nous aux prestiges de la passion? et sont-ils des meilleurs dispensateurs de l'éloge et du blâme? Les jugemens de leurs sujets sont également suspects. Entre des voix confuses et contradictoires qui s'élèvent en même temps, qui démêlera le cri de la vérité du murmure sourd et secret de la calomnie, ou le murmure sourd et secret de la vérité du cri de la calomnie? Il faut attendre que l'intérêt et la flatterie aient cessé de

s'expliquer, et la terreur d'imposer silence. C'est alors qu'il sera permis de prendre la plume sans s'exposer au soupçon de capter bassement la bienveillance de l'homme puissant, ou de braver insolemment son autorité vengeresse. Si nous nous taisons, la postérité parlera. Il le sait. Heureux s'il peut jouir d'avance de son approbation! Malheur à lui, malheur à ses peuples, s'il dédaignait ce tribunal!

Passons maintenant aux liaisons formées aux Indes par le roi de Prusse.

x. Le roi de Prusse forme à Embden une compagnie pour les Indes. Caractère de ce prince. Sort de son établissement.

Ce prince, dans l'âge des plaisirs, eut le courage de préférer à la molle oisiveté des cours l'avantage de s'instruire. Le commerce des premiers hommes du siècle, et ses réflexions, mûrissaient dans le secret son génie naturellement actif, naturellement impatient de s'étendre. Ni la flatterie, ni la contradiction ne purent jamais le distraire de ses profondes méditations. Il forma de bonne heure le plan de sa vie et de son règne. On osa prédire à son avénement au trône que ses ministres ne seraient que ses secrétaires, les administrateurs de ses finances que ses commis, ses généraux que ses aides-de-camp. Des circonstances heureuses le mirent à portée de développer aux yeux des nations des talens acquis dans la retraite. Saisissant avec une rapidité qui n'appartenait qu'à lui le point décisif de ses inrêts, Frédéric attaqua une puissance qui avait tenu ses ancêtres dans la servitude. Il gagna cinq

batailles contre elle, lui enleva la meilleure de ses provinces, et fit la paix aussi à propos qu'il avait fait la guerre.

En cessant de combattre il ne cessa pas d'agir. On le vit aspirer à l'admiration des mêmes peuples dont il avait été la terreur. Il appela tous les arts à lui, et les associa à sa gloire. Il réforma les abus de la justice, et dicta lui-même des lois pleines de sagesse. Un ordre simple, invariable, s'établit dans toutes les parties de l'administration. Persuadé que l'autorité du souverain est un bien commun à tous les sujets, une protection dont ils doivent tous également jouir, il voulut que chacun d'eux eût la liberté de l'approcher et de lui écrire. Tous les instans de sa vie étaient consacrés au bien de ses peuples; ses délassemens mêmes leur étaient utiles. Ses ouvrages d'histoire, de morale, de politique, étaient remplis de vérités pratiques. On vit régner jusque dans ses poésies des idées profondes et propres à répandre la lumière. Il s'occupait du soin d'enrichir ses états lorsque des événemens heureux le mirent en possession de l'Oost-Frise en 1744.

Embden, capitale de cette petite province, passait il y a deux siècles pour un des meilleurs ports de l'Europe. Les Anglais, forcés de quitter Anvers, en firent le centre de leurs liaisons avec le continent. Les Hollandais, après avoir aspiré long-temps et inutilement à se l'approprier, en étaient devenus jaloux jusqu'à travailler à le com-

bler. Tout indiquait que c'était un lieu propre à devenir l'entrepôt d'un grand commerce. L'éloignement où était ce faible pays de la masse des forces prussiennes pouvait exposer à quelques inconvéniens; mais Frédéric espéra que la terreur de son nom contiendrait la jalousie des puisances maritimes. Dans cette persuasion, il voulut qu'en 1751 une compagnie pour les Indes orientales fût établie à Embden.

Le fonds de la nouvelle société, divisée en deux mille actions, était de 3,956,000 livres. Il fut principalement formé par les Anglais et les Hollandais, malgré la sévérité des lois portées par leurs gouvernemens pour l'empêcher. On était encouragé à ces spéculations par la liberté indéfinie dont on devait jouir en payant au souverain trois pour cent de toutes les ventes qui seraient faites. L'événement ne répondit pas aux espérances. Six vaisseaux partis successivement pour la Chine ne rendirent aux intéressés que leur capital, et un bénéfice de demi pour cent chaque année. Une autre compagnie qui se forma peu de temps après, dans le même lieu pour le Bengale, fut encore plus malheureuse. Un procès, dont vraisemblablement on ne verra jamais la fin, est tout ce qui lui reste des deux seules expéditions qu'elle ait tentées. Les premières hostilités de 1756 suspendirent les opérations de l'un et l'autre corps; mais leur dissolution ne fut prononcée qu'en 1763.

C'est le seul échec qu'ait essuyé la grandeur du roi de Prusse. Nous n'ignorons pas qu'il est difficile d'apprécier ses contemporains : on les voit de trop près. Les princes sont surtout ceux qu'on peut le moins se flatter de bien connaître. La renommée en parle rarement sans passion. C'est le plus souvent d'après les bassesses de la flatterie, d'après les injustices de l'envie qu'ils sont jugés. Le cri confus de tous les intérêts, de tous les sentimens qui s'agitent et changent autour d'eux, trouble ou suspend le jugement des sages mêmes.

Cependant, s'il était permis de prononcer d'après une multitude de faits liés les uns aux autres, on dirait de Frédéric qu'il sut dissiper les complots de l'Europe conjurée contre lui ; qu'il joignit à la grandeur et à la hardiesse des entreprises un secret impénétrable dans les moyens ; qu'il changea la manière de faire la guerre, qu'on croyait avant lui portée à sa perfection ; qu'il montra un courage d'esprit dont l'histoire lui fournissait peu de modèles ; qu'il tira de ses fautes mêmes plus d'avantages que les autres n'en savent tirer de leurs succès ; qu'il fit taire d'étonnement ou parler d'admiration toute la terre, et qu'il donna autant d'éclat à sa nation que d'autres souverains en reçoivent des leurs.

Ce prince présente un front toujours menaçant. L'opinion qu'il a donnée de ses talens, le souvenir sans cesse présent de ses actions, un revenu annuel de 70,000,000 livres ; un trésor

de plus de deux cents; une armée de cent quatre-vingt mille hommes : tout assure sa tranquillité. Malheureusement elle n'est pas utile à ses sujets comme elle le fut autrefois. Ce monarque continue à laisser les Juifs à la tête de ses monnaies, où ils ont introduit un très-grand désordre. Il n'a point secouru les plus riches négocians de ses provinces que ses opérations avaient ruinés. Il a mis dans ses mains les manufactures les plus considérables de son pays. Ses états sont remplis de monopoles, destructeurs de toute industrie. Des peuples dont il fut l'idole ont été livrés à l'avidité d'une foule de brigands étrangers. Cette conduite a inspiré une défiance si universelle, soit au-dedans, soit hors de la Prusse, qu'il n'y a point de hardiesse à assurer que les efforts qui se font pour ressusciter la compagnie d'Embden seront inutiles.

O Frédéric, Frédéric! tu reçus de la nature une imagination vive et hardie, une curiosité sans bornes, du goût pour le travail, des forces pour le supporter. L'étude du gouvernement, de la politique, de la législation, occupa ta jeunesse. L'humanité partout enchaînée, partout abattue, essuya ses larmes à la vue de tes premiers travaux, et sembla se consoler de ses malheurs, dans l'espérance de trouver en toi son vengeur. Elle augura et bénit d'avance tes succès. L'Europe te donna le nom de roi philosophe.

Lorsque tu parus sur le théâtre de la guerre,

la célérité de tes marches, l'art de tes campemens, l'ordre de tes batailles étonnèrent toutes les nations. On ne cessait d'exalter cette discipline inviolable de tes troupes qui leur assurait la victoire ; cette subordination mécanique qui ne fait de plusieurs armées qu'un corps dont tous les mouvemens dirigés par une impulsion unique frappent à la fois au même but. Les philosophes mêmes, prévenus par l'espoir dont tu les avais remplis, enorgueillis de voir un ami des arts et des hommes parmi les rois, applaudissaient peut-être à tes succès sanglans. Tu fus regardé comme le modèle des rois guerriers.

Il existe un titre plus glorieux, c'est celui de roi citoyen. On ne l'accorde pas aux princes qui, confondant les erreurs et les vérités, la justice et les préjugés, les sources du bien et du mal, envisagent les principes de la morale comme des hypothèses de métaphysique, ne voient dans la raison qu'un orateur gagé par l'intérêt. Oh ! si l'amour de la gloire s'était éteint au fond de ton cœur; si ton âme, épuisée par tes grandes actions, avait perdu son ressort et son énergie; si les faibles passions de la vieillesse voulaient te faire rentrer dans la foule des rois, que deviendrait ta mémoire ? que deviendraient les éloges que toutes les bouches de la Renommée, que la voix immortelle des lettres et des arts t'ont prodigués ? Mais non : ton règne et ta vie ne seront pas un problème dans l'histoire. Rouvre ton cœur

aux sentimens nobles et vertueux qui firent tes premières délices. Occupe tes derniers jours du bonheur de tes peuples. Prépare la félicité des générations futures par la félicité de la génération actuelle. La puissance de la Prusse appartient à ton génie. C'est toi qui l'as créée, c'est toi qui la soutiens. Il faut la rendre propre à l'état qui te doit sa gloire.

Que ces innombrables métaux enfouis dans tes coffres, en rentrant dans la circulation, rendent la vie au corps politique; que tes richesses personnelles, qu'un revers peut dissiper, n'aient désormais pour base que la richesse nationale, qui ne tarira jamais; que tes sujets courbés sous le joug intolérable d'une administration violente et arbitraire retrouvent les tendresses d'un père au lieu des vexations d'un oppresseur; que des droits exorbitans sur les personnes et les consommations cessent d'étouffer également la culture et l'industrie; que les habitans de la campagne sortis d'esclavage, que ceux des villes véritablement libres se multiplient au gré de leurs penchans et de leurs efforts : ainsi tu parviendras à donner de la stabilité à l'empire, que tes qualités brillantes ont illustré, ont étendu; tu seras placé dans la liste respectable et peu nombreuss des rois citoyens.

Ose davantage : donne le repos à la terre. Que l'autorité de ta médiation, que le pouvoir de tes armes force à la paix des nations inquiètes. L'u-

nivers est la patrie d'un grand homme; c'est le théâtre qui convient à tes talens : deviens le bienfaiteur de tous les peuples.

Tel était le discours que je t'adressais au sein du repos où tu te flattais d'achever une carrière honorée : semblable, s'il est permis de le dire, à l'Éternel vers lequel l'hymne s'élève de toutes les contrées de la terre lorsqu'un grand événement te fit reprendre ton tonnerre. Une puissance qui ne consulta jamais que son agrandissement sur les motifs de faire la guerre ou la paix, sans égard pour la constitution germanique ni pour les traités qui la garantissent, sans respect pour le droit des gens et des familles, au mépris des lois usuelles et générales de l'hérédité ; cette puissance forme des prétentions, rassemble des armées, envahit dans sa pensée la dépouille des princes trop faibles pour lui résister, et menace la liberté de l'Empire. Tu l'as prévenue. Le vieux lion a secoué sa crinière. Il est sorti de sa demeure en rugissant, et son jeune rival en a frémi. Frédéric, jusqu'à ce moment, s'était montré fort. L'occasion de se montrer juste s'est présentée, et il l'a saisie. L'Europe a retenti des vœux qu'on faisait pour ses efforts : c'est qu'il n'était alors ni un conquérant ambitieux, ni un commerçant avide, ni un usurpateur politique. On l'avait admiré, et il sera béni. J'avais gravé au pied de sa statue : LES PUISSANCES LES PLUS FORMIDABLES DE L'EUROPE SE RÉUNIRENT CONTRE LUI, ET DISPARURENT

DEVANT LUI. J'en graverai une moins fastueuse, mais plus instructive et plus noble. PEUPLES, IL BRISA LES CHAÎNES QU'ON VOUS PRÉPARAIT. PRINCES DE L'EMPIRE GERMANIQUE, IL NE SERA PAS TOUJOURS. SONGEZ A VOUS.

XI. Établissement des Espagnols aux Philippines. Description de ces îles.

Rien n'est grand, rien ne prospère dans les monarchies sans l'influence du maître qui les gouverne; mais il ne dépend pas uniquement d'un monarque de faire tout ce qui convient au bonheur de ses peuples. Il trouve quelquefois de puissans obstacles dans les opinions, dans le caractère, dans les dispositions de ses sujets. Ces opinions, ce caractère, ces dispositions peuvent sans doute être corrigés; mais la révolution se fait souvent long-temps attendre; et elle n'est pas encore arrivée pour les Philippines.

Les Philippines, anciennement connues sous le nom de *Manilles*, forment un archipel immense à l'est de l'Asie. Elles s'étendent depuis le troisième ou quatrième degré jusqu'au dix-neuvième ou vingtième de latitude boréale, ce qui fait à peu près trois cents lieues du nord au sud; de l'ouest à l'est elles ont environ cent quatre-vingt-dix lieues. Luçon les termine au nord, Mindanao les termine au sud. C'est entre ces deux îles, les plus grandes de toutes, que sont placées une infinité d'autres îles dont aucun navigateur n'a fixé le nombre.

Ces îles offrent, la plupart, aux yeux attentifs un spectacle terrible et majestueux. Elles sont

couvertes de basalte, de lave, de scories, de verre noir, de fer fondu, de pierres grises et friables remplies des débris du règne animal et végétal, de soufre tenu en fusion par l'action continuelle des feux souterrains, d'eaux brûlantes qui communiquent avec des flammes cachées. Tous ces grands accidens de la nature sont l'ouvrage des volcans éteints, des volcans qui brûlent encore, et de ceux qui se forment dans ces ateliers profonds, où des matières combustibles sont toujours en fermentation. Il n'y a point de hardiesse à conjecturer que ces contrées, qu'on peut compter entre les plus anciennes du globe, approchent plus près que les autres de leur destruction.

Les cendres dont ces fourneaux immenses couvrent depuis des siècles la surface d'un sol profond, le remuement des campagnes sans cesse renouvelé par des tremblemens de terre, les chaleurs ordinaires à tous les pays situés sous la zone torride, l'humidité que le voisinage de l'Océan, les hautes montagnes, des forêts aussi anciennes que le monde entretiennent habituellement dans ces régions, telles sont vraisemblablement les causes de la fécondité presque incroyable des Philippines. La plupart des oiseaux, des quadrupèdes, des plantes, des fruits, des arbres, qu'on voit dans le reste de l'Asie, se retrouvent dans cet archipel, et presque tout y est de meilleure qualité. On y découvre même quelques végétaux qui ne sont pas aperçus ailleurs. Si un

naturaliste intelligent parcourait ces îles avec la liberté et les secours convenables, il enrichirait sûrement les sciences d'une multitude de connaissances curieuses, utiles et intéressantes.

Malheureusement le climat n'est pas aussi agréable aux Philippines que le sol y est fertile. Si les vents de terre et de mer y entretiennent durant six mois une plus grande température que leur position ne le promettrait, pendant le reste de l'année les cieux sont embrasés des feux du tonnerre, les campagnes sont inondées par des pluies continuelles. Cependant l'air n'est pas malsain. A la vérité le tempérament des étrangers est un peu affaibli par une transpiration trop abondante; mais les naturels du pays poussent très-loin la carrière de leur vie, sans éprouver d'autres infirmités que celles auxquelles l'homme est assujetti partout.

Le centre de ces îles montueuses est occupé par des sauvages, qui en paraissent les plus anciens habitans. Quelle que soit leur origine, ils sont noirs, et ont, la plupart, les cheveux crépus. Leur taille n'est pas élevée; mais ils sont robustes et nerveux. Quelquefois une famille entière forme une petite société; le plus souvent chaque individu vit seul avec sa compagne. Jamais ils ne quittent leurs arcs et leurs flèches. Accoutumés au silence des forêts, le bruit paraît les alarmer. Leur vie est toute animale. Les fruits, les racines qu'ils trouvent dans les bois sont leur unique

nourriture ; et lorsqu'ils ont épuisé un canton, ils en vont habiter un autre. Les efforts qu'on a faits pour les subjuguer ont toujours été vains, parce qu'il n'y a rien de si difficile que de dompter des peuples errans dans des lieux inaccessibles.

Les plaines que la violence a forcé ces barbares de quitter ont été successivement occupées par des colonies venues de différens endroits. On conjecture avec quelque vraisemblance que la plupart de ces vagabonds sortirent plus ou moins anciennement des îles Malaises.

XII. Les Espagnols et les Portugais se disputent la possession des Philippines.

Magellan fut le premier Européen qui reconnut ces îles. Mécontent du Portugal, sa patrie, il était passé au service de Charles-Quint ; et, par le détroit qui depuis porta son nom, il arriva en 1521 aux Manilles, d'où, après sa mort, ses lieutenans se rendirent aux Moluques, découvertes dix ou onze ans auparavant par les Portugais. Ce voyage aurait eu vraisemblablement des suites remarquables, si elles n'avaient été arrêtées par la combinaison dont on va rendre compte.

Tandis qu'au quinzième siècle les Portugais s'ouvraient la route des Indes orientales et se rendaient les maîtres des épiceries et des manufactures qui avaient toujours fait les délices des nations policées, les Espagnols s'assuraient par la découverte de l'Amérique plus de trésors que l'imagination des hommes n'en avait jusqu'alors désiré. Quoique les deux nations suivissent leurs vues d'agrandissement dans des régions bien sé-

parées, il parut possible qu'on se rencontrât. Leur antipathie aurait rendu cet événement dangereux. Pour le prévenir, le pape fixa en 1493 les prétentions respectives par une suite de ce pouvoir universel et ridicule que les pontifes de Rome s'étaient arrogé depuis plusieurs siècles, et que l'ignorance idolâtre de deux peuples également superstitieux prolongeait encore pour associer le ciel à leur avarice. Il donna à l'Espagne tout le pays qu'on découvrirait à l'ouest du méridien, pris à cent lieues des Açores, et au Portugal tout ce qu'il pourrait conquérir à l'est de ce méridien. L'année suivante, les puissances intéressées convinrent d'elles-mêmes à Tordésillas de placer la ligne de démarcation à trois cent soixante-dix lieues des îles du Cap-Vert. C'était aux yeux les plus clairvoyans une précaution superflue. A cette époque personne ne connaissait assez la théorie de la terre pour prévoir que les navigateurs d'une couronne, poussant leurs découvertes du côté de l'ouest, et les navigateurs de l'autre du côté de l'est, arriveraient tôt ou tard au même terme. L'expédition de Magellan demontra cette vérité.

La cour de Lisbonne ne dissimula pas les inquiétudes que lui causait cet événement. On la voyait déterminée à tout hasarder plutôt qu'à souffrir qu'un rival déjà trop favorisé par la fortune vînt lui disputer l'empire des mers d'Asie. Toutefois, avant de se commettre avec le seul

peuple dont les forces maritimes fussent alors redoutables, elle crut devoir tenter les voies de la conciliation. Ce moyen réussit plus facilement qu'il n'était naturel de l'espérer.

Charles-Quint, que des entreprises trop vastes et trop multipliées réduisaient à des besoins fréquens, abandonna irrévocablement en 1529, pour 350,000 ducats, ou pour 2,598,750 livres, toutes les prétentions qu'il pouvait avoir sur les pays reconnus en son nom dans l'Océan indien; il étendit même la ligne de la démarcation portugaise jusqu'aux îles des Larrons. C'est du moins ce que disent les historiens portugais; car les écrivains castillans veulent que leur monarque se soit réservé la faculté de reprendre la discussion de ses droits, et de les faire valoir si la décision lui était favorable, mais seulement après avoir remboursé l'argent qu'il touchait.

Le traité de Saragosse eut le sort ordinaire aux conventions politiques.

XIII. L'Espagne forme des établissemens aux Philippines. Raisons qui en ont empêché le succès.

Philippe II reprit en 1564 le projet de soumettre les Manilles. L'Espagne était trop affaiblie par ses conquêtes d'Amérique pour imaginer de fonder à l'extrémité des Indes orientales un nouvel empire par la violence. Les voies douces de la persuasion entrèrent pour la première fois dans son plan d'agrandissement. Elle chargea quelques missionnaires de lui acquérir des sujets, et ils ne trompèrent pas entièrement son attente.

Les hommes, autrefois idolâtres ou mahomé-

tans, que la religion chrétienne soumit à l'Espagne, sur les côtes, n'étaient pas tout-à-fait sauvages comme ceux de l'intérieur des terres. Ils avaient des chefs, des lois, des maisons, quelques arts imparfaits. Plusieurs connaissaient un peu de culture. La propriété des champs qu'ils avaient semés leur fut assurée, et le bonheur dont ils jouissaient fit désirer des possessions à d'autres. Les moines chargés d'en faire la distribution réservèrent pour eux les portions les plus étendues, les mieux situées, les plus fertiles de ce sol immense, et le gouvernement leur en fit une cession formelle.

On se promettait beaucoup de ces arrangemens, tout imparfaits qu'ils étaient. Plusieurs causes se sont réunies pour en empêcher le succès.

D'abord, la plupart des missionnaires, élevés dans l'ignorance et l'oisiveté des cloîtres, n'ont pas, comme il le fallait, excité au travail les Indiens qu'ils avaient sous leur direction. On peut même dire qu'ils les en ont détournés pour les occuper sans cesse de cérémonies, d'assemblées, de solennités religieuses. Un système aussi contraire à tout culte raisonnable qu'à la saine politique a laissé dans le néant les terres distribuées aux peuples assujettis. Celles même de leurs aveugles conducteurs ont été peu et mal cultivées, peut-être parce que le gouvernement fait distribuer tous les ans à ces religieux 525,000 livres.

La conduite des Espagnols a toujours encou-

ragé cette inaction funeste. Le penchant à l'oisiveté que ces hommes orgueilleux avaient apporté de leur patrie fut encore fortifié par la permission que leur accorda la cour d'envoyer tous les ans en Amérique un vaisseau chargé des productions des manufactures de l'Asie. Les trésors que rapportait cet immense bâtiment leur firent envisager comme honteuses et intolérables même les occupations les plus honnêtes et les moins pénibles. Jamais leur mollesse ne connut d'autres ressources pour vivre dans les délices. Aussi, dès que les malheurs de la guerre suspendaient pour un an ou deux l'expédition du galion, ces conquérans tombaient-ils la plupart dans une misère affreuse. Ils devenaient mendians, voleurs ou assassins. Les troupes partageaient ces forfaits, et les tribunaux étaient impuissans contre tant de crimes.

Les Chinois s'offraient naturellement pour donner aux arts et à la culture l'activité que l'indolence des Indiens et la fierté des Espagnols leur refusaient. Les navigateurs de cette nation célèbre allaient, de temps immémorial, chercher aux Manilles les productions naturelles à ces îles. Ils continuèrent à les fréquenter après qu'elles eurent subi un joug étranger. Leur nombre s'accrut encore lorsque les richesses du Mexique et du Pérou qui y circulaient donnèrent lieu à des spéculations plus vastes. Sur leurs navires arrivèrent bientôt un grand nombre d'ouvriers, un plus

grand de cultivateurs, trop multipliés dans cet empire florissant. Ces hommes laborieux, économes et intelligens, voulaient défricher les campagnes, établir des manufactures, créer tous les genres d'industrie, pourvu qu'on leur donnât la propriété de quelques parties d'un immense terrain qui n'avait point de maître, pourvu que les tributs qu'on exigerait d'eux fussent modérés. C'était un moyen infaillible d'établir à l'extrémité de l'Asie, sans perte d'hommes, sans sacrifice d'argent, une colonie florissante. Le malheur des Philippines a voulu qu'on n'ait pas assez senti cette vérité ; et cependant le peu de bien qui s'est fait dans les îles a été principalement l'ouvrage des Chinois.

XIV. État actuel des Philippines.

Avec de grandes dépenses et des efforts réitérés, l'Espagne a soumis à sa domination quelques faibles portions des îles de Mindoro, de Paney et de Mindanao. Son autorité est beaucoup mieux affermie dans celle de Luçon, qui a cent vingt lieues de long sur trente et quarante de large. Les usurpateurs y abordent par une baie circulaire que forment deux caps, éloignés de trois lieues et demie l'un de l'autre. Dans ce court espace se trouve la petite île du Corrégidor. Elle laisse deux passages. Celui du nord est le plus sûr, et par conséquent le plus fréquenté.

Au sud-est de la baie est Cavite, port où les vents de nord, de nord-nord-ouest se font trop sentir; où l'on manque d'eau potable, qu'il

faut aller chercher fort loin; où les navires ne peuvent s'arrêter long-temps sans être percés par les vers. C'est dans cette rade, défendue seulement par un mauvais fort et par une garnison de trois cents hommes, que sont construits tous les bâtimens nécessaires au service de la colonie.

Dans la même baie, à trois lieues de Cavite et près de l'embouchure d'un grand fleuve, qui, à cause d'un banc de sable, n'est navigable que pour des bateaux, s'élève la fameuse ville de Manille. En 1571, elle fut enlevée aux Indiens par Lopès de Légaspi, qui avait débarqué à Zebu en 1565, et qui la jugea propre à devenir le centre de l'état qu'on voulait former, et y fixa le gouvernement et le commerce. Gomez Pérez de las Marignas l'entoura de murs en 1590, et y bâtit la citadelle de Saint-Jacques. Elle s'est depuis agrandie plutôt qu'embellie, quoique ses rues soient bien alignées. Presque toutes les maisons appartiennent aux moines, qui y sont plus multipliés qu'en aucun lieu du monde. Ils forment le tiers de la population espagnole, qui ne s'élève pas au-dessus de mille à onze cents personnes, toutes sans distinction d'âge ni de sexe, plus ou moins plongées dans la plus aveugle superstition, dans l'ignorance la plus grossière, dans la plus honteuse dépravation. Rien ne serait au-dessus de la situation de cette capitale, si de fréquens tremblemens de terre, si les invasions souvent

répétées d'un Océan irrité ne la menaçaient continuellement d'une ruine entière.

Elle doit principalement ses subsistances et le peu de commodités dont ses indolens citoyens jouissent au magnifique lac où la rivière de Manille prend sa source. On lui accorde généralement une profondeur étonnante et un circuit de trente lieues. Ses belles et fertiles rives sont occupées par les Indiens les plus laborieux, les plus intelligens et les plus soumis de ces contrées.

Dans tout l'archipel, on ne compte, suivant le dénombrement de 1735, que 837,182 sauvages qui aient subi le joug espagnol. Ils sont presque généralement sous la direction de différens ordres religieux, qui se sont comme partagé les provinces, et y ont usurpé une autorité absolue. Ils conserveront leur empire par les mêmes moyens qu'ils l'ont obtenu, en empêchant qu'aucun Européen s'établisse sur leur territoire, en parlant l'idiome des peuples au milieu desquels ils vivent, et en les empêchant d'apprendre la langue de leurs oppresseurs. Tous ces Indiens, depuis seize jusqu'à cinquante ans, paient une capitation de 14 réaux ou de 2 livres 14 sous. Ce tribut fait partie du revenu de la couronne, qui, en 1749, s'élevait à 620,559 piastres 5 réaux, ou à 3,351,234 livres 12 sous; ce qui n'empêchait pas le roi de faire passer tous les ans, du Mexique aux Philippines, 110,000 piastres ou 594,000 livres. On a partagé les contribuables en vingt-deux

provinces, dont la seule île de Luçon en contient douze, quoïqu'elle ne soit pas entièrement assujettie.

Non loin de ses murs la nature a formé des défilés profonds et serrés. Dans ces lieux inaccessibles vivent dans une défiance continuelle des Indiens qui n'ont jamais subi le joug espagnol, ou qui ont eu le courage de briser leurs chaînes. La rage qui les tourmente ne leur permet pas de jouir paisiblement de leur indépendance. Ils quittent souvent leur asile pour porter le pillage, la destruction et la mort au milieu des oppresseurs de leur patrie infortunée. Ces calamités durent depuis long-temps, et rien n'annonce que la fin en soit prochaine.

La colonie a pour chef un gouverneur dont l'autorité, subordonnée au vice-roi du Mexique, doit durer huit ans. Il a le commandement des armes, il préside à tous les tribunaux, il dispose de tous les emplois civils et militaires. Il peut distribuer des terres, les ériger même en fiefs. Cette puissance, qui n'est un peu balancée que par l'influence du clergé et de l'audience royale, s'est trouvée si dangereuse, que, pour en arrêter l'excès, on a imaginé plusieurs expédiens. Le plus utile a été celui qui règle qu'on poursuivra la mémoire d'un gouverneur mort dans l'exercice de sa plaee, et que celui qui y survivra ne partira qu'après que son administration aura été recherchée. Tout particulier peut porter ses plaintes. S'il a

éprouvé quelque injustice, il doit être dédommagé aux dépens du prévaricateur, qui de plus est condamné à une amende envers le souverain qu'il a rendu odieux. Dans les premiers temps de cette sage institution, la sévérité fut poussée si loin, que, lorsque les accusations étaient graves, le coupable était mis en prison. Plusieurs y moururent de frayeur, et d'autres n'en sortirent que pour subir des peines rigoureuses. Peu à peu cet appareil formidable s'est réduit à rien. Le chef de la colonie donne à son successeur de quoi payer sa place, mais il avait reçu la même somme de son prédécesseur.

Cette collusion a formé un système suivi d'oppression. On a exigé arbitrairement des impôts. Le revenu public s'est perdu dans les mains destinées à le recueillir. Un droit d'entrée de sept pour cent sur toutes les marchandises a fait dégénérer le commerce en contrebande. Le cultivateur s'est vu forcé de déposer ses récoltes dans les magasins du gouvernement. On a poussé l'atrocité jusqu'à fixer la quantité de grains que ses champs devaient produire, jusqu'à l'obliger de les fournir au fisc pour en être payé dans le temps et de la manière qu'il conviendrait à des maîtres oppresseurs. Les efforts que quelques administrateurs honnêtes ont fait dans l'espace de deux siècles pour arrêter le cours de tant de barbaries ont été inutiles, parce que les abus étaient trop invétérés pour céder à une autorité subordonnée et

passagère. Il n'aurait pas moins fallu que le pouvoir suprême de la cour de Madrid pour opposer une digue suffisante au torrent de la cupidité universelle; mais ce moyen unique n'a jamais été employé. Cette honteuse indifférence est cause que les Philippines n'ont fait nuls progrès. A peine saurait-on leur nom, sans les liaisons qu'elles entretiennent avec le Mexique.

Ces liaisons, aussi anciennes que l'établissement des Espagnols en Asie, se réduisent à faire passer en Amérique, par la mer du Sud, les productions, les marchandises des Indes. Nul des objets qui forment ces riches cargaisons n'est le produit du sol ou de l'industrie de ces îles. Elles tirent la cannelle de Batavia. Les Chinois leur portent des soieries, et les Anglais ou les Français les toiles blanches, les toiles peintes de Bengale et du Coromandel. De quelque port qu'aient été expédiés ces objets, il faut qu'ils arrivent avant le départ du galion. Plus tard ils ne seraient pas vendus, ou ne le seraient qu'à perte à des négocians qui seraient réduits à les oublier dans leurs magasins. Les paiemens se font principalement avec de la cochenille et des piastres venues du Nouveau-Monde. Il y entre aussi quelques denrées du pays et des cauris qui n'ont point de cours en Afrique, mais qui sont d'un usage universel sur les bords du Gange.

XV. A quels dangers sont ex-

Un établissement qui n'a pas une base plus solide peut être aisément renversé. Aussi ne craint-

posées les Philippines.

on pas de prédire que les Philippines échapperont un peu plus tôt, un peu plus tard à ses possesseurs. Il suffira d'un petit nombre de réflexions pour donner la force de l'évidence à ces conjectures.

Des navigateurs éclairés nous ont appris que les possessions espagnoles qui, dans ces contrées éloignées, avaient toujours été languissantes, le sont devenues sensiblement davantage depuis 1768 que les jésuites en ont été bannis. Outre que l'immense domaine de ces missionnaires est tout-à-fait déchu de la fertilité où ils l'avaient porté, les terres des Indiens qu'ils gouvernaient, les seules qui fussent passablement cultivées et où l'on trouvât quelques arts utiles, sont retombées dans le néant d'où on les avait tirées. Il est même arrivé que ces insulaires, les moins paresseux de la colonie, ont eu à souffrir de la haine bien ou mal fondée qui poursuivait leurs guides.

Une plus grande calamité fondit sur cet archipel l'année suivante. Tous les Chinois, sans exception, en furent chassés, et cette proscription forma une plaie qui, vraisemblablement, ne guérira jamais. Ces hommes, dont la passion dominante est l'avarice, arrivaient tous les ans aux Philippines avec vingt-cinq ou trente petits bâtimens, et y encourageaient quelques travaux par le prix qu'eux seuls y pouvaient mettre. Ce n'était pas tout. Un assez grand nombre de leurs

compatriotes fixés dans ces îles y donnaient habituellement l'exemple d'une vie toujours occupée. Plusieurs même parcouraient les peuplades indiennes, et, par des avances bien ménagées, leur inspiraient le désir et leur donnaient la faculté de rendre leur situation meilleure. Il est fâcheux que ces moyens de prospérité aient été anéantis par l'impossibilité où se trouvaient peut-être les Espagnols de contenir un peuple si enclin aux soulèvemens.

Antérieurement à ces événemens destructeurs les peuples montraient un éloignement marqué pour leurs tyrans. L'oppression les avait souvent fait sortir des bornes de l'obéissance; et, sans l'intervention de leurs pasteurs, les efforts impuissans d'une milice dégénérée ne les auraient pas remis dans les fers. Cette haine éclata singulièrement durant l'invasion des Anglais. Les Espagnols, qui avaient quitté Manille à l'approche de ces fiers insulaires, furent dépouillés et maltraités dans toutes les provinces où ils comptaient trouver un asile et des secours. On s'y réjouissait de leurs désastres, on insultait à leur défaite. Rien n'est arrivé depuis qui ait pu changer ces dispositions.

A ces dangers, qu'on peut appeler domestiques, se joignent des périls étrangers plus à craindre encore. Des barbares sortis des îles Malaises, et plus souvent encore de l'île d'Yolo, qui paraît être le point de démarcation des pos-

sessions espagnoles et hollandaises, fondent habituellement sur les côtes des Philippines, y portent la destruction, et en arrachent des milliers de chrétiens qu'ils réduisent en servitude. Cette piraterie est rarement punie; parce que les Espagnols, partagés en quatre factions, connues sous le nom de *Castillans*, de *Galiciens*, de *Montagnards* et de *Biscayens*, uniquement occupés de la haine qui les tourmente, voient d'un œil indifférent tout ce qui est étranger à leurs divisions. Un si mauvais esprit a toujours de plus en plus enhardi les Malais. Déjà ils ont chassé l'ennemi commun de plusieurs îles. Tous les jours ils le resserrent davantage; et bientôt ils se verront maîtres de sa possession, s'ils ne sont prévenus par quelque nation européenne plus puissante ou plus active que celles qu'ils combattent.

En 1762, les Anglais s'emparèrent des Philippines avec une facilité qu'ils n'avaient pas espérée. Si les traités leur arrachèrent leur proie, ce fut sans étouffer peut-être l'ambition de la ressaisir lorsque l'occasion s'en présenterait. D'autres peuples peuvent également aspirer à cette conquête pour en faire le centre de leur empire dans les mers et sur le continent des Indes.

Les Espagnols seront donc probablement chassés des Philippines. Il y a des politiques qui pensent que ce ne serait pas un mal; et cette opinion est fort ancienne. A peine les Philippines eurent-elles ouvert leur communication avec l'Amérique

qu'on parla de les abandonner, comme nuisibles aux intérêts de la métropole. Philippe II et ses successeurs ont constamment rejeté cette proposition, qui a été renouvelée à plusieurs reprises. Peut-être ces monarques ont-ils eu des idées plus élevées que leur nation et que leurs ministres. Mais, en conservant ces îles, il fallait les rendre utiles à l'Espagne. On le pouvait aisément en ouvrant à ses négocians la route de l'Asie. Vainement a-t-on opposé aux hommes d'état partisans de ce système que l'Inde, fournissant des étoffes de soie, des toiles de coton, supérieures à celles de l'Europe pour le fini, pour les couleurs, surtout pour le bas prix, les manufactures nationales n'en pourraient soutenir la concurrence, et seraient infailliblement ruinées. Cette objection, qui peut être de quelque poids chez certains peuples, leur a paru tout-à-fait frivole dans la position où était leur patrie.

XVI. Ce que les Philippines pourraient devenir.

En effet, les Espagnols s'habillent, se meublent d'étoffes, de toiles étrangères. Ces besoins continuels augmentent nécessairement l'industrie, les richesses, la population, les forces de leurs voisins. Ceux-ci abusent de ces avantages pour tenir dans la dépendance la nation qui les leur procure. Ne se conduirait-elle pas avec plus de sagesse et de dignité si elle adoptait les manufactures des Indes? Outre l'économie et l'agrément qu'elle y trouverait, elle parviendrait à diminuer une prépondérance dont elle sera tôt ou tard la victime.

Les inconvéniens presque inséparables des nouvelles entreprises sont levés d'avance. Les îles que l'Espagne possède sont situées entre le Japon, la Chine, la Cochinchine, Siam, Bornéo, Celèbes, les Moluques, et à portée d'entrer en liaison avec ces différens états. Leur éloignement du Malabar, du Coromandel et du Bengale ne les empêcherait pas de protéger efficacement les comptoirs qu'on croirait avantageux de former sur ces côtes industrieuses. Elles seraient d'ailleurs garanties par de vastes mers des ravages qui désolent si souvent le continent, et facilement préservées de la tentation délicate de prendre part à ses divisions.

Cette distance n'empêcherait pas que la subsistance de l'archipel ne fût assurée. Il n'y a pas dans l'Asie de contrée plus abondante en fruits, en sagou, en cocotiers, en plantes nourrissantes de toutes les espèces.

Le riz, que dans la plus grande partie des Indes il faut, à force de bras, arroser deux fois par jour jusqu'à ce que le grain en soit bien formé, est d'une culture plus facile aux Philippines. Semé sur le bord des rivières ou dans les plaines qu'on couvre d'eau lorsqu'on le veut, il donne par an deux récoltes abondantes, sans qu'on soit obligé de s'en occuper jusqu'à ce que le moment de le cueillir soit arrivé.

Tous les grains de l'Europe réussissent dans ces îles. Elles en fourniraient aux navigateurs, quel-

que multipliés qu'ils fussent, si la négligence et la tyrannie du gouvernement n'avaient condamné la plupart des terres à une honteuse stérilité.

Le nombre des troupeaux est un sujet d'étonnement pour tous les voyageurs. Chaque communauté religieuse a des prairies de vingt-cinq à trente lieues couvertes de quarante, de cinquante mille bœufs. Quoiqu'ils ne soient pas gardés, ils franchissent rarement les rivières et les montagnes qui servent de limites à ces possessions. Ceux qui s'égarent sont facilement reconnus à la marque des différens ordres imprimée avec un fer chaud, et l'on ne manque jamais de les restituer à leurs légitimes maîtres. Depuis l'invasion des Anglais et les ravages qui en furent la suite, les bêtes à cornes sont moins communes, mais elles sont toujours très-multipliées.

Avant 1744, les Philippines ne voyaient croître dans leur sein fécond aucun de nos légumes. A cette époque, Mahé de Villebague y en porta des graines. Toutes ces plantes utiles avaient prospéré lorsque, après huit mois, le cultivateur, que les intérêts de son commerce appelaient ailleurs, légua son jardin à un autre Français fixé dans ces îles. Les Espagnols, qui n'avaient pu voir sans jalousie qu'un étranger leur montrât la route où ils auraient dû entrer depuis deux siècles, s'élevèrent avec tant de violence contre l'héritier de ses soins, que, pour rétablir le calme, le ministère public se crut obligé de faire arracher ces

racines salutaires. Heureusement les Chinois, occupés sans relâche de ce qui peut contribuer à leur fortune, les avaient conservées à l'écart. Peu à peu on s'est familiarisé avec une innovation si avantageuse, et c'est aujourd'hui une des meilleures ressources de la colonie.

Tel est donc un des effets de la haine nationale. On aime mieux se priver d'un bien que de le devoir à des étrangers, mais particulièrement aux Français, plus haïs que tous les autres, malgré la liaison des deux gouvernemens. D'où naît cette antipathie ?

Voyagez beaucoup, et vous ne trouverez pas de peuple aussi doux, aussi affable, aussi franc, aussi poli, aussi spirituel, aussi galant que le Français. Il l'est quelquefois trop ; mais ce défaut est-il donc si grand ? Il s'affecte avec vivacité et promptitude, et quelquefois pour des choses très-frivoles, tandis que des objets importans ou le touchent peu, ou n'excitent que sa plaisanterie. Le ridicule est son arme favorite, et la plus redoutable pour les autres et pour lui-même. Il passe rapidement du plaisir à la peine, et de la peine au plaisir. Le même bonheur le fatigue. Il n'éprouve guère de sensations profondes. Il s'engoue, mais il n'est ni fantasque, ni intolérant, ni enthousiaste. Il se soucie fort peu de la religion. Il respecte le sacerdoce sans l'estimer ni le révérer. Il ne se mêle jamais d'affaires d'état que pour chansonner ou dire son épigramme sur les ministres. Cette légè-

reté est la source d'une espèce d'égalité dont il n'existe aucune trace ailleurs. Elle met de temps en temps l'homme du commun qui a de l'esprit au niveau du grand seigneur. C'est en quelque sorte un peuple de femmes ; car c'est parmi les femmes qu'on découvre, qu'on entend, qu'on aperçoit à côté de l'inconséquence, de la folie et du caprice, un mouvement, un mot, une action forte et sublime. Il a le tact exquis, le goût très-fin ; ce qui tient au sentiment de l'honneur, dont la nuance se répand sur toutes les conditions et sur tous les objets. Il est brave. Il est plutôt indiscret que confiant, et plus libertin que voluptueux. La sociabilité qui le rassemble en cercles nombreux, et qui le promène en un jour en vingt cercles différens, use tout pour lui en un clin-d'œil, ouvrages, nouvelles, modes, vices, vertus. Chaque semaine a son héros, en bien comme en mal. C'est la contrée où il est le plus facile de faire parler de soi, et le plus difficile d'en faire parler long-temps. Il aime les talens en tout genre ; et c'est moins par les récompenses du gouvernement que par la considération populaire qu'ils se soutiennent dans son pays. Il honore le génie. Il se familiarise trop aisément ; ce qui n'est pas sans inconvénient pour lui-même et pour ceux qui veulent se faire respecter. Le Français est avec vous ce que vous désirez qu'il soit ; mais il faut se tenir avec lui sur ses gardes. Il perfectionne tout ce que les autres inventent. Tels sont les

traits dont il porte l'empreinte plus ou moins marquée dans les contrées qu'il visite, plutôt pour satisfaire sa curiosité que pour ajouter à son instruction. Aussi n'en rapporte-t-il que des pré tentions. Il est plus fait pour l'amusement que pour l'amitié. Il a des connaissances sans nombre, et souvent il meurt seul. C'est l'être de la terre qui a le plus de jouissances et le moins de regrets. Comme il ne s'attache à rien fortement, il a bientôt oublié ce qu'il a perdu. Il possède supérieurement l'art de remplacer, et il est secondé dans cet art par tout ce qui l'environne. Si vous en exceptez cette prédilection offensante qu'il a pour sa nation, et qu'il n'est pas en lui de dissimuler, il me semble que le jeune Français, gai, léger, plaisant et frivole, est l'homme aimable de sa nation; et que le Français mûr, instruit et sage, qui a conservé les agrémens de sa jeunesse, est l'homme aimable et estimable de tous les pays.

Cependant la plupart des peuples ont de l'éloignement pour le Français; mais il est insupportable aux Espagnols, à ceux principalement qui ne sont pas sortis des bornes de leur domination par des vertus, des vices, un caractère, des manières qui contrastent parfaitement avec leurs vertus, avec leurs vices, avec leur caractère, avec leurs manières. Cette aversion paraît même avoir plus d'énergie depuis le commencement du siècle. On serait porté à soupçonner que la France

est regardée par la nation à laquelle elle a donné un roi avec ce dédain qu'a pour la famille de sa femme un homme de qualité qui s'est mésallié. S'il en est ainsi, le préjugé ne sera détruit que lorsque les Bourbons auront été naturalisés en Espagne par une longue suite de règnes florissans.

Revenons aux Philippines.

Indépendamment de ce qui sert à la nourriture des naturels du pays et des conquérans, ces îles offrent un grand nombre d'objets propres au commerce d'Inde en Inde : le tabac, le riz, le rotin, la cire, les huiles, les cauris, l'ébène, le poisson séché, les résines, les bois de sapan; mais plus particulièrement ces nids d'oiseau, ces nerfs de cerf desséchés, ces biches de mer que tous les peuples de l'Asie, surtout les Chinois, recherchent si avidement.

Jusqu'ici l'on n'a cultivé le sucre que pour la consommation de la colonie. La crainte de le voir un peu renchérir en a fait défendre l'exportation sous des peines graves. Cet aveuglement ne saurait durer. Bientôt il sera permis de fournir à la plus grande partie de l'Asie une production à laquelle le sol des Philippines est très-favorable. On y joindra le fer.

Il est abondant et d'une qualité supérieure dans tout l'archipel. Cependant on n'en avait jamais ouvert aucune mine, lorsque, vers l'an 1768, Simon de Auda s'avisa heureusement d'établir des forges. Le succès en eût été plus assuré, si ce

gouverneur actif eût commencé moins d'ouvrages à la fois ; s'il eût laissé mûrir un peu plus ses projets ; s'il eût employé, pour faire réussir ses entreprises, des moyens plus conformes à l'humanité et à la justice.

L'excellent cuivre répandu dans plusieurs des Philippines ne mérite pas moins l'attention du gouvernement. Ce métal sert dans les Indes aux vases du culte public, à des ustensiles d'un usage journalier, à des monnaies qu'il faut renouveler sans cesse, parce que le peuple ne montre pas moins d'empressement à les enterrer qu'en ont les hommes riches pour enfouir des trésors plus précieux. Les Hollandais tirent du Japon de quoi fournir à tous ces besoins. Ils perdront nécessairement cette branche de leur commerce, si l'Espagnol, sorti de sa léthargie, ose entreprendre de lutter contre eux.

Les Philippines ont sur les autres colonies européennes l'avantage de posséder de l'or. Cependant il n'en fut jamais ouvert aucune mine, malgré les pressantes sollicitations de la cour de Madrid, malgré ses décrets de 1558 et de 1736 pour y encourager ses sujets. Les Espagnols sont trop pauvres ou trop indolens pour se livrer à des entreprises qui exigeraient de grandes avances, des travaux assidus ; et les Indiens se bornent à ramasser les faibles parties de ce précieux métal que les pluies, les torrens, les rivières ont détachées des montagnes. Cette espèce de récolte

peut monter annuellement à un million de livres. Elle est livrée à vil prix aux missionnaires, qui eux-mêmes la revendent le plus souvent aux alcades chargés de régir les provinces.

Les Philippines ne seraient pas réduites à désirer que les navigateurs étrangers vinssent chercher leurs productions. Comme elles fournissent en abondance tous les matériaux d'une marine bien ordonnée, leurs habitans pourraient fréquenter tous les marchés, et ajouter le bénéfice du fret à ses autres avantages.

Cette activité préparerait les liaisons de la colonie avec sa métropole. Dans le chaos où sont plongées les Philippines, il n'est pas aisé de voir ce qu'elles pourraient fournir un jour à l'Espagne. Actuellement elles lui offrent de l'alun, des peaux de buffle, de la casse, des bois de teinture, du salpêtre, de l'écaille de tortue, de la nacre de perle, que le Chinois a achetée jusqu'ici pour la revendre dans Canton aux Européens le triple de ce qu'elle lui coûtait; du cacao qui, quoique venu du Mexique, n'a pas dégénéré; de l'indigo, que la nature brute produit libéralement. Un homme éclairé voulut essayer en 1750 de donner à cette riche plante tout ce qu'elle pouvait recevoir de perfection par la culture. On s'éleva généralement et avec fureur contre cette nouveauté. Il fallut que le marquis d'Obando, alors gouverneur, prît ce citoyen sous sa sauvegarde, et lui assignât un terrain fermé où il pût conti-

nuer avec sûreté ses opérations. Les expériences furent toutes très-heureuses; et depuis cette époque l'on s'occupe, mais avec trop peu de vivacité, d'une teinture si précieuse.

Si une inertie particulière à l'Espagne n'avait arrêté ses progrès en tout, il y a deux siècles qu'elle aurait naturalisé sur son territoire, si voisin des Moluques, les épiceries. Peut-être l'aurait-on vue partager avec les Hollandais cette source de richesses. Ce serait une nouvelle faute que différer plus long-temps une expérience dont le plus grand inconvénient est d'être inutile.

Cette couronne pourrait être excitée par l'excellente qualité du coton qu'on cultive dans les Philippines, à y élever, avec le secours des habitans du continent, de belles et nombreuses manufactures. En attendant le succès toujours lent des nouvelles entreprises, même les mieux combinées, l'Espagnol acheterait dans les marchés étrangers les soieries, les toiles, les autres productions de l'Asie convenables pour sa patrie, et il les obtiendrait à meilleur marché que ses concurrens. C'est avec l'argent tiré d'Amérique que tous les peuples de l'Europe négocient aux Indes. Avant que ce précieux métal soit arrivé à sa destination, il a dû payer des droits considérables, faire des détours prodigieux, courir de grands risques. En l'envoyant directement du Nouveau-Monde aux Philippines, les Espagnols

gagneront sur l'imposition, sur le temps, sur les assurances; de sorte qu'en donnant en apparence la même somme que les nations rivales, ils paieront réellement moins cher qu'elles.

Si le plan tout simple qu'on s'est permis de tracer s'exécutait jamais, les Espagnols fixés en Asie sortiraient nécessairement et pour toujours de l'indolente dissolution où ils croupissent depuis deux siècles. Les peuples assujettis béniraient un gouvernement devenu juste, et ceux qui combattent encore pour leur indépendance se rangeraient en foule sous des lois sages. Les peuples voisins, que l'orgueil et l'injustice ont repoussés des ports que leurs pères avaient fréquentés, tourneraient leurs voiles vers des rades où se réuniraient l'industrie et la concorde. Les navigateurs chrétiens ne seraient plus exclus des marchés où une utilité réciproque les appelle si impérieusement, et réduits à couvrir leurs opérations d'un pavillon indien ou mahométan. Les négocians européens, qui gémissent dans les liens du monopole sur les mers des Indes, porteraient leur activité, leurs lumières et leurs capitaux dans un asile heureux et libre. La colonie cesserait d'être à charge à l'Espagne, et deviendrait un des plus beaux établissemens du monde.

Cette révolution ne saurait être l'ouvrage d'une compagnie exclusive. Depuis plus de deux siècles que les Européens fréquentent les mers d'Asie,

ils n'ont jamais été animés d'un esprit vraiment louable. En vain la société, la morale, la politique ont fait des progrès parmi nous; ces pays éloignés n'ont vu que notre avidité, notre inquiétude, notre tyrannie. Le mal que nous avons fait aux autres parties du monde a été quelquefois compensé par les lumières que nous y avons portées, par de sages institutions que nous y avons établies. Les Indes ont continué à gémir dans leurs ténèbres et sous leur despotisme sans aucun effort de notre part pour les délivrer de ces fléaux terribles. Si les différens gouvernemens avaient eux-mêmes dirigé les démarches de leurs négocians libres, il est vraisemblable que l'amour de la gloire se serait joint à la passion des richesses, et que plus d'un peuple aurait tenté des choses capables de l'illustrer. Des vues si nobles et si pures ne pouvaient entrer dans l'esprit d'aucune compagnie de négocians. Resserrées dans les bornes étroites d'un gain présent, elles n'ont jamais pensé au bonheur des nations avec qui elles faisaient le commerce, et on ne leur a pas fait un crime d'une conduite à laquelle on s'attendait.

Combien il serait honorable pour l'Espagne de se montrer sensible aux intérêts du genre humain et de s'en occuper! Elle commence à secouer le joug des préjugés qui l'ont tenue dans l'enfance malgré ses forces naturelles. Ses sujets n'ont pas encore l'âme avilie et corrompue par la contagion des richesses, dont leur indolence même et

la cupidité de leur gouvernement les ont heureusement sauvés. Cette nation doit aimer le bien ; elle le peut connaître : elle le ferait sans doute, elle en a tous les moyens dans les possessions que ses conquêtes lui ont données sur les plus riches pays de la terre. Ses vaisseaux, destinés à porter la félicité dans les contrées les plus reculées de l'Asie, partiraient de ses différens ports et se réuniraient aux Canaries, ou continueraient séparément leur chemin, suivant les circonstances. Ils pourraient revenir de l'Inde par le Cap de Bonne-Espérance, mais ils s'y rendraient par la mer du Sud, où la vente de leur cargaison augmenterait de beaucoup leurs capitaux. Cet avantage leur assurerait la supériorité sur leurs concurrens, qui en général naviguent à faux fret et ne portent guère que de l'argent. La rivière de la Plata leur fournirait des rafraîchissemens, s'il en était besoin. Ceux qui pourraient attendre ne relâcheraient qu'au Chili, ou même seulement à Juan-Fernandès.

Cette île délicieuse tire son nom d'un Espagnol qui la découvrit en 1574, et qui, après y avoir formé un établissement, prit le parti de l'abandonner. Elle se trouve à cent dix lieues de la terre ferme du Chili. Sa plus grande longueur n'est que d'environ cinq lieues, et elle n'a pas tout-à-fait deux lieues de largeur. Dans un espace si borné et un terrain très-inégal on trouve un beau ciel, un air pur, des eaux excellentes,

tous les végétaux spécifiques contre le scorbut. L'expérience a prouvé que les grains, les fruits, les légumes, les quadrupèdes de l'Europe et de l'Amérique y réussissaient admirablement. Les côtes sont fort poissonneuses. Tant d'avantages sont couronnés par un bon port. Les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents, excepté de celui du nord; mais il n'est jamais assez violent pour leur faire courir le moindre danger.

Ces commodités ont invité tous les corsaires qui voulaient infester les côtes du Pérou par leurs pirateries à relâcher à Juan-Fernandès. Anson, qui portait dans la mer du Sud des projets plus vastes, y trouva un asile également commode et sûr. Les Espagnols, convaincus enfin que leur attention à détruire les bestiaux qu'ils y avaient jetés n'était pas une précaution suffisante pour en écarter leurs ennemis, prirent en 1750 le parti de la peupler. Malheureusement on plaça la nouvelle colonie dans un terrain trop bas, et des cent soixante-onze personnes de tout âge et de tout sexe qui la formaient, trente-cinq furent englouties six ans après par les vagues de l'Océan irrité qui avait franchi ses bornes. Ceux qui avaient échappé aux flots furent placés sur une hauteur qui domine le port, et pour leur sûreté on éleva une petite fortification défendue par une garnison de soixante-six hommes. Il s'agissait de pourvoir à leurs besoins. Tous les bâtimens employés au commerce du Pérou avec le Chili se virent d'a-

bord contraints de relâcher à Juan-Fernandès. Cette tyrannie ne pouvait pas durer, et le gouvernement se détermina à y envoyer lui-même deux navires chaque année. Ce poste deviendra un entrepôt important, si la cour de Madrid ouvre enfin les yeux à la lumière.

De plus grands détails seraient superflus. On ne peut s'empêcher de voir combien les idées que nous ne faisons qu'indiquer seraient avantageuses au commerce, à la navigation, à la grandeur de l'Espagne. Il n'est pas possible que les liaisons que la Russie entretient par terre avec la Chine s'élèvent jamais à la même importance.

XVII. Notions générales sur la Tartarie.

Entre ces deux empires est un espace presque égal à l'Europe entière, connu dans les premiers âges sous le nom de Scythie, et depuis sous celui de Tartarie. Prise dans toute son étendue, cette région comprend le pays renfermé entre la mer Glaciale et le Caucase, entre le Kamtchatka et la Russie. Une partie de ces contrées est soumise à l'empire des Chinois; une autre reçoit ses lois des czars; la troisième est indépendante, sous le nom de Kharisme, de grande et de petite Boukharie.

C'est le terrain le plus élevé de l'Asie. De son sein partent l'Indus, le Gange, le Hoang ou fleuve jaune, l'Oby et l'Ienisseï, l'Irtich, la Lena, beaucoup d'autres rivières moins connues et moins fréquentées. On a soupçonné que ce climat, maintenant très-froid, fut autrefois

plus tempéré; et voici les raisons de cette conjecture.

Lorsque les glaces couvrent l'horizon, la terre devrait avoir perdu plus des cinq sixièmes de sa chaleur, et n'en a réellement perdu qu'un trente-deuxième. Jamais on ne parviendra à concilier ces deux faits, également incontestables, qu'en convenant que cette planète doit avoir en hiver un fonds de chaleur environ cent cinquante fois plus considérable que celle qu'elle reçoit à cette époque, vingt-cinq fois plus considérable que celle qu'elle a reçue en été. D'où peut venir cette chaleur que le soleil ne donne pas, et qui continue même durant son absence? Elle est inhérente au globe, selon Mairan; et il l'appela *centrale*, parce que ses influences bienfaisantes se répandent sur tous les points de la surface. Là s'arrêta la doctrine de cet habile physicien. La circonspection qui lui était naturelle ne lui permit pas de rien hasarder au-delà de ce qui lui paraissait démontré.

Ce système, auquel on ne fit pas peut-être d'abord l'attention qu'il méritait, frappa Buffon, et il lui fit l'honneur de l'adopter. Convaincu que la chaleur interne du globe existait très-réellement, cet homme de génie conçut qu'elle devait avoir été excessive dans les premiers temps; qu'elle avait diminué successivement; que la terre était devenue peu à peu habitable; qu'elle le serait moins dans la suite des siècles; et qu'elle arriverait gra-

duellement à un état de glace ou de mort qui serait la fin de toutes choses. Cette idée s'était présentée à Descartes et à Leibnitz ; mais ces deux grands hommes ne lui avaient pas donné le degré de vraisemblance qu'elle acquit par les méditations de leur successeur.

Un écrivain distingué qui sent ses forces, et qui a donné un nouveau jour, un nouvel éclat aux principes de Mairan et de Buffon, pour lesquels il s'est hautement déclaré, prétend que le refroidissement de la terre a dû commencer par les poles, à cause de l'aplatissement du globe, plus encore à cause de la moindre action du soleil, et que par conséquent le nord a été habitable avant le midi. Dès-lors il faut regarder la Tartarie comme une des contrées les plus anciennement et par conséquent les mieux peuplées.

Une découverte faite récemment par M. Pallas vient à l'appui de ces conjectures. Cet observateur exact, chargé d'étudier la nature dans les parties les plus reculées de l'empire russe, a trouvé, vers les bords du fleuve Ienisseï, non loin de Krasnoiarsk, les restes d'une nation perdue et oubliée. Elle exploitait des mines dont on voit encore les essais pétrifiés. Dans ces profondeurs, et très-souvent à la superficie de la terre, on trouve des marteaux, des coins, des maillets, des couteaux, des flèches, des poignards, des lances ; on y trouve des bas-reliefs représentant le cerf, l'élan, le renne, d'autres animaux inconnus.

A l'exception de quelques outils qui sont de pierre, de quelques bijoux qui sont d'or, tout le reste est d'un cuivre plus ou moins fin, d'une matière assez semblable à celle de nos cloches. Les mêmes objets se retrouvent sur les rives de l'Irtich, mais moins parfaits, et plus rarement.

D'après tant d'indications, ce peuple dut être sédentaire; des hordes errantes ne cultivent pas les arts, ne fouillent pas des mines. Il dut être nombreux : ce n'est qu'avec beaucoup de bras qu'on exécute des travaux si grands et si multipliés. Il dut être ancien, puisqu'il ne connut pas le fer dans une région où de temps immémorial on en fait usage. Il dut être éclairé; car, sans des lumières assez étendues, on n'exécute pas les ouvrages importans et difficiles qu'un heureux hasard vient de soumettre à nos réflexions.

Soit que ces hommes antiques se trouvassent trop serrés, soit que leur inquiétude seule les portât à chercher de nouveaux climats, ils arrivèrent aux Indes, ils arrivèrent à la Chine.

On aime à trouver dans l'une et dans l'autre région quelques connaissances assez exactes de physique, d'astronomie, de métaphysique, de morale et de politique. Il est surtout consolant d'y voir réunies les vérités les plus sublimes, l'unité de Dieu, la création, l'immortalité de l'âme, tout ce qui découle naturellement de ces grands principes. Mais ces profondes conceptions sont mêlées de fables si grossières et si multi-

pliées, dans la tête des savans comme dans celles du vulgaire, qu'il n'est pas possible de se persuader qu'elles sortent d'une même tige. On se voit comme forcé de donner aux vraies lumières une origine étrangère, et de dire que les absurdités sont les enfans du sol. Comment concevoir en effet que des hommes qui s'étaient élevés si haut, soient tombés si bas, et qu'ils aient gâté à ce point leur propre ouvrage ? N'est-il pas plus raisonnable de penser qu'à chaque génération ils ont laissé échapper quelque point de leur instruction, ou du moins de l'intelligence des principes qu'ils avaient reçus ?

Le caractère commun aux deux nations donne une nouvelle force à ces conjectures. On est généralement frappé de leur inertie. Rien ne peut les mettre en mouvement. L'esprit d'invention leur a été entièrement refusé. Contentes de ce qu'elles possèdent, elles ne voient jamais au-delà de ce qu'ont vu leurs pères. Tout ce qui contrarierait les idées anciennement reçues serait regardé comme une innovation dangereuse, comme une espèce de blasphème.

Quoi qu'il en soit du système que nous venons d'exposer, et auquel M. Bailly a donné beaucoup d'éclat et de dignité, les Tartares adoptèrent la plupart de bonne heure la doctrine du grand Lama.

Des monumens au-dessus de tout soupçon font remonter cette religion du Tibet au-delà de trois

mille ans. Rien n'est plus respectable qu'un culte qui eut toujours pour base l'existence du premier être et la morale la plus pure.

On pense généralement que les sectateurs de ce pontife le croient immortel; que, pour entretenir cette erreur, la divinité ne se montre jamais qu'à un petit nombre de confidens; que, lorsqu'elle s'offre aux adorations du peuple, c'est toujours dans une espèce de tabernacle dont la clarté douteuse montre plutôt l'ombre de ce dieu vivant que ses traits; que, quand il meurt, on lui substitue un autre prêtre de la même taille, et autant qu'il est possible de la même figure; et qu'avec le secours de ces précautions l'illusion se perpétue, même dans les lieux où se joue cette comédie, à plus forte raison dans l'esprit des croyans éloignés de la scène.

C'est une erreur. A la vérité les grands lamas se montrent rarement, afin d'entretenir la vénération qu'ils sont parvenus à inspirer pour leur personne et pour leurs mystères; mais ils admettent à leur audience les ambassadeurs; ils reçoivent les souverains qui viennent les visiter. S'il est difficile de jouir de leur vue hors des occasions importantes et des plus grandes solennités, on peut toujours envisager leurs portraits, continuellement suspendus au-dessus des portes du temple de Poutola.

Ce qui a donné un cours si universel à la fable de l'immortalité des lamas, c'est que la foi du

pays ordonne de croire que l'esprit saint qui a animé un de ces pontifes passe d'abord, après sa mort, dans le corps de celui qui est légitimement élu pour le remplacer. Cette transmigration du souffle divin s'allie très-bien avec la métempsycose, dont le système est de temps immémorial établi dans ces contrées.

La religion lamique fit de bonne heure des progrès considérables. On l'adopta dans une portion du globe fort étendue. Elle domine dans tout le Tibet, dans toute la Mongolie. Les deux Boukharies et plusieurs provinces de la Tartarie lui sont presque totalement soumises. Elle a des sectateurs aux Indes et à la Chine.

C'est de tous les cultes le seul qui puisse se glorifier d'une antiquité très-reculée, sans mélange d'aucun autre dogme. Ni le temps, ni la fortune, ni les hommes n'ont pu ébranler le pouvoir théocratique du grand lama. C'est un effet réservé aux progrès de l'esprit humain. Éclairez le Tartare, et bientôt il examinera son symbole; bientôt il disputera, bientôt il s'égorgera. Mais la superstition ne sortira qu'à demi-étouffée des flots de sang qu'elle aura versés. Pour ne pas tout perdre, le prêtre se détachera des points de son système, évidemment incompatible avec le sens commun, et il defendra le reste contre les attaques des incrédules. Cependant la révolution se fera plus lentement que dans les empires qui n'ont pas une hiérarchie ecclésiastique bien ordonnée, et où

un chef suprême n'est pas chargé de maintenir les dogmes dans leur état primitif. Les lamas avouent eux-mêmes qu'ils ne sont pas des dieux; mais ils prétendent représenter la divinité, et avoir reçu du ciel le pouvoir de décider en dernier ressort de tout ce qui intéresse le culte public. Leur théocratie s'étend bien aussi entièrement sur le temporel que sur le spirituel, mais les soins profanes ne leur paraissent pas mériter de les occuper; ils abandonnent toujours l'administration de l'état à des délégués qu'ils ont jugés dignes de leur confiance. Cet usage a fait sortir successivement de leur vaste domination plusieurs provinces. Elles sont devenues la proie de ceux qui les gouvernaient. Le grand lama, autrefois maître absolu de tout le Tibet, n'en possède aujourd'hui que la moindre partie.

Les opinions religieuses des Tartares n'énervèrent leur valeur dans aucun temps. Endurcis par les frimats du nord, par les fatigues d'une vie errante, sans cesse sous les armes, sans cesse dans les combats, ces peuples n'ont jamais discontinué d'être belliqueux. Une inquiétude ardente et sauvage les a toujours dégoûtés de leurs déserts pauvres et incultes. L'ambition a continuellement tourné leurs regards avides vers les contrées de l'Asie renommées pour leur opulence. Des nations amollies par les arts et par le climat n'ont pu soutenir les agressions de ces hommes agrestes et féroces. L'habitude de faire la guerre

sans solde et sans magasins a poussé leur passion pour le pillage au-delà de tous les excès. Hors d'état d'affermir leurs conquêtes par des lois justes et par une police exacte, ils ont partout fondé leur puissance sur la terreur et la destruction.

C'est pour arrêter les irruptions que ces brigands faisaient à la Chine que fut élevée, environ trois siècles avant l'ère chrétienne, cette fameuse muraille qui s'étend depuis le fleuve Jaune jusqu'à la mer de Corée, qui est terrassée en quelques endroits, et flanquée, par intervalles, de grosses tours, suivant l'ancienne méthode de fortifier les places. Elle ne fut pas, comme on l'a cru, l'ouvrage de cinq ans et d'un seul empereur. Ce furent plusieurs petits souverains, alors indépendans, qui en construisirent quelques portions pour écarter de leur domaine un ennemi entreprenant et infatigable. Les travaux du barbare Souy-Hoang-ty, après qu'il eut ajouté ces provinces à sa couronne, se réduisirent à remplir quelques vides, et à mettre de l'ensemble dans des défenses entreprises sans concert et comme au hasard. Un pareil monument prouve qu'il y avait alors dans l'empire une prodigieuse population; mais il doit aussi faire présumer qu'on y manquait d'énergie et de science militaire. Si les Chinois avaient eu du courage, ils auraient eux-mêmes attaqué des hordes errantes ou les auraient contenues par des armées bien disciplinées; s'ils avaient su la guerre, ils auraient compris que des lignes de

cinq cents lieues ne pouvaient être gardées partout, et qu'il suffisait qu'elles fussent percées à un seul endroit pour que le reste des fortifications devînt inutile.

Aussi les incursions des Tartares continuèrent-elles jusqu'au treizième siècle. Un de leurs chefs, qui avait sur son territoire d'abondantes mines d'un fer excellent, réduisit ses voisins, peut-être moins belliqueux que ses Mogols, mais certainement plus mal armés, et fonda une monarchie telle qu'elle peut exister parmi des peuples errans ennemis de toute sujétion. Son petit-fils Gengis-Khan forma des généraux, établit dans sa milice une discipline austère, agrandit les idées de sa horde, se fit prédire que l'univers lui serait un jour asservi, et vola à la conquête de la Chine, dont il subjugua assez aisément les provinces septentrionales. Son ambition se tourna alors vers l'Inde, vers la Perse, vers la Russie, du côté du Volga, de la mer Caspienne, et en moins de dix-huit ans il ravagea plus de dix-huit cents lieues de pays, de l'orient au couchant; plus de mille lieues du nord au sud. Durant tant d'étonnantes expéditions, un des quatre fils de cet homme extraordinaire achevait de lui soumettre les Chinois, sur lesquels ses descendans régnèrent après lui.

Quoique les Mogols ne sussent ni lire ni écrire, ils ne laissèrent pas de régénérer un empire immense qui tombait en quelque manière de vé-

tusté. Moins présomptueux que les peuples trop vantés qu'ils venaient d'asservir, ils demandèrent des lumières à la Perse, à l'Arabie, à d'autres contrées un peu éclairées. Avec le secours des géographes, des architectes, des savans versés dans d'autres connaissances qu'attiraient leurs libéralités, ils corrigèrent beaucoup d'abus, ils donnèrent plusieurs institutions heureuses. Les forteresses, les villes, les bourgades que les désordres précédens avaient fait ou laissées tomber, furent réparées ou rebâties. On assura une subsistance convenable aux magistrats, aux gens de guerre qui, depuis long-temps, ne vivaient que de brigandages. Les ports, opiniâtrément fermés aux étrangers, furent indistinctement ouverts à tous les navigateurs qui voudraient y montrer leurs voiles. Le nouveau gouvernement porta les soins et le courage jusqu'à faire construire le canal qui est navigable d'une extrémité de l'empire à l'autre; jusqu'à creuser ces canaux, moins importans, mais nécessaires, qui versent dans ce grand entrepôt les productions de chaque province; jusqu'à distribuer aux cultivateurs ces machines simples qui portent les eaux sur les lieux les plus élevés, et vont fertiliser des terres que la nature semblait avoir condamnées à une éternelle stérilité.

Il eût été également heureux pour les Tartares et pour les Chinois qu'un si bon esprit se fût perpétué. Mais les conquérans se lassèrent des

fatigues d'une administration vigilante; mais ils furent amollis par le repos et par l'abondance; mais ils s'endormirent dans leur sérail et dans les bras des courtisannes; mais ils souffrirent que de vils eunuques reprissent un ascendant qui avait causé tant de désastres. Ces causes réunies brisèrent un sceptre étranger qui donnait des lois depuis quatre-vingt-dix-neuf ans.

La famille de Gengis-Khan avait agrandi la Chine du Laotoung, limitrophe de la grande muraille, et cette vaste possession resta attachée à l'empire, après même qu'il eut recouvré sa liberté. Un vice-roi qui gouvernait la province se permit, vers l'an 1620, de vexer quelques hordes de Mantchoux, campés au nord de son département, brûla leurs cabanes, enleva leurs troupeaux, et voulait les réduire à abandonner les tombeaux de leurs ancêtres.

Ces barbares, divisés jusqu'alors en plusieurs tribus, se réunirent sous un seul chef. Tai-Tsou se montra digne du choix qu'on avait fait de lui. Son esprit se monta dans l'instant sur son nouveau rang. Dédaignant une vengeance inutile, il pénétra dans les contrées ennemies qui étaient le plus à sa convenance, se les appropria et s'y établit solidement. Tandis qu'il faisait des conquêtes dans le nord, le rebelle mandarin Li-Tching poussait dans le midi les siennes jusqu'à Pékin. L'imbécille empereur Hoai-Tsang, ne trouvant ni dans sa tête ni dans ses conseils des res-

sources contre la situation désespérée ou la faiblesse de son gouvernement avait jeté les affaires, termina de sa propre main des jours coulés dans l'opprobre. Sa superbe dépouille fut quelque temps déchirée et ensanglantée par les deux armées qui l'avaient conduit au tombeau. Mais en 1644 la victoire et l'empire restèrent enfin sans partage aux Mantchoux, plus unis, plus forts, plus belliqueux que leurs concurrens.

Cette invasion sembla moins subjuguer la Chine que l'augmenter d'une portion considérable de la Tartarie. Bientôt après elle s'agrandit encore par la soumission des Mogols, célèbres pour avoir donné des maîtres à l'Indostan et à la Chine même. Une révolution si extraordinaire était à peine finie, que l'empire vit s'élever un nouvel ennemi qui pouvait devenir dangereux.

XVIII. Démêlés des Russes et des Chinois dans la Tartarie.

Les Russes, qui vers la fin du seizième siècle avaient conquis les plaines incultes de la Sibérie, arrivèrent vers l'an 1657 de désert en désert jusqu'au fleuve Amour, où ils trouvèrent les Chinois déjà établis à Albazin. Ce fort devint un sujet de discorde. Les hostilités devenaient tous les jours plus vives et plus meurtrières, lorsque les plénipotentiaires des deux cours parvinrent à se concilier en 1689. La rivière Kerbetchi et le fleuve Argoun furent les limites arrêtées dans les conférences. On autorisa les sujets des deux empires à commercer ensemble. Mais ce ne fut que trois ans après que la cour de Moscou obtint la liberté

d'envoyer des caravanes à Pékin, dont les étrangers avaient été constamment éloignés avec des précautions très-mystérieuses. Il fut aisé de voir que les Tartares, qui s'étaient pliés aux mœurs et au gouvernement de la Chine, s'écartaient de ses maximes politiques.

XIX. La Russie obtient la liberté d'envoyer des caravanes à la Chine, et s'ouvre d'autres voies pour le commerce des Indes.

Cette condescendance n'adoucit pas les mœurs des Russes. On ne fit plus d'échanges avec ces barbares sur la frontière; et la caravane royale, qui se permettait la même férocité dans la capitale, fut également proscrite.

L'ambassadeur Sava fut assez habile ou assez heureux pour rendre en 1727 à la Russie un commerce dont elle se promettait de grands avantages; mais on mit à cette faveur quelques modifications. La cour de Pétersbourg fut de nouveau autorisée à envoyer de trois en trois ans une caravane à Pékin, mais sous la condition qu'elle ne pourrait être composée que de deux cents hommes. Cette stipulation a été fidèlement observée dans les caravanes de 1728, 1732, 1737, 1741, 1746 et 1755, les seules qui aient été expédiées. En 1762, Catherine II renonça par un édit solennel à ce privilége; et ce sacrifice qu'elle faisait à ses peuples ne devait pas lui coûter beaucoup.

Avant cette renonciation, il partait de temps en temps de Pétersbourg une caravane qui, après avoir traversé des déserts immenses, était reçue sur la frontière de la Chine par quelques centaines de soldats qui l'escortaient jusqu'à la capitale de

l'empire. Là tous ceux qui la composaient étaient enfermés dans un caravensérai, où ils étaient obligés d'attendre que les marchands chinois vinssent leur offrir le rebut de leurs magasins. Leur traite ainsi consommée, ils reprenaient la route de leur patrie, et se trouvaient sur les bords de la Baltique trois ans après en être partis.

Dans le cours ordinaire des choses, les mauvaises marchandises qu'apportait la caravane n'auraient eu que peu de valeur. Mais comme ce commerce était pour le compte de la cour, et que la vente s'en faisait toujours sous les yeux du souverain, les moindres objets acquéraient du prix. Être admis à cette espèce de foire était une grâce que le despote n'accordait guère qu'aux gens en faveur. Tous voulaient se montrer dignes de cette distinction. On y réussissait en poussant follement les enchères, et en faisant placer ainsi son nom sur la liste des acheteurs. Malgré cette basse émulation, les objets offerts étaiént si peu importans, que leur produit, la consommation de la cour prélevée, ne passait que très-rarement cent mille écus.

Le même traité qui réglait ces caravanes régla le commerce des particuliers. Antérieurement aux troubles, il leur était permis de porter leurs marchandises sur la partie des frontières où ils pouvaient espérer de les mieux vendre. En 1727, on les borna à deux marchés, Zouroukhaïtou et Kiakhta.

Zouroukhaïtou est situé sur la branche occidentale de l'Argoun, à peu de distance de sa source. Aucun négociant n'est établi dans ce fort russe. Au mois de juillet les Sibériens s'y rendent d'un côté, et les Mogols de l'autre. Les échanges y furent toujours peu considérables. Il en a été autrement à Kiakhta, séparé par la rivière de ce nom de la ville chinoise de Maïmatchim.

La dépouille des loutres de mer, des renards, des zibelines, des écureuils gris, des hermines, des agneaux de Boukharie, des moutons d'Astracan, des loups, des ours, des castors, est la plus riche marchandise des comptoirs russes. Mais il faut aussi compter pour quelque chose les étoffes de laine, les toiles, les cuirs, les miroirs, l'étain, la quincaillerie, qui sortent de cet entrepôt.

Maïmatchim paie ces objets variés avec de la soie écrue et travaillée, avec du coton en nature et tissu, avec du thé vert et boué, avec des peaux de tigre et de panthère, avec des porcelaines, des vernis, des éventails, du musc, du sucre et de la rhubarbe. Les combinaisons de ce commerce se font toutes par échanges. Les Russes ne donnent jamais des métaux, et il est rare qu'ils en reçoivent. Les ventes et les achats réunis se sont assez souvent élevés à quinze ou seize millions de livres.

Les marchandises chinoises arrivent, sur des chameaux, de Pékin à la grande muraille en cinq jours; et de là, à travers le désert des Mogols, en

quarante-six jours à Kiakhta. C'est assuréme un grand espace, mais qui n'est rien, si on compare à celui que les Russes sont forcés de pa courir.

Ces derniers se rendent de Pétersbourg à Mo cou, et de Moscou à Tobolsk par terre. Ils pou raient, ce semble, s'y embarquer sur l'Irtich, e de rivière en rivière, se trouver à leur destin tion. Des expériences répétées leur ont app que cette voie était impraticable. Heureuseme pour eux, la saison leur rend facile l'usage d traîneaux, qu'on charge successivement des fou rures rassemblées sur la route, comme de ce q y avait été antérieurement placé. Ils arrivent enf à Kiakhta dans le mois de février, époque qui réunit les marchands chinois.

Le transport des marchandises que les Russ ont reçues en retour des leurs n'éprouve pas l mêmes difficultés. On leur fait descendre la S lenga, l'Angara, la Toungouska, le Ket l'Obi jusqu'à sa jonction avec l'Irtich. On r monte ce fleuve jusqu'à la capitale de la Sibéri d'où l'on se rend à Moscou et à Pétersbourg p terre.

Cependant tous les objets portés à Kiakhta suivent pas cette route. On sait que les Russ découvrirent et soumirent le Kamtchatka il y près d'un siècle; on sait qu'ils ont depuis fr quenté quatre ou cinq groupes d'îles situées da les parages de cette péninsule; on sait qu'ils o

même formé deux établissemens sur les côtes occidentales du Nouveau-Monde. Les belles pelleteries de ces régions sauvages sont portées tantôt par eau et tantôt par terre jusqu'au lac Baïkal, où la Selenga, qui s'y perd, les reçoit pour les conduire jusqu'auprès de Kiakhta.

Ce grand marché est fermé depuis 1781. Ce sont les imprudences et les hauteurs des Russes qui en ont fait cesser le mouvement. Le cabinet de Pétersbourg s'agite, dit-on, pour lui rendre la vie ; il est douteux s'il réussira.

Les communications entre la Chine et la Russie n'étaient pas interrompues lorsque Pierre I.er voulut s'emparer des rivières des deux Boukharies, qui la plupart charrient des paillettes d'or, et dont la possession pouvait lui donner une part plus ou moins considérable au commerce des Indes orientales. En 1717, on dirigea les premiers efforts vers le fleuve Sihon. Ils ne furent pas heureux. Les Ousbecks massacrèrent le chef des deux mille cinq cents hommes chargés de cette entreprise. Un grand nombre de soldats eurent la même destinée; d'autres restèrent prisonniers. Le peu qui avait échappé regagna Astracan, d'où le détachement était sorti.

On avait oublié ce désastre, lorsqu'en 1735 les habitans des deux Boukharies souhaitèrent eux-mêmes de former des liaisons avec la Russie. On démêla la même inclination dans les Kalmoucs, dans les Kirghis, dans les Baskires, dans d'autres

hordes plus obscures ou moins nombreuses. Pour encourager ce désir inattendu, l'impératrice Anne fit bâtir trois ans après Orenbourg au confluen de l'Or et de l'Iaïk. La position n'en ayant pas été jugée heureuse, la nouvelle ville fut transférée en 1742, un peu plus bas sur l'Iaïk seul.

Ses premiers habitans furent proprement de malfaiteurs condamnés, dans les différentes pro vinces de l'empire, aux travaux publics. Avec c qu'ils avaient de force, avec ce qu'ils avaient d'in dustrie, on éleva des maisons, on éleva des ma gasins, on éleva des fortifications. Le nombre de ces malfaiteurs s'accrut à mesure qu'augmentit le genre d'occupation qui leur était destiné, que d'autres objets d'une utilité plus ou moins générale s'y joignirent. Ils forment encore la plus grande partie de la population, sans pouvoir être accusés d'avoir jamais excité de trouble. Une discipline sévère les contient dans l'ordre, et le salaire qu'ils reçoivent du gouvernement comme des particuliers rend leur condition supportable.

Quelle qu'en soit la raison, Orenbourg n'a compté jusqu'à ce jour que peu de citoyens. Cette répugnance à s'y fixer ne l'a pas empêché de devenir rapidement le centre d'un assez grand commerce. Il a dû cette prospérité à son heureuse position, à l'immense éloignement des autres marchés, au besoin pressant qu'avaient des peuples errans ou sédentaires de communiquer entre eux, à la sagesse qu'a eue le fisc de s'y relâcher

es droits énormes qu'il exige dans ses autres ouanes. A peine la saison favorable aux voyages ur cette vaste partie du globe approche, que tout et en action dans une étendue immense de pays. endus ordinairement en caravanes dans l'entre-pôt commun, les marchands russes, les marchands étrangers, font leurs échanges avec une célérité ont un long espace parcouru, un long espace à parcourir, leur font une loi indispensable.

Les Tartares tirent les objets de leur commerce de l'Indostan, de la Chine, de leur propre territoire. Ce sont des diamans, de l'or, de la soie, de toiles blanches ou peintes avec plus ou moins de soin; des étoffes moitié soie et moitié coton; du coton en laine ou filé; une grande quantité d'excellente rhubarbe, que le gouvernement, seul marchand de cette production, vend le double de ce qu'elle lui a coûté; les belles taloupes de petits agneaux, dont on a éventré les mères; des peaux de tigre et beaucoup de fourrures communes; du poil de chameau; dix à douze mille chevaux vigoureux mais petits et sans grâce; cinquante à soixante mille gros moutons, dont la chair se consomme sur les bords du Volga, et dont le suif est embarqué à Pétersbourg pour toutes les rades de l'Europe.

De leur côté les Russes donnent une grande quantité de cuirs, beaucoup d'ustensiles en fer et en cuivre, toutes sortes de drogues pour les teintures, des peaux de loutre et de castor, du

corail, de la verroterie, quelques parures pour les femmes, un peu de sucre, et des draps fins ou grossiers en rouge ordinaire ou en écarlate.

Indépendamment des échanges avec les Russes, les Tartares en font entre eux d'assez considérables.

Si Orenbourg se remplit jamais de négocians actifs, honnêtes, riches et sédentaires; s'ils y établissent les arts grossiers, qui manquent généralement dans ces contrées; s'ils y élèvent quelques manufactures communes et de l'usage le plus universel, la destinée de ce moderne établissement sera un jour très-brillante. Voyons ce que peut devenir celui d'Astracan.

Le royaume qui porte ce nom commence au quarante-troisième degré et demi de latitude, et finit vers le cinquantième. Il borde la mer Caspienne. Ce fut dans les siècles les plus reculés la voie par laquelle l'Asie et l'Europe communiquèrent ensemble. Depuis que le commerce a changé de route, les relations à travers un espace immense et de grands déserts ont paru fabuleuses, malgré les nombreuses traditions qui en ont perpétué le souvenir, et les monumens très-authentiques qui les attestent. Ce pyrrhonisme pourra paraître outré.

Il y eut, et dans tous les temps il y aura des hommes entreprenans. L'homme porte en lui-même une énergie naturelle qui le tourmente, et que le goût, le caprice ou l'ennui tournent vers les tentatives les plus singulières. Il est cu-

rieux, il désire de s'instruire. La soif des connaissances est moins générale, mais elle est plus impérieuse que celle de l'or. On va recueillir au loin de quoi dire et de quoi faire parler de soi dans son pays. Ce que le désir de la gloire produit dans l'un, l'impatience de la misère le fait dans un autre. On imagine la fortune plus facile dans les contrées éloignées que proche de soi. On marche beaucoup pour trouver sans fatigue ce qu'on n'obtiendrait que d'un travail assidu. On voyage par paresse; on cherche des ignorans et des dupes. Il est des êtres malheureux qui se promettent de tromper le destin en fuyant devant lui. Il y en a d'intrépides qui courent après les dangers. Quelques-uns, sans courage et sans vertus, ne peuvent supporter une pauvreté qui les rabaisse dans la société au-dessous de leur condition ou de leur naissance. Les ruines amenées subitement, ou par le jeu, ou par la dissipation, ou par des entreprises mal calculées, en réduisent d'autres à une indigence à laquelle ils sont étrangers, et qu'ils vont cacher au pole ou sous la ligne. A ces causes ajoutez celles des émigrations constantes, les vexations des mauvais gouvernemens, l'intolérance religieuse et la fréquence des peines infamantes, qui poussent le coupable d'une région où il serait obligé de marcher la tête baissée, dans une région où il puisse effrontément se donner pour un homme de bien et regarder ses semblables en face.

La conquête d'Astracan par Gengiskan, par Tamerlan, et le passage aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance, avaient arrêté le mouvement qui donnait quelque éclat à cette région, lorsqu'en 1554 les Tartares qui l'occupaient, tourmentés par leurs troubles civils, se rendirent tributaires de la Russie, et ne tardèrent pas à devenir ses sujets. Bientôt, mécontens d'une dépendance si opposée à leur caractère et à leurs habitudes, ils se jetèrent dans les bras des Turcs; mais les secours que la Porte leur envoya en 1569 furent détruits ou dispersés. Depuis cette tentative inutile, il n'y eut qu'un soulèvement dans la province. Réunie au corps de l'état, elle végéta comme le reste de l'empire dans l'ignorance, dans l'inertie et dans la misère.

Pierre Ier eut à peine assuré sa prépondérance dans le nord de l'Europe, qu'il tourna ses vues vers l'Asie. En 1723, il s'y empara de trois provinces de Perse, situées sur les rivages de la mer Caspienne. La chaleur du climat, l'humidité du sol, la malignité de l'air, d'autres causes peut-être, détruisirent la plus grande partie des forces chargées de la défense de l'acquisition, et en 1736 on jugea convenable de retirer le peu qui restait de cette milice infortunée.

La cour de Pétersbourg paraissait avoir oublié un commerce qui l'avait si vivement occupée, lorsqu'un Anglais nommé Elton forma en 1741 le projet de le donner à sa nation. Cet homme

servait en Russie. Il conçut le dessein de faire passer par le Volga et par la mer Caspienne les draps de son pays dans la Perse, dans le nord de l'Indostan, et dans une grande partie de la Tartarie. Ces étoffes devaient être payées avec les marchandises du pays que les Arméniens, maîtres du commerce intérieur de l'Asie, faisaient payer un prix excessif. Ce plan fut adopté avec chaleur par la compagnie anglaise de Moscovie, et le ministère russe le favorisa.

Mais à peine l'aventurier anglais avait-il ouvert la carrière, que Nadir-Chah, auquel il fallait des instrumens hardis et actifs pour seconder son ambition, réussit à l'attacher à son service, et à acquérir par son moyen l'empire de la mer Caspienne. Le cabinet de Pétersbourg, aigri par cette trahison, révoqua en 1746 tous les priviléges qu'il avait accordés.

La mort violente de Nadir-Chah, qui replongeait plus que jamais les états du sophi dans l'anarchie, fit repasser dans les mains des Russes le sceptre de la mer Caspienne. C'était un préliminaire nécessaire pour rouvrir le commerce avec la Perse et avec les Indes. Mais il ne suffisait pas. Les Arméniens opposaient au succès une barrière presque insurmontable. Une nation active, accoutumée aux usages de l'Orient, en possession de gros capitaux, vivant avec une économie extrême, ayant des liaisons formées de temps immémorial, descendant aux moindres détails, s'élevant aux

plus vastes spéculations, une telle nation ne pouvait pas être aisément supplantée. La cour de Russie ne l'espéra pas. Aussi chercha-t-elle à grossir le nombre de ces habiles négocians, très-anciennement établis à Astracan.

Leur multiplication y produisit quelque effet, mais non aussi rapide que Catherine II le désirait. Pour l'accélérer, cette princesse reprit en 1782 le projet d'un établissement en Perse, mais mieux placé que celui qu'il avait fallu abandonner. Ses vues s'arrêtèrent sur Astrabat, le seul port de la mer Caspienne accessible aux grands vaisseaux; le seul qui jouisse d'une température agréable; le seul dont le climat soit sain; le seul où les vivres et les bois de construction soient abondans; le seul qui offre des pêcheries importantes. C'est beaucoup, et ce n'est pas tout. De cette ville limitrophe du pays des Turcomans, les caravanes se rendent en peu de temps dans les villes les plus importantes de la Perse : dans quinze jours en Boukharie, en un mois au sein Persique, dans cinq semaines à Moultan et dans d'autres grands marchés de l'Indostan.

L'agent de la cour de Russie, qui ne devait, dit-on, employer que les voies de la persuasion pour jeter les fondemens du grand edifice qu'il fallait élever, agît à son débarquement en despote. Le kan de la province, qui était alors occupé d'une guerre éloignée, se rapprocha de sa capitale, mit Vaïnovitz aux fers, le renvoya à ses commettans,

et détruisit les fortifications que cet imprudent officier avait commencées.

Tout porte à penser que la cour de Russie reprendra un peu plus tôt un peu plus tard cet important projet. Si comme elle le peut, si comme son intérêt l'exige, ses soins parviennent à rétablir le calme dans la Perse bouleversée depuis près d'un siècle par les plus étranges révolutions dont l'histoire ait conservé le souvenir, les richesses de cet empire, les richesses de l'Inde, les richesses des plus florissantes contrées de l'Asie, arriveront en grande partie en Europe par le canal d'Astracan. Alors seront dérangées les spéculations de nos nations maritimes et commerçantes, qui ont principalement fondé leur fortune sur cette immense branche de commerce. Ces puissances nous paraissent devoir être moins alarmées des changemens survenus dans la mer Noire.

Il est généralement connu que le Pont-Euxin fut très-fréquenté par les anciens Grecs, et que c'était une des voies par lesquelles ils communiquaient avec la Perse et avec les Indes. Constantinople continua ces relations jusqu'à ce que la décadence de l'empire les eût fait tomber dans les mains des Génois établis à Caffa. Les Turcs interceptèrent cette communication sans se l'approprier. Pierre Ier, voyant la Porte engagée dans une guerre désastreuse contre la Pologne, contre Venise, et contre l'Autriche, crut pouvoir ressusciter ce commerce, et s'empara en 1696 d'Asof,

situé vers l'embouchure du Tanaïs, à l'extrémité des Palus Méotides, qui se déchargent dans la mer Noire. La pacification de 1699 le maintint dans sa conquête; mais ce ne fut pas pour long-temps.

Les Ottomans voyaient avec chagrin qu'au voisinage de leur capitale une importante forteresse, de bons ports, une marine militaire, étaient dans les mains d'une puissance qui devenait de jour en jour plus formidable. Ils l'attaquèrent en 1710, et eurent contre elle d'assez grands succès pour la faire renoncer aux acquisitions qui leur causaient un si juste ombrage.

Catherine II a repris un système dont le créateur de la Russie fut forcé de se désister. L'intrigue, la corruption, la victoire, la mort de deux cent mille hommes, le sacrifice de cinq ou six cent millions de livres lui ont donné Asof, la Crimée, Oczakof, quelques défilés dans le Caucase, l'empire de la mer Noire, et la liberté de faire passer des navires marchands de ce golfe orageux dans la Méditerranée.

C'est beaucoup aux yeux de la multitude; dans la réalité ce n'est rien. Les contrées asservies étaient désertes ou le sont devenues. A peine voit-on trente ou quarante mille habitans sur ce vaste espace, pour lequel on a renouvelé le nom de *Chersonèse taurique* qu'il portait anciennement. Peu de ces malheureux sont artisans ou laboureurs. Il est douteux si le vin de Hongrie, si les vers à soie qu'on cherche à naturaliser pros-

péreront. On ne voyait avant la conquête que deux ou trois bourgades dans tout le pays. La seule ville qu'on y ait bâtie a été placée à quatre-vingt-dix verstes de la mer, dans un lieu marécageux, sur la rive droite du Dnieper, que les bâtimens, même de commerce, ne peuvent remonter. La place trop vaste peut-être, mais assez régulièrement fortifiée, compte à peine deux mille citoyens; mais ce vide est en quelque manière comblé par une nombreuse garnison, par les étrangers que les affaires attirent, par trois ou quatre mille ouvriers de toutes les nations continuellement occupés dans les chantiers à la construction des vaisseaux de guerre, qu'avec des dépenses énormes et de très-grands risques il faut faire arriver au port de Sébastopol, seul capable de les recevoir.

Le commerce dont la cour de Pétersbourg paraissait se promettre de si grands avantages n'a pas fait jusqu'ici des progrès rapides. La Crimée ne lui fournit qu'une grande abondance de sel, des fourrures d'agneaux noires ou grises, très-recherchées; des draps de poils de chameau d'un assez bon usage, des salaisons, auxquelles il ne manque qu'une meilleure préparation pour être excellentes. Il arrive de la Servie, de l'Ukraine, de la Pologne, des grains, de la cire, du lin, du chanvre, des mâtures et quelques autres objets moins importans. Ces productions se réunissent à Kherson, qui est la cité nouvelle. De cet entrepôt, une petite quantité est portée dans l'intérieur

des terres. La plupart embarquées dans des bâtimens étrangers portant pavillon russe, passent dans la Méditerranée, où elles sont échangées contre du vin, de l'eau-de-vie, de l'huile, des fruits et des étoffes.

Dans ce territoire très-étendu, le revenu public n'excède pas deux millions de livres. Il est formé par le monopole du sel, du tabac, de l'eau-de-vie, et par le produit des douanes.

Combien cette somme doit être insuffisante pour l'entretien d'une flotte assez nombreuse pour dominer dans ces parages, pour la solde d'une armée capable de résister aux Turcs et de couvrir les lignes du Caucase, qui s'étendent depuis la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne! Si la cour de Pétersbourg s'est décidée à un accroissement de dépense qui nous paraît au-dessus de ses moyens, ce ne peut être que dans l'espoir de chasser un jour de l'Europe, et peut-être de l'Asie, les Ottomans dégénérés. Mais cette ambition est connue, et la Porte trouvera des protecteurs. Quoi qu'il arrive, la Russie n'en sera pas moins une des plus grandes puissances du globe.

XX. Étendue, gouvernement, population, revenus de la Russie.

Cet empire, qui, comme tous les autres, eut de faibles commencemens, est devenu avec le temps le plus vaste de l'univers. Voltaire lui donne cent onze mille lieues carrées; Busching, trois cent mille; Lévesques, cinq cent vingt mille, et Leclerc lui en accorde neuf mille trois cent soixante-quinze, c'est-à-dire un peu plus que le sep-

tième de la superficie totale des deux continens.

A l'exception des provinces conquises au commencement du siècle sur les bords nébuleux de la Baltique, qui ont conservé tous les droits dont elles jouissaient, de l'Ukraine, qui a été maintenue dans quelques-uns des siens, de ces hordes errantes qu'il n'était pas possible d'assujettir à une police régulière, toutes les autres parties de l'empire sont assujetties à la même forme de gouvernement.

Sous ses lois vit un clergé nombreux; les principaux membres de ce grand corps eurent, dès l'établissement du christianisme, au dixième siècle, une influence décisive dans les résolutions publiques. On était généralement convaincu que les chefs de l'Église devaient être aussi les conducteurs de l'état, et qu'en leur accordant des lumières supérieures sur tout ce qui pouvait intéresser le salut éternel de l'homme, l'Être suprême ne les leur avait pas refusées sur des objets de moindre importance.

Cette opinion était si profondément enracinée dans les esprits, que les Tartares, quoique musulmans, n'osèrent se permettre de la contrarier. Devenus maîtres de la Russie, ils jugèrent que leur domination manquerait de base si le sacerdoce se déclarait trop ouvertement contre eux ; et pour l'endormir ou pour le gagner, ils ne lui prodiguèrent guère moins d'honneurs, ne lui laissèrent guère moins d'autorité qu'il n'en avait reçu des chrétiens eux-mêmes.

L'ascendant qu'une superstition universelle avait donné aux prêtres n'avait que peu diminué, lorsque Pierre I.er crut devoir réduire à rien ou presque rien une puissance qui lui paraissait rivale de la sienne. Cette résolution déplaisait aux peuples, qui avaient été quelquefois garantis par leurs guides spirituels des attentats du despotisme. Mais le prince n'en suivit pas moins ses vues en abolissant le patriarchat, le plus solide appui d'une force d'opinion plus redoutable peut-être qu'une force réelle.

Les ecclésiastiques et les moines russes pouvaient se flatter que leurs immenses richesses leur serviraient à recouvrer tôt ou tard le crédit qu'ils avaient perdu. On leur a ôté cet espoir en réunissant leurs possessions, toutes leurs possessions sans exception, au domaine de la couronne. Depuis cette époque, unique ou rare dans l'histoire, le trésor public fournit seul à leur subsistance.

Il est aussi arrivé des révolutions dans les prérogatives de la noblesse. Cet ordre tirait originairement sa fortune et sa splendeur des fiefs qu'on lui avait donnés ou qu'il avait envahis. Ses obligations se réduisaient, comme dans le reste de l'Europe, à conduire ses vassaux à la guerre. Vers le milieu du seizième siècle, le gouvernement jugea qu'il lui convenait d'appeler des généraux étrangers ; de former une milice régulière ; et à cette époque les gentilshommes, qu'on avait déjà beaucoup affaiblis par la mort violente des plus

puissans d'entre eux, perdirent de leur importance. L'oubli où on les laissait les força en quelque manière à vivre sur leurs terres, où ils ne tardèrent pas à pousser au-delà de tous les excès cette dégoûtante crapule où la nation était alors généralement plongée. L'autorité, qui devenait de jour en jour plus absolue, ne ménagea point des hommes qui s'étaient ainsi avilis eux-mêmes, et les dépouilla peu à peu des droits dont ils avaient autrefois joui. La crainte les tira de leur léthargie au commencement du siècle, mais sans améliorer leur condition. Ce ne fut qu'en 1762 qu'ils recouvrèrent leur première dignité. Tout gentilhomme russe peut maintenant couler à son gré des jours oisifs dans un doux repos, ou entrer dans la carrière qui convient le mieux à son ambition. Il peut conserver ou remettre les emplois qui lui ont été confiés. Il peut vouer ses services à son prince, ou aller consacrer ses talens à d'autres puissances. Il peut même aliéner ses fonds, quelle qu'en soit la nature, et en aller porter le produit partout où il espérera d'en jouir plus agréablement. Peu de monarchies, peu même de républiques offrent l'image d'une liberté aussi étendue.

Celle des citoyens libres est plus limitée. Cette classe fut long-temps si obscure, que l'Europe en ignorait l'existence. On sait aujourd'hui qu'elle est composée de quelques étrangers qui, par inquiétude ou par besoin, ont cherché une autre

patrie ; de plusieurs nationaux heureux ou intelligens dont les chaînes ont été successivement brisées, et qui exercent dans les villes les arts et le commerce; d'un petit nombre de cultivateurs qui échappèrent, on ne sait comment, à la servitude.

Enfin la dernière classe de l'état, si l'on peut lui donner ce nom, ce sont les esclaves. Il n'y en eut pas anciennement d'autres que ceux qu'on avait faits dans les combats, qui avaient été achetés ou qui s'étaient vendus eux-mêmes. Le paysan russe ne naissait point serf; il n'avait pas à la vérité des propriétés foncières, mais il disposait à son gré de ses forces, de son industrie. Lorsqu'il n'était pas content du seigneur dont il exploitait les terres, il s'engageait avec un autre, qui lui offrait des conditions plus avantageuses. Des guerres continuelles, la conquête de Casan et d'Astracan, une oppression rarement interrompue, d'autres causes peut-être dégoûtèrent les agriculteurs de leur situation. Le désespoir les poussa en foule dans les nouvelles acquisitions, où, sans sortir du pays même, ils devinrent mendians ou voleurs. La raison, l'humanité, la politique, indiquaient des moyens doux et sûrs pour mettre fin à ce grand désordre. Un gouvernement encore barbare trouva plus commode de priver ces malheureux de la liberté et de les attacher, ainsi que leur postérité, pour toujours à la glèbe. Le temps rendit de jour en jour le joug plus pesant, et l'espèce humaine fut de plus en

plus dégradée. Pierre Ier, au lieu de briser ces liens, les serra davantage. En exigeant des seigneurs un impôt déterminé pour chaque esclave fixé sur leur domaine, en prescrivant le nombre des recrues qu'ils devaient fournir, il rendit les affranchissemens de plus en plus difficiles.

L'esclavage a dû être un des plus grands obstacles à la population de l'empire. Comme tous les serfs mâles doivent une capitation depuis leur naissance jusqu'à leur mort, on en fait un dénombrement très-exact tous les vingt ans. Celui de 1764 n'en donna que huit millions cinq cent mille. En supposant le nombre des femmes égal à celui des hommes, c'était dix-sept millions d'habitans. Les Sibériens, les Tartares, les Samoïèdes, les Lapons, les Ostiaks, les Cosaques de l'Ukraine, les provinces conquises sur la Baltique, le clergé, la noblesse, l'armée et les étrangers qui n'étaient pas compris dans ce calcul, devaient avoir trois millions d'âmes, ce qui élevait le nombre des individus à vingt millions. Ses acquisitions en Crimée, en Lithuanie et en Pologne, lui en ont donné trois millions de plus.

Dans les états où les hommes ne sont pas multipliés, le revenu public ne saurait être considérable. Il ne passait pas vingt millions de livres lorsque Pierre Ier arriva au trône. On l'a vu s'élever successivement à cent vingt millions. C'était plus qu'il n'en fallait pour les dépenses ordinaires du gouvernement; mais les profusions de la cour

et les guerres étrangères l'ont rendu insuffisant. Le fisc s'est vu réduit à mettre en circulation pour cinq ou six cents millions de papier monnaie ; et c'est presque uniquement avec ces billets et avec du cuivre que se paient les contributions. Les espèces d'or et d'argent fabriquées avec le produit des mines de Kolivan et les mines moins abondantes de Nertschinsk ont été portées dans des régions lointaines sans avoir jamais été ramenées, comme on s'en flattait, par les avantages du commerce.

XXI. Commerce général de la Russie.

On est assez généralement persuadé que les relations de la Russie avec les autres nations sont tout-à-fait modernes. C'est une erreur. Il est prouvé que, dès le neuvième siècle, cet empire faisait d'assez grands échanges avec les Grecs par Kiov, par le Borysthène, et par la mer Noire ; il est prouvé qu'il en faisait d'assez considérables par Novogorod avec les provinces situées sur la Baltique.

Ces communications furent ralenties ou entièrement interrompues par les Tartares. Comme sous ces maîtres oppresseurs il n'y avait nulle sûreté pour les fortunes, personne ne s'occupait du soin pénible et dangereux d'acquérir des richesses. Après même que le joug de ces tyrans eut été brisé, l'inaction continua trop long-temps encore. Cette espèce de léthargie diminuait peu à peu, lorsque les Anglais, qui voulaient aller aux Indes orientales par les mers du nord, dé-

couvrirent Arkhangel. Ce fut bientôt un entrepôt de quelque importance.

Tandis que la mer Blanche ouvrait un débouché avantageux aux productions d'une partie de l'empire, une autre partie écoulait les siennes par Narva. Les affaires devinrent même avec le temps assez vives dans cette rade pour exciter la jalousie des Danois, des Suédois, et des villes anséatiques. On faisait aussi quelques achats et quelques ventes sur les frontières.

Depuis les conquêtes faites par Pierre Ier sur les bords de la Baltique et la fondation de Pétersbourg, le commerce de la Russie a pris un plus grand essor. Ses exportations en grains, en fourrures, en fer, en chanvre, en munitions navales, en d'autres objets, s'élèvent annuellement à plus de cent millions de livres. Pendant long-temps elle reçut de l'étranger beaucoup moins qu'elle ne lui donnait. Peu à peu le goût pour les productions des autres climats s'est introduit parmi ses sujets, sans que les moyens pour les obtenir aient augmenté dans les mêmes proportions. On peut douter si de nos jours l'empire n'achète pas autant ou plus qu'il ne vend. Ce qui concerne son état militaire est mieux connu.

XXII. Forces militaires de la Russie.

Avant le milieu du seizième siècle, la Russie n'avait point de troupes. Lorsqu'il fallait soutenir ou déclarer la guerre, les gouverneurs des villes donnaient un arc aux artisans, les propriétaires des terres en donnaient un à leurs paysans, et

on traînait ces malheureux au combat. A ces bandes précipitamment rassemblées et toujours impatientes de se disperser fut substituée en 1545 une milice permanente qui reçut des armes à feu. Ces strelitz ne remplirent pas long-temps l'objet que le ministère s'était proposé. Comme leur paie n'était pas suffisante pour les faire subsister, et qu'en dédommagement il leur avait été accordé de grands priviléges pour le commerce, la plupart d'entre eux devinrent marchands. Leur service n'était rien pendant la paix, et lorsqu'on devait entrer en campagne, ils faisaient marcher à leur place le premier homme qui se présentait. Bientôt ce corps mal organisé se trouva sans force contre l'ennemi, et ne fut redoutable qu'à ses maîtres.

Pierre I[er] cassa cette milice indisciplinée et séditieuse, et parvint à former un état de guerre modelé sur celui du reste de l'Europe. Ce plan a été suivi sans interruption. En 1783 l'armée s'élevait à deux cent trente mille hommes, parmi lesquels on comptait cinquante-deux mille cavaliers. Les Cosaques et les Tartares devraient fournir un nombre à peu près égal de troupes irrégulières ; mais il est rare qu'on requière leur contingent entier.

C'est une opinion erronée peut-être, mais assez généralement reçue, que la plupart des officiers russes sont sans instruction, peu délicats sur le point d'honneur, rampans devant leurs supérieurs,

durs envers leurs subalternes, et beaucoup trop occupés du soin de tirer de leurs places tout ce qu'elles peuvent rendre. Il est reçu que chaque colonel instruit son régiment selon son système; qu'il n'y a nulle uniformité dans les manœuvres des armées; que la formation et le développement des carrés, seule manière usitée contre les Turcs, est le seul point où l'on remarque un grand ensemble. Il est reçu que les généraux, fidèles aux routines qu'ils reçurent des premiers Allemands qui les formèrent, ont négligé de suivre les progrès qu'a faits depuis la tactique. Il est reçu qu'on manque absolument d'ingénieurs, et que l'artillerie, qui est nombreuse, tire avec plus de vivacité que de justesse.

Cependant les armées russes ont eu souvent des succès, et en ont eu quelquefois contre les meilleures troupes de l'Europe. C'est que le soldat n'y connaît pas la désertion. C'est qu'il ne se plaint ni ne fuit jamais. C'est que les revers ne le découragent point. C'est que sa soumission aux ordres qu'il reçoit est entière. C'est qu'il peut camper et coucher sur la terre dans toutes les saisons. C'est qu'un peu de gruau lui suffit pour toute nourriture. C'est que, par la magie du despotisme, il peut exécuter lui seul ce qui dans les autres armées exige un attirail immense d'ouvriers et de voitures.

Combien le gouvernement devrait s'occuper de la conservation de pareils hommes! Toutefois on

les enlève à leur famille, sans leur laisser l'espoir de la revoir un jour. Le bâton est leur seul instituteur. Ils campent quatre mois, quelque temps qu'il fasse, et le reste de l'année ils sont entassés dans des cabanes nécessairement malsaines. Le vêtement et les vivres répondent à l'habitation. S'ils sont blessés ou malades, des chirurgiens sans humanité comme sans expérience s'en emparent. L'âge ou les infirmités les ont-ils mis hors d'état de suivre leurs drapeaux, ils sont confinés dans des garnisons où ils sont traités en gens dont on n'attend plus aucun service. Aussi, quoique les soldats soient soldats pour toujours, faut-il tous les ans à l'armée, même en temps de paix, un remplacement d'un huitième.

La Russie n'avait pas un bateau lorsque Pierre Ier prit les rênes de l'empire. Il désira d'avoir des navires; et ses conquêtes sur la Baltique les lui rendirent bientôt nécessaires. Cependant ses premiers soins se bornèrent à faire construire des bâtimens propres à la défense des côtes qu'il venait d'acquérir, à l'attaque des côtes qui menaçaient ses nouvelles possessions. Ce sont des galères de différentes grandeurs, les unes disposées pour l'infanterie, et les autres pour la cavalerie. Comme ce sont les soldats, tous instruits à manier la rame, qui forment eux-mêmes les équipages, il n'y a ni retardement ni dépense à craindre. On jette l'ancre toutes les nuits, et le débarquement se fait où l'on est le moins attendu.

La descente exécutée, les troupes tirent les galères à terre et en forment un camp retranché. Une partie de l'armée est chargée de sa garde ; le reste se répand dans le pays qu'il faut mettre à contribution. L'expédition faite, on se rembarque pour recommencer ailleurs les ravages.

L'utilité que le créateur de la Russie tira de ces premiers armemens le décida peut-être à construire de grands vaisseaux ; et ce fut à Cronstadt, qui sert de port à Pétersbourg, qu'il plaça ses flottes.

La mer n'est pas assez large devant le bassin du port. Les bâtimens qui veulent y entrer sont violemment poussés sur les côtes dangereuses de la Finlande. On y arrive par un canal si rempli d'écueils, qu'il faut un temps fait exprès pour les éviter. Les navires s'y pourrissent vite. L'expédition des escadres est retardée plus long-temps qu'ailleurs par les glaces. On ne peut sortir que par un vent d'est, et les vents d'ouest règnent la plus grande partie de l'été dans ces parages. Un dernier inconvénient, c'est qu'on ait été réduit à placer les chantiers à Pétersbourg, d'où les vaisseaux n'arrivent à Cronstadt qu'après avoir passé avec de grands dangers un bas-fond qui se trouve au milieu du fleuve.

Si Pierre Ier n'avait eu cette prédilection aveugle que les grands hommes ont, comme les hommes ordinaires, pour les lieux qu'ils ont créés, on lui eût fait aisément comprendre que Cronstadt et

Pétersbourg n'avaient pas été formés pour être l'entrepôt de ses forces navales, et que l'art n'y pouvait pas forcer la nature. Il aurait donné la préférence à Revel, qui se refusait beaucoup moins à cette importante destination. Peut-être même des réflexions plus profondes l'auraient-elles convaincu qu'il n'était pas encore temps d'aspirer à ce genre de puissance.

Il est démontré par la raison et par l'expérience qu'une marine militaire doit avoir pour base une marine marchande. La Russie est, de toutes les nations de l'Europe, celle que l'abondance de ses munitions navales, que le volume et la quantité de ses productions appelaient à une navigation plus vive et plus étendue. Cet empire n'avait pas pourtant un seul bâtiment de commerce à l'époque où l'on voulut lui donner des flottes. Un instituteur qui aurait voulu suivre l'ordre naturel des choses aurait cherché à procurer d'abord à ses états ce qui leur manquait essentiellement. Un ordre si simple fut interverti dès l'origine, et on ne s'est pas écarté depuis de ce mauvais système.

Il est sorti des ateliers formés à Arkhangel sur les bords de la Baltique, et à Kherson sur les bords de la mer Noire, beaucoup de vaisseaux, mais tous vaisseaux de guerre. Les navires de commerce qui sortent des rades de l'empire n'y ont été ni construits, ni équipés, et n'y ont reçu une naturalisation momentanée que pour pouvoir

jouir des avantages que le pavillon russe leur procure. A peine s'en trouve-t-il quinze ou vingt qu'on puisse dire nationaux. L'abus est connu du ministère; et s'il le souffre, ce ne peut être que dans la vue de flatter le souverain ou de faire illusion au peuple. Tout le temps que ce désordre continuera, les escadres seront vainement nombreuses et bien armées; elles ne feront rien de grand, rien d'utile, ou ne l'opéreront qu'avec le secours d'équipages, de pilotes, d'amiraux étrangers.

XXIII. Obstacles qui s'opposent à la prospérité de la Russie. Moyens qu'on pourrait employer pour les surmonter.

Cependant la réforme qui sollicite le plus vivement les soins de la Russie, c'est l'amélioration de son gouvernement. Ceux-là se trompent ou cherchent à nous égarer, qui en vantent les institutions, parce que, tout immense qu'est cet empire, il a depuis deux siècles moins éprouvé de révolutions que les républiques ou les royaumes qu'on croit les plus fortunés du globe. La couronne, disent-ils, est plusieurs fois tombée des têtes qui la portaient sans qu'il en soit arrivé aucun mal aux peuples; et les orages de la cour n'ont pas plus agité l'état que les vents légers qui sillonnent la surface de l'Océan ne troublent le calme éternel qui règne au fond des mers.

Il y a de la vérité dans cette assertion; mais les conséquences qu'on en tire n'en sont pas pour cela moins erronées. Le calme qu'on nous vante tant n'a pour base unique que la superstition et le despotisme. Tout Russe a pensé jusqu'ici que ses souverains avaient essentiellement le droit de

diposer de son existence actuelle, et qu'il appartenait à ses guides spirituels de décider de sa destinée future. Aveuglément courbé sous ce double joug, il n'a jamais osé lever sa tête vers le ciel pour y lire la loi ecrite en caractères éternels, qui l'aurait éclairé sur la dignité de l'homme. Le progrès des lumières doit amener une révolution dans les idées, et l'époque n'en paraît pas éloignée.

Dans un gouvernement aussi absolu, aussi arbitraire que celui qui s'est successivement formé en Russie, il ne saurait exister de lien entre les membres et leur chef. S'il est toujours redoutable pour eux, toujours ils sont redoutables pour lui. La force publique, dont il abuse pour les écraser, n'est que le produit des forces particulières de ceux qu'il opprime; le désespoir ou un sentiment plus noble peuvent à chaque instant les tourner contre lui.

Le respect qu'on doit à la mémoire de Pierre 1er ne doit pas empêcher de dire qu'il ne lui fut pas donné de voir l'ensemble d'un état bien constitué. Jamais il ne s'éleva jusqu'à combiner la félicité de ses peuples avec sa grandeur personnelle; après ses magnifiques établissemens, la nation continua à languir dans la pauvreté, dans la servitude et dans l'oppression. Il ne voulut rien relâcher de son despotisme; il l'aggrava peut-être, et laissa à ses successeurs cette idée atroce et destructive, que les sujets ne sont rien, et que le souverain est tout.

Depuis sa mort ce mauvais esprit s'est perpétué. On n'a pas voulu voir que la liberté est le premier droit de tous les hommes; que le soin de la diriger vers le bien commun doit être le but de toute société raisonnablement ordonnée, et que le crime de la force est d'avoir privé la plus grande partie du globe de cet avantage naturel.

Le cabinet de Pétersbourg a craint un réveil propre à entraîner le démembrement ou même la dissolution de l'empire. On peut douter si les mesures imaginées pour le prévenir sont bien combinées. Jusqu'à notre âge ce fut un recueil informe d'ordonnances contradictoires successivement dictées par la plus stupide ignorance qui règla les droits et les devoirs de la nation. Au jugement de beaucoup de bons esprits, les lois nouvelles ne se concilient ni avec celles qui les ont précédées, ni entre elles, ni avec les mœurs, la religion et le climat du pays. Si l'autorité ne montre aucun doute sur la bonté de son ouvrage, c'est que ses rescrits sont tous publiés avec appareil, c'est qu'on en observe quelques formes, c'est qu'aucune réclamation n'arrive au pied du trône.

Mais le génie eût-il trouvé les meilleures combinaisons possibles, vraisemblablement elles ne suffiraient pas pour dissiper une léthargie dont on ne retrouve pas l'origine. Pour accélérer les progrès toujours trop lents d'une sage législation, d'une bonne éducation, il faudrait peut-être

choisir la province la plus féconde de l'empire, y bâtir des maisons, les pourvoir de toutes les choses nécessaires à l'agriculture, attacher à chacune une portion de terre. Il faudrait appeler des hommes libres des contrées policées, leur céder en toute propriété l'asile qu'on leur aurait préparé, leur assurer une subsistance pour plusieurs années, les faire gouverner par un chef qui n'eût aucun domaine dans la contrée. Il faudrait accorder la tolérance à toutes les religions, et par conséquent permettre des cultes particuliers et domestiques, et n'en point permettre de public.

C'est de là que le levain de la liberté s'étendrait dans tout l'empire. Les pays voisins verraient le bonheur de ces colons, et ils voudraient être heureux comme eux. Jeté chez des sauvages, je ne leur dirais pas, construisez une cabane qui vous assure une retraite contre l'inclémence des saisons, ils se moqueraient de moi; mais je la bâtirais. Le temps rigoureux arriverait, je jouirais de ma prévoyance; le sauvage le verrait, et l'année suivante il m'imiterait. Je ne dirais pas à un peuple esclave, *sois libre;* mais je lui mettrais devant les yeux les avantages de la liberté, et il la désirerait.

Je me garderais bien de charger mes transfuges des premières dépenses que j'aurais faites pour eux. Je me garderais bien davantage de rejeter sur les survivans la dette prétendue de ceux qui mourraient sans l'avoir acquittée; cette politique

serait aussi fausse qu'inhumaine. L'homme de vingt, de vingt-cinq, de trente ans, qui vous porte en don sa personne, ses forces, ses talens, sa vie, ne vous gratifie-t-il pas assez? Faut-il qu'il vous paie la rente du don qu'il vous fait? Lorsqu'il sera opulent, alors vous le traiterez comme votre sujet. Encore attendrez-vous la troisième ou quatrième génération, si vous voulez que votre projet prospère, et amener vos peuples à une condition dont ils auront eu le temps de connaître les avantages.

Jusqu'à cette époque la cour de Russie fera des efforts inutiles pour éclairer les peuples en appelant des hommes célèbres de toutes les contrées. Ces plantes exotiques périront dans le pays comme les plantes étrangères périssent dans nos serres. Inutilement on formera des écoles et des académies à Pétersbourg; inutilement on enverra à Paris et à Rome des élèves sous les meilleurs maîtres : ces jeunes gens, au retour de leur voyage, seront forcés d'abandonner leur talent pour se jeter dans des conditions subalternes qui les nourrissent. En tout il faut commencer par le commencement; et le commencement est de mettre en vigueur les arts mécaniques chez les basses classes. Sachez cultiver la terre, travailler les peaux, fabriquer des laines, et vous verrez s'élever rapidement des familles riches. De leur sein sortiront des enfans qui, dégoûtés de la profession pénible de leurs pères, se mettront à pen-

ser, à discourir, à arranger des syllabes, à imiter la nature; et alors vous aurez des poëtes, des philosophes, des orateurs, des statuaires et des peintres. Leurs productions deviendront nécessaires aux hommes opulens, et ils les acheteront. Tant qu'on est dans le besoin on travaille; on ne cesse de travailler que quand le besoin cesse. Alors naît la paresse; avec la paresse l'ennui; et partout les beaux-arts sont les enfans du génie, de la paresse et de l'ennui.

Étudiez les progrès de la société, et vous verrez des agriculteurs dépouillés par des brigands, ces agriculteurs opposer à ces brigands une portion d'entre eux, et voilà des soldats. Tandis que les uns récoltent et que les autres font sentinelle, une poignée d'autres citoyens dit au laboureur et au soldat : Vous faites un métier pénible et laborieux. Si vous vouliez, vous soldats, nous défendre; vous, laboureurs, nous nourrir, nous vous déroberions une partie de vos fatigues par nos danses et par nos chansons. Voilà le troubadour et l'homme de lettres. Avec le temps cet homme de lettres s'est ligué, tantôt avec le chef contre les peuples, et il a chanté la tyrannie; tantôt avec le peuple contre le tyran, et il a chanté la liberté. Dans l'un et l'autre cas, il est devenu un citoyen important.

Suivez la marche constante de la nature; aussi-bien chercheriez-vous inutilement à vous en écarter. Vous verrez vos efforts et vos dépenses

s'épuiser sans fruit ; vous verrez tout périr autour de vous ; vous vous retrouverez presqu'au même point de barbarie dont vous avez voulu vous tirer, et vous y resterez jusqu'à ce que les circonstances fassent sortir de votre propre sol une police indigène dont les lumières étrangères peuvent tout au plus accélérer les progrès. N'en espérez pas davantage, et cultivez votre sol.

Un autre avantage que vous y trouverez, c'est que les sciences et les arts nés sur votre sol s'avanceront peu-à peu à leur perfection, et que vous serez des originaux ; au lieu que, si vous empruntez des modèles étrangers, vous ignorerez la raison de leur perfection, et vous vous condamnerez à n'être jamais que de faibles copies.

XXIV. L'Europe doit-elle continuer son commerce avec les Indes ?

Après avoir développé la manière dont les nations de l'Europe ont conduit jusqu'à présent le commerce des Indes, il convient d'examiner trois questions qui semblent naître du fond du sujet, et qui ont partagé jusqu'ici les esprits. Doit-on continuer ce commerce ? Les grands établissemens sont-ils nécessaires pour le faire avec succès ? Faut-il le laisser dans les mains des compagnies exclusives ? Nous porterons dans cette discussion l'impartialité d'un homme qui n'a dans cette cause d'autre intérêt que celui du genre humain.

L'ignorance ou la mauvaise foi corrompent tous les récits. La politique ne juge que d'après ses vues, le commerce que d'après ses intérêts. Il

n'y a que le philosophe qui sache douter qui se taise quand il manque de lumières, et qui dise la vérité quand il se détermine à parler. En effet, quelle récompense assez importante à ses yeux pourrait le déterminer à tromper les hommes et à renoncer à son caractère? La fortune? il est assez riche s'il a de quoi satisfaire à ses besoins singulièrement bornés. L'ambition? s'il a le bonheur d'être sage, on peut lui porter envie, mais il n'y a rien sous le ciel qu'il puisse envier. Les dignités? on ne les lui offrira pas, il le sait; et on les lui offrirait, qu'il ne les accepterait pas sans la certitude de faire le bien. La flatterie? il ignore l'art de flatter, et il en dédaigne les méprisables avantages. La réputation? en peut-il obtenir autrement que par la franchise? La crainte? il ne craint rien, pas même de mourir. S'il est jeté dans le fond d'un cachot, il sait bien que ce ne sera pas la première fois que des tyrans ou des fanatiques y ont conduit la vertu, et qu'elle n'en est sortie que pour aller sur un échafaud. C'est lui qui échappe à la main du destin, qui ne sait par où le prendre, parce qu'il a brisé, comme dit le stoïcien, les anses par lesquelles le fort saisit le faible pour en disposer à son gré.

Ceux qui voudront considérer l'Europe comme ne formant qu'un seul corps dont les membres sont unis entre eux par un intérêt commun, ou du moins semblable, ne mettront pas en pro-

blème si les liaisons avec l'Asie lui sont avantageuses. Le commerce des Indes augmente évidemment la masse de nos jouissances. Il nous donne des boissons saines et délicieuses, des commodités plus recherchées, des ameublemens plus gais, quelques nouveaux plaisirs, une existence plus agréable. Des attraits si puissans ont également agi sur les peuples qui, par leur position, leur activité, le bonheur de leurs découvertes, la hardiesse de leurs entreprises, pouvaient aller puiser ces délices à leur source; et sur les nations qui n'ont pu se les procurer que par le canal intermédiaire des états maritimes, dont la navigation faisait refluer dans tout notre continent la surabondance de ces voluptés. La passion des Européens pour ce luxe étranger a été si vive, que ni les plus fortes impositions, ni les prohibitions et les peines les plus sévères n'ont pu l'arrêter. Après avoir lutté vainement contre un penchant qui s'irritait par les obstacles, tous les gouvernemens ont été forcés de céder au torrent, quoique des préjugés universels, cimentés par le temps et l'habitude, leur fissent regarder cette complaisance comme nuisible à la stabilité du bonheur général des nations.

Il était temps que cette tyrannie finît. Doutera-t-on que ce soit un bien d'ajouter aux jouissances propres d'un climat celles qu'on peut tirer des climats étrangers? La société universelle existe pour l'intérêt commun et par l'intérêt ré-

ciproque de tous les hommes qui la composent. De leur communication il doit résulter une augmentation de félicité. Le commerce est l'exercice de cette précieuse liberté, à laquelle la nature a appelé tous les hommes, a attaché leur bonheur, et même leurs vertus. Disons plus, nous ne les voyons libres que dans le commerce; ils ne le deviennent que par les lois qui favorisent réellement le commerce; et ce qu'il y a d'heureux en cela, c'est qu'en même temps qu'il est le produit de la liberté, il sert à la maintenir.

On a mal vu l'homme quand on a imaginé que, pour le rendre heureux, il fallait l'accoutumer aux privations. Il est vrai que l'habitude des privations diminue la somme de nos malheurs; mais, en retranchant encore plus sur nos plaisirs que sur nos peines, elle conduit l'homme à l'insensibilité plutôt qu'au bonheur. S'il a reçu de la nature un cœur qui demande à sentir; si son imagination le promène sans cesse malgré lui sur des projets ou des fantômes de félicité qui le flattent, laissez à son âme inquiète un vaste champ de jouissances à parcourir. Que notre intelligence nous apprenne à voir dans les biens dont nous jouissons des motifs de ne pas regretter ceux auxquels nous ne pouvons atteindre : c'est là le fruit de la sagesse. Mais exiger que la raison nous persuade de rejeter ce que nous pourrions ajouter à ce que nous possédons, c'est contredire la nature; c'est anéantir peut-être les premiers prin-

çipes de la sociabilité, c'est transformer l'univers en un vaste monastère, et les hommes en autant d'oiseux et tristes anachorètes. Supposons ce projet rempli, et, jetant un coup-d'œil sur le globe, demandons-nous à nous-mêmes si nous l'aimerions mieux tel que nous le verrions que tel qu'il était.

Comment réduire l'homme à se contenter de ce peu que les moralistes prescrivent à ses besoins? Comment fixer les limites du nécessaire, qui varie avec sa situation, ses connaissances et ses désirs? A peine eut-il simplifié par son industrie les moyens de se procurer la subsistance, qu'il employa le temps qu'il venait de gagner à étendre les bornes de ses facultés et le domaine de ses jouissances. De là naquirent tous les besoins factices. La découverte d'un nouveau genre de sensations excita le désir de les conserver, et la curiosité d'en imaginer d'une autre espèce. La perfection d'un art introduisit la connaissance de plusieurs. Le succès d'une guerre occasionnée par la faim ou par la vengeance donna la tentation des conquêtes. Les hasards de la navigation jetèrent les hommes dans la nécessité de se détruire ou de se lier. Il en fut des traités de commerce entre les nations séparées par la mer comme des pactes de société entre les hommes semés et rapprochés par la nature sur une même terre. Tous ces rapports commencèrent par des combats et finirent par des associations. La

guerre et la navigation ont mêlé les sociétés et les peuplades. Dès-lors les hommes se sont trouvés liés par la dépendance ou la communication. L'alliage des nations fondues ensemble dans l'incendie des guerres s'épure et se polit par le commerce. Dans sa destination, le commerce veut que toutes les nations se regardent comme une société unique, dont tous les membres ont également droit de participer aux biens de tous les autres. Dans son objet et ses moyens, le commerce suppose le désir et la liberté concertée entre tous les peuples de faire tous les échanges qui peuvent convenir à leur satisfaction mutuelle. Désir de jouir, liberté de jouir, il n'y a que ces deux ressorts d'activité, que ces deux principes de sociabilité parmi les hommes.

Que peuvent opposer à ces raisons d'une communication libre et universelle ceux qui blâment le commerce de l'Europe avec les Indes? Qu'il entraîne une perte considérable d'hommes; qu'il arrête le progrès de notre industrie; qu'il diminue la masse de notre argent? Il est aisé de détruire ces objections.

Tant que les hommes jouiront du droit de se choisir une profession, d'employer à leur gré leurs facultés, ne soyons pas inquiets de leur destinée. Comme dans l'état de liberté chaque chose a le prix qui lui convient, ils ne braveront aucun danger qu'autant qu'ils en seront payés. Dans des sociétés bien ordonnées, chaque individu doit

être le maître de faire ce qui convient le mieux à son goût, à ses intérêts, tant qu'il ne blesse en rien la propriété, la liberté des autres. Une loi qui interdirait tous les travaux où les hommes peuvent courir le risque de leur vie condamnerait une grande partie du genre humain à mourir de faim, et priverait la société d'une foule d'avantages. On n'a pas besoin de passer la ligne pour faire un métier dangereux; et, sans sortir de l'Europe, on trouverait des professions beaucoup plus destructives de l'espèce humaine que la navigation des Indes. Si les périls des voyages maritimes moissonnent quelques hommes, donnons à la culture de nos terres toute la protection qu'elle mérite, et notre population sera si nombreuse, que l'état pourra moins regretter les victimes volontaires que la mer engloutit. On peut ajouter que la plupart de ceux qui périssent dans ces voyages de longs cours sont enlevés par des causes accidentelles qu'il serait facile de prévenir par un régime de vie plus sain, et par une conduite plus réglée. Mais quand on ajoute aux vices de son climat et de ses mœurs les vices corrupteurs des climats où l'on aborde, comment résister à ce double principe de destruction?

En supposant même que le commerce des Indes dût coûter à l'Europe autant d'hommes que l'on prétend qu'il en absorbe ou qu'il en fait périr, est-il bien certain que cette perte n'est pas réparée et compensée par les travaux dont il est

la source, et qui nourrissent, qui multiplient la population? Les hommes dispersés sur les vaisseaux qui voguent vers ces parages n'occuperaient-ils pas sur la terre une place qu'ils laissent à remplir par des hommes à naître? Qu'on jette un regard attentif sur le grand nombre d'habitans qui couvrent le territoire resserré des peuples navigateurs, et l'on sera convaincu que ce n'est pas la navigation d'Asie, ni même la navigation en général qui diminue la population des Européens, mais qu'elle seule balance peut-être toutes les causes de dépérissement et de décadence de l'espèce humaine. Rassurons encore ceux qui craignent que le commerce des Indes ne diminue les occupations et les profits de notre industrie.

Quand il serait vrai que cette communication aurait arrêté quelques-uns de nos travaux, à combien d'autres n'a-t-elle pas donné naissance! La navigation lui doit une grande extension. Nos colonies en ont reçu la culture du sucre, du café et de l'indigo. Plusieurs de nos manufactures sont alimentées par ses soies et par ses cotons. Si la Saxe et d'autres contrées de l'Europe font de belles porcelaines; si Valence fabrique des pékins supérieurs à ceux de la Chine même; si la Suisse imite les mousselines et les toiles brodées de Bengale; si l'Angleterre et la France impriment supérieurement des toiles; si tant d'étoffes inconnues autrefois dans nos climats occupent au-

jourd'hui nos meilleurs artistes, n'est-ce pas de l'Inde que nous tenons tous ces avantages ?

Allons plus loin, et supposons que nous ne devons aucun encouragement, aucune connaissance à l'Asie : la consommation que nous faisons de ses marchandises n'en doit pas nuire davantage à notre industrie. Car avec quoi les payons-nous ? N'est-ce pas avec le prix de nos ouvrages portés en Amérique ? Je vends à un Espagnol pour cent francs de toile, et j'envoie cet argent aux Indes. Un autre envoie aux Indes la même quantité de toile en nature. Lui et moi en rapportons du thé. Est-ce qu'au fond notre opération n'est pas la même ? Est-ce que nous n'avons pas également converti en thé une valeur de cent francs en toile ? Nous ne différons qu'en ce que l'un fait ce changement par deux procédés, et que l'autre le fait par le moyen d'un seul. Supposez que les Espagnols au lieu d'argent me donnent d'autres marchandises dont l'Inde soit curieuse : est-ce que j'aurai diminué les travaux de la nation quand j'aurai porté ces marchandises aux Indes ? N'est-ce pas la même chose que si j'y avais porté nos productions en nature ? Je pars d'Europe avec des marchandises de manufactures nationales. Je les vais changer dans la mer du Sud contre des piastres. Je porte ces piastres aux Indes. J'en rapporte des choses utiles ou agréables. Ai-je rétréci l'industrie de l'état ? Non, j'ai étendu la consommation de ses produits, et j'ai multiplié

ses jouissances. Ce qui trompe les gens prévenus contre le commerce des Indes, c'est que les piastres arrivent en Europe avant d'être transportées en Asie. En dernière analyse, que l'argent soit ou ne soit pas employé comme gage intermédiaire, j'ai échangé directement ou indirectement avec l'Asie des choses usuelles contre des choses usuelles, mon industrie contre son industrie, mes productions contre ses productions.

Mais, s'écrient quelques esprits chagrins, l'Inde a englouti dans tous les temps les trésors de l'univers. Depuis que le hasard a donné aux hommes la connaissance de la métallurgie, disent ces censeurs, on n'a cessé de cultiver cet art. L'avarice, pâle, inquiète, n'a pas quitté ces rochers stériles où la nature avait enfoui sagement de perfides trésors. Arrachés des abîmes de la terre, ils ont toujours continué de se répandre sur sa surface, d'où, malgré l'extrême opulence des Romains, de quelques autres peuples, on les a vus disparaître en Europe, en Afrique, dans une partie de l'Asie même. Les Indes les ont absorbés. L'argent prend encore aujourd'hui la même route. Il coule sans interruption de l'Occident au fond de l'Orient, et s'y fixe sans que rien puisse jamais le faire rétrograder. C'est donc pour les Indes que les mines du Pérou sont ouvertes; c'est donc pour les Indiens que les Européens se sont souillés de tant de crimes en Amérique. Tandis que les Espagnols épuisent le sang

de leurs esclaves dans le Mexique pour arracher l'argent des entrailles de la terre, les Banians se fatiguent encore davantage pour l'y faire rentrer. Si jamais les richesses du Potosi tarissent ou s'arrêtent, notre avidité sans doute ira les déterrer sur les côtes du Malabar où nous les avons portées. Après avoir épuisé l'Inde de perles et d'aromates, nous irons peut-être, les armes à la main, y ravir le prix de ce luxe. Ainsi nos cruautés et nos caprices entraîneront l'or et l'argent dans de nouveaux climats, où l'avarice et la superstition les enfouiront encore.

Ces plaintes ne sont pas sans fondement. Depuis que les autres parties du monde ont ouvert leur communication avec l'Inde, elles ont toujours échangé des métaux contre des arts et des denrées. La nature a prodigué aux Indiens le peu dont ils ont besoin ; le climat leur interdit notre luxe, et la religion leur donne de l'éloignement pour les choses qui nous servent de nourriture. Comme leurs usages, leurs mœurs, leur gouvernement sont restés les mêmes au milieu des révolutions qui ont bouleversé leur pays, il n'est pas permis d'espérer qu'ils puissent jamais changer. L'Inde a été, l'Inde sera ce qu'elle est. Tout le temps qu'on y fera le commerce on y portera de l'argent, on en rapportera des marchandises. Mais, avant de se récrier contre l'abus de ce commerce, il faut en suivre la marche, en voir le résultat.

D'abord il est constant que notre or ne passe

pas aux Indes. Ce qu'elles en produisent est augmenté continuellement de celui du Monomotapa, qui y arrive par la côte orientale de l'Afrique et par la mer Rouge; de celui des Turcs, qui y entre par l'Arabie et par Bassora; de celui de Perse, qui prend la double route de l'Océan et du continent. Jamais celui que nous tirons des colonies espagnoles et portugaises ne grossit cette masse énorme. En général, nous sommes si éloignés d'envoyer de l'or dans les mers d'Asie, que pendant long-temps nous avons porté de l'argent à la Chine pour l'y échanger contre de l'or.

L'argent même que l'Inde reçoit de nous ne forme pas une aussi grosse somme qu'on serait tenté de le croire en voyant la quantité immense de marchandises que nous en tirons. Leur vente annuelle s'élève depuis quelque temps à cent soixante millions. En supposant qu'elles n'ont coûté que la moitié de ce qu'elles ont produit, il devrait être passé dans l'Inde, pour leur achat, quatre-vingts millions, sans compter ce que nous aurions dû y envoyer pour nos établissemens. On ne craindra pas d'assurer que depuis quelque temps toutes les nations réunies de l'Europe n'y portent pas annuellement au-delà de vingt-quatre millions. Huit millions sortent de France, six millions de Hollande, trois millions d'Angleterre, trois millions de Danemark, deux millions de la Suède, et deux millions du Portugal. Il faut donner de la vraisemblance à ce calcul.

Quoiqu'en général les Indes n'aient nul besoin ni de nos denrées, ni de nos manufactures, elles ne laissent pas de recevoir de nous, en fer, en plomb, cuivre, en étoffes de laine, en quelques autres articles moins considérables, pour la valeur du cinquième au moins de ce qu'elles nous fournissent.

Ce moyen de payer est grossi par les ressources que les Européens trouvent dans leurs possessions d'Asie. Les plus considérables, de beaucoup, sont celles que les îles à épiceries fournissent aux Hollandais, et le Bengale aux Anglais.

Les fortunes que les marchands libres et les agens des compagnies font aux Indes diminuent encore l'exportation de nos métaux. Ces hommes actifs versent leurs capitaux dans les caisses de leur nation, dans les caisses des nations étrangères, pour en être payés en Europe, où ils reviennent tous un peu plus tôt un peu plus tard. Ainsi une partie du commerce se fait aux Indes avec l'argent gagné dans le pays même.

Il arrive encore des événemens qui mettent dans nos mains les trésors de l'orient. Qui peut douter qu'en renversant des trônes dans le Décan et dans le Bengale, et en disposant à leur gré de ces grandes places, les Français et les Anglais n'aient mis dans leurs mains les richesses accumulées dans ces contrées opulentes depuis tant de siècles? Il est visible que ces sommes réunies à d'autres moins considérables que les Européens

ont acquises par la supériorité de leur intelligence et de leur courage, ont dû retenir parmi nous beaucoup d'argent, qui, sans ces révolutions, aurait pris la route de l'Asie.

Cette riche partie du monde nous a même restitué une partie des trésors que nous y avions versés. Personne n'ignore l'expédition de Nadir-Chah dans l'Inde; mais tout le monde ne sait pas que ce terrible vainqueur arracha à la mollesse, à la lâcheté des Mogols pour plus de deux milliards en espèces ou en effets précieux. Le palais seul de l'empereur en renfermait d'inestimables et sans nombre. La salle du trône était revêtue de lames d'or : des diamans en ornaient le plafond. Douze colonnes d'or massif, garnies de perles et de pierres précieuses, formaient trois côtés du trône, dont le dais surtout était digne d'attention. Il représentait la figure d'un paon qui, étendant sa queue et ses ailes, couvrait le monarque de son ombre. Les diamans, les rubis, les émeraudes, toutes les pierreries dont ce prodige de l'art était composé, représentaient au naturel les couleurs de cet oiseau brillant. Sans doute qu'une partie de ces richesses est rentrée dans l'Inde. Les guerres cruelles qui depuis ce temps-là ont désolé la Perse auront fait enterrer bien des trésors venus de la conquête du Mogol. Mais il n'est pas possible que différentes branches de commerce n'en aient fait couler quelques parties en Europe par des canaux trop connus pour en parler ici.

Admettons, si l'on veut, qu'il n'en ait rien reflué parmi nous; la cause de ceux qui condamnent le commerce des Indes, parce qu'il se fait avec des métaux, n'en sera pas meilleure. Il est aisé de le prouver. L'argent ne croît pas dans nos champs; c'est une production de l'Amérique qui nous est transmise en échange de nos productions. Si l'Europe ne le versait pas en Asie, bientôt l'Amérique serait dans l'impossibilité de le verser en Europe. Sa surabondance dans notre continent lui ferait tellement perdre de sa valeur, que les nations qui nous l'apportent ne pourraient plus en tirer de leurs colonies. Une fois que l'aune de toile, qui vaut présentement vingt sols, sera montée à une pistole, les Espagnols ne pourront plus l'acheter pour la porter dans le pays où croît l'argent. Ce métal leur coûte à exploiter. Dès que la dépense de cette exploitation sera décuplée, sans que l'argent ait augmenté de prix, cette exploitation, plus onéreuse que profitable à ses entrepreneurs, sera nécessairement abandonnée. Il ne viendra plus de métaux du Nouveau-Monde dans l'ancien. L'amérique cessera d'exploiter ses meilleures mines, comme par degrés elle s'est vue forcée d'abandonner les moins abondantes. Cet événement serait même déjà arrivé, si elle n'avait trouvé un débouché d'environ trois milliards en Asie par la route du Cap de Bonne-Espérance, ou par celle des Philippines. Ainsi ce versement de métaux dans l'Inde, que tant de gens aveuglés

par leurs préjugés ont regardé jusqu'ici comme si ruineux, a été également utile, et à l'Espagne dont il a soutenu l'unique manufacture, et aux autres peuples, qui sans cela n'auraient pu continuer à vendre ni leurs productions ni leur industrie. Le commerce des Indes ainsi jusstifié, il convient d'examiner s'il a été conduit dans les principes d'une politique judicieuse.

XXV. L'Europe a-t-elle besoin de grands établissemens dans les Indes pour y faire le commerce?

On a assez généralement refusé aux Indiens cet élan de vertu qui pousse impérieusement l'âme aux actions héroïques; mais leur probité fut célèbre dans les siècles les plus reculés. Les peuples anciens qui trafiquaient avec eux se louèrent toujours de leur bonne foi. Aussi ne leur vit-on jamais prendre des mesures contre des violences ou des perfidies que rien ne les autorisait à soupçonner. S'ils s'étaient permis d'élever des comptoirs fortifiés, ils auraient craint d'éloigner d'eux et les artistes et les cultivateurs. Ils auraient craint de donner des soupçons aux souverains qui les admettaient franchement dans leurs rades. Ils auraient craint que des défiances réciproques ne provoquassent des hostilités. Ils auraient craint que les dépenses inséparables de la guerre n'absorbassent les bénéfices du commerce. Ils auraient craint de se voir chassés d'une région avec laquelle il leur convenait d'entretenir des liaisons suivies. Ces considérations les décidèrent à faire paisiblement leurs échanges, et l'événement prouva la sagesse de ce système.

L'Europe était encore barbare lorsque les progrès de la navigation lui ouvrirent le chemin des Indes à travers un océan immense. Les Portugais, qui les premiers entrèrent dans cette carrière, portèrent en Asie le mauvais esprit qui était général dans la partie du globe dont on les avait vus sortir : réduisant tous les droits à celui de la force, ils voulurent avoir pour rien ce qui jusqu'alors avait été vendu ; et cette avidité les rendit conquérans. Plusieurs îles importantes subirent leur joug, et leur domination s'étendit assez loin dans le continent.

Le désir et l'espoir de partager les richesses qui des mers d'Asie coulaient dans le Tage échauffèrent avec le temps les autres nations européennes. Mais, ne se portant pas en masse, comme les Portugais, dans ces régions lointaines, elles en livrèrent exclusivement le commerce à d'assez faibles associations. L'acquisition d'un vaste territoire n'entra pas d'abord dans le plan de ces corps marchands. La médiocrité de leurs moyens leur interdisait absolument une telle ambition. Eussent-ils pu la concevoir, elle n'aurait pas tardé à être étouffée. A cette époque les Mogols, qui avaient encore un peu de l'énergie que leurs pères avaient portée de la Tartarie, refluaient du nord au midi de l'Indostan ; et ces hommes féroces n'auraient pas été aussi aisés à vaincre que ces lâches peuplades qui se prosternèrent devant les premiers navigateurs.

De petites loges entourées d'une haie épineuse,

et formées de l'aveu des princes du pays, suffirent dans l'origine à ces négocians étrangers : les marchandises y arrivaient de toutes parts. Il parut plus utile à beaucoup d'ouvriers d'habiter les marchés mêmes, et ils y transportèrent leurs ateliers. Pour leur procurer la sûreté qu'ils cherchaient, on entoura leurs nouvelles demeures de quelques ouvrages qui, avec le temps, devinrent les meilleures fortifications de ces contrées. Cependant le territoire restait toujours également borné, et ne passait guère nulle part la portée du canon, lorsque Nadir-Chah vint renverser un trône qu'un gouvernement vicieux dans toutes ses parties avait déjà si fort ébranlé.

L'anarchie où à cette époque tomba l'Indostan entier fit penser aux agens des compagnies privilégiées que le commerce ne pouvait plus s'y faire sans la protection d'un état de guerre; que les bénéfices qu'il serait possible de faire sur les marchandises seraient nécessairement insuffisans pour cette dépense; et que l'acquisition de grandes possessions territoriales était la seule ressource qui restât dans la situation fâcheuse où l'on se trouvait. Avec le consentement, ou même sans le consentement de leurs commettans, ils mirent en campagne le peu de soldats qu'on leur avait envoyés pour leur défense; et des armées innombrables furent battues ou dispersées par un ou deux bataillons européens. Ces étranges événemens obtiendront la foi de ceux qui remonte-

ront aux causes de la lâcheté des Indiens, dont la première est le despotisme qui les écrase.

Il n'est point de nation qui en se poliçant ne perde de sa vertu, de son courage, de son amour pour l'indépendance; et il est tout simple que les peuples du midi de l'Asie, s'étant les premiers assemblés en société, aient été les premiers exposés au despotisme. Telle a été, depuis l'origine du monde, la marche de toutes les associations. Une autre vérité également prouvée par l'histoire, c'est que toute puissance arbitraire se précipite vers sa destruction, et que des révolutions plus ou moins rapides ramènent partout un peu plus tôt, un peu plus tard, le règne de la liberté. On ne connaît guère que l'Indostan où les habitans, ayant une fois perdu leurs droits, ne soient jamais parvenus à les recouvrer. Les tyrans sont cent fois tombés, mais la tyrannie s'est toujours maintenue.

A l'esclavage politique s'est joint l'esclavage civil. L'Indien n'est pas le maître de sa vie : on n'y connaît point de loi qui la protége contre les caprices du despote, ni même contre les fureurs de ses délégués. Il n'est pas le maître de son esprit : l'étude de toutes les sciences intéressantes pour l'humanité lui est interdite; et toutes celles qui sont reçues concourent à son abrutissement. Il n'est pas le maître du champ qu'il cultive : les terres et leurs productions appartiennent au souverain; et c'est beaucoup pour le laboureur s'il

peut se promettre de son travail une nourriture suffisante pour lui et pour sa famille. Il n'est pas le maître de son industrie : tout artiste qui a eu le malheur de montrer un peu de talent court risque d'être destiné au service du chef de l'empire, de ses lieutenans, ou de quelque homme riche qui aura acheté le droit de l'occuper à sa fantaisie. Il n'est pas le maître de ses richesses : pour se soustraire aux vexations, il dépose son or dans le sein de la terre, et l'y laisse enseveli même à sa mort, avec la folle persuasion qu'il lui servira dans une autre vie. Peut-on douter qu'une autorité absolue, arbitraire, tyrannique, qui enveloppe, pour ainsi dire, l'Indien de tous les côtés, ne brise tous les ressorts de son âme, et ne le rende incapable des sacrifices qu'exige le courage ?

Le climat de l'Indostan s'oppose aussi à de généreux efforts. La mollesse qu'il inspire met un obstacle invincible aux révolutions grandes et hardies, si ordinaires dans les régions du nord. Le corps et l'esprit, également affaiblis, n'ont que les vices et les vertus de l'esclavage. A la seconde, au plus tard à la troisième génération, les Tartares, les Turcs, les Persans, les Européens même, prennent la nonchalance indienne. Sans doute que des institutions religieuses ou morales pourraient vaincre les influences physiques ; mais les superstitions du pays n'ont jamais connu ce but élevé. Jamais elles n'ont promis de récompenses dans une autre vie au citoyen généreux qui

mourrait pour la défense ou la gloire de la patrie. En conseillant, en ordonnant même quelquefois le suicide par l'appât séduisant des délices futures, elles ont sévèrement défendu l'effusion du sang.

C'était une suite nécessaire du système de la métempsycose. Ce dogme doit inspirer à ses sectateurs une charité habituelle et universelle. La crainte de nuire à leur prochain, c'est-à-dire à tous les animaux, à tous les hommes, les occupe continuellement. Le moyen qu'on soit soldat, quand on peut se dire : Peut-être que l'éléphant, le cheval que je vais abattre renferme l'âme de mon père ; peut-être l'ennemi que je vais percer fut autrefois le chef de ma race ? Ainsi aux Indes la religion fortifie la lâcheté, née du despotisme et du climat. Les mœurs y ajoutent plus encore.

Dans toutes les régions, le plaisir de l'amour est le premier des plaisirs ; mais le désir n'en est pas aussi ardent dans une zone que dans une autre. Tandis que les peuples du septentrion usent si modérément de ce délicieux présent de la nature, ceux du midi s'y livrent avec une fureur qui brise tous les ressorts. La politique a quelquefois tourné ce penchant à l'avantage de la société ; mais les législateurs de l'Inde paraissent n'avoir eu en vue que d'augmenter les funestes influences d'un climat brûlant. Les Mogols, derniers conquérans de ces contrées, ont été plus loin. L'amour n'est pour eux qu'une débauche

honteuse et destructive consacrée par la religion, par les lois, par le gouvernement. La conduite militaire des peuples de l'Indostan, soit gentils, soit mahométans, est digne de pareilles mœurs.

D'abord les gens de guerre sont trop multipliés. Ils l'étaient beaucoup dans le temps même que l'autorité mogole était tout entière. Ce n'était qu'avec des forces redoutables qu'on pouvait tenir asservies au despotisme tant de contrées qui en supportaient le joug très-impatiemment. Mais depuis que l'empire est tombé en pièces; depuis que ses délégués ont résolu d'être indépendans, le nombre des soldats surpasse tout ce qu'on peut dire. Il n'est point de raja, il n'est point de nabab, il n'est point de gouverneur de place ou de province qui n'en ait autant ou plus qu'il n'en peut entretenir. Menacés sans cesse par le chef de l'état, sans cesse menacés par leurs voisins, ils ne voient pour eux de sûreté que dans cet appui. Lorsque leurs revenus ne suffisent pas à une dépense si exorbitante, ils se jettent sur les terres limitrophes pour y lever des contributions. D'après ces principes, les armées de l'Indostan se sont élvées de nos jours à quinze ou seize cent mille hommes.

Mais comment s'y prend-on pour former, pour recruter ces corps monstrueux? Le pays est rempli d'aventuriers qui ont sous leurs drapeaux cent, deux cents, cinq cents, et jusqu'à six ou sept mille brigands comme eux. Quelques-uns n'ont

que des cavaliers; d'autres n'ont que des fantassins; plusieurs réunissent la cavalerie à l'infanterie; il s'en trouve même qui ont quelque artillerie de campagne. Ces bandits, auxquels tous les intérêts sont également indifférens, offrent leurs services à qui veut ou peut les payer. C'est la solde seule qui met tous les bras en activité; c'est la solde seule qui dispose de leurs affections. On les voit souvent changer de camp ou de parti, et combattre le même prince dont, pour nous servir de leur expression, *ils avaient long-temps mangé le sel.* Indépendamment de ces corps, plus ou moins considérables, il se fait des enrôlemens particuliers qui sont réunis en escadrons ou en bataillons, mais très-rarement avec intelligence.

Que l'infanterie reçoive ses armes des chefs de bande, ou qu'elle les reçoive du souverain, elle est toujours assez mal armée. Les troupes d'élite ont à la vérité des fusils et des baïonnettes que fournissent les ateliers du pays, ou qui leur viennent de notre Europe, mais les autres combattent avec des mousquets à mèche, sagement abandonnés par toutes les nations éclairées. Un grand nombre, principalement dans les montagnes, se servent d'un cercle de fer de dix pouces, extérieurement bien aiguisé, qu'on fait vivement tourner autour de l'index de la main droite, et qui, lancé avec force et avec adresse, va porter à cinquante pas la mort ou des blessures dangereuses. Ces variétés sont encore plus grandes dans

la cavalerie, qui de temps immémorial se fournit son équipement. Au sabre, qui est l'arme de tous, chaque cavalier ajoute, selon son caprice, ou le fusil et la baïonnette, ou des pistolets, ou des lances, ou l'arc et les flèches.

La composition du tout ajoute à l'irrégularité des parties. Il n'y a de l'ensemble dans aucune armée indienne. Comme la diversité, comme l'ordre des grades y sont inconnus, ses membres n'ont aucun rapport entre eux. Indépendans les uns des autres, les commandans des corps ne sont subordonnés qu'au seul général. Ce chef suprême est ainsi réduit à concerter ses moindres projets avec une foule de lieutenans. Les lenteurs inséparables de tant de communications, la publicité des résolutions qui en est la suite ; ces raisons font échouer très-ordinairement les entreprises les mieux concertées.

Ces vices ne sont pas corrigés par la manière dont les troupes sont payées. La solde de quelques-unes passe par les mains de leurs capitaines ; d'autres la reçoivent immédiatement du fisc. Elle n'est pas uniforme. On a égard dans le traitement à la force, à l'ancienneté, à la réputation du soldat et du cavalier, qui est toujours plus généreusement, plus honorablement recompensé que le fantassin. Dans une région où les souverains ne se défient guère moins de ceux qui les défendent que de ceux qui les attaquent, c'est une politique assez ordinaire de remplir ses enga-

gemens le plus tard et le plus imparfaitement qu'il est possible. Aussi se passe-t-il rarement une campagne sans que l'armée ne se révolte pour arracher ce qui lui reste dû, ou par des chefs particuliers, ou par le prince même. Son usage est de s'emparer d'abord du canon et des munitions. Elle entoure ensuite la tente du général, et lui signifie qu'il ne mangera, ni ne boira, ni ne fumera que tous les arrérages ne soient comptés. Le tumulte ne s'apaise que lorsqu'une partie de la dette a été acquittée, et qu'il a été donné des sûretés pour le reste. Jamais la cavalerie n'est complice de ces mouvemens. Elle craindrait qu'on ne fît piller ses chevaux, qui sont toute sa fortune. Le parti qu'elle prend est de refuser absolument tout service, et cette résolution lui procure les mêmes avantages qu'elle pourrait obtenir par des écarts plus violens. Si les finances se trouvent insuffisantes pour remplir l'obligation entière, on livre une province voisine, quelquefois même une province de l'état à toute la barbarie, à toute l'avidité de ces gens de guerre.

Les subsistances de l'armée sont encore plus mal réglées que tout le reste. Indépendamment des troupes, il faut pourtant nourrir les valets, les enfans, les femmes des soldats. Il faut nourrir le cortége immense des officiers et des généraux. Il faut nourrir le souverain, qui, trop occupé de l'étalage de sa magnificence, traîne à sa suite son sérail, ses éléphans, sa cour, la plupart

des habitans de sa capitale. Il faut nourrir cette foule de marchands et de vagabonds que l'espoir du gain ou du pillage attire de tous côtés, mais en plus grand nombre dans les camps indiens ou marattes que dans les camps mahométans. Cependant le gouvernement ne forme jamais aucun magasin. Chaque individu doit se pourvoir de vivres. On le prive même des ressources qu'il pourrait trouver sur le théâtre de la guerre, parce que la politique de cette région ordonne que le pays ennemi soit dévasté, qu'il soit réduit en cendres.

L'art militaire doit être inconnu aux peuples qui ont de pareils usages; aussi sont-ils la plupart sans tentes. Aussi ne savent-ils point prendre des positions offensives ou défensives; aussi ignorent-ils la science des marches et des contre-marches; aussi ne combattent-ils pas sur des files régulières, et fondent-ils sur l'ennemi sans garder de rang.

Les mouvemens des armées se font sans règle. Chaque soldat va selon son caprice, et se contente de suivre en gros le corps auquel il est attaché. S'il a des parens ou des affaires dans le camp ennemi, il y passe sans inquiétude, et rejoint les siens sans trouver d'opposition. Cette licence n'est jamais punie. Il faut une grande indulgence dans un pays ou les derniers subalternes ne sont retenus sous leurs drapeux par aucune loi, et où ils peuvent se retirer quand bon leur semble,

pourvu qu'ils n'aient point de dettes et qu'ils n'emportent rien de ce qui appartient au prince qu'ils ont servi.

Les oiseaux de proie règlent les opérations. Les trouve-t-on pesans, engourdis, c'est un mauvais augure qui empêche de livrer bataille. Sont-ils furieux et emportés, on marche au combat, quelque raison qu'il y ait pour l'éviter ou le différer. Cette superstition, celle des jours heureux ou malheureux, décident du sort des projets les mieux concertés.

Les troupes mangent le soir une grande quantité de riz, et prennent après leur souper des drogues qui les plongent dans un sommeil profond. Malgré cette mauvaise habitude, on ne voit point autour du camp de garde destinée à prévenir les surprises; et rien ne peut déterminer le soldat à se lever matin pour l'exécution des entreprises qui exigeraient le plus de célérité.

Ceux qui ont l'ambition de se distinguer s'enivrent d'opium, auquel ils attribuent la vertu d'échauffer leur sang et de porter l'âme aux actions héroïques. Dans cette ivresse passagère, ils ressemblent bien plus par leur habillement et par leur fureur impuissante à des femmes fanatiques qu'à des hommes déterminés.

L'infanterie, jusqu'ici si méprisée, commence à être quelque chose. On a et l'on doit avoir meilleure opinion de la cavalerie. Elle charge assez bien à l'arme blanche, mais ne soutient que rare-

ment le feu du canon et de la mousqueterie. La crainte de perdre ses chevaux, qui sont toute sa ressource, lui interdira vraisemblablement long-temps ce dernier genre de courage.

Le prince qui commande à ces troupes méprisables monte toujours sur un éléphant richement caparaçonné, où il est à la fois et le général et l'étendard de l'armée entière, qui a les yeux sur lui. Prend-il la fuite, est-il tué, la machine se détruit ; tous les corps se dispersent, ou se rangent sous les enseignes de l'ennemi.

Telle était il y a vingt ou trente ans la manière dont la guerre se faisait généralement aux Indes. Tout y a changé depuis que les Européens, associant à leurs jalousies mutuelles les naturels du pays, les ont formés à la tactique, à la discipline, aux armes. Cette faute politique à ouvert les yeux aux souverains de ces contrées. L'ambition d'avoir des troupes aguerries les a saisis. Leur cavalerie a mis plus d'ordre dans ses mouvemens ; et leur infanterie, jusqu'alors si méprisée, a pris la consistance de nos bataillons. Une artillerie nombreuse et bien servie a défendu leurs camps, a protégé leurs attaques. Leurs armées, mieux composées et plus régulièrement payées, ont été en état de tenir plus long-temps la campagne.

Cependant cette révolution dans les idées n'a fermé aucune des plaies qu'en 1739 Nadir-Chah fit à l'empire mogol. Ce conquérant féroce s'empara des provinces qui étaient à sa bienséance.

Des peuples voisins en envahirent d'autres parties. Les agens du gouvernement s'approprièrent les contrées confiées à leur vigilance. Il ne resta au chef de l'état que le centre du pays. Bientôt même il n'y régna plus. Ses propres généraux ont toujours été plus occupés du soin d'y établir leur autorité que d'y maintenir la sienne ; et s'ils continuent à le nommer leur maître, c'est leur rivalité seule qui en est la cause. Sa puissance réelle ne s'étend pas au-delà du district de sa capitale ; et les troupes dont il dispose véritablement ne passent pas deux ou trois mille hommes.

Cet ordre de choses ne doit pas changer. Les usurpateurs ont un intérêt égal à empêcher le rétablissement du trône ; et si quelque enthousiaste du sang de Tamerlan osait l'entreprendre, il aurait à combattre tous ceux qui en ont partagé les dépouilles. Ils sont si éloignés de vouloir rendre au sceptre sa première force, qu'ils supportent très-impatiemment l'espèce d'hommage ou de vassalité dont d'anciens préjugés ne leur ont pas permis de se débarrasser.

Laissons le nord de l'Indostan dans le chaos où cinquante ans d'anarchie, de brigandage et de massacres l'ont plongé et le retiennent. Il suffira de faire connaître les quatre dominations formées au midi, avec lesquelles l'Europe a ou peut avoir un jour des liaisons suivies.

Les Gattes sont les montagnes qui séparent le Malabar du Coromandel. Leurs obscurs habitans,

joints par les malheureux qui fuyaient l'épée ou la tyrannie du Mogol, ne tardèrent pas, soit besoin, soit inquiétude, à faire des irruptions dans la plaine. Les dévastations s'accrurent successivement, au point que, pour en arrêter le cours, le nouveau maître crut devoir abandonner à ceux qui les commettaient le quart du revenu de ses plus riches conquêtes. Comme cette espèce de tribut n'était pas régulièrement payé, les Marattes s'emparèrent de quelques-uns des territoires les moins exacts à remplir leurs obligations. L'affaiblissement de la puissance dominante rendit ces usurpations plus fréquentes. Elles s'étendirent plus encore après que ce colosse eut été renversé. On ne sait où se serait arrêtée l'ambition de ces brigands, si leur gouvernement despotique, comme celui du reste de l'Asie, ne fût devenu féodal.

Maintenant leur ram-rajah, ou ancien souverain, renfermé dans la forteresse de Sattarah, joue un rôle purement passif. Son autorité tout entière a passé à un visirat héréditaire, et à un ministère de douze brames qui siégent à Pounah. Des portions considérables du territoire sont devenues des djaghirs, qui doivent une redevance au fisc, et ces fiefs se perpétuent dans les familles. Plusieurs généraux qui ont conquis pour eux des provinces ne sont tenus qu'à défendre l'état, s'il est attaqué, ou à appuyer de toutes leurs forces ses guerres offensives. Le seul rajah du Cateck

a secoué totalement le joug. Il descend du sang royal, et on le sait très-disposé à faire valoir ses droits au trône lorsque les circonstances le permettront.

Si vous en exceptez la vaste plaine qui occupe le sommet des Gattes, et qui, par une singularité très-remarquable, est d'une très-grande fécondité, le sol qui appartenait originairement aux Marattes est inégal, pierreux, rempli de ravins, et d'une fertilité médiocre. Ses productions se réduisent à des légumes, à des fruits, à un peu de riz et un peu de coton. Les importantes acquisitions qu'ils dûrent à leurs armes purent seules les mettre en état de défendre l'importation des grains étrangers dans leur pays. Leurs manufactures ne sont rien. Une grande partie de leurs vêtemens et les objets de luxe que consomment leurs chefs viennent de Bombay. Leurs mœurs sont restées généralement simples; et, plus avares encore que les autres Indiens, ils aiment mieux enterrer leur or que de lui demander des jouissances. Leurs maisons sont sans commodités, leurs ameublemens sans élégance, leurs édifices publics sans majesté; leurs deux villes principales ressemblent même bien plutôt à des camps qu'aux capitales d'une nation puissante.

Il passe pour constant que le revenu public chez les Marattes ne s'élève pas au-dessus de douze kroses de roupies, ou de 288,000,000 de livres.

Le gouvernement civil n'entraîne pas de grandes dépenses. Il n'en est pas ainsi de la guerre, quoique toutes les parties n'en soient pas également soignées. Les places fortes sont rares sur les frontières des Marattes ; et celles qu'on y voit ne sont ni bien construites, ni bien entretenues. Leur artillerie est faible et mal servie. Leur infanterie, principalement composée d'étrangers, est si peu nombreuse, si peu disciplinée, si peu aguerrie, qu'elle doit être comptée pour rien ou pour peu de chose. Leur force militaire réside toute dans une cavalerie infatigable qui paraît et disparaît avec la rapidité de l'éclair, laissant partout des traces aussi profondes de son passage que les torrens les plus destructeurs. Une partie est toujours sur pied ; l'autre ne s'engage jamais que pour une campagne, qui doit finir à l'époque où les travaux des terres rappellent impérieusement leurs cultivateurs. C'est avec ses deux cent mille chevaux, c'est avec ses deux cent mille cavaliers, faits les uns pour les autres, agissant tantôt séparément et tantôt en masse, que ce peuple fit autrefois tant de conquêtes, et qu'il peut espérer de recouvrer celles de ses provinces que ses dissensions domestiques lui ont fait perdre.

Haïder-Aly-Khan, qui plaça sur sa tête la couronne de Maïssour, à laquelle sa naissance ne l'appelait pas, ne tarda pas à donner au trône qu'il venait d'usurper un éclat qu'il n'avait pas

eu jusqu'à cette époque. Soldat et politique, il en étendit le domaine par la sagesse de ses traités et par la vigueur de ses exploits militaires. Plusieurs riches contrées dans l'intérieur des terres, et des côtes étendues sur les mers du Malabar devinrent sa proie. Ce bel héritage a passé à son fils, avec une nombreuse infanterie formée dans les meilleurs principes, avec vingt-cinq ou trente mille chevaux très-bien exercés, avec un corps de six à sept cents vétérans européens, avec une artillerie formidable, avec beaucoup de places fortes bien situées, bien construites, bien avitaillées, avec un revenu immense, et un trésor suffisant pour une ou deux campagnes. Malgré tant de moyens de victoire, Tippo-Saïb a été battu, mais il n'a pas été détruit. Sa puissance est toujours imposante.

La soubabie du Decan s'étendait anciennement du cap Comorin au Gange. C'était alors le gouvernement le plus étendu, le plus riche, le plus peuplé de l'empire mogol. Quoique les événemens en aient détaché quelques parties, c'est encore un état d'un grand poids. Comme les autres provinces il a secoué le joug de la cour de Delhy. Son administration a été jusqu'ici très-mauvaise; et cependant le nouveau souverain a pu entretenir une grande armée, principalement composée de cavalerie, comme il convient à un pays uni. Si jamais il pouvait recouvrer les rivages de l'Océan indien qu'il lui a fallu sacrifier,

sa grandeur aurait une base plus solide. Mais pourrait-elle égaler un jour celle des Anglais? Nous ne le pensons pas.

La Grande-Bretagne domine dans l'Indostan par l'étendue de ses possessions, par la situation de ses forteresses, par la valeur de ses tróupes, par l'expérience de sa marine, par les ressorts de sa politique, par l'universalité de son commerce. Son règne y sera vraisemblablement très-long, si ses sujets ne sont pas vexés, si elle n'opprime pas ses tributaires, si les droits de ses voisins sont respectés, si l'insolence de ses agens est réprimée, si elle-même peut mettre quelques bornes à son ambition.

Les quatre puissances dont il vient d'être parlé ont toutes des forces suffisantes pour repousser les étrangers qui entreprendraient d'envahir leur domaine ou celui de faibles états situés sur leurs frontières. L'impossibilité d'acquérir désormais de vastes possessions territoriales dans l'Indostan rend donc inutile la solution du problème proposé. Il faut que les nations européennes se contentent pour l'exploitation de leur commerce des comptoirs plus ou moins fortifiés qu'elles occupent sur les rivages de l'Océan indien. Mais ce commerce doit-il rester à des compagnies exclusives, ou devenir libre? C'est la dernière question qu'il faut examiner.

Si nous voulions la décider par des généralités, elle ne serait pas difficile à résoudre. Demandez

XXVI. L'Europe doit-elle ren-

dre libre le commerce des Indes, ou l'exploiter par des compagnies exclusives?

si, dans un état qui admet une branche de commerce, tous les citoyens ont droit d'y prendre part. La réponse est si simple, qu'elle n'est pas même susceptible de discussion. Il serait affreux que des sujets qui partagent également le fardeau des chaînes sociales et des dépenses publiques ne participassent pas également aux avantages du pacte qui les réunit; qu'ils eussent à gémir, et de porter le joug de leurs institutions, et d'avoir été trompés en s'y soumettant.

D'un autre côté, les notions politiques se concilient parfaitement avec ces idées de justice. Tout le monde sait que c'est la liberté qui est l'âme du commerce, et qu'elle est seule capable de le porter à son dernier terme. Tout le monde convient que c'est la concurrence qui développe l'industrie, et qui lui donne tout le ressort dont elle est susceptible. Cependant depuis plus d'un siècle les faits n'ont cessé d'être en contradiction avec ces principes.

Tous les peuples de l'Europe qui font le commerce des Indes le font par des compagnies exclusives, et il faut convenir que des faits de cette espèce sont imposans, parce qu'il est bien difficile de croire que de grandes nations, chez qui les lumières en tout genre ont fait tant de progrès, se soient constamment trompées pendant plus de cent années sur un objet si important, sans que l'expérience et la discussion aient pu les éclairer. Il faut donc, ou que les défenseurs de la liberté

aient donné trop d'étendue à leurs principes, ou que les défenseurs du privilége exclusif aient porté trop loin la nécessité de l'exception. Peut-être aussi, en embrassant des opinions extrêmes, a-t-on passé le but de part et d'autre, et s'est-on également éloigné de la vérité.

Depuis qu'on agite cette question fameuse, on a toujours cru qu'elle était parfaitement simple; on a toujours supposé qu'une compagnie des Indes était essentiellement exclusive, et que son existence tenait à celle de son privilége. De-là les défenseurs de la liberté ont dit : Les priviléges exclusifs sont odieux, donc il ne faut point de compagnie. Leurs adversaires, au contraire, ont répondu : La nature des choses exige une compagnie, donc il faut un privilége exclusif. Mais si nous parvenons à faire voir que les raisons qui s'élèvent contre les priviléges ne prouvent rien contre les compagnies, et que les circonstances qui peuvent rendre une compagnie des Indes nécessaire ne font rien en faveur de son privilége; si nous prouvons que la nature des choses exige à la vérité une association puissante, une compagnie pour le commerce des Indes, mais que le privilége exclusif tient à des causes particulières, en sorte que cette compagnie peut exister sans être privilégiée, nous aurons trouvé la source de l'erreur commune et la solution de la difficulté.

Qu'est-ce qui constitue la nature des choses en matière de commerce? Ce sont les climats,

les productions, la distance des lieux, la forme du gouvernement, le génie et les mœurs des peuples qui y sont soumis. Dans le commerce des Indes, il faut aller à six mille lieues de l'Europe chercher les marchandises que fournissent ces contrées; il faut y arriver dans une saison déterminée, et attendre qu'une autre saison ramène les vents nécessaires pour le retour. Il résulte de là que les voyages consomment environ deux années, et que les armateurs ne peuvent espérer de revoir leurs fonds qu'au bout de ces deux années. Première circonstance essentielle.

La nature d'un gouvernement sous lequel il n'y a ni sûreté ni propriété ne permet point aux gens du pays d'avoir des marchés publics ou de former des magasins particuliers. Qu'on se représente des hommes accablés et corrompus par le despotisme, des ouvriers hors d'état de rien entreprendre par eux-mêmes; et d'un autre côté la nature, plus féconde encore que l'autorité n'est avide, fournissant à des peuples paresseux une subsistance qui suffit à leurs besoins, à leurs désirs, et l'on sera étonné qu'il y ait la moindre industrie dans l'Inde. Aussi pouvons-nous assurer qu'il ne s'y fabriquerait presque rien, si l'on n'allait exciter les tisserands l'argent à la main, et si l'on n'avait la précaution de commander un an d'avance les marchandises dont on a besoin. On paie un tiers du prix au moment où on les commande, un second tiers lorsque l'ouvrage est à

moitié fait, et le dernier tiers enfin à l'instant de la livraison. Il résulte de cet arrangement une différence fort considérable sur le prix et sur la qualité ; mais il résulte aussi la nécessité d'avoir ses fonds dehors une année de plus, c'est-à-dire trois années au lieu de deux ; nécessité effrayante pour des particuliers, surtout en considérant la grandeur des fonds qu'exigent ces entreprises.

En effet, les frais de navigation et les risques étant immenses, il faut nécessairement, pour les courir, rapporter des cargaisons complètes, c'est-à-dire des cargaisons d'un million ou quinze cent mille livres, prix d'achat dans l'Inde. Or, quels sont les négocians ou les capitalistes même en état de faire des avances de cette nature pour n'en recevoir le remboursement qu'au bout de trois années? Il y en a sans doute très-peu en Europe; et parmi ceux qui en auraient la puissance il n'y en a presque aucun qui en eût la volonté. Consultez le cœur humain : ce sont des gens qui ont des fortunes médiocres qui courent volontiers de grands risques pour faire de grands profits. Mais lorsqu'une fois la fortune d'un homme est parvenue à un certain degré, il veut jouir, et jouir avec sûreté. Ce n'est pas que les richesses éteignent la soif des richesses; au contraire, elles l'allument souvent; mais elles fournissent en même temps mille moyens de la satisfaire sans peine et sans danger. Ainsi, d'abord sous ce point de vue, commence à naître la nécessité de former

des associations où un grand nombre de gens n'hésiteront point de s'intéresser, parce que chacun d'eux en particulier ne risquera qu'une petite partie de sa fortune, et mesurera l'espérance des profits sur la réunion des moyens que peut employer la société entière. Cette nécessité deviendra plus sensible encore si l'on considère de près la manière dont se font les achats dans l'Inde, et les précautions de détail qu'exige cette opération.

Pour contracter une cargaison d'avance, il faut plus de cinquante agens différens, répandus à trois cents, à quatre cents, à cinq cents lieues les uns des autres. Il faut, quand l'ouvrage est fini, le vérifier, l'auner, sans quoi les marchandises seraient bientôt défectueuses par la mauvaise foi des ouvriers, également corrompus par leur gouvernement et par l'influence des crimes en tout genre dont l'Europe, depuis trois siècles, leur a donné l'exemple.

Après tous ces détails, il faut encore d'autres opérations qui ne sont pas moins nécessaires. Il faut des blanchisseurs, des batteurs de toile, des emballeurs, des blanchisseries même qui renferment des étangs dont les eaux soient choisies. Il serait bien difficile sans doute à des particuliers de saisir et d'embrasser cet ensemble de précautions; mais, en supposant que leur industrie leur en fournît la possibilité, ce ne pourrait jamais être qu'autant que chacun d'eux ferait un commerce suivi et des expéditions toujours suc-

cessives. Car tous les moyens que nous venons d'indiquer ne se créent pas d'un jour à l'autre, et ne peuvent se maintenir que par des relations continuelles. Il faudrait donc que chaque particulier fût en état, pendant trois années de suite, d'expédier successivement un vaisseau chaque année, c'est-à-dire de débourser 4,000,000 de livres. On sent bien que cela est impossible, et qu'il n'y a qu'une société qui puisse former une pareille entreprise.

Mais il s'établira peut-être dans l'Inde des maisons de commerce qui feront toutes ces opérations de détail, et qui tiendront des cargaisons toutes prêtes pour les vaisseaux qu'on expédiera d'Europe.

Cet établissement de maisons de commerce à six mille lieues de la métropole, avec des fonds immenses pour faire les avances nécessaires aux tisserands, nous paraît une chimère démentie par la raison et par l'expérience. Peut-on croire de bonne foi que des négocians qui ont une fortune faite en Europe iront la porter en Asie pour y former des magasins de mousselines, dans l'espérance de voir arriver des vaisseaux qui n'arriveront peut-être pas, ou qui n'arriveront qu'en très-petit nombre et avec des fonds insuffisans? Ne voit-on pas, au contraire, que l'esprit de retour s'empare de tous les Européens qui ont fait une petite fortune dans ces climats, et qu'au lieu de chercher à l'accroître par les moyens faciles que

leur offrent le commerce particulier de l'Inde et le service des compagnies, ils se pressent d'en venir jouir tranquillement dans leur patrie.

Vous faut-il de nouvelles preuves et de nouveaux exemples, voyez ce qui se passe en Amérique.

Si l'on pouvait supposer que le commerce et l'espoir des profits qu'il donne fussent capables d'attirer les Européens riches hors de chez eux, ce serait sans doute pour aller se fixer dans cette partie du monde bien moins éloignée que l'Asie, et gouvernée par les lois, par les mœurs de l'Europe. Il semble qu'il serait tout simple de voir des négocians acheter d'avance le sucre des colons pour le livrer aux vaisseaux d'Europe à l'instant de leur arrivée, en recevant d'eux en échange des denrées qu'ils revendraient à ces mêmes colons lorsqu'ils en auraient besoin. C'est cependant tout le contraire qui arrive. Les négocians établis en Amérique ne sont que de simples commissionnaires, des facteurs qui facilitent aux colons et aux Européens l'échange réciproque de leurs denrées; mais qui sont si peu en état de faire activement le commerce par eux-mêmes, que, lorsqu'un vaisseau n'a pu trouver le débit de sa cargaison, elle reste en dépôt pour le compte de l'armateur chez le commissionnaire auquel elle avait été adressée. D'après cela on doit conclure que ce qui ne se fait pas en Amérique se ferait encore moins en Asie, où il faudrait de plus grands

moyens, et où il y aurait de plus grandes difficultés à vaincre. Nous ajouterons que l'établissement supposé des maisons de commerce dans l'Inde ne détruirait point la nécessité de former en Europe des sociétés, parce qu'il n'en faudrait pas moins débourser pour chaque armement douze ou quinze cent mille livres de fonds, qui ne pourraient jamais rentrer que la troisième année au plus tôt.

Cette nécessité une fois prouvée dans tous les cas, il en résulte que le commerce de l'Inde est dans un ordre particulier, puisqu'il n'y a point, ou presque point de négocians qui puissent l'entreprendre et le suivre par eux-mêmes, avec leurs propres fonds, et sans le secours d'un grand nombre d'associés. Il nous reste à prouver que ces sociétés, démontrées nécessaires, seraient portées par leur intérêt propre et par la nature des choses à se réunir en une seule et même compagnie.

Deux raisons principales viennent à l'appui de cette proposition : le danger de la concurrence dans les achats et dans les ventes, et la nécessité des assortimens.

La concurrence des vendeurs et des acheteurs réduit les marchandises à leur juste valeur. Lorsque la concurrence des vendeurs est plus grande que celle des acheteurs, le prix des marchandises tombe au-dessous de leur valeur; comme il est plus considérable, lorsque le nombre des ache-

teurs surpasse celui des vendeurs. Appliquons ces notions au commerce de l'Inde.

Lorsque vous supposez que ce commerce s'étendra en proportion du nombre d'armemens particuliers qu'on y destinera, vous ne voyez pas que cette multiplicité n'augmentera que la concurrence des acheteurs, tandis qu'il n'est pas en votre pouvoir d'augmenter celle des vendeurs. C'est comme si vous conseilliez à des négocians d'aller en troupe mettre l'enchère à des effets pour les avoir à meilleur marché.

Les Indiens ne font presque aucune consommation des productions de notre sol et de notre industrie. Ils ont peu de besoins, peu d'ambition, peu d'activité. Ils se passeraient facilement de l'or et de l'argent de l'Amérique, qui, loin de leur procurer des jouissances, n'est qu'un aliment de plus à la tyrannie sous laquelle ils gémissent. Ainsi, comme la valeur de tous les objets d'échange n'a d'autre mesure que le besoin et la fantaisie des échangeurs, il est évident que dans l'Inde nos marchandises valent très-peu, tandis que celles que nous y achetons valent beaucoup. Tant que je ne verrai pas des vaisseaux indiens venir chercher dans nos ports nos étoffes et nos métaux, je dirai que ce peuple n'a pas besoin de nous, et qu'il nous fera nécessairement la loi dans tous les marchés que nous ferons avec lui. De là il suit que plus il y aura de marchands européens occupés de ce commerce, plus la valeur des pro-

ductions de l'Inde augmentera, plus celle des nôtres diminuera; et qu'enfin ce ne sera qu'avec des exportations immenses que nous nous procurerons les marchandises qui nous viennent de l'Asie. Mais si, par une suite de cet ordre de choses, chacune des sociétés particulières est obligée d'exporter plus d'argent sans rapporter plus de marchandises, il en résultera pour elles une perte certaine; et la concurrence, qui aura entamé leur ruine en Asie, les poursuivra encore en Europe pour la consommer, parce que, le nombre des vendeurs étant alors plus considérable, tandis que celui des acheteurs est toujours le même, les sociétés seront obligées de vendre à meilleur marché après avoir été forcées d'acheter plus cher.

L'article des assortimens n'est pas moins important. On entend par assortiment la combinaison de toutes les espèces de marchandises que fournissent les différentes parties de l'Inde, combinaison proportionnée à l'abondance ou à la disette connue de chaque espèce de marchandise en Europe. C'est de là principalement que dépendent tous les succès et tous les profits du commerce. Mais rien ne serait plus difficile dans l'exécution pour des sociétés particulières. En effet, comment voudrait-on que ces petites sociétés isolées, sans communication, sans liaison entre elles, intéressées au contraire à se dérober la connaissance de leurs opérations, remplissent cet

objet essentiel? Comment voudrait-on qu'elles dirigeassent cette multitude d'agens et de moyens dont on vient de montrer la nécessité? Il est clair que les subrécargues ou les commissionnaires, incapables de vues générales, demanderaient tous en même temps la même espèce de marchandises, parce qu'ils croiraient qu'il y aurait plus à gagner. Ils en feraient par conséquent monter le prix dans l'Inde ; ils le feraient baisser en Europe, et causeraient tout à la fois un dommage inévitable à leurs commettans et à l'état.

Toutes ces considérations n'échapperaient certainement point aux armateurs et aux capitalistes qu'on solliciterait d'entrer dans ces sociétés. La crainte de se trouver en concurrence avec d'autres sociétés, soit dans les achats, soit dans les ventes, soit dans la composition des assortimens, ralentirait leur activité. Bientôt le nombre des sociétés diminuerait, et le commerce, au lieu de s'étendre, se renfermerait tous les jours dans un cercle plus étroit, et finirait peut-être par s'anéantir.

Ces sociétés particulières seraient donc intéressées, comme nous l'avons dit, à se réunir, parce qu'alors tous leurs agens, soit à la côte de Coromandel, soit à la côte du Malabar, soit dans le Bengale, liés et dirigés par un système suivi, travailleraient de concert, dans les différens comptoirs, à assortir les cargaisons qui devraient être expédiées du comptoir principal, tandis que par

des rapports et une relation intimes, toutes ces cargaisons formées sur un plan uniforme, concourraient à produire un assortiment complet, mesuré sur les ordres et les instructions qui auraient été envoyés d'Europe.

Mais on espérerait vainement qu'une pareille réunion pût s'opérer sans le concours du gouvernement. Il y a des cas où les hommes ont besoin d'être excités, et c'est principalement, comme dans celui-ci, lorsqu'ils ont à craindre qu'on ne leur refuse une protection qui leur est nécessaire, ou qu'on n'accorde à d'autres des faveurs qui pourraient leur nuire. Le gouvernement, de son côté, ne serait pas moins intéressé à favoriser cette association, puisqu'il est constant que c'est le moyen le plus sûr, et peut-être l'unique, de se procurer au meilleur marché possible les marchandises de l'Inde nécessaires à la consommation intérieure de l'état et à l'exportation qui s'en fait au-dehors. Cette vérité deviendra plus sensible par un exemple très-simple.

Supposons un négociant qui expédie un vaisseau aux Indes avec des fonds considérables. Ira-t-il charger plusieurs commissionnaires, dans le même lieu, d'acheter les marchandises dont il a besoin? Non, sans doute, parce qu'il sentira qu'en exécutant fort secrètement ses ordres chacun de leur côté, ils se nuiraient les uns aux autres, et feraient monter nécessairement le prix des marchandises demandées, en sorte qu'il en

aurait une moindre quantité avec la même somme d'argent, que s'il n'eût employé qu'un seul commissionnaire. L'application n'est pas difficile à faire : c'est l'état qui est le négociant, et c'est la compagnie qui est le commissionnaire.

Nous avons prouvé jusqu'à présent que, dans le commerce des Indes, la nature des choses exigeait que les citoyens d'un état fussent réunis en compagnie, et pour leur intérêt propre et pour celui de l'état même; mais nous n'avons encore rien trouvé d'où l'on pût induire que cette compagnie dût être exclusive. Nous croyons apercevoir, au contraire, que l'exclusif dont les compagnies européennes ont toujours été armées tient à des causes particulières qui ne sont point de l'essence de ce commerce.

Lorsque les différentes nations de l'Europe imaginèrent successivement qu'il était de leur intérêt de prendre part au commerce des Indes, que les particuliers ne faisaient pas, quoiqu'il leur fût ouvert depuis long-temps, il fallut bien former des compagnies, et leur donner des encouragemens proportionnés à la difficulté de l'entreprise. On leur avança des fonds, on les décora de tous les attributs de la puissance souveraine, on leur permit d'envoyer des ambassadeurs, on leur donna le droit de faire la paix et la guerre, et, malheureusement pour elles et pour l'humanité, elles n'ont que trop usé de ce droit funeste. On sentit en même temps qu'il était nécessaire de

leur assurer les moyens de s'indemniser des dépenses d'établissement, qui devaient être très-considérables. De là les priviléges exclusifs, dont la durée fut d'abord fixée à un certain nombre d'années, et qui se sont ensuite perpétués par des circonstances que nous allons développer.

Les prérogatives brillantes que l'on avait accordées aux compagnies étaient, à le bien prendre, autant de charges imposées au commerce. Le droit d'avoir des forteresses emportait la nécessité de les construire et de les défendre. Le droit d'avoir des troupes emportait l'obligation de les recruter et de les payer. Il en était de même de la permission d'envoyer des ambassadeurs, et de faire des traités avec les princes du pays. Tout cela entraînait après soi des dépenses de pure représentation, bien propres à arrêter les progrès du commerce, et à faire tourner la tête aux gens que les compagnies envoyaient aux Indes pour y être leurs facteurs, et qui en arrivant se croyaient des souverains, et agissaient en conséquence.

Cependant les gouvernemens trouvaient fort commode d'avoir en Asie des espèces de colonies qui, en apparence, ne leur coûtaient rien ; et comme, en laissant toutes les dépenses à la charge des compagnies, il était juste de leur assurer tous les profits, les priviléges ont été maintenus. Mais si, au lieu de s'arrêter à cette prétendue économie du moment, on eût porté ses

regards vers l'avenir, et qu'on eût lié tous les événemens que la révolution d'un certain nombre d'années amène naturellement dans son cours, on aurait vu que les dépenses de souveraineté, dont il est impossible de déterminer la mesure, parce qu'elles sont subordonnées à une infinité de circonstances politiques, absorberaient, plus tôt ou plus tard, et les bénéfices et les capitaux du commerce; qu'il faudrait alors que le trésor public s'épuisât pour venir au secours de la compagnie privilégiée, et que ces faveurs tardives, qui n'apporteraient de remède qu'au mal déjà fait, sans en détruire la cause, laisseraient à perpétuité les compagnies de commerce dans la médiocrité et dans la langueur.

Mais pourquoi les gouvernemens ne reviendraient-ils pas enfin de cette erreur? Pourquoi ne reprendraient-ils pas une charge qui leur appartient, et dont le poids, après avoir accablé les compagnies, finit toujours par retomber tout entier sur eux? Alors la nécessité de l'exclusif s'évanouirait. Les compagnies existantes, que des relations anciennes et un crédit établi rendent précieuses, seraient soigneusement conservées. L'apparence du monopole s'éloignerait d'elles à jamais, et la liberté leur offrirait peut-être des objets nouveaux, que les charges attachées au privilége ne leur auraient pas permis d'embrasser. D'un autre côté, le champ du commerce, ouvert à tous les citoyens, se fertiliserait sous leurs

mains. On les verrait tenter de nouvelles découvertes, former des entreprises nouvelles. Le commerce d'Inde en Inde, sûr de trouver un débouché en Europe, s'étendrait encore et prendrait plus d'activité. Les compagnies, attentives à toutes ces opérations, mesureraient leurs envois et leurs retours sur les progrès du commerce particulier; et cette concurrence, dont personne ne serait la victime, tournerait au profit des différens états.

Ce système nous semble propre à concilier tous les intérêts, tous les principes. Il ne nous paraît susceptible d'aucune objection raisonnable, soit de la part des défenseurs du privilége exclusif, soit de la part des défenseurs de la liberté.

Les premiers diraient-ils que les compagnies sans privilége exclusif n'auraient qu'une existence précaire, et seraient bientôt ruinées par les particuliers?

Vous étiez donc de mauvaise foi, leur répondrais-je, lorsque vous souteniez que le commerce particulier ne pouvait pas réussir? Car, s'il parvient à ruiner celui des compagnies, comme vous le prétendez aujourd'hui, ce ne peut être qu'en s'emparant malgré elles, par la supériorité de ses moyens et par l'ascendant de la liberté, de toutes les branches dont elles sont en possession. D'ailleurs qu'est-ce qui constitue réellement vos compagnies? Ce sont leurs fonds, leurs vais-

seaux, leurs comptoirs, et non pas leur privilége exclusif. Qu'est-ce qui les a toujours ruinées ? Ce sont les dépenses excessives, les abus de tout genre, les entreprises folles, en un mot, la mauvaise administration, bien plus destructive que la concurrence. Mais si la distribution de leurs moyens et de leurs forces est faite avec sagesse et économie, si l'esprit de propriété dirige leurs opérations, je ne vois point d'obstacle qu'elles ne puissent vaincre, point de succès qu'elles ne puissent espérer.

Ces succès feraient-ils ombrage aux défenseurs de la liberté ? Diraient-ils à leur tour que ces compagnies riches et puissantes épouvanteraient les particuliers, et détruiraient en partie cette liberté générale et absolue si nécessaire au commerce ?

Cette objection ne nous surprendrait pas de leur part ; car ce sont presque toujours des mots qui conduisent les hommes, et qui dirigent leurs démarches et leurs opinions. Je n'excepte pas de cette erreur le plus grand nombre des écrivains économiques. Liberté de commerce, liberté civile : nous adorons avec eux ces deux divinités tutélaires du genre humain ; mais, sans nous laisser séduire par des mots, nous nous attachons à l'idée qu'ils représentent. Que demandez-vous ? dirais-je à ces respectables enthousiastes de la liberté. Que les lois abolissent jusqu'au nom de ces anciennes compagnies, afin que chaque ci-

toyen puisse se livrer sans crainte à ce commerce, et qu'ils aient tous également les mêmes moyens de se procurer des jouissances, les mêmes ressources pour parvenir à la fortune? Mais si de pareilles lois, avec tout cet appareil de liberté, ne sont dans le fait que des lois très-exclusives, leur langage trompeur vous les fera-t-il adopter? Lorsque l'état permet à tous ses membres de faire des entreprises qui demandent de grandes avances, et dont, par conséquent, les moyens sont entre les mains d'un très-petit nombre de citoyens, je demande ce que la multitude gagne à cet arrangement? Il semble qu'on veuille se jouer de sa crédulité en lui permettant de faire des choses qu'il lui est impossible de faire. Anéantissez les compagnies en totalité, le commerce de l'Inde ne se fera point, ou ne se fera que par un petit nombre de négocians accrédités.

Je vais plus loin; et en faisant abstraction des priviléges exclusifs, je poserai en fait que les compagnies des Indes, par la manière dont elles sont constituées, ont associé à leur commerce une infinité de gens qui, sans cela, n'y auraient jamais eu de part. Voyez le nombre des actionnaires de tout état, de tout âge, qui participent aux bénéfices de ce commerce; et vous conviendrez qu'il eût été bien plus resserré dans la supposition contraire; que l'existence des compagnies n'a fait que l'étendre en paraissant le borner, et que la modicité du prix des actions doit rendre très-

précieuse au peuple la conservation d'un établissement qui lui ouvre une carrière que la liberté lui aurait fermée.

Dans la vérité, nous croyons que les compagnies et les particuliers réussiraient également, sans que les succès des uns pussent nuire aux succès des autres, ou leur donner de la jalousie. Les compagnies continueraient à exploiter des objets qui, exigeant, par leur nature et leur étendue, de grands moyens et de l'unité, ne peuvent être embrassés que par une association puissante. Les particuliers, au contraire, s'adonneraient à des objets qui sont à peine aperçus par une grande compagnie, et qui, avec le secours de l'économie, et par la réunion d'un grand nombre de petits moyens, deviendraient pour eux une source de richesses.

C'est aux hommes d'état, appelés par leurs talens au maniement des affaires publiques, à prononcer sur les idées d'un citoyen obscur que son inexpérience peut avoir égaré. La politique ne saurait s'appliquer assez tôt ni trop profondément à régler un commerce qui intéresse si essentiellement le sort des nations, et qui vraisemblablement l'intéressera toujours.

Pour que les liaisons de l'Europe avec les Indes discontinuassent, il faudrait que le luxe, qui a fait dans nos régions des progrès si rapides, jeté de si profondes racines, fût également proscrit dans tous les états. Il faudrait que la mollesse ne nous

surchargeât plus de mille besoins factices, inconnus à nos ancêtres. Il faudrait que la rivalité du commerce cessât d'agiter, de diviser les nations avides de richesses. Il faudrait des révolutions dans les mœurs, dans les usages, dans les opinions, qui n'arriveront jamais. Il faudrait rentrer dans les bornes d'une nature simple, dont nous paraissons sortis pour toujours.

Telles sont les dernières réflexions que nous dicteront les relations de l'Europe avec l'Asie. Il est temps de s'occuper de l'Amérique.

LIVRE SIXIÈME.

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE. CONQUÊTE DU MEXIQUE. ÉTABLISSEMENS ESPAGNOLS DANS CETTE PARTIE DU NOUVEAU-MONDE.

1. Parallèle de l'histoire ancienne et moderne.

L'HISTOIRE ancienne offre un magnifique spectacle. Ce tableau continu de grandes révolutions, de mœurs héroïques et d'événemens extraordinaires, deviendra de plus en plus intéressant à mesure qu'il sera plus rare de trouver quelque chose qui lui ressemble. Il est passé le temps de la fondation et du renversement des empires! Il ne se trouvera plus l'homme devant qui *la terre se taisait!* Les nations, après de longs ébranlemens, après les combats de l'ambition et de la liberté, semblent aujourd'hui fixées dans le morne repos de la servitude. On combat aujourd'hui avec la foudre pour la prise de quelques villes et pour le caprice de quelques hommes puissans: on combattait autrefois avec l'épée pour détruire et fonder des royaumes, ou pour venger les droits naturels de l'homme. L'histoire des peuples est sèche et petite, sans que les peuples soient plus heureux. Une oppression journalière a succédé aux troubles et aux orages; et l'on voit avec peu d'intérêt des esclaves plus ou moins avilis s'assommer avec leurs chaînes pour amuser la fantaisie de leurs maîtres.



[illegible] Espagnols [illegible] de [illegible]
dans Mexico même.

LIVRE SIXIÈME.

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE. CONQUÊTE DU MEXIQUE. ÉTABLISSEMENS ESPAGNOLS DANS CETTE PARTIE DU NOUVEAU-MONDE.

I. Par... de l'... au ... [illegible]

L'... anc... offre un magnifique spec-... [illegible] ... révolutions, ... [illegible] ...ns extraordi-... [illegible] ... intéressant à ... [illegible] ... trouver quelque chose q... [illegible] ... passé le temps de la fond... et du renv...ment des empires ! Il ... [illegible] ...era pl... l'h...me devant qui *la terre* ... [illegible] ! Les n... après de longs ébranle-me... après les ... de l'ambition et de l... [illegible] ... semble... [illegible] ...ans le mom... [illegible] ...urd'hui avec ... [illegible] ... de quel... villes et pour ... caprice ... [illegible] ...s : on com-... [illegible] ... pour détruire et fon-... [illegible] ... les droits na-turels ... [illegible] ... l'histoire des peuples est sèche ... [illegible] ...plus heureux. ... [illegible] ...aux troubles ... [illegible] ...ges ; et l'on ... [illegible] ... d'intérêt des ... [illegible] ... avec ... [illegible] ... amuser la fantaisie ... [illegible]



J. M. Moreau le jeune Del.   Jourdan sculp.

Les Espagnols se rendent maitres de Montezuma dans Mexico même.   Liv. VI.

L'Europe, cette partie du globe qui agit le plus sur toutes les autres, paraît avoir pris une assiette solide et durable. Ce sont des sociétés puissantes, éclairées, étendues, jalouses dans un degré presque égal. Elles se presseront les unes les autres; et au milieu de cette fluctuation continuelle, les unes s'étendront, d'autres seront resserrées, et la balance penchera alternativement d'un côté et de l'autre sans être jamais renversée. Le fanatisme de religion et l'esprit de conquête, ces deux causes perturbatrices du globe, ne sont plus ce qu'ils étaient. Le levier sacré, dont l'extrémité est sur la terre et le point d'appui dans le ciel, est rompu ou très-affaibli. Les souverains commencent à s'apercevoir, non pour le bonheur de leurs peuples, qui les touche peu, mais pour leur propre intérêt, que l'objet important est de réunir la sûreté et les richesses. On entretient de nombreuses armées, on fortifie ses frontières, et l'on commerce.

Il s'établit en Europe un esprit de trocs et d'échanges qui peut donner lieu à de vastes spéculations dans les têtes des particuliers; mais cet esprit est ami de la tranquillité et de la paix. Une guerre au milieu des nations commerçantes est un incendie qui les ravage toutes. Le temps n'est pas loin où la sanction des gouvernemens s'étendra aux engagemens particuliers des sujets d'un peuple avec les sujets d'un autre, et où ces banqueroutes, dont les contre-coups se font sentir

à des distances immenses, deviendront des considérations d'état. Dans ces sociétés mercantiles, la découverte d'une île, l'importation d'une nouvelle denrée, l'invention d'une machine, l'établissement d'un comptoir, l'invasion d'une branche de commerce, la construction d'un port, deviendront les transactions les plus importantes; et les annales des peuples demanderont à être écrites par des commerçans philosophes, comme elles l'étaient autrefois par des historiens orateurs.

La découverte d'un nouveau monde pouvait seule fournir des alimens à notre curiosité. Une vaste terre en friche, l'humanité réduite à la condition animale, des campagnes sans récoltes, des trésors sans possesseurs, des sociétés sans police, des hommes sans mœurs, combien un pareil spectacle n'eût-il pas été plein d'intérêt et d'instruction pour un Locke, un Buffon, un Montesquieu! Quelle lecture eût été aussi surprenante, aussi pathétique que le récit de leur voyage! Mais l'image de la nature brute et sauvage est déjà défigurée. Il faut se hâter d'en rassembler les traits à demi-effacés, après avoir peint et livré à l'exécration les avides et féroces chrétiens qu'un malheureux hasard conduisit d'abord dans cet autre hémisphère.

II. Anciennes révolutions de l'Espagne.

L'Espagne, connue dans les premiers âges sous le nom d'*Hespérie* et d'*Ibérie*, était habitée par des peuples qui, défendus d'un côté par la mer,

et gardés de l'autre par les Pyrénées, jouissaient tranquillement d'un climat agréable, d'un pays abondant, et se gouvernaient par leurs usages. Ils ne connaissaient d'autre exercice que celui de la chasse. Ce genre de vie avait pour eux tant de charmes, qu'ils laissaient à leurs femmes tous les travaux de l'agriculture. On était parvenu à leur en faire supporter les fatigues, en formant tous les ans une assemblée générale, où celles qui s'étaient le plus distinguées dans cet exercice recevaient des éloges publics.

Telle était l'Espagne lorsque les Phéniciens y firent voir leur pavillon. Ce fut à Cadix qu'ils abordèrent; on les accueillit, et les échanges commencèrent. L'importance qu'acquit assez rapidement cette liaison détermina les Phocéens, qui venaient de fonder Marseille, à donner la même direction à leurs voiles, et ils établirent des comptoirs sur les côtes de la Catalogne, de l'Aragon, de Valence, comme ceux dont ils suivaient les traces en avaient placé sur les rivages de l'Andalousie. Il restait entre les deux nations rivales un espace que les Carthaginois ne tardèrent pas à occuper. De l'aveu des naturels, ils y bâtirent des maisons pour se loger, des magasins pour recevoir leurs marchandises, des temples pour l'exercice de leur religion. Ces établissemens devinrent insensiblement des forteresses qui mirent leurs heureux possesseurs en état d'éloigner les navigateurs qui les avaient précédés, et

d'asservir des peuples crédules, toujours divisés entre eux. En achetant les uns, en intimidant les autres, Carthage vint à bout de subjuguer l'Espagne avec les soldats et les trésors de l'Espagne même.

Les Carthaginois, devenus les maîtres de la plus grande et de la plus précieuse partie de cette belle contrée, parurent ignorer ou mépriser les moyens d'y affermir leur domination. Au lieu de continuer à s'approprier, pour des effets de peu de valeur, l'or et l'argent que fournissaient aux vaincus des mines abondantes, ils voulurent tout emporter de force. Cet esprit de tyrannie passa de la république au général, à l'officier, au soldat, au négociant même. Une conduite si violente jeta les provinces soumises dans le désespoir, et inspira à celles qui étaient encore libres une horreur extrême pour un joug si dur. Ces dispositions déterminèrent les unes et les autres à accepter des secours aussi funestes que leurs maux étaient cruels. L'Espagne devint un théâtre de jalousie, d'ambition et de haine entre Rome et Carthage.

Les deux républiques combattirent avec beaucoup d'acharnement pour savoir à qui l'empire de cette belle portion de l'Europe appartiendrait. Peut-être ne serait-il resté ni à l'une ni à l'autre, si les Espagnols, spectateurs tranquilles des événemens, eussent laissé le temps aux nations rivales de se consumer. Mais, pour avoir voulu être ac-

teurs dans ces scènes sanglantes, ils se trouvèrent esclaves des Romains, et continuèrent à l'être jusqu'au cinquième siècle.

Alors la corruption des maîtres du monde inspira aux peuples sauvages du nord l'audace d'envahir des provinces mal gouvernées et mal défendues. Les Vandales se jetèrent sur l'Espagne en 409, la ravagèrent d'un bout à l'autre, y causèrent par leurs brigandages une peste, une famine horrible, s'en rendirent maîtres en deux ans, et en partagèrent au sort les différentes parties.

Ces barbares n'avaient pas encore établi solidement leur domination lorsqu'ils se virent attaqués par des hommes aussi féroces qu'eux, qui avaient une origine à peu près semblable, et qui voulaient aussi se faire une patrie. Les deux nations se battirent avec l'acharnement que méritait la riche proie qu'on se disputait. L'avantage resta aux Goths, qui, plus habiles ou plus heureux que leurs concurrens, fondèrent un empire qui, malgré le vice de ses institutions féodales, subsista jusqu'au commencement du huitième siècle.

A cette époque les Arabes avaient soumis à leur religion et à leurs lois une grande partie du globe, et fait de Damas en Syrie le centre de leur puissance. Les lieutenans du calife ne tardèrent pas à lui assujettir l'Afrique, et de cette région ils passèrent en Espagne, appelés, comme on le croit communément, par des traîtres, ou, plus vrai-

semblablement, entraînés par leur ambition seule. La fortune, qui n'avait jamais ou presque jamais abandonné leurs drapeaux, voulut qu'ils n'eussent à combattre qu'un roi sans vertu et sans talens, que des soldats sans valeur et des généraux sans expérience, que des peuples amollis, pleins de mépris pour le gouvernement, et disposés à changer de maître. Une victoire, qu'en 714 ils remportèrent dans les fertiles plaines de Xérès, donna de nouveaux souverains à la péninsule entière.

Elle dut à ses vaiqueurs des semences de goût, de politesse, d'humanité, de philosophie, quelques arts, et un assez grand commerce. Ces jours brillans pouvaient durer, et leur éclat devait avec le temps augmenter encore. S'il en fut autrement, ce fut la faute des conquérans eux-mêmes. Enorgueillis par leurs succès, ils se jetèrent inconsidérément sur les meilleures provinces de la France, et ne repassèrent les Pyrénées qu'après avoir vu exterminer la moitié de leur innombrable armée. Le vide que ce grand revers laissait dans leurs cohortes aurait été rempli par les troupes aguerries et triomphantes que l'Afrique, que la Syrie étaient en état de leur fournir ; l'ambition prématurée qui les avait poussés à se soustraire à l'autorité du califat les priva de cette ressource. Au défaut de secours étrangers, une union inaltérable pouvait perpétuer leurs prospérités: en formant autant de sou-

verainetés particulières et indépendantes qu'il y avait de provinces dans les Espagnes, ils réduisirent à presque rien leurs premières forces. Le peu qui leur restait de leur antique vigueur s'énerva insensiblement sous le beau ciel, dans le doux climat, au sein du pays abondant de Cordoue, devenue la capitale du nouvel empire. Les fêtes, les spectacles, les tournois, la galanterie, mille genres de voluptés que l'Europe n'avait jamais connues, ou que les irruptions sans cesse renaissantes des barbares avaient fait oublier, ces objets, également séduisans et magnifiques, avaient remplacé les exercices d'une discipline austère, les marches rapides, les combats sanglans. Du centre de la puissance, ce mauvais esprit était arrivé à ses extrémités les plus éloignées.

Il était impossible qu'une révolution si marquée dans la politique et dans les mœurs restât long-temps cachée. Elle fut aperçue par le petit nombre de Goths qui, sous la conduite de Pélage, parent de Rodrigue, leur dernier monarque, s'étaient réfugiés dans les rochers de l'Asturie. Cette connaissance leur donna la hardiesse de sortir de leurs cavernes pour se procurer des subsistances, pour élargir les limites trop resserrées de leur asile. Le succès de leurs premières excursions leur donna des compagnons. Avec ce secours ils repoussèrent les détachemens envoyés contre eux, et eurent une contenance si assurée, qu'on s'engagea à ne pas troubler leur tranquillité

pour un léger tribut auquel ils s'obligèrent. Cette humiliation n'eut même que peu de durée. Un des descendans de Pélage s'en déchargea l'an 796, et à cette époque il eut la jouissance paisible et indépendante de Léon et des Asturies. La Navarre, l'Aragon, quelques parties de la Catalogne et de la Castille, d'autres contrées plus ou moins considérables, recouvrèrent aussi leur liberté, mais sans se réunir au prince généreux qui leur avait servi de guide et de modèle.

Alors éclata singulièrement la haine qui animait les chrétiens et les musulmans. Leurs préjugés eussent-ils été moins vifs, des possessions qui se touchaient par tant de points les auraient brouillés nécessairement. Quelquefois les hostilités étaient opiniâtres; quelquefois l'impuissance de les continuer les faisait finir le même jour. Tantôt les souverains des deux partis se réunissaient, tantôt ils combattaient séparément. Le pays était rempli d'aventuriers qui offraient indifféremment leurs épées et leurs soldats à qui voulait ou pouvait les payer. Des braves de l'une et l'autre religions faisaient revivre l'esprit de l'ancienne chevalerie, sans que leur probité, sans que leur héroïsme pussent suspendre ou étouffer les perfidies, les assassinats, les empoisonnemens, tous ces crimes si ordinaires aux temps barbares, si familiers dans les démêlés des petits états. Il y avait cinq ou six ans que l'Espagnol, alternativement vainqueur et vaincu, mais plus

souvent heureux que malheureux, poussait les Arabes de poste en poste, lorsqu'enfin il réussit, au quinzième siècle, à les concentrer dans la province de Grenade.

La décadence de ces fiers Asiatiques aurait été plus rapide, s'ils avaient eu affaire à une puissance qui pût réunir vers un centre commun toutes les conquêtes qu'on faisait sur eux. Les choses ne se passèrent pas ainsi. Les Mahométans furent attaqués par différens chefs, dont chacun forma un état indépendant. L'Espagne fut divisée en autant de souverainetés qu'elle contenait de provinces. Combien il fallut de temps, de successions, de guerres, de révolutions pour que ces faibles états se trouvassent fondus dans ceux de Castille et d'Aragon! Enfin le mariage d'Isabelle et de Ferdinand ayant heureusement réuni dans une même famille toutes les couronnes d'Espagne, on se trouva des forces suffisantes pour attaquer le royaume de Grenade.

Cet état, qui faisait à peine la huitième partie de la péninsule, avait été toujours florissant depuis l'invasion des Sarrasins; mais il avait vu croître ses prospérités à mesure que les conquêtes des chrétiens avaient déterminé un grand nombre d'infidèles à s'y réfugier. Le reste de l'Europe n'offrait pas des terres aussi bien cultivées, des manufactures aussi nombreuses et aussi parfaites, une navigation aussi suivie, aussi étendue. Les édifices, les amusemens, le revenu pu-

blic, tout répondait à cette activité, à cette industrie, à cette opulence.

Tant d'avantages, loin de détourner les souverains de la Castille et de l'Aragon d'attaquer Grenade, furent des motifs qui les poussèrent le plus vivement à cette entreprise. Il leur fallut dix ans d'une guerre sanglante et opiniâtre pour subjuguer cette florissante province. La conquête en fut achevée par la prise de la capitale, vers les premiers jours de l'an 1492.

III. Colomb forme le projet de découvrir l'Amérique.

Ce fut dans ces circonstances glorieuses qu'un homme, jusqu'alors assez obscur, proposa à l'Espagne, heureuse au-dedans, de s'agrandir au-dehors d'un continent entier. C'était une conception sublime. Des voies déjà frayées à ce terme inconnu, il n'y avait qu'un pas, mais c'était un pas de géant. Christophe Colomb devait le faire. Son regard perçant avait démêlé un nouvel ordre de choses au-delà de quelques découvertes où le vulgaire, où les savans n'avaient vu que les découvertes mêmes. Les antipodes, que la superstition avait si long-temps traités d'erreur ou d'impiété, et dont on commençait seulement à soupçonner l'existence, étaient, selon ses lumières, une vérité incontestable qu'il offrait de démontrer. Ce projet de tirer des ténèbres une partie du globe n'était pas en lui l'ouvrage d'une imagination exaltée, d'une illusion ambitieuse; il était fondé sur une connaissance profonde du ciel, de la terre, des mers; sur une combinaison

raisonnée de tous les moyens acquis pour dévoiler la moitié d'un monde à l'autre. Plein de cette idée, l'une des plus grandes qui soient entrées dans l'esprit humain, il proposa à Gênes, sa patrie, de mettre sous ses lois un autre hémisphère. Méprisé par cette petite république, par le Portugal où il vivait, et par l'Angleterre même, qu'il devait trouver disposée à toutes les entreprises maritimes, il porta ses vues et ses projets à Isabelle.

Les ministres de cette princesse prirent d'abord pour un visionnaire un homme qui voulait découvrir un monde. Ils le traitèrent long-temps avec cette hauteur insultante que les hommes en place affectent si souvent avec ceux qui n'ont que du génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avait, comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires, cet enthousiasme qui les roidit contre les jugemens de l'ignorance, les dédains de l'orgueil, les petitesses de l'avarice, les délais de la paresse. Son âme ferme, élevée, courageuse, sa prudence et son adresse, le firent enfin triompher de tous les obstacles. On lui accorda trois petits navires et quatre-vingt-dix hommes. Sur cette faible escadre, dont l'armement ne coûtait pas cent mille francs, il mit à la voile le 3 août 1492, avec le titre d'amiral et de vice-roi des îles et des terres qu'il découvrirait, et arriva aux Canaries, où il s'était proposé de relâcher.

IV. Colomb cin-

Ces îles, situées à cinq cents milles des côtes

gle d'abord vers les Canaries. Détails sur ces îles.

d'Espagne, et à cent cinquante milles du continent d'Afrique, sont au nombre de sept. L'antiquité les connut sous le nom d'*îles fortunées*. Ce fut à la partie la plus occidentale de ce petit archipel que le célèbre Ptolomée, qui vivait dans le second siècle de l'ère chrétienne, établit un premier méridien, d'où il compta les longitudes de tous les lieux, dont il détermina la position géographique. Il aurait pu choisir Alexandrie; mais il craignit sans doute que cette prédilection pour son pays ne fût imitée par d'autres, et qu'il ne résultât quelque embarras de ces variations. Le parti auquel s'arrêta ce philosophe, de prendre pour premier méridien celui qui paraissait laisser à son orient toute la partie alors connue de la terre, fut généralement approuvé, généralement suivi pendant plusieurs siècles. Ce n'est que dans les temps modernes que plusieurs nations lui ont mal à propos substitué la capitale de leur empire.

L'habitude qu'on avait contractée d'employer le nom des îles fortunées n'empêchait pas qu'on ne les eût perdues entièrement de vue. Quelque navigateur avait sans doute reconnu de nouveau cet archipel, puisqu'en 1344 la cour de Rome en donna la propriété à Louis de la Cerda, un des infans de Castille. Obstinément traversé par le chef de sa famille, ce prince n'avait encore pu rien tenter pour mettre à profit cette étrange libéralité, lorsque Béthencourt partit de la Rochelle le 6 mai 1402, s'empara deux mois après de Lan-

cerote. Dans l'impossibité de rien opérer de plus avec les moyens qui lui restaient, cet aventurier se détermina à rendre hommage au roi de Castille de toutes les conquêtes qu'il pourrait faire. Avec les secours que lui donna ce souverain, il envahit Fortaventure en 1404, Gomère en 1405, l'île de Fer en 1406. Canarie, Palme et Tenériffe ne subirent le joug qu'en 1483, en 1492 et en 1496. Cet archipel, sous le nom d'*îles Canaries*, a fait toujours depuis partie de la domination espagnole, et a été conduit par les lois de Castille.

Les Canaries jouissent d'un ciel communément serein. Les chaleurs sont vives sur les côtes, mais l'air est agréablement tempéré sur les lieux un peu élevés, et trop froid sur quelques montagnes, couvertes de neige la plus grande partie de l'année.

Les fruits et les animaux de l'ancien, du nouveau monde, prospèrent tous ou presque tous sur le sol varié de ces îles. On y récolte des huiles, quelque soie, beaucoup d'orseille, et une assez grande quantité de sucre, inférieur à celui que donne l'Amérique. Les grains qu'il fournit suffisent le plus souvent à la consommation du pays; et sans compter les boissons de moindre qualité, ses exportations en vin s'élèvent annuellement à dix ou douze mille pipes de Malvoisie.

En 1768, les Canaries comptaient cent cinquante-cinq mille cent soixante-six habitans, in-

dépendamment de cinq cent huit ecclésiastiques, de neuf cent vingt-deux moines, et de sept cent quarante-six religieuses. Vingt-neuf mille huit cent de ces citoyens étaient enrégimentés. Ces milices n'étaient rien alors : mais depuis on les a un peu exercées, comme toutes celles des autres colonies espagnoles.

Quoique l'audience ou le tribunal supérieur de justice soit dans l'île spécialement appelée *Canarie*, on regarde comme la capitale de l'Archipel celle de Ténériffe, connue par ses volcans et par une montagne qui, selon les dernières et les meilleures observations, s'élève mille neuf cent quatre toises au-dessus de la mer. Les flancs de cet énorme rocher sont remplis d'excavations qui de temps immémorial servirent de tombeau à un peuple nommé *Guanche*, qui n'existe plus. L'entrée de ces singuliers sépulcres fut toujours un secret que les vieillards les plus distingués par leur discrétion se transmirent de siècle en siècle avec une fidélité qui ne s'est pas démentie jusqu'à notre âge. Les morts y sont conservés en momies, avec le succès qu'eut une région autrefois célèbre. La seule différence un peu prononcée qu'on peut remarquer entre les usages des deux nations, c'est que les Égyptiens enveloppaient leurs momies de bandelettes chargées de caractères vraisemblablement destinés à transmettre l'histoire ou le caractère des morts, au lieu que les Guanches ont simplement cousu les leurs dans des peaux, peut-être

parce que l'écriture leur était inconnue. Ténériffe est d'ailleurs l'île la plus étendue, la plus riche et la plus peuplée de son archipel. Elle est le séjour du commandant-général et le siége de l'administration. Les navigateurs, presque tous Anglais ou Américains, font leurs ventes dans son port de Sainte-Croix, et y prennent leur chargement.

L'argent que ces négocians y versent circule rarement dans les îles. Ce ne sont pas les impôts qui l'en font sortir, puisqu'ils se réduisent au monopole du tabac, et à une taxe de six pour cent sur ce qui sort, sur ce qui entre; faibles ressources que doivent absorber les dépenses de souveraineté. Si les Canaries envoient annuellement 15 ou 1600,000 francs à la métropole, c'est pour la superstition de la croisade; c'est pour la moitié de leurs appointemens que doivent la première année à la couronne ceux des citoyens qui en ont obtenu quelque place; c'est pour le droit des lances substitué sur toute l'étendue de l'empire à l'obligation anciennement imposée à tous les gens titrés de suivre le roi à la guerre; c'est pour le tiers du revenu des évêchés qui, dans quelque partie du monde que ce puisse être, appartient au gouvernement; c'est pour le produit des terres acquises ou conservées par quelques familles fixées en Espagne; c'est enfin pour payer les dépenses de ceux que l'inquiétude, l'ambition ou le désir d'acquérir quelques connaissances font sortir de leur archipel.

Une exportation si considérable de métaux a tenu les Canaries dans un épuisement continuel. Elles en seraient sorties, si on les eût laissées paisiblement jouir de la liberté qui, en 1657, leur fut accordée d'expédier tous les ans pour l'autre hémisphère cinq bâtimens chargés de mille tonneaux de denrées ou de marchandises. Malheureusement les entraves que mit Cadix à ce commerce le réduisirent peu à peu à l'envoi d'un très-petit navire à Caraque. Cette tyrannie expire, et nous parlerons de sa chute après que nous aurons suivi Colomb sur le grand théâtre où son génie et son courage vont se développer.

Ce fut le 6 septembre qu'il quitta Gomère, où ses trop frêles bâtimens avaient été radoubés et ses vivres renouvelés; qu'il abandonna les routes suivies par les navigateurs qui l'avaient précédé; qu'il fit voile à l'ouest pour se jeter dans un océan inconnu.

Bientôt ses équipages, épouvantés de l'immense étendue des mers qui les séparaient de leur patrie, commencèrent à s'effrayer. Ils murmuraient, et les plus intraitables des mutins proposèrent à plusieurs reprises de jeter l'auteur de leurs dangers dans les flots. Ses plus zélés partisans même étaient sans espoir; et il ne pouvait plus rien se promettre ni de la sévérité, ni de la douceur. *Si la terre ne paraît dans trois jours, je me livre à votre vengeance*, dit alors l'amiral. Le discours était hardi, sans être téméraire. Depuis quelque

temps il trouvait le fond avec la sonde, et des indices qui trompent rarement lui faisaient juger qu'il n'était pas éloigné du but qu'il s'était proposé.

V. Arrivée de Colomb dans le Nouveau-Monde.

Ce fut au mois d'octobre que fut découvert le Nouveau-Monde. Colomb aborda à une des îles Lucayes, qu'il nomma San-Salvador, et dont il prit possession au nom d'Isabelle. Personne en Europe n'était capable de penser qu'il pût y avoir quelque injustice de s'emparer d'un pays qui n'était pas habité par des chrétiens.

Les insulaires, à la vue des vaisseaux et de ces hommes si différens d'eux, furent d'abord effrayés, et prirent la fuite. Les Espagnols en arrêtèrent quelques-uns, qu'ils renvoyèrent après les avoir comblés de caresses et de présens. Il n'en fallut pas davantage pour rassurer toute la nation.

Ces peuples vinrent sans armes sur le rivage. Plusieurs entrèrent dans les vaisseaux; ils examinaient tout avec admiration. On remarquait en eux de la confiance et de la gaîté. Ils apportaient des fruits. Ils mettaient les Espagnols sur leurs épaules pour les aider à descendre à terre. Les habitans des îles voisines montrèrent la même douceur et les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb envoyait à la découverte étaient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les femmes, les enfans leur allaient chercher des vivres. On remplissait du coton le plus fin les lits suspendus dans lesquels ils couchaient.

Lecteur, dites-moi, sont-ce des peuples civilisés qui sont descendus chez des sauvages, ou des sauvages chez des peuples civilisés ? Et qu'importe qu'ils soient nus, qu'ils habitent le fond des forêts, qu'ils vivent sous des huttes, qu'il n'y ait parmi eux ni code de lois, ni justice civile, ni justice criminelle, s'ils sont doux, humains, bienfaisans, s'ils ont les vertus qui caractérisent l'homme. Hélas! partout on aurait obtenu le même accueil avec les mêmes procédés.

C'était de l'or que cherchaient les Espagnols : ils en virent. Plusieurs sauvages portaient des ornemens de ce riche métal ; ils en donnèrent à leurs nouveaux hôtes. Ceux-ci furent plus révoltés de la nudité, de la simplicité de ces peuples, que touchés de leur bonté. Ils ne surent point reconnaître en eux l'empreinte de la nature. Étonnés de trouver des hommes couleur de cuivre, sans barbe et sans poil sur le corps, ils les regardèrent comme des animaux imparfaits qu'on aurait dès-lors traités inhumainement, sans l'intérêt qu'on avait de savoir d'eux des détails importans sur les contrées voisines et dans quel pays étaient les mines d'or.

VI. C'est à St.-Domingue que les Espagnols forment leur premier établissement en Amérique. Mœurs

Après avoir reconnu Cuba et quelques autres îles d'une médiocre étendue, Colomb aborda le 6 décembre au nord d'une grande île que les insulaires appelaient Haïti, et qu'il nomma *l'Espagnole* : elle porte aujourd'hui le nom de *Saint-Domingue*. Il y fut conduit par quelques sauvages

des autres îles, qui l'avaient suivi sans défiance, et qui lui avaient fait entendre que la grande île était le pays qui leur fournissait ce métal dont les Espagnols étaient si avides. des habitans de cette île.

L'île de Haïti, qui a deux cents lieues de long sur soixante, et quelquefois quatre-vingts de large, est coupée dans toute sa largeur, de l'est à l'ouest, par une chaîne de montagnes, la plupart escarpées, qui en occupent le milieu. On la trouva partagée entre cinq nations fort nombreuses qui vivaient en paix. Elles avaient des rois nommés *caciques*, d'autant plus absolus qu'ils étaient fort aimés. Ces peuples étaient plus blancs que ceux des autres îles. Ils se peignaient le corps. Les hommes étaient entièrement nus. Les femmes portaient une sorte de jupe de coton qui ne passait pas le genou. Les filles étaient nues comme les hommes. Ils vivaient de maïs, de racines, de fruits et de coquillages. Sobres, légers, agiles, peu robustes, ils avaient de l'éloignement pour le travail. Ils coulaient leurs jours sans inquiétude et dans une douce indolence. Leur temps s'employait à danser, à jouer, à dormir. Ils montraient peu d'esprit, à ce que disent les Espagnols; et en effet, des insulaires séparés des autres peuples ne devaient avoir que peu de lumières. Les sociétés isolées s'éclairent lentement, difficilement; elles ne s'enrichissent d'aucune des découvertes que le temps et l'expérience font naître chez les autres peuples. Le nombre des hasards

qui mènent à l'instruction est plus borné pour elles.

Ce sont les Espagnols eux-mêmes qui nous attestent que ces peuples étaient humains, sans malignité, sans esprit de vengeance, presque sans passions.

Ils ne savaient rien, mais ils n'avaient aucun désir d'apprendre. Cette indifférence et la confiance avec laquelle ils se livraient à des étrangers prouvent qu'ils étaient heureux.

Leur histoire, leur morale, étaient renfermées dans un recueil de chansons qu'on leur apprenait dès l'enfance.

Ils avaient, comme tous les peuples, quelques fables sur l'origine du genre humain.

On sait peu de chose de leur religion, à laquelle ils n'étaient pas fort attachés; et il y a apparence que, sur cet article comme sur beaucoup d'autres, leurs destructeurs les ont calomniés. Ils ont prétendu que ces insulaires si doux adoraient une multitude d'êtres malfaisans. On ne le saurait croire. Les adorateurs d'un dieu cruel n'ont jamais été bons. Et qu'importaient leurs dieux et leur culte? Firent-ils aux nouveaux venus quelque question sur leur religion? Leur croyance fut-elle un motif de curiosité, de haine ou de mépris pour eux? C'est l'Européen qui se conduisit comme s'il eût été conseillé par les démons de l'insulaire; c'est l'insulaire qui se conduisit comme s'il eût obéi à la divinité de l'Européen.

Aucune loi ne réglait chez eux le nombre des femmes. Ordinairement une d'entre elles avait quelques priviléges, quelques distinctions, mais sans autorité sur les autres. C'était celle que le mari aimait le plus, et dont il se croyait le plus aimé. Quelquefois à la mort de cet époux elle se faisait enterrer avec lui. Ce n'était point chez ce peuple un usage, un devoir, un point d'honneur; c'était dans la femme une impossibilité de survivre à ce que son cœur avait de plus cher. Les Espagnols appelaient débauche, licence, crime, cette liberté dans le mariage et dans l'amour autorisée par les lois et par les mœurs; et ils attribuaient aux prétendus excès des insulaires l'origine d'un mal honteux et destructeur qu'on croit communément avoir été inconnu en Europe avant la découverte de l'Amérique.

Ces insulaires n'avaient pour armes que l'arc avec des flèches d'un bois dont la pointe, durcie au feu, était quelquefois garnie de pierres tranchantes ou d'arêtes de poisson. Les simples habits des Espagnols étaient des cuirasses impénétrables contre ces flèches lancées avec peu d'adresse. Ces armes, jointes à de petites massues, ou plutôt à de gros bâtons dont le coup devait être rarement mortel, ne rendaient pas ce peuple bien redoutable.

Il était composé de différentes classes, dont une s'arrogeait une espèce de noblesse; mais on sait peu quelles étaient les prérogatives de cette dis-

tinction, et ce qui pouvait y conduire. Ce peuple ignorant et sauvage avait aussi des sorciers, enfans ou pères de la superstition.

Colomb ne négligea aucun des moyens qui pouvaient lui concilier ces insulaires. Mais il leur fit sentir aussi que, sans avoir la volonté de leur nuire, il en avait le pouvoir. Les effets surprenans de son artillerie, dont il fit des épreuves en leur présence, les convainquirent de ce qu'il leur disait. Les Espagnols leur parurent des hommes descendus du ciel ; et les présens qu'ils en recevaient n'étaient pas pour eux de simples curiosités, mais des choses sacrées. Cette erreur était avantageuse. Elle ne fut détruite par aucun acte de faiblesse ou de cruauté. On donnait à ces sauvages des bonnets rouges, des grains de verre, des épingles, des couteaux, des sonnettes, et ils donnaient de l'or et des vivres.

Dans les premiers momens de cette union, Colomb marqua la place d'un établissement qu'il destinait à être le centre de tous les projets qu'il se proposait d'exécuter. De l'aveu du souverain de la contrée, il construisit le fort de la Nativité avec le secours des insulaires, qui travaillaient gaîment à forger leurs fers. Il y laissa trente-neuf Castillans; et après avoir reconnu la plus grande partie de l'île, il fit voile pour l'Espagne le 16 janvier 1493.

Sa navigation fut heureuse, très-heureuse durant près d'un mois. Sans le moindre accident il

avait fait cinq cents lieues, lorsque le 14 février il fut assailli par une des plus violentes tempêtes qui eussent jamais bouleversé l'Océan. Sur les rivages mêmes d'Haïti, *la Vierge-Marie*, la meilleure de ses corvettes, avait été brisée. L'ouragan l'avait séparée de *la Pinta*, dont la perte paraissait certaine. Il ne lui restait aucun espoir de sauver *la Nigna*, qui faisait eau de tous les côtés. L'équipage en avait abandonné la manœuvre, et se bornait à pousser des vœux impuissans vers le ciel. Dans cette situation accablante, l'unique chagrin de l'amiral était de ne point laisser de nom, ou de ne laisser que celui d'un imprudent aventurier. Pour préserver sa mémoire de l'oubli ou de l'opprobre, il traça par écrit l'importante découverte qu'il avait faite, le chemin qu'il avait tenu, l'établissement qu'il avait formé, et enferma sa relation dans un tonneau qu'il confia aux vagues. C'était pour lui une grande consolation de penser que ce précieux dépôt pourrait être poussé vers quelques plages habitées, et que ce qu'il avait opéré de grand ne serait pas peut-être perdu pour le genre humain.

Par bonheur, au moment d'un naufrage inévitable, les flots s'apaisèrent. Des vents favorables poussèrent d'abord les infortunés navigateurs aux Açores, ensuite en Portugal, et enfin à Palos, port de l'Andalousie, où ils débarquèrent sept mois et onze jours après en être partis. Sans perdre un instant, Colomb se rendit par terre à Barcelonne,

où était la cour. Ce voyage fut un triomphe. La noblesse et le peuple allèrent au-devant de lui et le suivirent en foule jusqu'aux pieds de Ferdinand et d'Isabelle. Il leur présenta des insulaires qui l'avaient suivi volontairement. Il fit apporter des monceaux d'or, des oiseaux, du coton, beaucoup de raretés que la nouveauté rendait précieuses. Cette multitude d'objets étrangers, exposée aux yeux d'une nation dont la vanité et l'imagination exagèrent tout, leur fit voir au loin, dans le temps et l'espace, une source inépuisable de richesses qui devait couler éternellement dans son sein. L'enthousiasme gagna jusqu'aux souverains. Dans l'audience publique qu'ils donnèrent à Colomb, ils le firent couvrir et s'asseoir comme un grand d'Espagne. Il leur raconta son voyage. Ils le comblèrent de caresses, de louanges, d'honneurs; et bientôt après il repartit avec dix-sept vaisseaux pour faire de nouvelles découvertes et fonder des colonies.

A son arrivée à Saint-Domingue avec quinze cents hommes, soldats, ouvriers, missionnaires; avec des vivres pour leur subsistance; avec les semences de toutes les plantes qu'on croyait pouvoir réussir sous ce climat humide et chaud; avec les animaux domestiques de l'ancien hémisphère dont le nouveau n'avait pas un seul, Colomb ne trouva que des ruines et des cadavres, où il avait laissé des fortifications et des Espagnols. Ces brigands avaient provoqué leur ruine par leur orgueil,

par leur licence et leur tyrannie. L'amiral n'en douta pas après les éclaircissemens qu'il se fit donner; et il sut persuader à ceux qui avaient moins de modération que lui qu'il était de la bonne politique de renvoyer la vengeance à un autre temps. Un fort, honoré du nom d'Isabelle, fut construit aux bords de l'Océan, et celui de Saint-Thomas sur les montagnes de Cibao, où les insulaires ramassaient dans des torrens la plus grande partie de l'or qu'ils faisaient servir à leur parure, et où les conquérans se proposaient d'ouvrir des mines.

Pendant qu'on était occupé de ces travaux, les vivres apportés d'Europe avaient été consommés ou s'étaient corrompus. La colonie n'en avait pas assez reçu de nouveaux pour remplir le vide ; et ses habitans nobles, roturiers ou prêtres, également mécontens d'avoir été réduits, comme leur chef, à prêter leurs bras à la construction de leurs maisons et des édifices publics, avaient tous fièrement repoussé les invitations qui leur étaient faites de créer des subsistances.

Il fallut recourir aux naturels du pays, qui, ne cultivant que peu, étaient hors d'état de nourrir des étrangers qui, quoique les plus sobres de l'ancien hémisphère, consommaient chacun ce qui aurait suffi aux besoins de plusieurs Indiens. Ces malheureux livraient tout ce qu'ils avaient, et l'on exigeait davantage. Ces exactions continuelles les firent sortir de leur caractère, natu-

rellement timide; et tous les caciques, à l'exception de Guacanaghari, qui le premier avait reçu les Espagnols dans ses états, résolurent d'unir leurs forces pour briser un joug qui devenait chaque jour plus intolérable.

VII. Cruautés commises par les conquérans à St. Domingue. Ce qu'elles produisent.

Colomb interrompit le cours de ses découvertes pour prévenir ou pour dissiper ce danger inattendu. Quoique la misère, le climat et la débauche eussent précipité au tombeau les deux tiers de ses compagnons; quoique la maladie empêchât plusieurs de ceux qui avaient échappé à ces fléaux terribles de se joindre à lui; quoiqu'il ne pût mener à l'ennemi que deux cents fantassins et vingt cavaliers, cet homme extraordinaire ne craignit pas d'attaquer en 1495, dans les plaines de Véga-Réal, une armée que les historiens ont généralement portée à cent mille combattans. La principale précaution qu'on prit fut de fondre sur elle durant la nuit.

Les insulaires étaient vaincus avant que l'action s'engageât. Ils regardaient les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure. Les armes de l'Europe avaient augmenté leur admiration, leur respect et leur crainte. La vue des chevaux les avait surtout frappés d'admiration. Plusieurs étaient assez simples pour croire que l'homme et le cheval n'étaient qu'un seul et même animal, ou une espèce de divinité. Quand une impression de terreur n'aurait pas trahi leur courage, ils n'auraient pu faire encore qu'une faible

résistance. Le feu du canon, les piques, une discipline inconnue les auraient aisément dispersés. Ils prirent la fuite de tous côtés. Pour les punir de ce qu'on appelait leur rébellion, chaque Indien au-dessus de quatorze ans fut asservi à un tribut en or ou en coton, selon la contrée qu'il habitait.

Cet ordre de choses, qui exigeait un travail assidu, parut le plus grand des maux à un peuple qui n'avait pas l'habitude de l'occupation. Le désir de se débarrasser de ses oppresseurs devint sa passion unique. Comme l'espoir de les renvoyer au-delà des mers par la force ne lui était plus permis, il imagina, en 1496, de les y contraindre par la famine. Dans cette vue, il ne sema plus de maïs, il arracha les racines du manioc qui étaient plantées, et il se réfugia dans les montagnes les plus arides, les plus escarpées.

Rarement les résolutions désespérées sont-elles heureuses. Celle que venaient de prendre les Indiens leur fut infiniment funeste. Les dons d'une nature brute et ingrate ne purent les nourrir, comme ils l'avaient inconsidérément espéré; et leur asile, quelque difficile qu'en fût l'accès, ne put les soustraire aux poursuites d'un tyran irrité, qui, dans cette privation absolue de toutes les ressources locales, reçut par hasard quelques subsistances de sa métropole. La rage fut portée au point de former des chiens à découvrir, à dévorer ces malheureux. On a même prétendu que quelques Castillans avaient fait vœu d'en massacrer

douze chaque jour, en l'honneur des douze apôtres. Il est reçu qu'avant cet événement l'île comptait un million d'habitans. Le tiers d'une si grande population périt, en cette occasion, par la fatigue, par la faim et par le glaive.

A peine ceux de ces infortunés qui avaient échappé à tant de désastres étaient rentrés dans leurs foyers, où des calamités d'un autre genre leur étaient préparées, qu'on vit arriver dans la colonie Aguado, valet de chambre du roi Ferdinand. Il était chargé d'examiner à quel point pouvaient être fondées les plaintes qui ne cessaient de se renouveler contre Colomb. Cet intrigant subalterne, auquel les ennemis d'un étranger trop justement célèbre avaient procuré une commission au-dessus de ses espérances, entra parfaitement dans les vues de ses protecteurs. Son approche fut annoncée au son des trompettes; des honneurs exagérés lui furent rendus; l'autorité qu'il exerça excédait de beaucoup ses pouvoirs. La plus douce de ses jouissances était d'avilir le génie hardi auquel les nations devaient la connaissance d'un nouveau monde. Aux outrages journaliers qu'il lui faisait, il se permit plus d'une fois de joindre les menaces. Toute accusation contre lui était accueillie, et ce qui pouvait servir à le justifier repoussé sans ménagement. Jamais juge ne s'était montré sous un plus odieux aspect; toutes ses actions furent d'un homme vain, partial et borné.

Cet abus énorme d'une confiance inconsidérément accordée devait naturellement ramener à l'amiral la plupart de ceux que des préjugés de nation en avaient éloignés. Les choses ne se passèrent pas ainsi. Au lieu de diminuer, l'aigreur qu'on avait contre lui s'était accrue ; et, dans sa position, un voyage en Europe lui parut indispensable. Il avait de grands trésors à y porter, et il se flatta que ces moyens, trop ordinairement employés pour racheter des crimes, lui feraient enfin obtenir justice. Son espérance ne fut pas trompée. L'or, les perles, d'autres richesses qu'il offrit aux deux souverains comme un produit des possessions nouvellement ajoutées à leur empire, firent oublier ou même approuver tout le passé. La bonne Isabelle rendit à Colomb toute son estime, et l'avare Ferdinand lui-même se réconcilia un peu avec les navigations lointaines.

Les peuples ne pensèrent pas comme leurs maîtres. Le temps, qui amène la réflexion à la suite de l'enthousiasme, avait fait tomber le désir, originairement si vif, d'aller dans le Nouveau-Monde. La couleur livide de tous ceux qui en étaient revenus ; les maladies cruelles et honteuses de la plupart ; ce qu'on disait de la malignité du climat, de la multitude d'émigrés qui y avaient péri, des disettes qui s'y faisaient sentir ; la répugnance d'obéir à un étranger dont les rigueurs étaient généralement blâmées, peut-être la crainte de contribuer à sa gloire, toutes ces causes avaient

donné un éloignement invincible pour l'île espagnole aux sujets de la couronne de Castille, les seuls des Espagnols auxquels il fût alors permis d'y passer.

Il fallait pourtant des colons. L'amiral proposa de les prendre dans les prisons, de dérober des criminels à l'infamie ou à la mort pour l'agrandissement d'une patrie dont ils étaient le rebut et le fléau. Un désir immodéré de réaliser sans délai les grandes promesses qu'il avait faites lui avait inspiré ce funeste projet, et une passion impatiente de jouir le fit accepter sans réflexion par une cour où les principes d'une société bien ordonnée étaient ignorés. Quelques sages prévirent que les scélérats qu'on allait faire passer dans le Nouveau-Monde, joints aux scélérats qui s'y trouvaient déjà, y formeraient une population des plus corrompues qu'on eût jamais vues sur le globe; mais ou ils craignirent de manifester leur opinion, ou on ne fit aucun cas de leurs lumières.

Pendant les deux années que la lenteur ordinaire aux conseils de la puissance qu'il servait, que les artifices de la jalousie et de la haine retinrent forcément Colomb en Europe, l'île espagnole fut le le théâtre de divers événemens. On abandonna au nord la ville d'Isabelle, privée de tous les avantages qu'exige un établissement principal, et les habitans furent transférés au sud, sous un beau ciel, dans un pays ouvert, au milieu d'une plaine féconde, sur les bords rians de l'Ozama, près

d'un port excellent, et non loin des riches mines de Saint-Christophe, découvertes après celles de Cibao. La nouvelle cité fut appelée *San-Domingo*, nom qui ne tarda pas à devenir celui de l'île entière.

C'était un grand pas de fait; les Indiens voisins de la moderne capitale, que leur éloignement avait jusqu'alors préservés du joug, s'y soumettaient assez facilement, lorsque Roldan, chef de la justice, mécontent de n'être que la troisième personne de la colonie, déclama hautement contre Colomb, contre Barthelemi et contre Diego, ses frères, principaux dépositaires de l'autorité. Il les accusa de cruauté; il les accusa d'avarice; il les accusa d'ambition. A l'en croire, les trois Génois n'avaient fait périr tant d'Espagnols que pour s'emparer des trésors du Nouveau-Monde et y former un empire indépendant. Quelque peu de vraisemblance qu'eussent ces imputations, elles lui donnèrent assez de complices pour l'enhardir à la rébellion. L'unique précaution qu'il prit fut de s'éloigner des lieux où étaient les troupes restées fidèles à leurs drapeaux, et de se retrancher dans des défilés où elles ne pouvaient l'attaquer sans courir de très-grands dangers.

Tel était l'état des choses au retour de l'amiral dans la colonie. Les forces qui le suivaient, jointes à celles qu'il trouvait rassemblées, étaient assurément très-suffisantes pour obliger les dissidens à rentrer dans l'ordre, ou pour les écraser s'ils

se refusaient à la soumission. C'était même le seul parti convenable à prendre, au gré des esprits ardens. Son opinion ne fut pas celle de ces hommes exagérés. Outre qu'il lui répugnait de verser du sang, il devait craindre que ses soldats ne se portassent mollement à cette guerre ; qu'un grand nombre même d'entre eux, dont les mauvaises dispositions lui étaient connues, ne se rangeassent du côté des mécontens. Ces réflexions le décidèrent à tenter la voie des négociations. Ses démarches furent long-temps infructueuses. Les députés avec lesquels il était obligé de traiter s'obstinaient à regarder ses offres ou comme faites de mauvaise foi, ou comme dictées par la faiblesse. A la fin il fut convenu qu'il y aurait une amnistie générale ; que le chef de la sédition reprendrait sa place ; qu'on embarquerait pour l'Espagne ceux qui voudraient y retourner, et que, dans l'île même, il serait accordé aux autres un vaste terrain qui serait cultivé à leur profit par les Indiens qu'on s'engageait à y attacher. Telle fut l'origine de ces désastreuses commanderies qui s'établirent depuis si généralement dans toutes les contrées de l'Amérique que le fer asservit successivement à la Castille.

Tandis que l'amiral se félicitait dans le Nouveau-Monde d'avoir rétabli le calme sans tirer l'épée, les clameurs contre lui se multipliaient dans l'ancien, et le ministre des Indes lui-même appuyait de son crédit tous les ressentimens. Fer-

dinand entra en quelque sorte dans cette espèce de conjuration contre un homme qu'il n'aimait pas, et Isabelle fut de nouveau entraînée dans une démarche que son cœur désavouait. On envoya à St.-Domingue François de Bovadilla, autorisé à rechercher la conduite de Colomb; et, si elle était trouvée répréhensible, à prendre lui-même les rênes du gouvernement. C'était évidemment vouloir perdre l'accusé que de lui donner le même homme pour juge et pour successeur. Aussi cette imprudente commission n'eut-elle pas été plus tôt rendue publique, que les délations devinrent innombrables. Quoique contradictoires et invraisemblables, elles parurent suffisantes à un tribunal composé de magistrats sans honneur et sans probité. La peine de mort fut prononcée d'une voix unanime contre les trois frères, et on les envoya en Europe avec la conviction que la sentence qui venait d'être rendue y aurait une pleine exécution.

Comme c'eût été une sorte de consolation pour les malheureux d'être réunis, et qu'on ne voulait leur épargner aucun genre de supplice, ils furent embarqués sur trois navires différens. Alonzo de Valejo, commandant de celui qui portait l'amiral, et qui ne partageait pas les torts de sa nation, n'eut pas plus tôt quitté la rade où il avait mis à la voile, qu'il voulut ôter à son prisonnier les chaînes dont il était chargé. Non, non, répondit avec dignité ce grand homme, mes fers ne tomberont que par ordre de mes souverains;

partout ils me suivront ; jamais je ne les perdrai de vue, et ils descendront avec moi dans la tombe. Ce sera une preuve ajoutée à cent mille autres de la récompense ordinairement réservée aux services les plus éminens.

Après une très-courte traversée, la faible escadre mouilla à Cadix le 25 novembre 1500. Le spectacle qu'elle offrait causa plus de surprise que d'indignation. Tout intérêt fut refusé au navigateur qui avait ouvert à l'Espagne la route d'un autre hémisphère. Les préventions que la malveillance n'avait cessé de semer contre lui étouffèrent la compassion assez généralement accordée au malheur. Quoique les sentimens de la cour ne différassent vraisemblablement que peu de ceux de la multitude, elle se crut obligée à quelques démonstrations de plus. On rendit la liberté à l'amiral ; on le reçut avec distinction ; on loua son zèle ; on désavoua son exécrable oppresseur ; mais sans lui faire espérer qu'il pût être un jour rétabli dans ses dignités. Plutôt que de languir dans l'oisiveté, plutôt que de vivre dans l'humiliation, il se détermina à faire comme aventurier un quatrième voyage dans des régions qu'on pouvait dire de sa création. Après ce nouvel effort, que la malice des hommes, que le caprice des élémens ne réussirent pas à rendre inutile, il termina en 1506, à Valladolid, une carrière agitée, que la mort récente d'Isabelle lui avait ôté toute espérance de voir jamais heureuse. Quoi-

qu'il n'eût que cinquante-neuf ans, ses forces physiques étaient très-affaiblies, tandis que ses facultés morales n'avaient rien perdu de leur énergie.

Avant que Colomb eût mis à la voile pour sa dernière expédition, son tyran, ses juges, ses ennemis les plus acharnés avaient reçu l'ordre de repasser en Europe. Quoique le but apparent de cette rigueur parût être de lui donner une sorte de satisfaction, on est autorisé à penser que le gouvernement se détermina plus spécialement à cette démarche pour purger la colonie des monstres qui la dévoraient, et pour s'enrichir de leurs dépouilles. Si c'était réellement son espoir, il ne fut pas entièrement rempli. Les brigands et leurs trésors devinrent généralement, à la vue même de l'île, la proie de l'Océan irrité.

Cette terrible leçon fut perdue pour Ovando, qui succédait à Bovadilla. Trompant l'opinion qu'on avait de ses lumières, il voulut obtenir par une infatigable activité des succès que le temps seul pouvait amener. Cette ambition lui fit ordonner la construction de neuf à dix villes ou bourgades, que devaient peupler les anciens colons et les deux mille cinq cents hommes qui l'avaient suivi. Peu content d'assurer les subsistances qu'exigeait la consommation locale, il voulut créer des denrées pour l'exportation. Ayant fait réduire de la moitié au tiers, et du tiers au cinquième, les droits que percevait le fisc sur l'or que

charriaient les rivières ou qu'on arrachait aux entrailles de la terre, il poussa l'exploitation des mines au-delà de ce qu'on avait cru possible. Ces travaux étaient exécutés par les seuls Indiens, qui étaient encore obligés au service domestique.

L'oppression enfanta le désespoir; mais que peut le désespoir sans un córps robuste, sans l'énergie de l'âme, sans armes et sans discipline? Aussi les attroupemens qu'il avait formés furent-ils dissipés, quoique plus lentement, plus difficilement qu'on ne l'avait espéré. Les chefs, tous les chefs sans exception, périrent dans des tourmens inexprimables; et la nation entière, dont une partie avait jusqu'alors échappé au joug, se vit condamnée à une éternelle servitude.

Cette tyrannie convenait à Ovando, dont les volontés arbitraires ne devaient plus trouver d'opposition. Elle convenait aux Espagnols fixés dans la colonie, dont on multipliait les esclaves. Elle convenait aux courtisans, qui, sans passer les mers, obtenaient des terres et des bras qui, en leur assurant un grand revenu, n'exigeaient de leur part ni soins ni avances. Elle convenait au gouvernement, qui voyait croître chaque jour les trésors arrivés du nouveau monde. Mais la source de ces criminelles prospérités allait tarir, parce que la fatigue, la misère, le chagrin et le glaive avaient moissonné la plupart des malheureux auxquels on les devait. Une avidité insatiable imagina d'aller voler sur le continent et dans les îles

voisines d'autres sauvages pour remplacer ceux qui avaient péri.

Le peu qui restait des anciens, les nouveaux, en plus grand nombre, qu'on devait à un trop horrible brigandage, tous étaient également accouplés au travail comme des bêtes. Des verges faisaient relever ceux qui pliaient sous leurs fardeaux. Il n'y avait de communication entre les deux sexes qu'à la dérobée. Les hommes périssaient dans les mines, et les femmes dans les champs que cultivaient leurs faibles mains. Une nourriture malsaine, insuffisante, achevait d'épuiser des corps excédés de fatigue. Le lait tarissait dans le sein des mères. Elles expiraient de faim et de lassitude, pressant contre leurs mamelles desséchées leurs enfans morts ou mourans. Les pères s'empoisonnaient. Quelques-uns se pendirent aux arbres, après y avoir pendu leurs fils et leurs épouses. Leur race n'est plus. Il faut que je m'arrête ici un moment. Mes yeux se remplissent de larmes, et je ne vois plus ce que j'écris.

VIII. Navigations qui conduisent les Espagnols à la connaissance du Mexique.

Pendant que ces scènes d'horreur consommaient la ruine des premières plages envahies par les Espagnols dans le Nouveau-Monde, des aventuriers de leur nation dévastaient les grandes et petites Antilles, le continent depuis l'Orénoque jusqu'au Darien, quelques rivages de la mer du Sud. Les moins féroces d'entre eux avaient même jeté les fondemens d'un petit nombre de colonies, dont celle de Cuba était la plus florissante.

Diégo de Vélasquez, qui l'avait établie, et qui la gouvernait, conçut l'ambition de faire arborer les drapeaux espagnols dans des contrées qui ne se fussent pas encore courbées devant eux. Ses regards s'arrêtèrent sur l'Yucatan, que quelques navigateurs de sa nation avaient aperçu, mais sans y descendre. François Hernandès de Cordoue se chargea de l'expédition. Il mit à la voile le 8 février 1517 avec cent dix hommes embarqués sur trois navires, et aborda le premier mars au cap Catoche, la pointe la plus méridionale de cette grande péninsule. Dans deux combats que les Indiens lui livrèrent, il perdit le tiers de ses compagnons, et ce malheur le réduisit à regagner Cuba, où il ne tarda pas à mourir des blessures qu'il avait reçues.

Jusqu'à cette époque, l'autre hémisphère n'avait offert aux Espagnols que des sauvages nus, errans, sans industrie, sans gouvernement. Pour la première fois on venait de voir des hommes logés, vêtus, formés en corps de nation, assez avancés dans les arts pour convertir en vases les métaux précieux.

Cette découverte pouvait faire craindre des dangers nouveaux ; mais elle offrait aussi l'appât d'un butin plus riche, et deux cent quarante Espagnols se précipitèrent le 8 d'avril 1518 sur quatre vaisseaux qu'armait à ses dépens le chef de la colonie. Ils commencèrent par vérifier ce qu'avaient publié les aventuriers qui les avaient précédés,

poussèrent leur navigation plus loin vers l'ouest, et crurent apercevoir partout des traces encore plus décisives de civilisation. Souvent ils débarquèrent. Quelquefois on les attaqua très-vivement, et quelquefois on les reçut avec un respect qui tenait de l'adoration. Dans une ou deux occasions ils purent échanger contre l'or du nouvel hémisphère quelques bagatelles de l'ancien. Les plus entreprenans d'entre eux opinaient à former un établissement sur ces belles plages. Leur commandant Grijalva, trop servilement soumis peut-être à la défense qui lui en avait été faite, se refusa à leurs instances. Il préféra d'aller rendre compte des connaissances qu'il avait acquises sur l'empire du Mexique, dont il avait parcouru toutes les côtes.

Aussitôt la conquête de cette vaste et opulente région est arrêtée par Vélasquez. Le choix de l'instrument qu'il y emploiera l'occupe plus long-temps. Il craint également de la confier à un homme qui manquera des qualités nécessaires pour la faire réussir, ou qui aura trop d'élévation pour lui en rendre hommage. On le décide enfin pour Fernand Cortez, celui des colons que ses talens appellent le plus impérieusement à une entreprise difficile, mais le moins disposé par caractère à céder la gloire de ses succès et à rester dans une éternelle dépendance.

C'était un homme de condition, né en 1485 à Médellin, dans l'Estramadoure. Sa famille le des-

tinait à l'étude des lois; mais son inclination le poussa aux armes. Il devait partir pour aller apprendre la guerre en Italie sous Gonsalve de Cordoue, lorsqu'une maladie grave l'empêcha d'entrer dans la carrière qui lui était ouverte. En 1504 ses espérances se tournèrent vers Saint-Domingue, où sa parenté avec Ovando lui promettait de l'avancement. Peut-être se serait-il contenté de la fortune qu'il y avait faite, de la réputation qu'il y avait acquise, si Cuba ne lui eût offert un théâtre où son intelligence et sa valeur devaient se développer avec plus d'éclat. Ses actions parurent en effet si brillantes et si bien combinées, que les mécontens de la nouvelle colonie le chargèrent du dangereux honneur de porter à l'audience royale leurs griefs contre un trop fier et trop injuste chef. Le secret de sa mission fut pénétré, et on le condamna à porter sa tête sur un échafaud. Des sollicitations puissantes ayant obtenu que la peine de mort serait commuée en une prison perpétuelle, il fut embarqué pour aller subir son sort. Pour éviter cette destinée, il se précipita dans la mer, et regagna à travers mille périls le rivage qui l'avait vu partir. Ce courage, ou si l'on veut cette témérité, lui valut son pardon; et Vélasquez crut s'en être assez assuré par cette indulgence pour pouvoir lui confier sûrement une expédition au succès de laquelle il attachait sa gloire et son bonheur.

Les mesures hardies, fermes, sages, ardentes

que prend Cortez pour faire réussir une entreprise dont il prévoit et veut écarter les difficultés, réveillent toutes les inquiétudes d'un gouverneur naturellement trop ombrageux. On le voit occupé, d'abord en secret, et publiquement ensuite, du projet de retirer une commission importante, qu'il se reproche d'avoir inconsidérément donnée. Repentir tardif. Avant que soient achevés les arrangemens imaginés pour retenir la flotte composée de onze très-petits bâtimens, elle a mis à la voile, le 10 février 1519, avec cent neuf matelots, cinq cent huit soldats, seize chevaux, treize mousquets, trente-deux arbalètes, un grand nombre d'épées et de piques, quatre fauconneaux, et dix pièces de campagne.

Ces moyens d'invasion, tout insuffisans qu'ils pourront paraître, n'étaient pas même fournis par la couronne, qui ne contribuait alors que de son nom aux découvertes qu'on tentait, aux établissemens qui s'y formaient. C'étaient les particuliers qui concevaient les plans d'agrandissement, qui les dirigeaient par des combinaisons bien ou mal réfléchies, qui les exécutaient à leurs dépens. La soif de l'or et l'esprit de chevalerie, qui n'était pas éteint encore, excitaient principalement la fermentation. Ces deux aiguillons faisaient également accourir au Nouveau-Monde des hommes de la première et de la dernière classe de la société, des brigands qui ne respiraient que le pillage, et des esprits exaltés qui

croyaient voler à la gloire. C'est pourquoi la trace de ces premiers conquérans fut marquée par tant de forfaits et par tant d'actions extraordinaires; c'est pourquoi leur cupidité fut si atroce et leur vaillance si gigantesque.

Cortez relâcha d'abord à l'île de Cozumel, où un heureux hasard lui amena l'Espagnol d'Aguilar, qui, jeté par la tempête sur une côte éloignée, avait erré huit ans dans ces régions. Il continua sa navigation vers la grande rivière à laquelle Grisjalva s'était permis de donner son nom. Loin d'y trouver l'accueil que son prédécesseur y avait reçu, les habitans en parurent déterminés à l'empêcher de prendre terre. Inutilement il envoya d'Aguilar, qui entendait leur langue, pour assurer que ses intentions n'avaient rien d'hostile, d'innombrables flèches lancées des canots et du rivage sur la flotte l'avertirent que les dispositions des peuples étaient entièrement changées. Son artillerie dissipa deux fois ces faibles Indiens, et lui ouvrit Tabasco, leur bourgade principale. Ses canons lui servirent encore à mettre en déroute une nombreuse armée qui s'était très-rapidement formée. Trois défaites consécutives persuadèrent au cacique du pays qu'il était temps de procurer la paix à ses sujets. Il l'obtint en reconnaissant les rois de Castille pour ses souverains, en livrant aux instrumens de leurs victoires de l'or, des vivres, des vêtemens, une vingtaine de femmes destinées à les servir et à leur préparer le maïs le

seul grain alors connu dans le Nouveau-Monde.

Ce succès ne toucha que peu Cortez, qui se sentait appelé à de plus hautes destinées. Son impatience ne tarda pas à être satisfaite. Quelques jours d'une navigation facile le portèrent au mois d'avril sur les côtes du Mexique. A peine avait-il jeté l'ancre entre l'île Saint-Jean d'Ulua et le continent, que deux pirogues abordèrent la flotte. Ceux qui les montaient se dirent envoyés par le gouverneur et par le général de la province pour s'informer du motif qui avait amené tant de vaisseaux sur ces rivages, et pour leur offrir les secours dont ils pourraient avoir besoin pour s'en éloigner. Leur discours ne fut pas compris, et l'on allait les renvoyer sans réponse lorsque Marina, l'une des femmes obtenues à Tabasco, s'offrit pour interprète. Elle rendit en yucatan ce qu'ils avaient dit, et d'Aguilar, qui entendait cet idiome, le traduisit en castillan. Cortez se vit alors en état de s'expliquer, et assura les députés que bientôt leurs maîtres seraient instruits de ses intentions. Le débarquement eut lieu le lendemain; et un camp fortifié à la hâte reçut le même jour les troupes, les chevaux et l'artillerie.

IX. Les Espagnols abordent au Mexique.

Pilpatoé et Teutilé, les deux personnages importans au nom desquels les premières paroles avaient été portées, ne se firent pas attendre. Cortez les reçut à la tête de son armée, et leur signifia qu'il était chargé par le plus grand mo-

narque de l'Orient de communiquer au puissant monarque du Mexique des secrets très-intéressans pour les deux empires; qu'il lui serait impossible de remplir sa mission ailleurs qu'à la cour, et qu'il s'attendait à y trouver les égards dus au représentant d'un prince qui n'avait pas son égal au monde. La connaissance de son arrivée, de ses prétentions et de ses forces, parvint très-rapidement à la capitale, quoique éloignée de soixante-dix à quatre-vingts lieues. Dans cette vaste domination, des courriers placés de distance en distance instruisaient en moins de rien le ministère de ce qui se passait dans les provinces les plus reculées. Leurs dépêches consistaient en des toiles de coton où étaient représentées les différentes circonstances des affaires qui méritaient l'attention du gouvernement. Les figures étaient entremêlées de caractères hyéroglyphiques qui suppléaient à ce que l'art du peintre n'avait pu exprimer.

On devait s'attendre qu'un souverain que sa valeur avait élevé au trône, dont l'ambition avait asservi d'immenses contrées, qui avait une milice nombreuse et aguerrie, ferait attaquer sans perdre un moment, ou attaquerait lui-même une poignée d'aventuriers qui osaient infester ses états de leurs brigandages, et ne craignaient pas même de montrer à découvert le projet qu'ils avaient de lui dicter la loi. Il n'en fut pas ainsi, et les Espagnols, toujours invinciblement poussés vers le

merveilleux, cherchèrent dans un miracle l'explication d'une conduite si visiblement opposée au caractère de Montézuma, si peu assortie aux circonstances où il se trouvait. Les écrivains de cette superstitieuse nation ne craignirent pas de publier, à la face de l'univers, qu'un peu avant la découverte du Nouveau-Monde on avait annoncé aux Mexicains que bientôt il arriverait du côté de l'Orient un peuple invincible qui vengerait d'une manière à jamais terrible les dieux irrités par les plus horribles crimes, par celui en particulier que la nature repousse avec le plus de dégoût, et que cette prédiction fatale avait seule enchaîné les talens du monarque. Ils crurent trouver dans cette imposture le double avantage de justifier leurs usurpations et d'associer le ciel à leurs cruautés. Une fable si grossière trouva long-temps des partisans dans les deux hémisphères, et cet aveuglement n'est pas aussi surprenant qu'on le pourrait croire. Quelques réflexions pourront en développer les causes.

D'anciennes révolutions dont l'époque est inconnue ont bouleversé la terre, et l'astronomie nous montre la possibilité de ces catastrophes, dont l'histoire physique et morale du monde offre une infinité de preuves incontestables. Un grand nombre de comètes se meuvent dans tous les sens autour du soleil. Loin que les mouvemens de leurs orbites soient invariables, ils sont sensiblement altérés par l'action des planètes. Plusieurs

de tous les malheurs dont on ignore la cause; et de simples rapports de situation entre des planètes ont pour l'esprit humain, qui a toujours cherché dans les ténèbres l'origine du mal, une influence immédiate et nécessaire sur toutes les révolutions qui les suivent ou les accompagnent.

Mais les événemens politiques, comme les plus intéressans pour l'homme, ont toujours eu à ses yeux une dépendance très-prochaine du mouvement des astres. De là les fausses prédictions et les terreurs qu'elles ont inspirées; terreurs qui ont toujours troublé la terre, et dont l'ignorance est tout à la fois le principe et la mesure.

Que Montézuma fût ou ne fût pas atteint de cette maladie de l'esprit humain généralement répandue dans sa nation, la plus superstitieuse du Nouveau-Monde, il paraît prouvé que l'arrivée et les prétentions des Espagnols lui causèrent de vives inquiétudes. Il espéra sortir d'embarras en leur envoyant des présens d'un très-haut prix, et en leur faisant dire que les circonstances ne lui permettaient pas de les admettre en sa présence. Ses dons furent reçus avec respect; mais ce respect n'apporta aucun changement aux volontés que ces formidables étrangers avaient d'abord manifestées. Inutilement les plus grands trésors leur furent prodigués à plusieurs reprises pour les faire changer de résolution, ils continuèrent à toujours soutenir que des ambassadeurs n'avaient jamais été renvoyés sans avoir obtenu audience.

On se flatta que la faim pourrait surmonter une obstination que l'or n'avait pu vaincre, et l'on cessa de fournir à leur subsistance. Ce nouvel expédient parut d'abord avoir quelque succès, et il en faut dire la raison.

Parmi les soldats espagnols il s'en trouvait qui regardaient comme extravagant l'espoir de renverser avec le peu de forces qu'on avait un trône aussi solidement fondé que l'était celui du Mexique. La diminution des vivres, dont même la source pouvait bientôt entièrement tarir, les confirma de plus en plus dans l'opinion où ils étaient qu'ils seraient tous un peu plus tôt un peu plus tard la victime d'une entreprise téméraire. Dans leur découragement, ils députèrent un d'entre eux au général pour lui annoncer la résolution où ils étaient de retourner sans délai à Cuba. Sur-le-champ Cortez fit publier que l'armée se disposât à s'embarquer le lendemain. Cette précipitation apparente devait avoir des suites favorables, et il le savait bien.

A peine l'ordre du départ fut-il devenu public, qu'accoururent à la tente du général ceux qui n'étaient pas entrés dans un complot que la lâcheté et la malveillance avaient seules pu, disait-on, former. Leur indignation était extrême. Une retraite exécutée avant d'avoir tiré l'épée leur paraissait devoir imprimer sur leur nation un opprobre ineffaçable, et c'était le comble de l'injustice de les priver du prix de leurs fatigues au

moment même où ils en allaient recueillir le fruit. Ils paraissaient déterminés à choisir un nouveau chef, si celui qui leur avait été donné refusait de les conduire à la gloire et à la fortune.

Ce langage parut étonner Cortez, quoique lui-même l'eût fait dicter par ses confidens. Il protesta que c'était avec la plus grande répugnance qu'il avait pris la résolution qui excitait tant de murmures; qu'il n'avait abandonné ses projets que parce qu'on l'avait assuré que le vœu général des troupes exigeait ce sacrifice; que leur noble indignation le détrompait d'une funeste erreur où il s'était laissé entraîner trop aisément; qu'il allait hâter les préparatifs qu'exigeait une entreprise dont leur valeur assurait le succès, et qu'il ne laisserait pas languir leur impatience. Des expressions qui rendaient si bien les sentimens dont la plupart des cœurs étaient pénétrés furent entendues, recueillies, et répétées avec un enthousiasme qui ressemblait à de l'ivresse. Ceux même qui ne partageaient pas le commun délire affectèrent plus de joie que les autres, parce qu'ils avaient des torts à cacher ou à faire oublier.

Cette circonstance parut favorable à Cortez pour se procurer une autorité plus étendue et mieux affermie que celle dont jusqu'alors il avait joui. Dans cette vue, il proposa d'établir dans la colonie de la Véra-Cruz, qu'on venait de fonder, une juridiction municipale semblable à celles qui se voyaient dans toutes les villes de la métropole.

Les magistrats qui devaient la conduire n'eurent pas été plus tôt choisis, qu'il parut à leur tribunal. « La commission que vous m'avez vu remplir, « leur dit-il, je la tenais de Vélasquez, et encore « fut-elle presque aussitôt révoquée qu'accordée. « C'est à vous, et à vous seuls, dépositaires du « pouvoir souverain, qu'il appartient de conférer « des dignités. Je mets à vos pieds celle dont j'ai « bien ou mal rempli les fonctions, et vous as- « sure que je serai content, dans quelque rang que « vous jugiez à propos de me placer. Comme sol- « dat, je combattrai avec autant de zèle que je « l'ai fait comme général. Si, dans le métier des « armes, c'est en obéissant qu'on apprend à com- « mander, il se trouve aussi des occasions sans « nombre où il faut avoir commandé pour sentir « la nécessité de l'obéissance ». La délibération du conseil ne dura que peu. D'une voix unanime il conféra la disposition absolue du civil et du militaire à un homme dont la conduite venait de beaucoup ajouter à l'idée qu'on avait de lui. Cet heureux et sage choix trouva pourtant des contradicteurs. Les plus emportés d'entre eux furent punis, mais avec tant de modération, et ensuite pardonnés de si bonne grâce, qu'ils ne tardèrent pas à devenir les amis les plus fidèles de celui dont ils avaient blâmé l'élévation.

Tout paraissait soumis lorsque Cortez fut averti que quelques-uns de ceux qui lui étaient contraires méditaient d'aller avertir Vélasquez de ce

qui s'était passé contre ses intérêts, et de l'instruire que toutes les richesses acquises jusqu'alors dans le Mexique avaient été envoyées en Europe dans la vue de faire détacher de sa juridiction une si opulente partie du Nouveau-Monde. Cette connaissance le confirma dans le projet qu'il avait formé de détruire la flotte pour qu'il ne restât aux troupes à ses ordres d'espoir que dans la victoire. Ses confidens adoptèrent sans balancer un plan si magnanime. Ils publièrent que tous les navires étaient pourris, et ne devaient pas tarder à couler bas. Soit conviction, soit séduction, les gens de mer confirmèrent cette opinion par leur témoignage; et bientôt on débarqua les voiles, les cordages, les ferremens, tout ce qui quelque jour pouvait être utile. Il ne restait plus qu'à faire échouer les bâtimens; et ce dernier acte d'un héroïsme admiré depuis trois siècles ne se fit pas attendre.

La plupart des obstacles qui depuis trois ou quatre mois retenaient dans une inaction apparente l'armée entière sur les côtes se trouvaient levés. Par le ministère de Marina, qu'un heureux hasard avait donné aux Espagnols pour les guider dans leurs conquêtes pour les consoler dans leurs anxiétés, pour les encourager dans leurs malheurs, Cortez avait acquis quelque connaissance de la région qu'il voulait asservir. Son premier établissement était assez bien fortifié pour braver les attaques des aborigènes, et quelques bour-

gades voisines qui s'étaient volontairement données, ne devaient pas laisser manquer d'alimens ce poste important. Deux cantons moins bornés, qui s'étaient mis sous sa protection, lui offraient toutes leurs forces. Dans cet état de choses, il laissa à la Véra-Cruz deux chevaux et cinquante soldats, ou faibles ou malades, aux ordres d'Escalante, dont la valeur, la prudence, la fidélité étaient généralement connues. Deux cents hommes très-vigoureux destinés à traîner son artillerie et à porter ses bagages, quatre cents guerriers les plus distingués par leur origine et leur expérience, ce fut tout ce qu'il voulut accepter du cacique de Zampoala, le plus puissant et le plus dévoué de ses alliés. Avec ce petit nombre d'auxiliaires, avec cinq cents Castillans, avec quinze chevaux, avec six pièces de campagne, le général ne craignit pas de diriger le 18 août sa marche vers la capitale d'un empire immense, qui avait cent fois plus de moyens qu'il n'en fallait pour l'arrêter ou pour le détruire.

X. Les premiers combats des Espagnols sont contre la république de Tlascala.

Sur sa route se trouvait la république de Tlascala, de tout temps ennemie des Mexicains, qui voulaient la soumettre à leur domination. Cortez, ne doutant pas qu'elle ne dût favoriser ses projets, lui fit demander passage, et proposer une alliance. Des peuples qui s'étaient interdit presque toute communication avec leurs voisins, et que ce principe insociable avait accoutumés à une défiance universelle, ne devaient pas être favo-

rablement disposés pour des étrangers dont le ton était impérieux, et qui avaient signalé leur arrivée par des insultes faites aux dieux du pays. Aussi repoussèrent-ils sans ménagement les deux ouvertures; aussi ne virent-ils pas plus tôt les Espagnols sur leur territoire, qu'ils fondirent sur eux en gens déterminés à vaincre ou à mourir. La valeur qu'ils montrèrent dans cette première action fit comprendre à Cortez que ce ne serait pas trop de toute sa science militaire pour repousser les attaques de ces hardis républicains. La circonspection la plus marquée prit aussitôt la place de l'audace qui lui était ordinaire. Il avança lentement; il choisit de bons postes; il fortifia ses camps. Ces sages mesures le firent sortir victorieux d'un grand nombre de combats et de deux batailles qu'il lui fallut livrer ou soutenir dans le court espace de treize à quatorze jours. Heureusement pour la cause qu'il défendait, les Indiens, foudroyés par son artillerie, écrasés par ses chevaux, n'avaient pour ressource que des flèches armées d'arêtes de poisson, que des piques de bois durcies au feu, qui, trop faibles pour percer les boucliers de ses soldats, ne lui en tuèrent aucun, n'en blessèrent même légèrement qu'un très-petit nombre.

Un point d'honneur qui tient à l'humanité; un point d'honneur qu'on trouva chez les Grecs au siége de Troie, qui se fit remarquer chez quelques peuples des Gaules, et qui paraît établi chez

plusieurs nations, contribua beaucoup encore à la défaite des Tlascalans. C'était la crainte et la honte d'abandonner à l'ennemi leurs blessés et leurs morts. A chaque moment, le soin de les enlever rompait les rangs et ralentissait les attaques.

La nation, peu accoutumée à tant d'humiliations, à tant d'infortunes, voulut savoir de ses prêtres les causes de ces événemens déplorables, et quels en pourraient être les remèdes. Vos ennemis, répondirent ces oracles mensongers, sont enfans du soleil. Sa présence les rend invincibles. Qu'on les attaque durant les ténèbres, et on ne les trouvera pas plus redoutables que les autres hommes.

Pleine de confiance dans les promesses de ces imposteurs, l'armée indienne se précipita la nuit suivante sur les retranchemens des Espagnols. Le feu vif et soutenu du canon et de la mousqueterie ne lui laissa pas ignorer que ses desseins avaient été pénétrés, et lui coûta plus de sang qu'aucune des défaites précédentes.

Les factions, jusqu'alors partagées sur le meilleur parti à prendre, se réunirent toutes pour la cessation des hostilités. Mais comment traiter avec des êtres d'une nature inconnue, et dont les actions avaient été alternativement atroces et magnanimes. On l'ignorait; et les harangues des ambassadeurs chargés de la négociation manifestèrent cet embarras. Si vous êtes, dirent-ils aux

Espagnols, des divinités cruelles, nous vous offrons des esclaves dont vous mangerez la chair, dont vous boirez le sang. Si vous êtes des dieux bienfaisans, acceptez des parfums; si vous êtes des hommes, voilà des viandes, voilà du pain, voilà des fruits pour vous nourrir.

Comme la paix était également désirée des deux côtés, elle fut bientôt et facilement conclue. Les Tlascalans se reconnurent tributaires de la Castille; et Cortez s'obligea à couvrir de toutes ses forces leurs personnes et leur territoire.

Une constitution politique, qu'on ne se serait pas attendu à trouver dans le Nouveau-Monde, s'était formée dans cette contrée. Le pays était partagé en plusieurs cantons, où régnaient des hommes qu'on appelait *caciques*. Ils conduisaient leurs sujets à la guerre, levaient les impôts et rendaient la justice; mais il fallait que leurs édits fussent confirmés par le sénat de Tlascala, qui était le véritable souverain. Il était composé de citoyens choisis dans chaque district par les assemblées du peuple.

Les Tlascalans avaient des mœurs extrêmement sévères. Ils punissaient de mort le mensonge, le manque de respect du fils à son père, le péché contre nature. Le larcin, l'adultère et l'ivrognerie étaient en horreur; ceux qui étaient coupables de ces crimes étaient bannis. Comme le territoire ne produisait ni sel, ni cacao, ni coton, ni or, ni argent, l'usage n'en était permis

qu'à ceux qui devaient ces objets à leur bravoure. Les lois permettaient la pluralité des femmes; le climat y portait, et le gouvernement y encourageait.

Le mérite militaire était le plus honoré, comme il l'est toujous chez les peuples sauvages ou conquérans. A la guerre les Tlascalans portaient dans leurs carquois deux flèches, sur lesquelles étaient gravées les images de leurs anciens héros. On commençait le combat par lancer une de ces flèches, et l'honneur obligeait à la reprendre.

Dans la ville, ils étaient vêtus ; mais ils se dépouillaient de leurs habits pour combattre.

On vantait leur bonne foi et leur franchise dans les traités, et entre eux ils honoraient les vieillards.

Leur pays, quoique inégal, quoique peu étendu, quoique médiocrement fertile, était fort peuplé, assez bien cultivé, et l'on y vivait heureux.

Voilà les hommes que les Espagnols ne daignaient pas admettre dans l'espèce humaine. Une des qualités qu'ils méprisaient le plus chez les Tlascalans, c'était l'amour de la liberté. Ils ne trouvaient pas que ce peuple eût un gouvernement, parce qu'il n'avait pas celui d'un seul; ni une police, parce qu'il n'avait pas celle de Madrid; ni des vertus, parce qu'il n'avait pas leur culte; ni de l'esprit, parce qu'il n'avait pas leurs opinions.

Jamais peut-être aucune nation ne fut idolâtre

de ses préjugés au point où l'étaient alors, où le sont peut-être encore aujourd'hui les Espagnols. Ces préjugés faisaient le fond de toutes leurs pensées, influaient sur leurs jugemens, formaient leur caractère. Ils n'employaient le génie ardent et vigoureux que leur a donné la nature qu'à inventer une foule de sophismes pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraison n'a été plus dogmatique, plus décidée, plus ferme, plus subtile. Ils étaient attachés à leurs usages comme à leurs préjugés. Ils ne reconnaissaient qu'eux dans l'univers de sensés, d'éclairés, de vertueux. Avec cet orgueil national, le plus aveugle qui fut jamais, ils auraient eu pour Athènes le mépris qu'ils avaient pour Tlascala. Ils auraient traité les Chinois comme des bêtes; et partout ils auraient outragé, opprimé, dévasté.

Malgré cette manière de penser si hautaine et si dédaigneuse, les Espagnols prirent avec eux six mille soldats tlascalans, qui devaient les conduire et les appuyer.

XI. Introduits dans la capitale de l'empire, les Espagnols sont obligés de l'évacuer après plusieurs événemens extraordinaires.

Avec ce secours Cortez s'avançait vers Mexico, à travers un pays abondant, arrosé, couvert de bois, de champs cultivés, de villages et de jardins. La campagne était féconde en plantes inconnues à l'Europe. On y voyait une foule d'oiseaux d'un plumage éclatant, des animaux d'espèces nouvelles. La nature était différente d'elle-même, et n'en était que plus agréable et plus riche. Un air tempéré, des chaleurs continues, mais supporta-

bles, entretenaient la parure et la fécondité de la terre. On voyait dans le même canton des arbres couverts de fleurs, des arbres chargés de fruits. On semait dans un champ le grain qu'on moissonnait dans l'autre.

Les Espagnols ne parurent point sensibles à ce nouveau spectacle. Tant de beautés ne les touchaient pas. Ils voyaient l'or servir d'ornemens dans les maisons et dans les temples, embellir les armes des Mexicains, leurs meubles et leurs personnes; ils ne voyaient que ce métal. Semblables à cet Mammona dont parle Milton, qui, dans le ciel, oubliant la Divinité même, avait toujours les yeux fixés sur le parvis qui était d'or.

Montézuma, que ses incertitudes, et peut-être la crainte de commettre son ancienne gloire, avaient empêché d'attaquer les Espagnols à leur arrivée; de se joindre depuis aux Tlascalans, plus hardis que lui; d'assaillir enfin des vainqueurs fatigués de leurs propres triomphes; Montézuma, dont les mouvemens s'étaient réduits à détourner Cortez du dessein de venir dans sa capitale, prit le parti de l'y introduire lui-même, mais après lui avoir tendu des piéges, dont le mieux ordonné coûta la vie à six mille Cholulans, malheureusement choisis pour être les instrumens des lâches vues de leur maître. Il commandait à trente princes, dont plusieurs pouvaient mettre sur pied des armées. Ses richesses étaient considérables, et son pouvoir absolu. Il paraît que ses sujets avaient

quelques connaissances et de l'industrie. Le peuple était guerrier et rempli d'honneur.

Si l'empereur du Mexique eût su faire usage de ses moyens, son trône eût été inébranlable. Mais ce prince, oubliant ce qu'il se devait, ce qu'il devait à sa couronne, ne montra pas le moindre courage, la moindre intelligence. Tandis qu'il pouvait accabler les Espagnols de toute sa puissance, malgré l'avantage de leur discipline et de leurs armes, il voulut employer contre eux la perfidie.

Il les comblait à Mexico de présens, d'égards, de caresses, et il faisait menacer Véra-Cruz. Sorti de la place avec une partie de sa garnison et quelques montagnards qui l'avaient joint, Escalante attaqua l'armée envoyée pour le combattre, et la mit en déroute. Sa victoire coûta cher. Il fut mortellement blessé, ainsi que sept de ses plus braves compagnons. Un d'entre eux tomba même vivant au pouvoir des fuyards, et on envoya sa tête à la capitale de l'empire pour détromper ceux qui persistaient à croire à l'immortalité des Espagnols.

Cortez, instruit de ce triste événement par deux Tlascalans déguisés qui lui avaient été expédiés, en fit part à ceux de ses officiers en qui il avait placé sa confiance, et les invita à méditer profondément sur le parti qu'il convenait de prendre. Les uns pensèrent qu'il fallait demander un passe-port pour se retirer. Il parut à d'autres qu'il valait mieux s'éloigner secrètement pendant la nuit. Le plus grand nombre fut d'avis d'ignorer

ce qui s'était passé, et d'attendre quelque circonstance favorable pour sortir de l'embarras où l'on se trouvait.

Aucune de ces opinions ne se trouva à la hauteur des pensées du général. « Il ne doit, dit-il « d'un ton imposant, il ne doit appartenir qu'à « un coup du plus grand éclat de décider de notre « destinée. Nous irons, oui, nous irons arrêter « l'empereur jusque sur son trône, et le conduirons dans le quartier que nous occupons. C'est « la résolution la plus facile, la plus sûre, la plus « utile, la plus honorable à laquelle nous puissions nous arrêter. Dans la crainte d'être poignardé, Montezuma ne fera point de résistance. « Le peuple étonné ne hasardera aucun mouvement en sa faveur. L'importance de l'otage fera « notre sûreté. Sous son nom, nous deviendrons « les arbitres du gouvernement. L'idée déjà établie que nous sommes des êtres supérieurs au « reste du genre humain sera de plus en plus « confirmée. « Ce discours entraîna tous les suffrages, et les mesures pour le succès furent si habilement combinées, que tout se passa comme on l'avait prévu.

A peine le souverain de tant de vastes états avait-il été ainsi dégradé, qu'il lui fallut livrer à ses geôliers ceux de ses lieutenans qui leur avaient fait la guerre. Un tribunal espagnol condamna ces malheureux aux flammes, et ils subirent leur sentence dans la capitale même de l'empire, aux

yeux d'une multitude immense, saisie d'étonnement, d'effroi et d'horreur. Cortez, qui, avant cet acte d'insolence et de barbarie, avait fait charger l'empereur de chaînes, se rendit sans perdre un moment auprès de lui. Les imposteurs qui vous avaient accusé d'être le premier auteur de leur crime sont enfin punis, lui dit-il. Vous avez confondu la calomnie en vous soumettant à une mortification de quelques heures. Vos fers sont rompus, et vous rentrerez dans votre palais quand il vous plaira. L'offre ne fut pas acceptée, et celui qui la faisait avait pris des mesures sûres pour qu'on n'en profitât pas.

Il restait à l'infortuné Montezuma une dernière humiliation à essuyer, et elle ne se fit pas attendre. L'ambition de ses oppresseurs était de le rendre vassal de la Castille. C'était une proposition délicate à faire. On lui fit insinuer par Marina que c'était le seul moyen de se débarrasser des orgueilleux étrangers qui l'abreuvaient de tant d'opprobres. Il se laissa prendre au piége. Lui-même offrit ce que vraisemblablement on n'aurait jamais osé lui demander. L'hommage de sa couronne fut fait avec une solennité qui pouvait le faire regarder comme un acte national ; et pour premier tribut, il livra tout l'or qui se trouvait dans ses trésors, tout celui que ses courtisans y purent joindre.

Au milieu de ces succès, on apprend que Narvaès vient d'arriver de Cuba avec huit cents fan-

tassins, avec quatre-vingts chevaux, avec douze pièces de canon, pour prendre le commandement de l'armée et pour exercer des vengeances. Ces forces étaient envoyées par Vélasquez, mécontent que des aventuriers, partis sous ses auspices, eussent renoncé à toute liaison avec lui, qu'ils se fussent déclarés indépendans de son autorité, et qu'ils eussent envoyé des députés en Europe pour obtenir la confirmation des pouvoirs qu'ils s'étaient arrogés eux-mêmes. Quoique Cortez n'ait que deux cent cinquante hommes, il marche à son rival : il le combat, le fait prisonnier, oblige les vaincus à mettre bas les armes, puis les leur rend en leur proposant de le suivre. Il gagne leur cœur par sa confiance et sa magnanimité. Les soldats se rangent sous ses drapeaux, et avec eux il reprend, sans perdre un moment, la route de Mexico, où il n'avait pu laisser que cent cinquante Espagnols qui, avec les Tlascalans, gardaient étroitement l'empereur.

Il y avait des mouvemens dans la noblesse mexicaine, qui était indignée de la captivité de son prince ; et le zèle indiscret des Espagnols qui, dans une fête publique en l'honneur des dieux du pays, renversèrent les autels et massacrèrent les adorateurs et les prêtres, avait fait prendre les armes au peuple.

Les Mexicains avaient des superstitions barbares, et leurs prêtres étaient des monstres qui faisaient l'abus le plus affreux du culte abomi-

nable qu'ils avaient imposé à la crédulité de la nation. Elle reconnaissait, comme tous les peuples policés, un être suprême, une vie à venir, avec ses peines et ses récompenses ; mais ces dogmes sublimes étaient mêlés d'absurdités qui les rendaient incroyables.

Dans la religion du Mexique, on attendait la fin du monde à la fin de chaque siècle, et cette année était dans l'empire un temps de deuil et de désolation.

Les Mexicains invoquaient des puissances subalternes, comme les autres nations en ont invoqué sous le nom de *génies*, de *camis*, de *manitous*, d'*anges*, de *fétiches*. La moindre de ces divinités avait ses temples, ses images, ses fonctions, son autorité particulière, et toutes faisaient des miracles.

Ils avaient une eau sacrée dont on faisait des aspersions. On en faisait boire à l'empereur. Les pèlerinages, les processions, les dons faits aux prêtres étaient de bonnes œuvres.

On connaissait chez eux des expiations, des pénitences, des macérations, des jeûnes.

Quelques-unes de leurs superstitions leur étaient particulières. Tous les ans ils choisissaient un esclave. On l'enfermait dans le temple ; on l'adorait ; on l'encensait, et on finissait par l'égorger en cérémonie.

Voici encore une superstition qu'on ne trouvait pas ailleurs. Les prêtres pétrissaient en cer-

tains jours une statue de pâte qu'ils faisaient cuire. Ce jour-là une foule innombrable de peuple se rendait dans le temple. Les prêtres découpaient la statue ; ils en donnaient un morceau à chacun des assistans, qui le mangeait, et se croyait sanctifié après avoir mangé son dieu.

Il vaut mieux manger des dieux que des hommes ; mais les Mexicains immolaient aussi des prisonniers de guerre dans le temple du dieu des batailles. Les prêtres, dit-on, mangeaient ensuite ces prisonniers, et en envoyaient des morceaux à l'empereur et aux principaux seigneurs de l'empire.

Quand la paix avait duré quelque temps, les prêtres faisaient dire à l'empereur que les dieux avaient faim ; et, dans la seule vue de faire des prisonniers, on recommençait la guerre.

A tous égards, cette religion était atroce et terrible ; toutes ses cérémonies étaient lugubres et sanglantes. Elle tenait sans cesse l'homme dans la crainte. Elle devait rendre les hommes inhumains, et les prêtres tout-puissans.

On ne peut faire un crime aux Espagnols d'avoir été révoltés de ces absurdes barbaries ; mais il ne fallait pas les détruire par de plus grandes cruautés ; il ne fallait pas se jeter sur le peuple assemblé dans le premier temple de la ville, et l'égorger ; il ne fallait pas assassiner les nobles pour les dépouiller.

Ces barbaries mirent les armes à la main des

Mexicains, et occasionnèrent plusieurs combats plus ou moins sanglans. La nouvelle en était parvenue à Cortez ; et quand même il n'en aurait pas été instruit, ce qu'il remarqua sur sa route, ce qu'il aperçut au voisinage de la capitale lui en aurait fait naître le soupçon. Tout lui faisait craindre de trouver impraticable l'entrée de la ville, et que, pour l'empêcher d'y arriver, on n'eût rompu les digues qui y conduisaient. Si cette précaution d'une exécution facile n'eut pas lieu, ce fut vraisemblablement dans l'espoir d'exterminer à la fois tous les ennemis de la religion et de l'empire. Ainsi l'armée, victorieuse de Narvaés, put regagner sans obstacle le poste qu'elle occupait avant son départ. C'était un espace assez vaste pour contenir les Espagnols et leurs alliés, et entouré d'un mur épais avec des tours placées de distance en distance. On y avait disposé l'artillerie du mieux qu'il avait été possible; et le service s'y était toujours fait avec autant de régularité et de vigilance que dans une place assiégée ou dans le camp le plus exposé. Jamais ni le jour ni la nuit aucun officier, aucun soldat n'avait quitté sa pesante armure ; et cette sévère discipline continua tout le temps qu'on put rester dans la ville.

A peine les Espagnols commençaient à se réjouir de leur réunion, que leur quartier fut attaqué de tous les côtés. Les assaillans étaient en grand nombre, et tous transportés d'une rage

égale. Vainement l'artillerie abattait-elle des rangs entiers; ceux qui suivaient remplissaient à l'instant le vide, et étaient eux-mêmes bientôt remplacés par ceux qui avaient moins souffert. Cet emportement se soutint du matin au soir. Un succès complet paraissait devoir le couronner. Déjà le feu avait pris à quelques ouvrages, et d'autres étaient assez endommagés pour ne pas laisser craindre une grande résistance. Heureusement pour les assiégés, l'usage où étaient les naturels du pays de ne jamais combattre durant les ténèbres les décida à se retirer à l'entrée de la nuit.

Cortez était trop éclairé pour ne pas comprendre qu'une guerre défensive ne convenait pas à sa situation. Aussi ne tarda-t-il pas à ordonner ou à conduire lui-même des sorties vigoureuses. Elles étaient heureuses et très-heureuses partout où ses troupes pouvaient manœuvrer et faire usage de leurs arquebuses. Mais aussitôt qu'il leur fallait poursuivre dans les rues ceux des Mexicains qui avaient échappé au carnage, des flèches et des pierres lancées du haut des maisons les empêchaient de recueillir aucun fruit durable de leurs victoires. Rarement rentraient-elles dans leurs retranchemens sans avoir essuyé quelque perte. Dans une action seule elles laissèrent douze de leurs plus intrépides guerriers sur le champ de bataille, et en ramenèrent soixante de blessés.

La résolution où paraissaient être et où étaient

en effet les Mexicains de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang plutôt que de souffrir plus long-temps la tyrannie d'un petit nombre d'insolens étrangers, fit juger aux Espagnols qu'ils périraient infailliblement les uns après les autres, s'ils s'opiniâtraient à rester dans la capitale. La difficulté était d'en sortir sans perdre leur réputation et sans risquer leur vie. Dans la vue de sauver l'une et l'autre, ils annoncèrent à Montézuma que, l'objet pour lequel ils avaient été envoyés étant rempli, il ne leur restait que d'aller rendre compte à leur souverain du succès de leur ambassade. La valeur qu'on nous connaît, ajoutèrent-ils, serait plus que suffisante pour assurer notre retraite ; mais il ne nous convient pas de quitter le pays en ennemis. Instruisez vos peuples de nos volontés, et que l'exécution n'en soit pas troublée. L'empereur trouva l'ouverture qui lui était faite favorable à ses intérêts et dans les principes d'une justice exacte. Aussi ne balança-t-il pas à se porter pour arbitre entre ses sujets et ses oppresseurs. De bons observateurs doutèrent de l'issue de sa médiation, et voici pourquoi.

Lorsque ce prince était tombé au pouvoir des Espagnols, il avait assuré sa cour que c'était pour s'instruire des mœurs et des usages des régions orientales d'où ces hommes extraordinaires étaient arrivés, qu'il se rendait librement dans celui de ses palais qu'il leur avait assigné pour demeure.

Tout ce qui se passa depuis parut confirmer la vérité de ses premières paroles. Ses officiers lui rendaient leurs services ordinaires. Il travaillait avec ses ministres. Les conseils se tenaient régulièrement. Aucune place civile ou militaire ne restait vacante. La marche du gouvernement était toujours la même. Le chef de l'état visitait les temples, allait à la chasse, ne montrait aucune inquiétude. Les Castillans qui formaient sa garde recevaient ses ordres, et leur général paraissait lui-même plus respectueux et plus soumis qu'aucun des siens. Ces apparences ne trompaient pas les gens éclairés ; mais ils se taisaient. En parlant, ils auraient craint de se rendre odieux aux Européens, qui alors disposaient de tout, et d'offenser leur maître, qui n'aurait pas pardonné qu'on l'eût jugé capable d'avoir avili la dignité de sa couronne. La multitude fut long-temps abusée. Ses murmures commencèrent avec ses soupçons. On la vit se porter aux dernières violences aussitôt qu'il ne lui fut plus possible de douter de l'humiliation de son souverain. Elle allait livrer un nouvel assaut à l'instant même où Montézuma, avec toute la pompe qui, dans les grandes occasions, entourait le trône, se présenta sur les murailles pour parler.

A sa vue on se prosterne. Un silence profond succède à des cris tumultueux. Les armes tombent de toutes les mains. A peine les plus échauffés se permettent-ils de respirer. Mais la fureur, un

moment suspendue, ne tarde pas à se ranimer. Des traits sans nombre sont lancés sur un ancien objet d'idolâtrie devenu celui d'un mépris universel. Atteint par deux flèches et par une pierre, l'infortuné monarque tombe privé de tout sentiment. Ce spectacle glace d'effroi les timides Mexicains. Une terreur panique les saisit. Ils s'éloignent en tumulte, comme si la fuite devait les soustraire au courroux du ciel, qu'ils s'imaginent avoir provoqué en versant le sang de leur souverain. D'autres pensées occupent les Espagnols. Comme leur sort paraît attaché à la conservation de Montézuma, ils ne négligent aucun des remèdes, aucune des consolations qui peuvent contribuer à sa guérison. Tant de soins deviennent inutiles. On a le chagrin de lui voir repousser les alimens qui lui sont offerts, de lui voir déchirer l'appareil mis sur ses blessures. Il expire enfin le troisième jour, après avoir rejeté avec horreur la religion de l'Europe, et après avoir, dit-on, fait promettre à ses geôliers qu'ils le vengeraient de ses assassins.

Soit remords, soit crainte, les peuples étaient restés dans une inaction entière tout le temps que l'état de leur empereur les avait tenus dans l'incertitude. Sa mort les tira de cette espèce de langueur. Ils lui rendirent les honneurs funèbres, ils lui donnèrent un successeur, et recommencèrent les hostilités. Leur plus grande espérance était fondée sur la tour d'un temple qui dominait

le quartier de leur ennemi, et où ils avaient rassemblé ce qu'il fallait de troupes, d'armes, et de vivres pour faire une longue résistance. Cortez, qui se vit perdu, s'il ne se rendait maître d'un poste d'où l'on pouvait incendier ceux qu'il occupait, le fit attaquer sans délai par ce qu'il avait de meilleurs soldats. Les voyant repoussés jusqu'à trois fois, il se mit lui-même à leur tête, et bientôt tous les obstacles furent surmontés. Mais ce succès l'exposa à un des plus grands dangers qu'il eût jamais courus. Deux jeunes Mexicains vinrent à lui comme déserteurs. Ils mirent un genou en terre en supplians, le saisirent, et s'élancèrent, comptant le faire périr en l'entraînant avec eux. Sa force ou son adresse le débarrassèrent de leurs mains, et ils devinrent les victimes d'une entreprise généreuse et inutile.

Les Espagnols tirèrent de leur victoire tous les avantages qu'ils avaient pu s'en promettre. La brave garnison qu'ils avaient eue à combattre avait été massacrée. Les subsistances assemblées pour soutenir un siége étaient passées dans leurs magasins. Il ne restait pas pierre sur pierre à l'édifice qui leur avait causé tant d'alarmes. Cependant leur position n'était que peu améliorée, et tout leur faisait craindre qu'elle ne devînt bientôt plus fâcheuse. Pour en sortir, ils se résolurent à une retraite pour laquelle ils avaient jusqu'alors montré une répugnance invincible; mais cette espèce de fuite ne convenait pas au nouvel empereur.

Il craignit que ces étrangers, aussi adroits qu'intrépides, n'allassent soulever des provinces peu affectionnées, ne fussent joints à Tlascala par de nombreuses cohortes, ne reçussent même à travers les mers de puissans renforts de leur patrie, et que l'état ne se trouvât engagé dans une guerre plus désastreuse que celle qui le tourmentait. Ces réflexions le décidèrent à faire périr par la faim des ennemis qu'on n'avait pu vaincre; et il ordonna que tous les passages par où les vivres pourraient leur arriver fussent ou rompus, ou sévèrement gardés.

Instruits des mesures qu'on prenait contre eux, les Espagnols comprirent que leur ruine était assurée pour peu que leur départ souffrît de retardement. L'orgueil national aurait exigé qu'on se mît en marche en plein jour; mais la nuit fut préférée, parce que l'expérience avait appris que les Mexicains ne se battaient jamais dans les ténèbres. L'armée avançait sans avoir trouvé d'obstacle, lorsque la digue qui lui servait de chemin se trouva coupée. Un pont-volant, préparé contre cet accident, fut aussitôt jeté. Il ne se trouva pas assez solide pour porter l'artillerie, les chevaux, le bagage, et fut enfoncé par leur poids. Dans le temps qu'on était occupé à le dégager pour s'en servir ailleurs, les naturels, qui avaient observé en silence les mouvemens de leur ennemi, s'élevant au-dessus de leurs superstitions, fondirent avec fureur sur son arrière-garde, tandis que

d'autres naturels, s'élançant de leurs canots sur la chaussée, attaquaient non moins vivement son corps de bataille et son avant-garde. Une obscurité profonde enveloppait tous les combattans. Chacun d'eux pouvait douter si ce n'était pas un ami que ses traits allaient percer, si ce n'était pas d'un ami qu'il recevait la mort. La terre était jonchée de cadavres, les flots étaient teints de sang, qu'on s'arrachait encore les entrailles.

Si les Américains, qui avaient plus de forces qu'ils n'en pouvaient faire agir, avaient eu la précaution de jeter des troupes à l'extrémité des ponts qu'ils avaient rompus, les Européens et leurs alliés auraient tous vraisemblablement péri dans cette journée mémorable. Leur bonheur voulut que leur ennemi ne sût pas profiter de tous ses avantages, et ils arrivèrent enfin sur les bords du lac après des dangers et des fatigues incroyables. Le désordre où ils étaient les exposait encore à une entière destruction. Une nouvelle faute vint à leur secours.

L'aurore permit à peine aux Mexicains de découvrir le champ de bataille dont ils étaient restés les maîtres, qu'ils aperçurent parmi les morts un fils et deux filles de Montezuma, que les Espagnols emmenaient avec quelques prisonniers. Ce spectacle les glaça d'effroi. L'idée d'avoir massacré les enfans après avoir immolé le père était trop forte pour que des âmes faibles et énervées par l'habitude d'une obéissance aveugle pussent

la soutenir. Ils craignirent de joindre l'impiété au régicide; et ils donnèrent à de vaines funérailles un temps qui pouvait et devait être plus utilement employé.

Durant cet intervalle, l'armée battue, qui avait perdu son artillerie, ses munitions, ses bagages, son butin, cinq ou six cents Espagnols, deux mille Tlascalans, et à laquelle il ne restait presque pas un soldat qui ne fût blessé, se remettait en marche. On ne tarda pas à la poursuivre, à la harceler, à l'envelopper enfin dans la vallée d'Otumba. Le feu du canon et de la mousqueterie, le fer des lances et des épées, n'empêchaient pas les Indiens, tout nus qu'ils étaient, d'approcher, et de se jeter sur leurs ennemis avec une grande animosité. La valeur allait céder au nombre lorsque Cortez décida de la fortune de cette journée. Il avait entendu dire que dans cette partie du Nouveau-Monde le sort des batailles dépendait de l'étendard royal. Ce drapeau, dont la forme était remarquable, et qu'on ne mettait en campagne que dans les occasions les plus importantes, était assez près de lui. Il s'élance avec ses plus braves compagnons pour le prendre; l'un d'eux le saisit et l'emporte dans les rangs des Espagnols. Les Mexicains perdent courage; ils prennent la fuite en jetant leurs armes. Cortez poursuit sa marche sans obstacle, et arrive chez les Tlascalans, où la victoire qu'il venait de remporter avait fait oublier les disgrâces qui l'avaient précédée.

Il n'avait perdu ni le dessein, ni l'espérance de soumettre l'empire du Mexique; mais il avait fait un nouveau plan. Il voulait se servir d'une partie des peuples pour assujettir l'autre. La forme du gouvernement, la disposition des esprits, la situation de Mexico, favorisaient ce projet et les moyens de l'exécuter.

XII. Les Espagnols imaginent de nouveaux moyens pour subjuguer le Mexique, et ils y réussissent.

L'empire était électif, et quelques rois ou caciques étaient les électeurs. Ils choisissaient d'ordinaire un d'entre eux. On lui faisait jurer que tout le temps qu'il resterait sur le trône les pluies tomberaient à propos, les rivières ne causeraient point de ravages, les campagnes n'éprouveraient point de stérilité, les hommes ne périraient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet usage pouvait tenir au gouvernement théocratique, dont on trouve encore des traces dans presque toutes les nations de l'univers. Peut-être aussi le but de ce serment bizarre était-il de faire entendre au nouveau souverain que, les malheurs d'un état venant presque toujours des désordres de l'administration, il devait régner avec tant de modération et de sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une juste punition de ses déréglemens.

On avait fait les plus belles lois pour obliger à ne donner la couronne qu'au mérite; mais la superstition donnait aux prêtres une grande influence dans les élections.

Dès que l'empereur était installé, il était obligé de faire la guerre et d'amener des prisonniers aux dieux. Ce prince, quoique électif, était fort absolu, parce qu'il n'y avait point de lois écrites, et qu'il pouvait changer les usages reçus.

Presque toutes les formes de la justice et les étiquettes de la cour étaient consacrées par la religion.

Les lois punissaient les crimes qui se punissent partout; mais les prêtres sauvaient souvent les criminels.

Il y avait deux lois propres à faire périr bien des innocens, et qui devaient appesantir sur les Mexicains le double joug du despotisme et de la superstition. Elles condamnaient à mort ceux qui auraient blessé la sainteté de la religion, et ceux qui auraient blessé la majesté du prince. On voit combien des lois si peu précises facilitaient les vengeances particulières, ou les vues intéressées des prêtres et des courtisans.

On ne parvenait à la noblesse, et les nobles ne parvenaient aux dignités que par des preuves de courage, de piété et de patience. On faisait dans les temples un noviciat plus pénible que dans les armées; et ensuite ces nobles, auxquels il en avait tant coûté pour l'être, se dévouaient aux fonctions les plus viles dans le palais des empereurs.

Cortez pensa que dans la multitude des vassaux du Mexique il y en aurait qui secoueraient

volontiers le joug, et s'associeraient aux Espagnols.

Il avait vu combien les Mexicains étaient haïs des petites nations dépendantes de leur empire, et combien les empereurs faisaient sentir durement leur puissance.

Il s'était aperçu que la plupart des provinces détestaient la religion de la capitale, et que, dans Mexico même, les grands, les hommes riches, dans qui l'esprit de société diminuait la férocité des préjugés et des mœurs du peuple, n'avaient plus que de l'indifférence pour cette religion. Plusieurs d'entre les nobles étaient révoltés d'exercer les emplois les plus humilians auprès de leurs maîtres.

Depuis six mois Cortez nourrissait en silence ses grands projets, lorsqu'il pensa que le temps était venu de sortir de sa retraite. Sa marche vers le centre de l'empire du Mexique fut facile et rapide. Les petites nations qui auraient pu la retarder ou l'embarrasser furent toutes aisément subjuguées ou se donnèrent librement à lui. Plusieurs peuplades qui occupaient les environs de la capitale furent également forcées de subir ses lois, ou se soumirent d'elles-mêmes.

Ces premiers succès auraient dû, ce semble, ouvrir tous les cœurs à l'espérance. Il n'en fut pas ainsi. Parmi les soldats espagnols il s'en trouvait un assez grand nombre qui avaient trop bien conservé le souvenir des dangers auxquels

ils avaient si difficilemenr échappé. La crainte de ceux qu'il fallait courir encore les précipita dans le plus noir de tous les complots. Ils convinrent entre eux de massacrer leur général, et de déférer le commandement à un officier qui, abandonnant sans peine une entreprise dont un autre avait formé le plan, ne ferait aucune difficulté de les ramener au lieu où ils s'étaient embarqués. La trahison allait s'exécuter lorsque le remords conduisit un des conjurés aux pieds de Cortez. Leur chef Villefagna fut aussitôt arrêté, et livré au dernier supplice, mais après qu'on lui eut arraché une liste exacte de ses complices. Il s'agissait de dissiper les inquiétudes que cette découverte devait infailliblement causer. On y réussit en publiant que le scélérat avait déchiré le papier qui contenait le nom des coupables, et emporté au tombeau le secret d'une association si honteuse et si criminelle. Par cet heureux artifice furent conservés avec bienséance des hommes nécessaires, et qui, pour dissiper les défiances que leurs liaisons avaient pu faire naître, ne pouvaient manquer de redoubler de soumission et de courage.

Cet orage était à peine dissipé, qu'on vit s'en former un autre. Xicotencatl, qui d'abord avait commandé l'armée de Tlascala, levée pour repousser les Espagnols, conduisait alors les troupes que la république s'était déterminée à mettre sous leurs drapeaux. Soit ressentiment de ses an-

ciennes défaites, soit quelque mécontentement nouveau, il résolut de ne pas concourir au succès d'une entreprise dont le succès lui paraissait devoir couvrir de gloire son vainqueur. La douce voie de la persuasion fut en vain tentée pour le retenir au camp. Le fier Américain n'en fut que plus affermi dans son projet de désertion. Son audace se soutint à l'aspect même des forces envoyées pour le réduire, et il ne cessa de combattre qu'en cessant de vivre. A sa mort, le petit nombre de soldats de sa nation qu'il avait séduits rentrèrent dans le devoir, et leur conduite fut toujours depuis sans reproche.

L'oisiveté forcée où à cette époque languissait l'armée pouvait occasionner de nouveaux soulèvemens. Les circonstances permirent, exigèrent même qu'on la tirât de son inaction. Les observations qu'avait faites Cortez pendant son séjour à Mexico, les énormes pertes qu'il avait essuyées quand il en était sorti, tout l'avait convaincu que la prise de cette grande ville serait difficile, impossible peut-être, si l'on ne parvenait à se rendre maître des lacs qui en faisaient la force. Mais comment acquérir cet empire? Le hasard voulut qu'il se trouvât parmi les aventuriers espagnols un homme en état de rendre un si important service. Martin Lopez se chargea de construire des bâtimens tels qu'il les fallait, sans d'autres moyens que les voiles, les câbles, les ferremens conservés à la Véra-Cruz, que les bois qu'il lui fut permis

d'abattre, que le secours de quatre ou cinq charpentiers mêlés dans les troupes, que les bras de quelques Indiens moins paresseux ou moins ineptes que les autres. Au temps dont nous parlons, les matériaux, préparés à Tlascala, furent portés sous bonne escorte à Tezcuco, la seconde ville de l'empire, située sur les bords des lacs, et devenue toute espagnole. De leur rassemblement sortirent treize brigantins qui permirent de commencer le siége.

Tout à Mexico était préparé pour une résistance opiniâtre. Une alliance avec Tlascala avait paru à Quatlavaca, successeur immédiat de Montézuma, la plus sûre voie pour exterminer les Espagnols; mais jamais il ne put obtenir de la république qu'elle se déclarât contre eux, ni même qu'elle se détachât de leurs intérêts. Réduit aux moyens qui lui étaient propres, il n'en négligea aucun. Les petites nations tributaires de l'empire n'éprouvèrent plus les hauteurs qui les avaient aliénées. L'on adoucit ou l'on supprima les impôts, sous lesquels les sujets succombaient. La noblesse cessa d'être avilie par les plus vils offices. L'accès auprès du trône devint facile à tous les ordres de la société. Les fortifications détruites furent réparées, et de nouvelles mieux entendues s'élevèrent. Les arsenaux se remplirent d'armes et les magasins de vivres. La milice, plus nombreuse et plus régulièrement exercée, se forma aux évolutions. Des poignards arrachés

à l'ennemi dans des combats précédens, furent attachés à de longues piques pour repousser la cavalerie, qui portait le désordre et le carnage dans tous les rangs. La petite vérole, qui pour la première fois se montrait dans cette partie du Nouveau-Monde, emporta un prince si digne de régner; mais il fut remplacé par Guatimosin, qui, quoique jeune encore, se livra aux soins du gouvernement avec autant d'assiduité que son prédécesseur, et même plus utilement, parce qu'il avait à un plus haut degré que lui la confiance et l'amour des peuples.

Des montagnes, dont la plupart avaient mille pieds d'élévation, entouraient une plaine d'environ quarante lieues, qui depuis quelques mois était le théâtre de la guerre. La majeure partie de ce vaste espace était occupée par deux lacs qui communiquaient ensemble. A l'extrémité septentrionale du plus étendu s'élevait dans quelques petites îles la plus considérable cité qui existât dans le nouvel hémisphère avant que les Européens l'eussent découvert. On y arrivait par trois chaussées plus ou moins longues, mais toutes larges et solidement construites. Les habitans des rivages trop éloignés de ces grandes voies s'y rendaient sur leurs canots.

La ville, entourée d'eau salée, en recevait de douce par un aquéduc qui s'étendait depuis ses murailles jusqu'aux hauteurs de Chapultepèque. Cortez jugea convenable de commencer le siége

par la destruction des tuyaux qui formaient la communication. Ses lieutenans exécutèrent ses ordres après avoir dissipé les troupes envoyées pour s'y opposer. Alors les assiégés furent réduits à une boisson malsaine, ou, pour s'en procurer une plus salubre, obligés d'employer des forces qui auraient servi ailleurs utilement.

L'attaque régulière de la place suivit de près ce premier succès. Cortez comptait alors sous ses drapeaux huit cent dix-huit fantassins, et quatre-vingt-six cavaliers européens successivement arrivés de Cuba, de la Jamaïque, de Saint-Domingue, des Canaries, de la Castille, et que des motifs divers avaient attirés ou fixés auprès de lui. Il avait dix-sept pièces d'artillerie de différens calibres, avec les armes et les munitions qu'exigeaient ses grands projets. Cent mille Américains, impatiens de venger d'anciennes injures, s'étaient rendus dans son camp. Ces troupes formèrent trois divisions, chacune composée de cent cinquante Espagnols de pied, de vingt-huit ou trente chevaux, de trente mille auxiliaires, et pourvue d'une ou deux pièces de campagne. Sandoval, qui commandait la première, devait agir sur la chaussée de Tezcuco ; Alvarado, qui conduisait la seconde, sur la chaussée de Tacuba ; et Olid, à laquelle la troisième obéissait, sur la chaussée de Gayoacan. Toutes, par des marches parallèles et bien combinées, devaient, s'il était possible, arriver dans le même temps aux

portes de Mexico où aboutissaient les chaussées.

Le poste du général était partout. Indépendamment des opérations militaires qu'il dirigea toujours jusque dans les moindres détails, il lui fallait, par des caresses adroitement ménagées, exciter l'indolence si naturelle aux Américains; contenir par des règlemens sévères les peuples qu'il avait séduits ou entraînés; rendre dociles à sa voix, aux signaux, aux évolutions, des combattans qui n'étaient pas formés à la discipline; maintenir une harmonie imperturbable entre des hommes divisés de temps immémorial par des antipathies nationales; pourvoir à la subsistance d'une très-nombreuse armée dans une contrée ravagée, dépouillée, épuisée. Malgré des soins si multipliés, il crut devoir s'embarquer sur la flottille, après avoir placé sur chacun des grossiers bâtimens qui la formaient vingt-cinq Espagnols, un plus grand nombre de soldats auxiliaires, douze rameurs indiens, et un canon. Quatre mille pirogues s'avancèrent pour l'attaquer. Un calme profond qui régnait alors leur laissait quelque espoir de succès. Mais bientôt une brise, enflant les voiles des brigantins, les poussa sur ces faibles canots, qui, écrasés par ces masses relativement énormes, furent la plupart engloutis ou mis en pièces, tandis que ceux qui avaient échappé à ce malheur voyaient périr leurs défenseurs par le fer ou par le feu de l'ennemi. Le reste, épouvanté, se retira en désordre dans les lieux dont on était parti.

Voyant sa domination imperturbablement établie sur le lac, Cortez vola au secours de ceux de ses lieutenans qui étaient le plus pressés sur les chaussées, et, après avoir amélioré leur situation, attacha à chacun des corps à leurs ordres une partie de ses forces navales, dont il avait formé trois petites escadres destinées à agir séparément, ou à se réunir selon les circonstances. Ces dispositions faites, il se mit à la tête de ses meilleures troupes, et par d'heureuses combinaisons arriva aux portes de la capitale, où il franchit quelques-unes des tranchées, détruisit plusieurs des fortifications qui les couvraient. L'impossibilité de surmonter d'autres obstacles qu'on lui opposa rendit la retraite nécessaire ; mais elle était devenue plus que difficile. Julien de Aldereto, chargé de la garde d'un poste qui devait l'assurer, n'avait pas trouvé cette fonction assez honorable ou assez lucrative, et l'avait quittée pour aller cueillir des lauriers ou partager un butin qui devaient illustrer et enrichir ses compagnons. Les Mexicains remarquèrent cette faute énorme, et la mirent à profit. Beaucoup d'entre eux se rendirent par des voies détournées au lieu abandonné, et s'y formèrent avec plus d'art qu'ils n'en avaient montré jusqu'alors. Attaquée par-devant, combattue par-derrière, inquiétée sur ses flancs, l'armée, qui se retirait, put se croire sans ressource. La terreur précipita ses auxiliaires dans une ouverture qui occupait toute la largeur de la digue, et ils y

périrent par milliers. Les Espagnols montrèrent plus de fermeté; mais la plupart furent plus ou moins dangereusement blessés. Plusieurs trouvèrent la mort dans cette mémorable action. Quarante même tombèrent vivans au pouvoir du vainqueur.

Le sang des malheureux prisonniers coula sur les autels. Leurs têtes furent envoyées dans les villes les plus importantes, comme un témoignage éclatant de la victoire qu'on venait de remporter. Le dieu de la guerre déclara par l'organe de ses ministres qu'apaisé par les holocaustes qui venaient de lui être offerts, il exterminerait en moins de huit jours les ennemis de ses vrais adorateurs, et que la paix, le bonheur, allaient régner d'une extrémité de l'empire à l'autre. Cet oracle trouva une foi entière. Les provinces restées fidèles à Guatimosin lui envoyèrent de nouveaux secours. Celles qui avaient vu d'un œil passif ses infortunes sortirent de leur indifférence. Quelques-unes qui s'étaient déclarées contre lui rentrèrent dans la soumission. Les Indiens même auxiliaires des Espagnols, qui avaient des superstitions semblables à celles des Mexicains, et qui ne croyaient pas moins obstinément qu'eux à l'infaillibilité des prêtres, désertant les étendards sous lesquels ils avaient jusqu'alors combattu, abandonnèrent à leur mauvais sort des alliés dont la ruine leur paraissait si assurée et si prochaine.

Cortez, instruit des motifs de cette défection

générale, députa aux fugitifs le petit nombre de leurs officiers qui, préférant l'honneur à la vie, avaient persévéré dans leurs premiers engagemens. Ils devaient inviter leurs soldats à suspendre leur marche jusqu'à l'époque fixe et peu éloignée où ils pourraient juger si c'était à de vraies ou à de fausses prédictions qu'ils avaient cédé. La demande parut raisonnable, et l'on s'arrêta où l'on était. Au terme annoncé, il se trouva que les Espagnols, quoique attaqués sans relâche, quoique privés de toute assistance étrangère, n'avaient éprouvé aucun malheur. L'illusion fut alors dissipée; et les déserteurs, honteux de leur crédulité, rentrèrent au camp avec plus de célérité encore qu'ils n'en étaient depuis peu sortis. Ils ne tardèrent pas à être joints par des milliers d'Indiens qui n'en avaient jamais approché, et que les impostures sacerdotales y poussaient.

Le siége fut repris, mais sur un nouveau plan. Dans le premier, les Espagnols, impatiens d'acquérir, impatiens de jouir, avaient pensé pouvoir s'écarter sans inconvénient de la méthode usitée dans l'attaque des places fortes. Leurs travaux se réduisaient à rétablir les ponts qu'ils trouvaient rompus, à combler les tranchées qu'ils trouvaient creusées, à détruire les retranchemens qu'ils trouvaient élevés sur leur route. Quelquefois ils ne surmontaient qu'une partie des obstacles qu'on leur opposait, et quelquefois ils arrivaient en douze heures aux portes de la cité, dont le plus ardent

de leurs désirs était de se voir en possession. Quel que fût l'événement, ils étaient réduits à regagner chaque soir leurs camps, placés à l'extrémité des trois chaussées, dans l'espoir de s'y procurer un peu de repos. Les Mexicains ne manquaient jamais de recouvrer la nuit les postes qui leur avaient été enlevés pendant le jour. Un mois s'était écoulé sans que les assaillans, affaiblis par leurs pertes, eussent obtenu aucun avantage permanent.

Le vice de ce système frappa Cortez. La circonspection lui parut devoir remplacer l'audace. Il prit le parti d'aller pas à pas, et de ne se porter en avant qu'après avoir mis hors d'insulte, par les bras de ses auxiliaires, les postes dont il s'était emparé avec une plus grande ou une moindre effusion de sang. Cette manière de faire la guerre, inconnue dans le Nouveau-Monde, étonna les Mexicains sans les abattre. Cinquante mille des innombrables défenseurs accourus au secours de leurs dieux et de leur empire avaient péri par le fer ou par le feu; la famine faisait tous les jours des ravages inexprimables; des maladies contagieuses moissonnaient ceux qui avaient échappé au glaive et à la disette; l'ennemi était parvenu au centre de leur capitale, qu'ils ne songeaient pas encore à céder. Tous consentirent à s'ensevelir sous les ruines de leurs temples et de leurs maisons, pourvu que leur magnanime maître s'éloignât pour aller couvrir les provinces. Dans la

vue de faciliter cette retraite, quelques ouvertures de paix furent faites; mais cette noble ruse n'eut pas le succès qu'elle méritait, et un brigantin s'empara du canot où était le généreux et infortuné monarque. Un financier espagnol imagina que Guatimosin avait des trésors cachés; et, pour le forcer à les déclarer, il le fit étendre sur des charbons ardens. Son favori, exposé à la même torture, lui adressait de tristes plaintes : *Et moi*, lui dit l'empereur, *suis-je sur des roses?* mot comparable à tous ceux que l'histoire a transmis à l'admiration des hommes. Les Mexicains le rediraient à leurs enfans, si quelque jour ils pouvaient rendre aux Espagnols supplice pour supplice, noyer cette race d'exterminateurs dans la mer ou dans le sang. Ce peuple aurait peut-être les actes de ses martyrs, les annales de ses persécutions. On y lirait sans doute que Guatimosin fut tiré demi-mort d'un gril ardent, et que, trois ans après, il fut pendu publiquement, sous prétexte d'avoir conspiré contre ses tyrans et ses bourreaux.

De tous les événemens militaires dont le Nouveau-Monde a été le théâtre, le siége de Mexico, qui ne se rendit, le 13 août 1521, qu'après quatre-vingt-treize jours d'une attaque et d'une défense opiniâtres, fut de beaucoup le plus éclatant. Il s'y fit des deux côtés des actions dignes de fixer l'attention de la postérité la plus reculée. Une exposition simple de ces faits héroïques aurait

trouvé une créance universelle. Le merveilleux dont les historiens espagnols ont eu la vanité de les envelopper a jeté une grande défaveur sur leurs récits. Les gens éclairés ont surtout refusé d'ajouter foi aux dénombremens qui portent à quatre cent mille le nombre des combattans de l'un ou de l'autre parti. On nous fera la justice de penser que c'est aussi notre opinion, quoique, privé de meilleurs guides, nous ayons été réduit à adopter dans notre narration les calculs de Cortez, de ses compagnons, de ses admirateurs. On ne connaît aucun écrivain qui ait tenté jusqu'ici d'expliquer comment, dans un pays où l'agriculture était dans l'enfance, et dont les habitans n'étendaient pas leur prévoyance jusqu'au lendemain, purent être rassemblées des subsistances suffisantes pour nourrir tant d'hommes trois mois et plus. Les conquérans imaginèrent de résoudre le problème en disant que les Indiens dévoraient réciproquement les prisonniers qu'ils avaient faits, les ennemis qu'ils avaient tués, et qu'ils en séchaient ou salaient le superflu pour s'en servir dans le besoin. Le lecteur portera de cette ressource le jugement qui lui conviendra. Il aura encore à prononcer sur l'idée qu'il faut se former de l'ancien Mexico.

XIII. Idée qu'on doit se former du Mexique avant qu'il fût soumis à l'Espagne.

Cette ville, nous dit-on, était superbe. Ses murs renfermaient soixante mille maisons, un peuple immense, de beaux édifices. Le palais du chef de l'état, bâti de marbre et de jaspe,

avait une étendue prodigieuse. Des bains, des fontaines, des statues le décoraient. Il était rempli de tableaux qui, quoique faits avec des plumes seulement, avaient de la couleur, de l'éclat, de la vérité. La plupart des grands avaient, ainsi que l'empereur, des ménageries où étaient rassemblés tous les animaux du nouveau continent. Des plantes de toute espèce couvraient leurs jardins. Ce que le sol et le climat avaient de rare et de brillant était un objet de luxe chez une nation riche où la nature était belle et les arts imparfaits. Les temples étaient en grand nombre, et la plupart magnifiques, mais teints du sang et tapissés des têtes des malh ureux qu'on avait sacrifiés.

Une des plus grandes beautés de cette cité imposante était une place ordinairement remplie de cent mille hommes, couverte de tentes et de magasins où les marchands étalaient toutes les richesses des campagnes, tous les ouvrages de l'industrie des Mexicains. Des oiseaux de toute couleur, des coquillages brillans, des fleurs sans nombre, des émaux, des ouvrages d'orfévrerie donnaient à ces marchés un coup-d'œil plus beau et plus éclatant que ne peuvent l'avoir les foires les plus riches de l'Europe.

Cent mille canots allaient sans cesse des rivages à la ville, de la ville aux rivages. Les lacs étaient bordés de cinquante villes, et d'une multitude de bourgs et de hameaux.

Le reste de l'empire, autant que le permettaient

les sites, présentait le même spectacle, mais avec la différence qu'on trouve partout entre la capitale et les provinces. Ce peuple, qui n'était pas d'une antiquité bien reculée, sans communication avec des nations éclairées, sans l'usage du fer, sans le secours de l'écriture, sans aucun des arts à qui nous devons l'avantage d'en connaître et d'en exercer d'autres, placé sous un climat où les facultés de l'homme ne sont pas éveillées par ses besoins, ce peuple, nous dit-on, s'était élevé à cette hauteur par son seul génie.

La fausseté de cette description pompeuse, tracée dans des momens de vanité par un vainqueur naturellement porté à l'exagération, ou trompé par la grande supériorité qu'avait un état régulièrement ordonné sur les contrées sauvages, dévastées jusqu'alors dans l'autre hémisphère, cette fausseté peut être mise aisément à la portée de tous les esprits. Pour y parvenir, il ne suffirait pas d'opposer l'état actuel du Mexique à l'état où les conquérans prétendent l'avoir trouvé. Qui ne connaît les déplorables effets d'une tyrannie destructive, d'une longue oppression? Mais qu'on se rappelle les ravages que les barbares sortis du nord exercèrent autrefois dans les Gaules et en Italie. Lorsque ce torrent fut écoulé, ne resta-t-il pas sur la terre de grandes masses qui attestaient, qui attestent encore la puissance des peuples subjugués? La région qui nous occupe offre-t-elle de ces magnifiques ruines? Il doit

donc passer pour démontré que les édifices publics et particuliers, si orgueilleusement décrits, n'étaient que des amas informes de pierres entassées les unes sur les autres; que la célèbre Mexico n'était qu'une bourgade formée d'une multitude de cabanes rustiques répandues irrégulièrement sur un grand espace; et que les autres lieux dont on a voulu exalter la grandeur ou la beauté étaient encore inférieurs à cette première des cités.

Les travaux des hommes ont toujours été proportionnés à leur force et aux instrumens dont ils se servaient. Sans la science de la mécanique et l'invention de ses machines, point de grands monumens. Sans quarts de cercle et sans télescope, point de progrès merveilleux en astronomie, nulle précision dans les observations. Sans fer, point de marteaux, point de tenailles, point d'enclumes, point de forges, point de scies, point de haches, point de cognées, aucun ouvrage en métaux qui mérite d'être regardé; nulle maçonnerie, nulle charpente, nulle menuiserie, nulle architecture, nulle gravure, nulle sculpture. Avec ces moyens, quel temps ne faut-il pas à nos ouvriers pour séparer de la carrière, enlever et transporter un bloc de pierre! Quel temps pour l'équarrir! Sans nos ressources, comment en viendrait-on à bout? C'aurait été un homme d'un grand sens que le sauvage qui, voyant pour la première fois un de nos grands édifices, l'au-

rait admiré, non comme l'œuvre de notre force et de notre industrie, mais comme un phénomène extraordinaire de la nature, qui aurait élevé d'elle-même ces colonnes, percé ces fenêtres, posé ces entablemens et préparé une si merveilleuse retraite. C'eût été la plus belle des cavernes que les montagnes lui eussent encore offertes.

Dépouillons le Mexique, nommé par les conquérans *Nouvelle-Espagne*, de tout ce que des récits fabuleux lui ont prêté, et nous trouverons que ce pays, fort supérieur aux contrées sauvages que les Espagnols avaient jusqu'alors parcourues dans le Nouveau-Monde, n'était rien en comparaison des peuples civilisés de l'ancien continent.

Autant qu'on en peut juger à travers les relations confuses et contradictoires qui sont venues jusqu'à nous, le gouvernement féodal fut celui que les Mexicains établirent dans le pays qu'ils venaient d'asservir, soit qu'ils eussent porté ce régime de leur patrie originaire, soit que des compagnons de fortune répugnassent à se donner un maître. Leur chef ne pouvait ni faire la guerre, ni disposer du trésor public, ni décider aucune affaire importante sans l'aveu d'un conseil, qu'il n'avait pas formé et qu'il ne pouvait pas détruire. La couronne était élective. C'était d'abord le corps entier de la noblesse qui la conférait. Avec le temps cette grande prérogative fut usurpée par

les six plus puissans seigneurs de l'empire. Rarement le trône sortit-il de la même famille; mais ce n'était pas toujours l'héritier du roi mort qui lui succédait. Les suffrages se réunissaient communément sur celui de ses proches dont les talens étaient le plus généralement avoués. Ces choix réfléchis donnèrent à l'état des princes habiles, qui, après en avoir rapidement reculé les frontières, finirent par se donner un pouvoir illimité. C'étaient des espèces de divinités sur lesquelles les plus téméraires n'osaient porter un regard, et dont les plus imprudens ne se seraient pas permis de juger les actions. On conçoit comment des citoyens achètent tous les jours, par le sacrifice de leur liberté, les douceurs et les commodités de la vie auxquelles ils sont accoutumés dès l'enfance; mais que des peuples à qui la nature brute offrait plus de bonheur que la chaîne sociale qui les unissait restassent tranquillement dans la servitude sans penser qu'il n'y avait qu'une montagne ou une rivière à traverser pour être libres, voilà ce qui serait incompréhensible, si l'on ne savait combien l'habitude et la superstition dénaturent partout l'espèce humaine.

Plusieurs des provinces, qu'on pouvait regarder comme faisant partie de cette vaste domination, se gouvernaient par leurs premières lois et selon leurs maximes anciennes. Tributaires seulement de l'empire, elles continuaient à être régies par leurs caciques. Les obligations de ces grands vas-

saux se réduisaient à couvrir ou à reculer les frontières de l'état lorsqu'ils en recevaient l'ordre; à contribuer sans cesse aux charges publiques, originairement d'après un tarif réglé, et, dans les derniers temps, suivant les besoins, l'avidité ou les caprices du despote.

L'administration des contrées plus immédiatement dépendantes du trône était confiée à des grands qui, dans leurs fonctions, étaient soulagés par des nobles d'un rang inférieur. Ces officiers eurent d'abord de la dignité et de l'importance; mais ils n'étaient plus que les instrumens de la tyrannie, depuis que le pouvoir arbitraire s'était élevé sur les ruines du régime féodal.

A chacune de ces places était attachée une portion de terre plus ou moins étendue. Ceux qui dirigeaient les conseils, qui conduisaient les armées, que leurs postes fixaient à la cour, jouissaient du même avantage. On changeait de domaine en changeant d'occupation, et on le perdait dès qu'on rentrait dans la vie privée.

Il existait des possessions plus entières, et qu'on pouvait aliéner ou transmettre à ses descendans. Elles étaient en petit nombre, et devaient être occupées par les citoyens des classes les plus distinguées.

Le peuple n'avait que des communes. Leur étendue était réglée sur le nombre des habitans. Dans quelques-unes les travaux se faisaient en société, et les récoltes étaient déposées dans des

greniers publics, pour être distribuées selon les besoins. Dans d'autres, les cultivateurs se partageaient les champs et les exploitaient pour leur utilité particulière. Dans aucune, il n'était permis de disposer du territoire.

Plusieurs districts, plus ou moins étendus, étaient couverts d'espèces de serfs attachés à la glèbe, passant d'un propriétaire à l'autre, et ne pouvant prétendre qu'à la subsistance la plus grossière et la plus étroite.

Des hommes plus avilis encore, c'étaient les esclaves domestiques. Leur vie était censée si méprisable, qu'au rapport d'Herréra, on pouvait les en priver, sans craindre d'être jamais recherché par la loi.

Tous les ordres de l'état contribuaient au maintien du gouvernement. Dans les sociétés un peu avancées les tributs se paient avec des métaux. Cette mesure commune de toutes les valeurs était ignorée des Mexicains, quoique l'or et l'argent fussent sous leurs mains. Ils avaient, à la vérité, commencé à soupçonner l'utilité d'un moyen universel d'échange, et déjà ils employaient les grains de cacao dans quelques menus détails de commerce; mais leur emploi était très-borné, et ne pouvait s'étendre jusqu'à l'acquittement de l'impôt. Les redevances dues au fisc étaient donc toutes soldées en nature.

Comme tous les agens du service public recevaient leur salaire en denrées, on retenait pour

leur contribution une partie de ce qui leur était assigné.

Les terres attachées à des offices, et celles qu'on possédait en toute propriété, donnaient à l'état une partie de leurs productions.

Outre l'obligation imposée à toutes les communautés de cultiver une certaine étendue de sol pour la couronne, elles lui devaient encore le tiers de leurs récoltes.

Les chasseurs, les pêcheurs, les potiers, les peintres, tous les ouvriers sans distinction rendaient chaque mois la même portion de leur industrie.

Les mendians même étaient taxés à des contributions fixes, que des travaux ou des aumônes devaient les mettre en état d'acquitter.

Ce que l'état obtenait de ces divers contribuables était réuni dans ses magasins. On tirait de ces grands dépôts de quoi fournir aux besoins ou aux profusions de la cour, et ce que pouvaient exiger les travaux publics ; mais ils étaient surtout vidés durant les guerres offensives ou défensives, qui se renouvelaient sans interruption. Comme les troupes ne recevaient point de solde, il fallait toujours avoir en réserve de quoi les armer, de quoi les vêtir, de quoi les nourrir.

Au Mexique, l'agriculture était très-bornée, quoique le plus grand nombre de ses habitans en fissent leur occupation unique. Ses soins se bornaient au maïs et au cacao, et encore récoltait-on

fort peu de ces productions. S'il en eût été autrement, les premiers Espagnols n'auraient pas manqué si souvent de subsistances. L'imperfection de ce premier des arts pouvait avoir plusieurs causes. Ces peuples avaient un grand penchant à l'oisiveté. Les instrumens dont ils se servaient étaient défectueux. Ils n'avaient dompté aucun animal qui pût les soulager dans leurs travaux. Des peuples errans ou des bêtes fauves ravageaient leurs champs. Le gouvernement les opprimait sans relâche. Enfin leur constitution physique était singulièrement faible, ce qui venait en partie d'une nourriture mauvaise et insuffisante.

Celle des hommes riches, des nobles et des gens en place avait pour base, outre le produit des chasses et des pêches, les poules d'Inde, les canards et les lapins, les seuls animaux, avec de petits chiens, qu'on eût su apprivoiser dans ces contrées. Mais les vivres de la multitude se réduisaient à du maïs, préparé de diverses manières; à du cacao délayé dans l'eau chaude et assaisonné avec du miel et du piment; aux herbes des champs qui n'étaient pas trop dures ou qui n'avaient pas de mauvaise odeur. Elle faisait usage de quelques boissons qui ne pouvaient pas enivrer. Pour les liqueurs fortes, elles étaient si rigoureusement défendues, que pour en user il fallait la permission du gouvernement. On ne l'accordait qu'aux vieillards et aux malades; seulement, dans quelques solennités et dans les tra-

vaux publics, chacun en avait une mesure proportionnée à l'âge : l'ivrognerie était regardée comme le plus odieux des vices ; on rasait publiquement ceux qui en étaient convaincus, et leur maison était abattue. S'ils exerçaient quelque office public, ils en étaient dépouillés, et déclarés incapables de jamais posséder des charges.

Les Mexicains étaient presque généralement nus. Leur corps était peint ; des plumes ombrageaient leur tête. Quelques ossemens ou de petits ouvrages d'or, selon les rangs, pendaient à leur nez et à leurs oreilles. Les femmes n'avaient pour tout vêtement qu'une espèce de chemise qui descendait jusqu'aux genoux, et qui était ouverte sur la poitrine. C'était dans l'arrangement de leurs cheveux que consistait leur parure principale. Les personnes d'un ordre supérieur, l'empereur lui-même, n'étaient distingués du peuple que par une espèce de manteau, composé d'une pièce de coton carrée, nouée sur l'épaule droite.

Le palais du prince et ceux des grands, quoique assez étendus et construits de pierre, n'avaient ni commodités, ni élégance, ni même des fenêtres. La multitude occupait des cabanes bâties avec de la terre et couvertes de branches d'arbres. Il lui était défendu de les élever au-dessus du rez-de-chaussée. Plusieurs familles étaient souvent entassées sous le même toit.

L'ameublement était digne des habitations. Dans la plupart on ne trouvait pour tapisserie

que des nattes, pour lit que de la paille, pour siége qu'un tissu de feuilles de palmier, pour ustensiles que des vases de terre. Des toiles et des tapis de coton, travaillés avec plus ou moins de soin et employés à divers usages, c'était ce qui distinguait principalement les maisons riches de celles des gens du commun.

Si les arts de nécessité première étaient si imparfaits aux Mexique, il en faut conclure que ceux d'agrément l'étaient encore plus. La forme et l'exécution du peu de vases et de bijoux d'or ou d'argent qui sont venus jusqu'à nous, tout est également barbare. C'est la même grossièreté dans ces tableaux dont les premiers Espagnols parlèrent avec tant d'admiration, et qu'on composait avec des plumes de toutes les couleurs. Ces peintures n'existent plus, ou sont du moins très-rares; mais elles ont été gravées. L'artiste est infiniment au-dessous de son sujet, soit qu'il représente des plantes, des animaux ou des hommes. Il n'y a ni lumière, ni ombre, ni dessin, ni vérité dans son ouvrage. L'architecture n'avait pas fait de plus grands progrès. On ne retrouve dans toute l'étendue de l'empire aucun ancien monument qui ait de la majesté, ni même des ruines qui rappellent le souvenir d'une grandeur passée. Jamais le Mexique ne put se glorifier que des chaussées qui conduisaient à sa capitale, que des aquéducs qui y amenaient de l'eau potable d'une distance fort considérable.

On était encore plus reculé dans les sciences que dans les arts ; et c'était une suite naturelle de la marche ordinaire de l'esprit humain. Il n'était guère possible qu'un peuple dont la civilisation n'était pas ancienne, et qui n'avait pu recevoir aucune instruction de ses voisins, eût des connaissances un peu étendues. Tout ce qu'on pourrait conclure de ses institutions religieuses et politiques, c'est qu'il avait fait quelques pas dans l'astronomie. Combien même il lui aurait fallu de siècles pour s'éclairer, puisqu'il était privé du secours de l'écriture, puisqu'il était encore très-éloigné de ce moyen puissant et peut-être unique de lumière, par l'imperfection de ses hiéroglyphes !

C'étaient des tableaux tracés sur des écorces d'arbres, sur des peaux de bêtes fauves, sur des toiles de coton, et destinés à conserver le souvenir des lois, des dogmes, des révolutions de l'empire. Le nombre, la couleur, l'attitude des figures, tout variait selon les objets qu'il s'agissait d'exprimer. Quoique ces signes imparfaits ne dussent pas avoir ce grand caractère qui exclut tout doute raisonnable, on peut penser qu'aidés par des traditions de corps et de famille, ils donnaient quelque connaissance des événemens passés. L'indifférence des conquérans pour tout ce qui n'avait pas trait à une avidité insatiable leur fit négliger la clef de ces dépôts importans. Bientôt leurs moines les regardèrent comme des monu-

mens d'idolâtrie ; et le premier évêque de Mexico, Zummaraga, condamna aux flammes tout ce qu'on en put rassembler. Le peu qui s'échappa de ce fanatique incendie, et qui s'est conservé sous l'un et l'autre hémisphère, n'a pas dissipé depuis les ténèbres où la négligence des premiers Espagnols nous avait plongés.

On ignore jusqu'à l'époque de la fondation de l'empire. A la vérité, les historiens castillans nous disent qu'avant le dixième siècle ce vaste espace n'était habité que par des hordes errantes et tout-à-fait sauvages. Ils nous disent que vers cette époque des tribus, venues du nord et du nord-ouest, occupèrent quelques parties du territoire, et y portèrent des mœurs plus douces. Ils nous disent que, trois cents ans après, un peuple encore plus avancé dans la civilisation, et sorti du voisinage de la Californie, s'établit sur les bords des lacs, et y bâtit Mexico. Ils nous disent que cette dernière nation, si supérieure aux autres, n'eut, durant un assez long période, que des chefs plus ou moins habiles, qu'elle élevait, qu'elle destituait selon qu'elle le jugeait convenable à ses intérêts. Ils nous disent que l'autorité, jusqu'alors partagée et révocable, fut concentrée dans une seule main, et devint inamovible cent trente ou cent quatre-vingt-dix-sept ans avant l'arrivée des Espagnols. Ils nous disent que les neuf monarques qui portèrent successivement la couronne donnèrent au domaine de

l'état une extension qu'il n'avait pas eue sous l'ancien gouvernement. Mais quelle foi peut-on raisonnablement accorder à des annales confuses, contradictoires, et remplies des plus absurdes fables qu'on ait jamais exposées à la crédulité humaine? Pour croire qu'une société dont la domination était si étendue, dont les institutions étaient si multipliées, dont le rit était si régulier, avait une origine aussi moderne qu'on l'a publié, il faudrait d'autres témoignages que ceux des féroces soldats qui n'avaient ni le talent ni la volonté de rien examiner; il faudrait d'autres garans que des prêtres fanatiques, qui ne songeaient qu'à élever leur culte sur la ruine des superstitions qu'ils trouvaient établies. Que saurait-on de la Chine, si les Portugais avaient pu l'incendier, la bouleverser ou la détruire comme le Brésil? Parlerait-on aujourd'hui de l'antiquité de ses livres, de ses lois et de ses mœurs? Quand on aura laissé pénétrer au Mexique quelques philosophes pour y déterrer, pour y déchiffrer les ruines de son histoire, que ces savans ne seront ni des moines, ni des Espagnols, mais des Anglais, des Français qui auront toute la liberté, tous les moyens de découvrir la vérité, peut-être alors la saura-t-on, si la barbarie n'a pas détruit tous les monumens qui pouvaient en marquer la trace.

Ces recherches ne pourraient pas cependant conduire à une connaissance exacte de l'ancienne

population de l'empire. Elle était immense, disent les conquérans. Des habitans couvraient les campagnes ; les citoyens fourmillaient dans les villes ; les armées étaient très-nombreuses. Stupides relateurs, n'est-ce pas vous qui nous assurez que c'était un état naissant ; que des guerres opiniâtres l'agitaient sans cesse ; qu'on massacrait sur le champ de bataille ou qu'on sacrifiait aux dieux dans les temples tous les prisonniers ; qu'à la mort de chaque empereur, de chaque cacique, de chaque grand, un nombre de victimes proportionné à leur dignité étaient immolées sur leur tombe ; qu'un goût dépravé faisait généralement négliger les femmes ; que les mères nourrissaient de leur propre lait leurs enfans durant quatre ou cinq années, et cessaient de bonne heure d'être fécondes ; que les peuples gémissaient partout et sans relâche sous les vexations du fisc ; que des eaux corrompues, que de vastes forêts couvraient les provinces ; que les aventuriers espagnols eurent plus à souffrir de la disette que de la longueur des marches, que des traits de l'ennemi ?

Comment concilier des faits certifiés par tant de témoins, avec cette excessive population si solennellement attestée dans vos orgueilleuses annales ? Avant que la saine philosophie eût fixé un regard attentif sur vos étranges contradictions, lorsque la haine qu'on vous portait faisait ajouter une foi entière à vos folles exagérations,

l'univers, qui ne voyait plus qu'un désert dans le Mexique, était convaincu que vous aviez précipité au tombeau des générations innombrables. Sans doute vos farouches soldats se souillèrent trop souvent d'un sang innocent; sans doute vos fanatiques missionnaires ne s'opposèrent pas à ces barbaries comme ils le devaient; sans doute une tyrannie inquiète, une avarice insatiable enlevèrent à cette infortunée partie du Nouveau-Monde beaucoup de ses faibles enfans; mais vos cruautés furent moindres que les historiens de vos ravages n'ont autorisé les nations à le penser. Et c'est moi, moi que vous regardez comme le détracteur de votre caractère, qui, même en vous accusant d'ignorance et d'imposture, deviens, autant qu'il se peut, votre apologiste.

Aimeriez-vous mieux qu'on surfît le nombre de vos assassinats que de dévoiler votre stupidité et vos contradictions? Ici, j'en atteste le ciel, je ne me suis occupé qu'à vous laver du sang dont vous paraissez glorieux d'être couverts, et partout ailleurs où j'ai parlé de vous, que des moyens de rendre à votre nation sa première splendeur, et d'adoucir le sort des peuples malheureux qui vous sont soumis. Si vous me découvrez quelque haine secrète ou quelque vue d'intérêt, je m'abandonne à votre mépris. Ai-je traité les autres dévastateurs du Nouveau-Monde, les Français même, mes compatriotes, avec plus de ménagement? Pourquoi donc êtes-vous les seuls que

j'aie offensés? C'est qu'il ne vous reste que de l'orgueil. Devenez puissans, vous deviendrez moins ombrageux ; et la vérité, qui vous fera rougir, cessera de vous irriter.

Quelle que fût la population du Mexique, la prise de la capitale entraîna la soumission de l'état entier. Il n'était pas aussi étendu qu'on le croit communément. Sur la mer du Sud, l'empire ne commençait qu'à Nicaragua, et se terminait à Acapulco : encore une partie des côtes qui baignent cet océan n'avait-elle jamais été subjuguée. Sur la mer du Nord, rien presque ne le coupait depuis la rivière de Tabasco jusqu'à celle de Panuco ; mais, dans l'intérieur des terres, Tlascala, Tepeaca, Mechoacan, Chiapa, quelques autres districts moins considérables avaient conservé leur indépendance. La liberté leur fut ravie, en moins d'une année, par le conquérant auquel il suffisait d'envoyer dix, quinze, vingt chevaux pour n'éprouver aucune résistance ; et avant la fin de 1522, les provinces qui avaient repoussé les lois des Mexicains, et rendu la communication de leurs possessions difficile ou impraticable, firent toute partie de la domination espagnole.

Combien il eût été aisé, combien il eût été glorieux, combien il eût été utile aux nouveaux souverains de faire bénir leur domination ! Mais ces redoutables aventuriers ne se virent pas plus tôt les maîtres de la vaste région que la fortune

leur avait donnée, qu'ils s'en partagèrent les meilleures terres, qu'ils réduisirent en servitude le peuple qui les avait défrichées, qu'ils le condamnèrent à des travaux que sa constitution physique, que ses habitudes ne comportaient pas. Cette oppression générale excita de grands soulèvemens. Il n'y eut point de concert, il n'y eut point de chef, il n'y eut point de plan; et ce fut le désespoir seul qui produisit cette grande explosion. Le sort voulut qu'elle tournât contre les trop malheureux Indiens. Un tyran irrité, le fer et la flamme à la main, se porta avec la rapidité de l'éclair d'une extrémité de l'empire à l'autre, et laissa partout des traces d'une vengeance éclatante, dont le souvenir durera éternellement. Il y eut une barbare émulation, entre l'officier et le soldat, à qui immolerait le plus de victimes; et le général lui-même fut peut-être de tous le plus coupable. Ce fut de son aveu ou par ses ordres que soixante caciques, que quatre cents nobles furent brûlés vifs le même jour dans une seule province. On poussa même la barbarie jusqu'à forcer les proches et les enfans de ces malheureux d'assister à cette épouvantable tragédie.

Cependant Cortez ne recueillit pas de tant d'inhumanités le fruit qu'il s'en pouvait promettre. Il commençait à entrer dans la politique de la cour de Madrid de ne pas laisser à ceux de ses sujets qui s'étaient signalés par quelque importante découverte le temps de s'affermir dans

leur domination, dans la crainte bien ou mal fondée qu'ils ne songeassent à se rendre indépendans. Si le conquérant du Mexique ne donna pas lieu à ce système, du moins en fut-il une des premières victimes. On diminuait chaque jour les pouvoirs illimités dont il avait joui d'abord; et avec le temps on les réduisit à si peu de chose, qu'il crut devoir préférer une condition privée aux vaines apparences d'une autorité qu'accompagnaient les plus grands dégoûts.

Cet Espagnol fut despote et cruel. Ses succès sont flétris par l'injustice de ses projets. C'est un assassin couvert de sang innocent: mais ses vices sont de son temps ou de sa nation, et ses vertus sont à lui. Placez cet homme chez les peuples anciens; donnez-lui une autre patrie, une autre éducation, un autre esprit, d'autres mœurs, une autre religion; mettez-le à la tête de la flotte qui s'avança contre Xerxès; comptez-le parmi les Spartiates qui se présentèrent au détroit des Thermopyles, ou supposez-le parmi ces généreux Bataves qui s'affranchirent de la tyrannie de ses compatriotes, et Cortez sera un grand homme. Ses qualités seront héroïques, sa mémoire sera sans reproche. César, né dans le quinzième siècle et général au Mexique, eût été plus méchant que Cortez. Pour excuser les fautes qui lui ont été reprochées, il faut se demander à soi-même ce qu'on peut attendre de mieux d'un homme qui fait les premiers pas dans des régions inconnues,

et qui est pressé de pourvoir à sa sûreté. Il serait bien injuste de le confondre avec le fondateur paisible qui connaît la contrée et qui dispose à son gré des moyens, de l'espace et du temps.

XIV. Troubles extérieurs ou intérieurs qui ont agité le Mexique depuis qu'il est devenu une possession espagnole.

Depuis que le Mexique eut subi le joug des Castillans, cette vaste contrée ne fut plus exposée à l'invasion. Aucun ennemi voisin ou éloigné ne ravagea ses provinces. La paix dont elle jouissait ne fut extérieurement troublée que par des pirates. Dans la mer du Sud, les entreprises de ces brigands se bornèrent à la prise d'un petit nombre de vaisseaux : mais au nord ils pillèrent une fois Campèche, deux fois Véra-Cruz, et souvent ils portèrent la désolation sur des côtes moins connues, moins riches et moins défendues.

Pendant que la navigation et les rivages de cette opulente région sont en proie aux corsaires et aux escadres des nations révoltées de l'ambition de l'Espagne, ou seulement jalouses de sa supériorité, les Chichemecas troublent l'intérieur de l'empire. C'étaient, si l'on en croit Herréra, les peuples qui occupaient les meilleures plaines de la contrée avant l'arrivée des Mexicains. Pour éviter les fers que leur préparait le conquérant, ils se réfugièrent dans des cavernes et dans des montagnes, où s'accrut leur férocité naturelle, et où ils menaient une vie entièrement animale. La nouvelle révolution qui venait de changer l'état de leur ancienne patrie ne les disposa pas à des mœurs plus douces; et ce qu'ils virent ou qu'ils

apprirent du caractère espagnol leur inspira une haine implacable contre une nation si fière et si oppressive. Cette passion, toujours terrible dans des sauvages, se manifesta par les ravages qu'ils portèrent dans tous les établissemens qu'on formait à leur voisinage, par les cruautés qu'ils exerçaient sur ceux qui entreprenaient d'y ouvrir des mines. Inutilement, pour les contenir ou les réprimer, il fut établi des forts et des garnisons sur la frontière; leur rage ne discontinua pas jusqu'en 1592. A cette époque le capitaine Caldena leur persuada de mettre fin aux hostilités. Dans la vue de rendre durables ces sentimens pacifiques, le gouvernement leur fit bâtir des habitations, les rassembla dans plusieurs bourgades, et envoya de Tlascala au milieu d'eux quatre cents familles, dont l'emploi devait être de former à quelques arts, à quelques cultures un peuple qui jusqu'alors n'avait été couvert que de peaux, n'avait vécu que de chasse ou des productions spontanées de la nature. Ces mesures, quoique sages, ne réussirent que tard. Les Chichemecas se refusèrent long-temps à l'instruction qu'on avait entrepris de leur donner, repoussèrent même toute liaison avec des instituteurs bienfaisans et américains. Ce ne fut qu'en 1608 que l'Espagne fut déchargée du soin de les habiller et de les nourrir.

Dans la première année du dix-septième siècle, plusieurs tribus de Guadalajara, qui sollicitaient

vainement depuis long-temps quelque adoucissement à leur sort trop infortuné, prirent enfin la résolution de massacrer tous les Espagnols répandus sur leur territoire. Le carnage allait commencer, lorsque l'évêque de la capitale, Alfonse de la Mota, envoya aux mécontens des agens de confiance pour les assurer que leurs griefs seraient redressés, et, pour gage de sa parole, leur fit remettre quelques marques de sa dignité. Au nom d'un prélat généralement révéré, les Indiens s'arrêtèrent, et, après une courte délibération, lui firent dire que dans la lune suivante ils l'instruiraient de leurs intentions. C'était chez ces peuples un ancien usage de mettre dans les affaires importantes un mois d'intervalle entre la résolution et l'exécution.

Le hasard voulut que dans ces circonstances arrivât dans ce pays un corps de troupes castillanes qui parcourait les provinces pour les contenir ou les faire rentrer dans l'ordre. Instruits ou non de ce qui s'était passé, ces soldats féroces dirigèrent leur marche sur des hommes qu'ils croyaient ou feignaient de croire révoltés. Ceux-ci, pensant qu'on les trahissait, reprirent les armes qu'ils avaient quittées, et allaient eux-mêmes commencer les hostilités, si un de leurs chefs ne leur eût adressé ces paroles : « N'avons-nous pas la mitre de notre pasteur et de celui de nos oppresseurs? Faisons-en notre étendard. S'ils respectent autant que nous cette enseigne; le sang

ne sera pas versé. S'ils la dédaignent, le ciel sera pour nous, et la victoire nous est assurée. »

Sur cette promesse, l'armée indienne se mit en mouvement, aussi éloignée de laisser paraître de la crainte que de montrer un air menaçant. Le général Espagnol n'eut pas plus tôt aperçu la mitre, qu'il descendit de cheval, se prosterna devant elle, et la baisa respectueusement. Les siens, tous les siens sans exception, suivirent son exemple. La concorde entre les deux nations fut rétablie par la médiation du pontife; et l'audience royale elle-même donna sa sanction à tout ce qui avait été arrêté. Des fêtes religieuses très-multipliées et très-solennelles suivirent un accommodement regardé comme l'ouvrage de la religion.

Seize ans après Mexico, voit se heurter avec le plus grand éclat la puissance civile et la puissance ecclésiastique. Un homme convaincu de mille crimes cherche au pied des autels l'impunité de tous ses forfaits. Le vice-roi Gelves l'en fait arracher. Cet acte d'une justice nécessaire passe pour un attentat contre la Divinité même. La foudre de l'excommunication est lancée. Le peuple se soulève. Le clergé séculier et régulier prend les armes. On brûle le palais du commandant; on enfonce le poignard dans le sein de ses gardes, de ses amis, de ses partisans. Lui-même il est mis aux fers et embarqué pour l'Europe avec soixante-dix gentilshommes qui n'ont pas craint

d'embrasser ses intérêts. L'archevêque, auteur de tant de calamités, et dont la vengeance n'est pas encore assouvie, suit sa victime avec le désir et l'espoir de l'immoler. Après avoir quelque temps balancé, la cour se décide enfin pour le fanatisme. Le défenseur des droits du trône et de l'ordre est condamné à un oubli entier; et son successeur autorisé à consacrer solennellement toutes les entreprises de la superstition, et plus particulièrement la superstition des asiles.

Le mot asile, pris dans toute son étendue, pourrait signifier tout lieu, tout privilége, toute distinction qui garantit un coupable de l'exercice impartial de la justice. Car qu'est-ce qu'un titre qui affaiblit ou suspend l'autorité de la loi? un asile. Qu'est-ce que la prison qui dérobe le criminel à la prison commune de tous les malfaiteurs? un asile. Qu'est-ce qu'une retraite où le créancier ne peut aller saisir le débiteur frauduleux? un asile. Quest-ce que l'enceinte où l'on peut exercer sans titre toutes les fonctions de la société, et cela dans une contrée où le reste des citoyens n'en obtient le droit qu'à prix d'argent? un asile. Qu'est-ce qu'un tribunal auquel on peut appeler d'une sentence définitive prononcée par un autre tribunal censé le dernier de la loi? un asile. Qu'est-ce qu'un privilége exclusif, pour quelque motif qu'il ait été sollicité et obtenu? un asile. Dans un empire où les citoyens, partageant inégalement les avantages de la société, n'en par-

tagent pas les fardeaux proportionnellement à ces avantages, qu'est-ce que les diverses distinctions qui soulagent les uns aux dépens des autres? des asiles.

On connaît l'asile du tyran, l'asile du prêtre, l'asile du ministre, l'asile du noble, l'asile du traitant, l'asile du commerçant. Je nommerais presque toutes les conditions de la société. Quelle est en effet celle qui n'a pas un abri en faveur d'un certain nombre de malversations qu'elle peut commettre avec impunité?

Cependant les plus dangereux des asiles ne sont pas ceux où l'on se sauve, mais ceux que l'on porte avec soi, qui suivent le coupable et qui l'entourent, qui lui servent de bouclier, et qui forment entre lui et moi une enceinte au centre de laquelle il est placé, et d'où il peut m'insulter sans que le châtiment puisse l'atteindre. Tels sont l'habit et le caractère ecclésiastiques. L'un et l'autre étaient autrefois une sorte d'asile où l'impunité des forfaits les plus crians était presque assurée. Ce privilége est-il bien éteint? J'ai vu souvent conduire des moines et des prêtres dans les prisons; mais je n'en ai presque jamais vu sortir pour aller au lieu public des exécutions.

Eh quoi! parce qu'un homme par son état est obligé à des mœurs plus saintes, il obtiendra des ménagemens, une commisération qu'on refusera au coupable qui n'est pas lié par la même obligation..... Mais le respect dû à ses fonctions, à

son vêtement, à son caractère?... Mais la justice due également et sans distinction à tous les citoyens... Si le glaive de la loi ne se promène pas indifféremment partout ; s'il vacille , s'il s'élève ou s'abaisse selon la tête qu'il rencontre sur son passage , la société est mal ordonnée. Alors il existe sous un autre nom, sous une autre forme, un privilége détestable, un abri interdit aux uns et réservé aux autres.

Mais ces asiles , quoique généralement contraires à la prospérité des sociétés, ne fixeront pas ici notre attention. Il s'agira uniquement de ceux qu'ont offerts, qu'offrent encore aujourd'hui les temples dans plusieurs parties du globe.

Ces refuges furent connus des anciens. Dans la Grèce encore à demi-barbare, on pensa que la tyrannie ne pouvait être réfrénée que par la religion. Les statues d'Hercule , de Thésée, de Pirithoüs, parurent propres à inspirer de la terreur aux scélérats, lorsqu'ils n'eurent plus à redouter leurs massues. Mais aussitôt que l'asile institué en faveur de l'innocence ne servit plus qu'au salut du coupable, aux intérêts et à la vanité des conservateurs du privilége, ces retraites furent abolies.

D'autres peuples, à l'imitation des Grecs, établirent des asiles. Mais le citoyen ne se jetait dans le sein des dieux que pour se soustraire à la main armée qui le poursuivait. Là, il invoquait la loi, il appelait le peuple à son secours. Ses

concitoyens accouraient. Le magistrat approchait; il était interrogé. S'il avait abusé de l'asile, il était doublement puni. Il recevait le châtiment et du forfait qu'il avait commis, et de la profanation du lieu où il s'était sauvé.

Romulus voulut peupler sa ville, et il en fit un asile. Quelques temples devinrent des asiles sous la république. Après la mort de César, les triumvirs voulurent que sa chapelle fût un asile. Dans les siècles suivans, la bassesse des peuples érigea souvent les statues des tyrans en asiles. C'est de là que l'esclave insultait son maître. C'est de là que le persécuteur du repos public soulevait la canaille contre les gens de bien.

Cette horrible institution de la barbarie et du paganisme causait des maux inexprimables, lorsque le christianisme, monté sur le trône de l'empire, ne rougit pas de l'adopter, et même de l'étendre. Bientôt les suites de cette politique ecclésiastique se firent cruellement sentir. Les lois perdirent leur autorité. L'ordre social était interverti. Alors le magistrat attaqua les asiles avec courage; le prêtre les défendit avec opiniâtreté. Ce fut durant plusieurs siècles une guerre vive et pleine d'animosité. Le parti qui prévalait sous un règne ferme succombait sous un prince superstitieux. Quelquefois cet asile était général, et quelquefois il était restreint. Anéanti dans un temps, réintégré dans un autre.

Ce qui doit surprendre dans une institution si

visiblement contraire à l'équité naturelle, à la loi civile, à la sainteté de la religion, à l'esprit de l'Évangile, au bon ordre de la société, c'est sa durée; c'est la diversité des édits des empereurs, la contradiction des canons, l'entêtement de plusieurs évêques; c'est surtout l'extravagance des jurisconsultes sur l'étendue de l'asile selon le titre des églises. Si c'est une grande église, l'asile aura tant de pieds de franchise hors de son enceinte; si c'est une moindre église, la franchise de l'enceinte sera moins étendue; moins encore si c'est une chapelle; la même, que l'église soit consacrée ou ne le soit pas.

Il est bien étrange que, dans une longue suite de générations, pas un monarque, pas un ecclésiastique, pas un magistrat, pas un seul homme n'ait rappelé à ses contemporains les beaux jours du christianisme. Autrefois, aurait-il pu leur dire, autrefois le pécheur était arrêté pendant des années à la porte du temple, où il expiait sa faute exposé aux injures de l'air, en présence de tous les fidèles, de tous les citoyens. L'entrée de l'église ne lui était accordée que pas à pas. Il n'approchait du sanctuaire qu'à mesure que sa pénitence s'avançait. Et aujourd'hui un scélérat, un concussionnaire, un voleur, un assassin couvert de sang, ne trouve pas seulement les portes de nos temples ouvertes, il y trouve encore protection, impunité, aliment et sécurité.

Mais si l'assassin avait plongé le poignard dans

le sein d'un citoyen sur les marches mêmes de l'autel, que feriez-vous? Le lieu de la scène sanglante deviendra-t-il son asile? Voilà, certes, un privilége bien commode pour les scélérats. Pourquoi tueront-ils dans les rues, dans les maisons, sur les grands chemins, où ils peuvent être saisis? Que ne tuent-ils dans les églises? Jamais il n'y eut un exemple plus révoltant du mépris des lois et de l'ambition ecclésiastique que cette immunité des temples. Il était réservé à la superstition de rendre dans ce monde l'Être suprême protecteur des mêmes crimes qu'il punit dans une autre vie par des peines éternelles. On doit espérer que l'excès du mal fera sentir la nécessité du remède.

Cette heureuse révolution arrivera plus tard ailleurs qu'au Mexique, où les peuples sont plongés dans une ignorance plus profonde encore que dans les autres régions soumises à la Castille. En 1632, les élémens conjurés engloutirent une des plus riches flottes qui fussent jamais sorties de cette opulente partie du Nouveau-Monde. Le désespoir fut universel dans les deux hémisphères. Chez un peuple plongé dans la superstition tous les événemens sont miraculeux; et le courroux du ciel fut généralement regardé comme la cause unique d'un grand désastre, que l'inexpérience du pilote et d'autres causes tout aussi naturelles pouvaient fort bien avoir amené. Un *auto-da-fé* parut le plus sûr moyen de recouvrer les bontés divines; et trente-huit malheureux périrent dans

les flammes, victimes d'un aveuglement si déplorable.

Il me semble que j'assiste à cette horrible expiation. Je la vois, je m'écrie : « Monstres exécrables, arrêtez! Quelle liaison y a-t-il entre le « malheur que vous avez éprouvé et le crime « imaginaire ou réel de ceux que vous détenez « dans vos prisons? S'ils ont des opinions qui « les rendent odieux aux yeux de l'Éternel, c'est « à lui à lancer la foudre sur leurs têtes. Il les « a soufferts pendant un grand nombre d'années; « il les souffre, et vous les tourmentez. Quand « il aurait à les condamner à des peines sans fin « au jour terrible de sa vengeance, est-ce à vous « d'accélérer leurs supplices? Pourquoi leur ravir « le moment d'une résipiscence qui les attend « peut-être dans la caducité, dans le danger, « dans la maladie? Mais, infâmes que vous êtes, « prêtres dissolus, moines impudiques, vos cri« mes ne suffisaient-ils pas pour exciter le cour« roux du ciel? Corrigez-vous, prosternez-vous « au pied des autels, couvrez-vous de sacs et « de cendres; implorez la miséricorde d'en-haut « au lieu de traîner sur un bûcher des innocens « dont la mort, loin d'effacer vos forfaits, en « accroîtra le nombre de trente-huit autres qui « ne vous seront jamais remis. Pour apaiser « Dieu, vous brûlez des hommes! Êtes-vous des « adorateurs de Moloch? » Mais ils ne m'entendent pas; et les malheureuses victimes de leur

superstitieuse barbarie ont été précipitées dans les flammes.

Une calamité d'un autre genre affligea peu après le nouveau Mexique. C'est une région immense, bornée au sud par la Nouvelle-Espagne, au septentrion par des déserts inconnus, à l'ouest par la mer Vermeille, à l'est par la Louisiane. Les géographes ne sont pas d'accord sur sa position, mais ils en placent tous la plus grande partie sous la zone tempérée. Aussi le ciel y est-il communément serein; aussi l'air y est-il communément pur. Ni le froid ni le chaud n'y sont excessifs. Les sécheresses y sont rares, et rarement les pluies y tombent-elles en torrens. La nature n'y a été ni prodigue, ni avare de ses dons. Sur ce sol très-inégal sont répandues un grand nombre de faibles tribus errantes ou sédentaires, qui, comme les autres petites nations du Nouveau-Monde, vivent de leur chasse et de leur pêche. On y a trouvé dans la plupart un peu de l'énergie des sauvages du nord, un peu de l'apathie de ceux du midi.

Ces contrées restèrent long-temps inconnues aux dévastateurs de l'Amérique. Le missionnaire Ruys y pénétra le premier en 1580. Il fut bientôt suivi par le capitaine Espejo, et enfin par Jean d'Onate, qui, par une suite de travaux commencés en 1599, et terminés en 1611, parvint à former quelques petits établissemens. On les voyait se multiplier, surtout se perfectionner,

lorsque la division se mit entre ceux qui les avaient entrepris. Dans le cours de ces animosités, le commandant Rosas fut assassiné ; et ceux de ses amis qui tentèrent de venger sa mort périrent après lui. Les atrocités continuèrent jusqu'à l'arrivée tardive de Pagnalosse. Ce chef intrépide et sévère avait presque étouffé la rébellion, lorsque, dans l'accès d'une juste indignation, il donna un soufflet à un moine turbulent qui lui parlait avec insolence, qui osait même le menacer. Aussitôt les cordeliers, maîtres du pays, l'arrêtent. Il est excommunié, livré à l'inquisition, et condamné à des amendes considérables. Inutilement il presse la cour de venger l'autorité royale violée en sa personne ; le crédit de ses ennemis l'emporte sur ses sollicitations. Leur rage et leur influence lui font même craindre un sort plus funeste ; et, pour se dérober à leurs poignards, pour se soustraire à leurs intrigues, il se réfugie en Angleterre, abandonnant les rênes du gouvernement à qui voudra ou pourra s'en saisir. Cette retraite plonge encore la province dans de nouveaux malheurs ; et ce n'est qu'après dix ans d'anarchie et de carnage que tout rentre enfin dans l'ordre et la soumission.

Est-il rien de plus absurde que cette autorité des moines en Amérique ? Ils y sont sans lumières et sans mœurs : leur indépendance y foule aux pieds leurs constitutions et leurs vœux ; leur conduite est scandaleuse ; leurs maisons sont autant

de mauvais lieux, et leurs tribunaux de pénitence autant de boutiques de commerce. C'est là que, pour une pièce d'argent, ils tranquillisent la conscience du scélérat; c'est là qu'ils insinuent la corruption au fond des âmes innocentes, et qu'ils entraînent les femmes et les filles dans la débauche; ce sont autant de simoniaques qui trafiquent publiquement des choses saintes. Le christianisme qu'ils enseignent est souillé de toutes sortes d'absurdités. Captateurs d'héritages, ils trompent, ils volent, ils se parjurent. Ils avilissent les magistrats; ils les croisent dans leurs opérations. Il n'y a point de forfait qu'ils ne puissent commettre impunément; ils inspirent aux peuples l'esprit de la révolte. Ce sont autant de fauteurs de la superstition, la cause de la plupart des troubles qui ont agité ces contrées lointaines. Tant qu'ils y subsisteront, ils y entretiendront l'anarchie par la confiance aussi aveugle qu'illimitée qu'ils ont obtenue des peuples, et par la pusillanimité qu'ils ont inspirée aux dépositaires de l'autorité, dont ils disposent par leurs intrigues. De quelle si grande utilité sont-ils donc? Seraient-ils délateurs? Une sage administration n'a pas besoin de ce moyen. Les ménagerait-on comme un contre-poids à la puissance des vice-rois? C'est une terreur panique. Seraient-ils tributaires des grands? C'est un vice qu'il faut faire cesser. Sous quelque face qu'on considère les choses, les moines sont des misérables qui scandalisent et qui fati-

guent trop les possessions espagnoles du Nouveau-Monde pour les y laisser subsister plus long-temps.

Le nouveau Mexique a encore plus besoin que les autres colonies d'être déchargé de ce fardeau. C'est un pays plutôt parcouru qu'occupé par les conquérans. Ce n'est que de loin en loin qu'on y trouve quelques misérables sortis successivement de la Nouvelle-Espagne. Le soin des troupeaux qu'ils ont amenés de leur première patrie empêche seul que leur vie ne soit tout-à-fait sauvage. La religion, les lois, l'agriculture, les usages de l'Europe, ne sont réellement établis qu'auprès de Santa-Fé, élevée sur les bords fertiles et rians du fleuve Norte. Les naturels, qui y sont établis en grand nombre dans une circonférence de trente à quarante lieues, nous paraissent les seuls sujets soumis et utiles que deux siècles de possession aient acquis à la cour de Madrid.

Mais le pays sortira-t-il un jour enfin du néant où on l'a trouvé, du néant où on l'a laissé? Il est difficile de l'espérer. Les provinces de l'intérieur, absolument privées de rivières navigables, n'attireront jamais, quoique la plupart susceptibles d'une excellente culture, une grande population, qui n'aurait aucun moyen pour exporter le superflu de ses productions; et le sol voisin du golfe du Mexique est trop stérile pour être mis jamais en valeur. Si ces contrées reçoivent quelque amé-

lioration, ce ne pourra être que par les mines. Depuis long-temps nous entendons parler de leur multiplicité, de leur abondance. Où sont-elles placées? Avec quel succès sont-elles exploitées? Personne ne le sait ou ne le dit. Est-ce réserve, est-ce indolence de la part des Espagnols? Le lecteur en jugera.

En 1693 l'ordre fut généralement troublé dans l'ancien Mexique par une loi qui interdisait aux Indiens l'usage des liqueurs fortes. La défense ne pouvait pas avoir pour objet celles de l'Europe, d'un prix nécessairement trop haut pour que des hommes constamment opprimés, constamment dépouillés, en fissent jamais usage; c'était uniquement du pulque que le gouvernement cherchait à les détacher.

On tire cette boisson d'une plante connue au Mexique sous le nom de *maguey*, et semblable à un aloës pour la forme. Ses feuilles, rassemblées autour du collet de la racine, sont épaisses, charnues, presque droites, longues de plusieurs pieds, creusées en gouttière, épineuses sur le dos, et terminées par une pointe très-acérée. La tige qui sort du milieu de cette touffe s'élève deux fois plus haut, et porte à son sommet ramifié des fleurs jaunâtres. Leur calice, à six divisions, est chargé d'autant d'étamines. Il adhère par le bas au pistil, qui devient avec lui une capsule à trois loges remplies de semences. Le maguey croît partout dans le Mexique, et se multiplie facilement

de bouture : on en fait des haies. Ses diverses parties ont chacune leur utilité. Les racines sont employées pour faire des cordes ; les tiges donnent du bois ; les pointes des feuilles servent de clous ou d'aiguilles ; les feuilles elles-mêmes sont bonnes pour couvrir les toits ; on les fait aussi rouir, et l'on en retire un fil propre à fabriquer divers tissus.

Mais le produit le plus estimé du maguey est une eau douce et transparente, qui se ramasse dans un trou creusé avec un instrument dans le milieu de la touffe, après qu'on en a arraché les bourgeons et les feuilles intérieures. Tous les jours ce trou, profond de trois ou quatre pouces, se remplit, tous les jours on le vide ; et cette abondance dure une année entière, quelquefois même dix-huit mois. Cette liqueur épaissie forme un véritable sucre ; mais, mêlée avec de l'eau de fontaine, et déposée dans de grands vases, elle acquiert au bout de quatre ou cinq jours de fermentation le piquant et presque le goût du cidre. Si l'on y ajoute des écorces d'orange et de citron, elle devient enivrante. Cette propriété la rend plus agréable aux Mexicains, qui, ne pouvant se consoler de la perte de leur liberté, cherchent à s'étourdir sur l'humiliation de leur servitude. Aussi est-ce vers les maisons où l'on distribue le pulque que sont continuellement tournés les regards de tous les Indiens. Ils y passent les jours, les semaines ; ils y laissent la subsistance de leur famille, très-souvent le peu qu'ils ont de vêtemens.

Le ministère espagnol, averti de ces excès, en voulut arrêter le cours. Le remède fut mal choisi. Au lieu de ramener les peuples aux bonnes mœurs par des soins paternels, par le moyen si efficace de l'enseignement, on eut recours à la funeste voie des interdictions. Les esprits s'échauffèrent, les séditions se multiplièrent, les actes de violence se répétèrent d'une extrémité de l'empire à l'autre. Il fallut céder. Le gouvernement retira ses actes prohibitifs : mais il voulut que l'argent le dédommageât du sacrifice qu'il faisait de son autorité. Le pulque fut assujetti à des impositions qui rendent annuellement au fisc onze ou douze cent mille livres.

Une nouvelle scène d'un genre plus particulier s'ouvrit vingt-cinq ou trente ans plus tard au Mexique. Dans cette importante possession, la police était négligée au point qu'une nombreuse bande de voleurs parvint à s'emparer de toutes les routes. Sans un passe-port d'un des chefs de ces bandits, aucun citoyen n'osait sortir de son domicile. Soit indifférence, soit faiblesse, soit corruption, le magistrat ne prenait aucune mesure pour faire cesser une si grande calamité. Enfin la cour de Madrid, réveillée par les cris de tout un peuple, chargea Vélasquez du salut public. Cet homme juste, ferme, sévère, indépendant des tribunaux et du vice-roi, réussit enfin à rétablir l'ordre et à lui donner des fondemens qui depuis n'ont pas été ébranlés.

Une guerre entreprise contre les peuples de Cinaloa, de Sonora, de la nouvelle Navarre, a été le dernier événement remarquable qui ait agité l'empire. Ces provinces, situées entre l'ancien et le nouveau Mexique, ne faisaient point partie des états de Montézuma. Ce ne fut qu'en 1540 que les dévastateurs du Nouveau-Monde y pénétrèrent sous les ordres de Vasquès Coronado. Ils y trouvèrent de petites nations qui vivaient de pêche sur les bords de l'Océan, de chasse dans l'intérieur des terres; et qui, quand ces moyens de subsistance leur manquaient, n'avaient de ressources que les productions spontanées de la nature. Dans cette région, on ne connaissait ni vêtemens ni cabanes. Des branches d'arbres pour se garantir des ardeurs d'un soleil brûlant, des roseaux liés les uns aux autres pour se mettre à couvert des torrens de pluie, c'est tout ce que les habitans avaient imaginé contre l'inclémence des saisons. Durant les froids les plus rigoureux, ils dormaient à l'air libre, autour des feux qu'ils avaient allumés.

Ce pays, si pauvre en apparence, renfermait des mines. Quelques Espagnols entreprirent de les exploiter. Elles se trouvèrent abondantes; et cependant leurs avides propriétaires ne s'enrichissaient pas. Comme on était réduit à tirer de la Véra-Cruz, à dos de mulet, par une route difficile et dangereuse de six à sept cents lieues, le vif-argent, les étoffes, la plupart des choses néces-

saires pour la nourriture et pour les travaux, tous ces objets avaient à leur terme une valeur si considérable, que l'entreprise la plus heureuse rendait à peine de quoi les payer.

Il fallait tout abandonner, ou faire d'autres arrangemens. On s'arrêta au dernier parti. Le jésuite Ferdinand Consang fut chargé, en 1746, de reconnaître le golfe de la Californie qui borne ces vastes contrées. Après cette navigation, conduite avec intelligence, la cour de Madrid connut les côtes de ce continent, les ports que la nature y a formés, les lieux sablonneux et arides qui ne sont pas susceptibles de culture, les rivières qui, par la fertilité qu'elles répandent sur leurs bords, invitent à y établir des peuplades. Rien à l'avenir ne devait empêcher que les navires partis d'Acapulco n'entrassent dans la mer Vermeille, ne portassent facilement dans les provinces limitrophes des missionnaires, des soldats, des mineurs, des vivres, des marchandises, tout ce qui est nécessaire aux colonies, et n'en revinssent chargés de métaux.

Cependant c'était un préliminaire indispensable de gagner les naturels du pays par des actes d'humanité, ou de les subjuguer par la force des armes. Mais comment se concilier des hommes dont on voulait faire des bêtes de somme, ou qui devaient être enterrés vivans dans les entrailles de la terre? Aussi le gouvernement se décida-t-il pour la violence. La guerre ne fut

différée que par l'impossibilité où était un fisc obéré d'en faire la dépense. On trouva enfin, en 1768, un crédit de douze cent mille livres, et les hostilités commencèrent. Quelques hordes de sauvages se soumirent après une légère résistance. Une seule de ces petites nations se défendit vaillamment, et on la poursuivit sans relâche avec le projet de l'exterminer. Grand Dieu! exterminer des hommes! Parlerait-on autrement des loups? Les exterminer! et pourquoi? parce qu'ils avaient l'âme fière, parce qu'ils sentaient le droit naturel qu'ils avaient à la liberté, parce qu'ils ne voulaient pas être esclaves. Et nous sommes des peuples civilisés! et nous sommes chrétiens!

Le glaive, ne trouvant plus de sang à verser, s'arrêta en 1771. Alors on avait reconnu que l'or et l'argent n'étaient pas moins communs dans cette région que dans les plus renommées de celles qui avaient été anciennement asservies. Deux ou trois mille Espagnols y accoururent aussitôt pour puiser à cette nouvelle source de richesses. D'autres ne tardèrent pas à les suivre. Leur nombre augmentrea très-rapidement, si, comme tous les rapports paraissent le confirmer, la réalité répond aux apparences. Encore quelques années, et ces vastes contrées verront se former dans leur sein une population et une activité proportionnées aux trésors qu'elles renferment. Une surveillance immédiate, toujours plus énergique qu'une surveil-

lance éloignée, paraissant propre à accélérer ces prospérités, la cour de Madrid a formé un gouvernement particulier de Cinaloa, de Sonora, de la Nouvelle-Navarre, et y a ajouté la Californie, qui n'est séparée de ces trois grandes provinces que par le golfe très-étroit de la mer Vermeille. Le chef du nouveau département n'a pas été entouré de la même pompe, revêtu de prérogatives aussi honorables que le vice-roi du Mexique, qui voyait avec regret un territoire si étendu sortir de sa dépendance; mais les lois lui accordent une autorité égale, et son éloignement de la métropole lui en assure une beaucoup plus étendue.

XV. Qu'est devenu le Mexique sous les lois espagnoles?

Voyons à quel degré de prospérité s'est élevée la plus importante conquête que les Espagnols ont faite dans le Nouveau-Monde malgré les énormes pertes que des ennemis étrangers lui ont fait essuyer, malgré les troubles domestiques qui lui ont si souvent déchiré le sein.

Le Mexique est situé dans l'Amérique septentrionale, entre le septième et le trentième degré de latitude du nord. Il est borné au nord par la Louisiane, au midi par la mer du Sud, au couchant par la mer Vermeille, à l'orient par le golfe du Mexique et par l'isthme de Darien. On lui donne plus de huit cents lieues du nord-ouest au sud-ouest; mais sa largeur, qui est fort irrégulière, n'est que de deux cent cinquante. Le pays est coupé dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes qui heureusement sont moins hau-

tes, moins larges, moins froides et moins stériles que les Cordilières du Pérou, dont elles paraissent la continuation.

Cette région est trop étendue et trop inégale pour que le climat y puisse être partout le même. Elle est glaciale en plusieurs endroits, embrasée dans d'autres, mais le plus généralement d'une température agréable. Si l'on y respire un air malsain dans quelques gorges profondes, sur des plages basses, auprès des rivières qui débordent périodiquement, partout ailleurs il est salubre. Ceux de ses habitans qui ont des mœurs réglées arrivent au terme prescrit par la nature sans avoir éprouvé d'autres incommodités que celles auxquelles la triste humanité est exposée sur le reste du globe.

La cour de Madrid ne vit pas plus tôt sa domination imperturbablement établie dans ces vastes contrées, qu'elle en confia le gouvernement à un chef unique. Sous son inspection furent établies trois audiences qui devaient rendre la justice et avoir aussi quelque part à l'administration. On attacha sept provinces à la juridiction de Guadalajara, huit à celle de Guatimala, et sept à celle de Mexico.

Le pays qu'on venait d'asservir voyait bien errer dans ses forêts plusieurs de nos quadrupèdes sauvages, quelques-uns même qui lui étaient propres; mais il n'avait aucun des animaux domestiques qui servent si utilement à la nourri-

ture, au labourage, aux besoins inséparables d'une société un peu compliquée. On les tira des îles déjà soumises à la Castille, qui elles-mêmes les avaient reçus naguère de l'ancien hémisphère. Tous dégénérèrent très-rapidement. Eh! comment, affaiblis par le trajet des mers, privés de leur nourriture originaire, livrés à des mains incapables de les élever et de les soigner, comment n'auraient-ils pas souffert une altération sensible? Cependant, comme leur propagation ne diminuait pas, on se flatta qu'avec le temps ils redeviendraient ce qu'ils devaient être. Cette espérance ne fut pas toutefois trompée. Le bœuf, le porc, la chèvre, le cheval, recouvrèrent peu à peu en partie ce qu'ils avaient perdu. La brebis eut une destinée moins heureuse. Son lait et sa chair furent toujours d'une qualité inférieure, et pendant long-temps il ne fut pas possible de mettre sa toison en œuvre. Depuis même que des béliers ont été envoyés d'Europe pour régénérer cette espèce abâtardie, sa dépouille n'a pu être employée que dans quelques étoffes d'un tissu très-grossier et de peu de durée.

L'introduction des troupeaux devait amener une grande augmentation dans les cultures. Celle du maïs était la seule connue au Mexique, comme dans le reste du Nouveau-Monde. Les grains de l'ancien lui furent associés. Ils ne réussirent pas dans les premières années. Leurs semences, jetées au hasard sur des terres mal préparées, se

convertissaient en mauvaises herbes. Une végétation trop rapide et trop vigoureuse ne leur laissait pas le temps de mûrir, ni même de former des épis. Cette surabondance de sucs diminua peu à peu, et l'on vit prospérer le froment et l'orge, mais moins heureusement que dans le pays de leur origine.

Les premières relations qu'on eut sur le Mexique célébraient toutes, avec plus ou moins d'exagération, les jardins du chef et des principaux membres de l'empire. Les fleurs et les simples qui les couvraient formaient, selon leurs auteurs, un des plus délicieux tableaux que l'œil pût contempler. Mais ils conviennent généralement qu'on n'y voyait ni racines, ni légumes. Ces objets même n'étaient cultivés nulle part. Les grands, comme le peuple, n'avaient en ce genre que ce que la nature seule, secondée par l'union continuelle de la chaleur et de l'humidité, faisait croître dans les campagnes. Les conquérans portèrent dans leur nouvelle acquisition les richesses qui abondaient dans les potagers d'Europe ; et ces plantes utiles et salutaires n'y perdirent rien de ce qui les faisait rechercher dans nos climats.

Entre les arbres fruitiers qui furent introduits au Mexique, les orangers, les citronniers, les figuiers, les pêchers, les abricotiers furent ceux qui se multiplièrent le plus, et qui réussirent le mieux. La pomme, la poire, la prune, la ce-

rise, y perdirent beaucoup de leur goût et de leur parfum. Dans la vue d'assurer un débouché aux plus importantes denrées de la métropole; il fut défendu à la colonie de planter la vigne et l'olivier. On permit, en 1706, aux descendans de Cortez et aux jésuites d'en essayer la culture, liberté qui devint depuis générale. Cette faveur, car c'est ainsi qu'on osa nommer un acte de justice étroite, n'eut aucune suite. Le sol et le climat ont opiniâtrément repoussé ces productions.

Le coton, le tabac, le cacao, le sucre, sont cultivés avec plus ou moins de succès dans le Mexique; mais, faute de bras ou d'activité, ces productions furent toujours concentrées dans la circulation intérieure. Le pays ne fournit au commerce extérieur que du jalap, de la vanille, de l'indigo et de la cochenille.

XVI. De la culture du jalap.

Le jalap est un des purgatifs les plus employés dans la médecine. Il tire son nom de la ville de Xalapa, aux environs de laquelle il croît abondamment. Sa racine, la seule partie qui soit d'usage, est tubéreuse, grosse, allongée en forme de navet, blanche à l'intérieur, et remplie d'un suc laiteux. La plante qu'elle produit a été long-temps inconnue. On sait maintenant que c'est un liseron semblable pour le port à celui de nos haies. Sa tige est grimpante, anguleuse, légèrement velue. Ses feuilles, disposées alternativement, sont assez grandes, veloutées en dessus, ridées en

dessous, marquées de sept nervures, quelquefois entières en cœur, quelquefois partagées en plusieurs lobes plus ou moins distincts. Les fleurs qui naissent par bouquets le long de la tige ont un calice glanduleux à sa base, divisé profondément en cinq parties, et accompagné de deux feuilles florales. La corolle, grande, conformée en cloche, blanchâtre en dehors, d'un pourpre foncé à l'intérieur, supporte cinq étamines blanches de longueur inégale. Le germe, placé dans le milieu et surmonté d'un seul style, devient, en mûrissant, une capsule ronde, renfermant dans une seule loge quatre semences rousses et très-velues.

Cette plante se trouve non-seulement dans le voisinage de Xalapa, mais encore sur les sables de la Véra-Cruz. On la cultive facilement. Le poids des racines est depuis douze jusqu'à vingt livres. On les coupe par tranches pour les faire sécher. Elles acquièrent alors une couleur brune, un œil résineux. Leur goût est un peu âcre et cause des nausées. Le meilleur jalap est compacte, résineux, brun, difficile à rompre et inflammable. On ne le donne qu'à une dose très-petite, parce qu'il est très-actif et purge violemment. Son extrait résineux fait par l'esprit-de-vin est employé aux mêmes usages, mais avec plus de précaution. L'Europe en consomme annuellement sept à huit mille quintaux, qu'elle paie onze à douze cent mille livres.

XVII. De la culture de la vanille.

La vanille est une plante qui, comme le lierre,

s'accroche aux arbres qu'elle rencontre, les couvre presque entièrement, et s'élève par leur secours. Sa tige, de la grosseur du petit doigt, est verdâtre, charnue, presque cylindrique, noueuse par intervalles, et sarmenteuse comme celle de la vigne. Chaque nœud est garni d'une feuille alterne, assez épaisse, de forme ovale, longue de huit pouces et large de trois. Il pousse aussi des racines qui, pénétrant l'écorce des arbres, en tirent, une nourriture suffisante pour soutenir quelque temps la plante en vigueur, lorsque, par accident le bas de la tige est endédommagé, ou même séparé de la tige principale. Cette tige, parvenue à une certaine hauteur, se ramifie, s'étend sur les côtés, et se couvre de bouquets de fleurs assez grandes, blanches en dedans, verdâtres en dehors. Cinq des divisions de leur calice sont longues, étroites et ondulées. La sixième, plus intérieure, présente la forme d'un cornet. Le pistil qu'elles couronnent supporte une seule étamine. Il devient, en mûrissant, un fruit charnu, composé comme une gousse de sept à huit pouces de longueur, qui s'ouvre en trois valves chargées de menues semences.

Cette plante croît naturellement dans les terrains incultes, toujours humides, souvent inondés et couverts de grands arbres; d'où l'on peut inférer que ces terrains sont les plus propres à sa culture. Pour la multiplier, il suffit de piquer au pied des arbres quelques rameaux ou sarmens, qui

prennent racine et s'élèvent en peu de temps. Quelques cultivateurs, pour préserver leurs plants de la pourriture, préfèrent de les attacher aux arbres, même à un pied de terre. Ces plants ne tardent pas à pousser des filets qui, descendant en ligne droite, vont s'enfoncer dans la terre et y former des racines.

La récolte des gousses commence vers la fin de septembre, et dure environ trois mois. L'aromate qui leur est particulier ne s'acquiert que par la préparation. Elle consiste à enfiler plusieurs gousses, à les tremper un moment dans une chaudière d'eau bouillante pour les blanchir. On les suspend ensuite dans un lieu exposé à l'air libre et aux rayons du soleil. Il découle alors de leur extrémité une liqueur visqueuse, surabondante, dont on facilite la sortie par une pression légère, réitérée deux ou trois fois le jour. Pour retarder la dessication, qui doit se faire lentement, on les enduit, à plusieurs reprises, d'huile, qui conserve leur mollesse et les préserve des insectes. On les entoure aussi d'un fil de coton pour empêcher qu'elles ne s'ouvrent. Lorsqu'elles sont suffisamment desséchées, on les passe dans des mains ointes d'huile, et on les met dans un pot vernissé pour les conserver fraîchement.

Voilà tout ce qu'on sait sur la vanille, particulièrement destinée à parfumer le chocolat, dont l'usage a passé des Mexicains aux Espagnols, et des Espagnols aux autres peuples; et encore ces

notions, tout-à-fait modernes, sont-elles dues à un naturaliste français. Il n'est pas possible que, malgré l'indifférence qu'ils ont montrée jusqu'ici pour l'histoire de la nature, les maîtres de cette partie du Nouveau-Monde n'aient des connaissances plus approfondies. S'ils ne les ont pas communiquées, c'est sans doute qu'ils ont voulu se réserver exclusivement cette production, quoiqu'il n'en vienne annuellement en Europe que cinquante à soixante quintaux, et quelle n'y soit pas vendue au-dessus de cinq à six cent mille livres. Le temps de la révélation des lumières arrivera un jour, et alors la vanille sera aussi généralement connue que l'est maintenant l'indigo.

XVIII. De la culture de l'indigo.

L'indigotier est une plante droite et assez touffue. De sa racine s'élève une tige ligneuse, cassante, haute de deux pieds, ramifiée dès son origine, blanche à l'intérieur, et couverte d'une écorce grisâtre. Les feuilles sont alternes, composées de plusieurs folioles disposées sur deux rangs le long d'une côte commune, terminée par une foliole impaire, et garnie à sa base de deux petites membranes que l'on nomme *stipules*. A l'extrémité de chaque rameau se trouvent des épis de fleurs rougeâtres, papilionacées, assez petites, et composées de quantité de pétales. Les étamines, au nombre de dix, et le pistil surmonté d'un seul style, sont disposés comme dans la plupart des fleurs légumineuses. Le pistil se change en une petite gousse arrondie, légèrement courbe,

d'un pouce de longueur et d'une ligne et demie de largeur, remplie de semences cylindriques, luisantes et rembrunies.

Cette plante veut une terre légère, bien labourée, et qui ne soit jamais inondée. L'on préfère pour cette raison des lieux qui ont de la pente, parce que cette position préserve les champs du séjour des pluies, qui flétriraient l'indigotier, et des inondations, qui le couvriraient d'un limon nuisible. Les terrains bas et plats peuvent être encore employés pour cette culture, si l'on pratique des rigoles et des fossés pour l'écoulement des eaux, et si l'on a la précaution de ne planter qu'après la saison des pluies, qui occasionnent souvent des débordemens. On jette la graine dans de petites fosses faites avec la houe, de deux ou trois pouces de profondeur, éloignées d'un pied les unes des autres, et en ligne droite le plus qu'il est possible. Il faut avoir une attention continuelle à arracher les mauvaises herbes, qui étoufferaient aisément l'indigotier. Quoiqu'on le puisse semer en toutes les saisons, on préfère communément le printemps. L'humidité fait lever la plante dans trois ou quatre jours. Elle est mûre au bout de deux mois. On la coupe avec des couteaux courbés en serpettes lorsqu'elle commence à fleurir, et les coupes continuent de six en six semaines, si le temps est un peu pluvieux. Sa durée est d'environ deux ans. Après ce terme elle dégénère. On l'arrache et on la renouvelle.

Comme cette plante épuise bientôt le sol, parce qu'elle ne pompe pas assez d'air et de rosée par ses feuilles pour humecter la terre, il est avantageux au cultivateur d'avoir un vaste espace qui demeure couvert d'arbres jusqu'à ce qu'il convienne de les abattre pour faire occuper leur place par l'indigo ; car il faut se représenter les arbres comme des siphons par lesquels la terre et l'air se communiquent réciproquement leur substance fluide et végétative, des siphons où les vapeurs et les sucs, s'attirant tour à tour, se mettent en équilibre. Ainsi, tandis que la sève de la terre monte par les racines jusqu'aux branches, les feuilles aspirent l'air et les vapeurs, qui, circulant par les fibres de l'arbre, redescendent dans la terre et lui rendent en rosée ce qu'elle perd en sève. C'est pour obéir à cette influence réciproque qu'au défaut des arbres qui conservent les champs vierges pour y semer de l'indigo, on couvre ceux qui sont usés par cette plante de patates ou de lianes, dont les branches rampantes conservent la fraîcheur de la terre, et dont les feuilles brûlées renouvellent la fertilité.

On distingue plusieurs espèces d'indigo ; mais on n'en cultive que deux : le franc, dont nous venons de parler; et le bâtard, qui en diffère par sa tige beaucoup plus élevée, plus ligneuse et plus durable, par ses folioles plus longues et plus étroites, par ses gousses plus courbes, par ses semences noirâtres. Quoique l'un obtienne un

plus haut prix, il est communément avantageux de cultiver l'autre, parce qu'on le renouvelle moins souvent, qu'il est plus pesant, qu'il donne plus de feuilles, dont le produit est cependant moindre, à volume égal. On trouve un plus grand nombre de terres propres au premier ; le second réussit mieux dans celles qui sont plus exposées à la pluie. Tous deux sont sujets à de grands accidens dans le premier âge. Ils sont quelquefois brûlés par l'ardeur du soleil, ou étouffés sous une toile dont un ver particulier à ces régions les entoure. On en voit dont le pied sèche et tombe par la piqûre d'un autre ver fort commun, ou dont les feuilles, qui font leur prix, sont dévorées en vingt-quatre heures par les chenilles. Ce dernier accident, trop ordinaire, a fait dire que les cultivateurs d'indigo se couchaient riches et se levaient ruinés.

Cette production doit être ramassée avec précaution, de peur qu'en la secouant on ne fasse tomber la farine attachée aux feuilles, qui est très-précieuse. On la jette dans la *trempoire*. C'est une grande cuve remplie d'eau. Il s'y fait une fermentation qui, dans vingt-quatre heures au plus tard, arrive au degré qu'on désire. On ouvre alors un robinet pour faire couler l'eau dans une seconde cuve, appelée *la batterie*. On nettoie aussitôt la trempoire, afin de lui faire recevoir de nouvelles plantes, et de continuer le travail sans interruption.

L'eau qui a passé dans la batterie se trouve imprégnée d'une terre très-subtile, qui constitue seule la fécule ou substance bleue que l'on cherche, et qu'il faut séparer du sel inutile de la plante, parce qu'il fait surnager la fécule. Pour y parvenir, on agite violemment l'eau avec des seaux de bois percés et attachés à un long manche. Cet exercice exige la plus grande précaution. Si on cessait trop tôt de battre, on perdrait la partie colorante qui n'aurait pas encore été séparée du sel. Si, au contraire, on continuait de battre la teinture après l'entière séparation, les parties se rapprocheraient, formeraient une nouvelle combinaison, et le sel, par sa réaction sur la fécule, exciterait une seconde fermentation qui altérerait la teinture, en noircirait la couleur, et ferait ce qu'on appelle indigo brûlé. Ces accidens sont prévenus par une attention suivie aux moindres changemens que subit la teinture, et par la précaution que prend l'ouvrier d'en puiser un peu de temps en temps avec un vase propre. Lorsqu'il s'aperçoit que les molécules colorées se rassemblent en se séparant du reste de la liqueur, il fait cesser le mouvement des seaux pour donner le temps à la fécule bleue de se précipiter au fond de la cuve, où on la laisse se rasseoir jusqu'à ce que l'eau soit totalement éclaircie. On débouche alors successivement des trous percés à différentes hauteurs, par lesquels cette eau inutile se répand en dehors.

La fécule bleue qui est restée au fond de la bat-

terie ayant acquis la consistance d'une boue liquide, on ouvre des robinets qui la font passer dans le *reposoir*. Après qu'elle s'est encore dégagée de beaucoup d'eau superflue dans cette troisième et dernière cuve, on la fait égoutter dans des sacs, d'où, quand il ne filtre plus d'eau au travers de la toile, cette matière, devenue plus épaisse, est mise dans des caissons, où elle achève de perdre son humidité. Au bout de trois mois, l'indigo est en état d'être vendu.

Les blanchisseuses l'emploient pour donner une couleur bleuâtre au linge. Les peintres s'en servent dans leurs détrempes. Les teinturiers ne sauraient faire de beau bleu sans indigo. Les anciens le tiraient de l'Inde orientale. Il a été transplanté, dans des temps modernes, en Amérique. Sa culture, essayée successivement en différens endroits, paraît fixée à la Caroline, à la Géorgie, à la Floride, à la Louisiane, à Saint-Domingue et au Mexique. Ce dernier, le plus recherché de tous, est connu sous le nom de *Guatimala*, parce qu'il croît sur le territoire de cette cité fameuse. On se l'y procure d'une manière qui mérite d'être remarquée.

Dans ces belles contrées où chaque propriété a quinze ou vingt lieues d'étendue, une portion de ce vaste espace est employée tous les ans à la culture de l'indigo. Pour l'obtenir, les travaux se réduisent à brûler les arbustes qui couvrent les campagnes, à donner aux terres un seul labour

fait avec négligence. Ces opérations ont lieu dans le mois de mars, saison où il ne pleut que très-rarement dans ce délicieux climat. Un homme à cheval jette ensuite la graine de cette plante de la même manière qu'on sème le blé en Europe. Personne ne s'occupe plus de cette riche production jusqu'à la récolte.

Il arrive de là que l'indigo lève dans un endroit et qu'il ne lève pas dans d'autres ; que celui qui est levé est souvent étouffé par les plantes parasites dont des sarclages faits à propos l'auraient débarrassé. Aussi les Espagnols recueillent-ils moins d'indigo sur trois ou quatre lieues de terrain que les nations rivales dans quelques arpens bien travaillés. Aussi leur indigo, quoique fort supérieur à tous les autres, n'a-t-il pas toute la perfection dont il serait susceptible. L'Europe en reçoit annuellement six à sept mille quintaux, qu'elle paie huit ou neuf millions de livres.

Cette prospérité augmenterait infailliblement, si la cour de Madrid mettait les naturels du pays en état de cultiver l'indigo pour leur propre compte. Cet intérêt personnel, substitué à un intérêt étranger, les rendrait plus actifs, plus intelligens ; et il est vraisemblable que l'abondance et la bonté de l'indigo du Mexique banniraient, avec le temps, celui des autres colonies de tous les marchés.

XIX. De la culture de la cochenille.

La cochenille, à laquelle nous devons nos belles couleurs de pourpre et d'écarlate, n'a existé

jusqu'ici qu'au Mexique. J'avais avancé, d'après les meilleurs auteurs, même espagnols, que la nature de cette couleur était inconnue avant le commencement du siècle. En remontant aux originaux, j'ai trouvé qu'Acosta, en 1530, et Herréra, en 1601, l'avaient aussi bien décrite que nos modernes naturalistes. Je me rétracte donc; et je suis bien fâché de ne m'être pas trompé plus souvent dans ce que j'ai écrit des Espagnols. Grâce à l'ignorance des voyageurs et à la légèreté avec laquelle ils considèrent les productions de la nature dans tous les règnes, son histoire se remplit de faussetés qui passent d'un ouvrage dans un autre, et que des auteurs qui se copient successivement transmettent d'âge en âge. On n'examine guère ce qu'on croit bien savoir; et c'est ainsi qu'après avoir propagé les erreurs, les témoignages qui retardent l'observation en prolongent encore la durée. Un autre inconvénient, c'est que les philosophes perdent un temps précieux à élever des systèmes qui nous en imposent jusqu'à ce que les prétendus faits qui leur servaient de base aient été démentis.

La cochenille est un insecte de la grosseur et de la forme d'une punaise. Les deux sexes y sont distincts comme dans la plupart des autres animaux. La femelle, fixée sur un point de la plante presqu'au moment de sa naissance, y reste toujours attachée par une espèce de trompe, et ne présente qu'une croûte presque hémisphérique

qui recouvre toutes les autres parties. Cette enveloppe change deux fois en vingt-cinq jours, et est enduite d'une poussière blanche, grasse, impénétrable à l'eau. A ce terme, qui est l'époque de la puberté, le mâle, beaucoup plus petit, et dont la forme est plus dégagée, sort d'un tuyau farineux, à l'aide d'ailes dont il est pourvu. Il voltige au-dessus des femelles immobiles, et s'arrête sur chacune d'elles. La même femelle est ainsi visitée par plusieurs mâles, qui périssent bientôt après la fécondation. Son volume augmente sensiblement jusqu'à ce qu'une goutte de liqueur, échappée de dessous elle, annonce la sortie prochaine des œufs, qui sont en grand nombre. Les petits rompent leur enveloppe en naissant, et se répandent bientôt sur la plante pour choisir une place favorable et pour s'y fixer. Ils cherchent surtout à se mettre à l'abri du vent d'est. Aussi l'arbrisseau sur lequel ils vivent, vu de ce côté-là, paraît-il tout vert, tandis qu'il est blanc du côté opposé sur lequel les insectes se sont portés de préférence.

Cet arbrisseau, connu sous le nom de *nopal*, de *raquette* et de *figuier d'Inde*, a environ cinq pieds de haut. Sa tige est charnue, large, aplatie, veloutée, un peu âpre, couverte de houppes d'épine répandues symétriquement sur sa surface. Elle se ramifie beaucoup, et se rétrécit, ainsi que les rameaux, dans chacun de ses points de division; ce qui donne aux diverses portions de

la plante ainsi étranglée la forme d'une feuille ovale, épaisse et épineuse. Cette plante n'a point d'autres feuilles. Ses fleurs, éparses sur les jeunes tiges, sont composées d'un calice écailleux qui supporte beaucoup de pétales et d'étamines. Le pistil, surmonté d'un seul style, et caché dans le fond du calice, devient avec lui un fruit bon à manger, semblable à une figue, rempli de semences nichées dans une pulpe rougeâtre.

Il y a plusieurs espèces de nopal. Ceux qui ont la tige lisse, les épines nombreuses et trop rapprochées, ne sont point propres à l'éducation de la cochenille. Elle ne réussit bien que sur celui qui a peu d'épines et une surface veloutée, propre à lui donner une assiette plus assurée. Il craint les vents, les pluies froides et la trop grande humidité. La méthode de le recéper n'est pas avantageuse. On gagne plus à le replanter tous les six ans, en mettant plusieurs portions de tiges dans des fosses assez profondes, disposées en quinconce ou en carré, à six ou huit pieds de distance. Un terrain ainsi planté, connu sous le nom de *nopalerie*, n'a ordinairement qu'un ou deux arpens d'étendue, rarement trois. Chaque arpent produit jusqu'à deux quintaux de cochenille, et un homme suffit pour le cultiver. Il doit sarcler souvent, mais avec précaution, pour ne pas déranger l'insecte, qui ne survit pas à son déplacement. Il détruira encore avec soin les animaux destructeurs, dont le plus redoutable est

une chenille qui fait des traînées dans l'intérieur même de la plante, et attaque l'insecte en dessous.

Dix-huit mois après la plantation, on couvre le nopal de cochenilles; mais pour les distribuer plus régulièrement sur toute la plante, et empêcher qu'elles ne se nuisent par leur rapprochement, on attache aux épines, de distance en distance, de petits nids faits avec la bourre de coco, ouverts du côté de l'ouest, remplis de douze à quinze mères prêtes à pondre. Les petits qui en sortent s'attachent au nopal, et parviennent à leur plus grande consistance en deux mois, qui sont la durée de leur vie. On en fait alors la récolte, qui se renouvelle tous les deux mois, depuis octobre jusqu'en mai. Elle peut être moins avantageuse, s'il y a un mélange d'une autre cochenille de moindre prix, ou s'il y a abondance de mâles, dont on fait peu de cas, parce qu'ils sont plus petits, et qu'ils tombent avant le temps. Cette récolte doit précéder de quelques jours le moment de la ponte, soit pour prévenir la perte des œufs qui sont riches en couleur, soit pour empêcher les petits de se répandre sur une plante déjà épuisée, qui a besoin de quelques mois de repos. En commençant par le bas, on détache successivement les cochenilles avec un couteau, et on les fait tomber dans un bassin placé au-dessous, dont un des bords, aplati, s'applique exactement contre la plante, que l'on nettoie en-

suite avec le même couteau ou avec un linge.

Immédiatement avant la saison des pluies, pour prévenir la destruction totale des cochenilles, qui pourrait être occasionnée par l'intempérie de l'air, on coupe les branches du nopal chargées d'insectes encore jeunes. On les serre dans les habitations, où elles conservent leur fraîcheur comme toutes les plantes qu'on nomme *grasses*. Les cochenilles y croissent pendant la mauvaise saison. Dès qu'elle est passée, on les met sur des arbres extérieurs, où la fraîcheur vivifiante de l'air leur fait bientôt faire leurs petits.

La cochenille sylvestre, espèce différente de la cochenille fine ou mestèque, dont on vient de parler, mais cultivée dans les mêmes lieux et sur la même plante, n'exige pas les mêmes soins et les mêmes précautions. Elle a la vie moins délicate, résiste mieux aux injures de l'air. Sa récolte est conséquemment moins variable pour le produit, et peut se faire toute l'année. Elle diffère de l'autre en ce qu'elle est plus petite, plus vorace, moins chargée en couleur, enveloppée d'un coton qu'elle étend à deux lignes autour d'elle. Elle se multiplie plus facilement, se répand plus loin et plus vite sans aucun secours étranger; de sorte qu'une nopalerie en est bientôt couverte. Comme son produit est plus sûr, que son prix équivaut aux deux tiers de celui de la mestèque, et qu'elle se propage sur toutes les espèces de nopal, on peut la cultiver avec succès, mais séparément,

parce que son voisinage affamerait l'autre, qui serait aussi étouffée sous son duvet. On retrouve cette espèce au Pérou sur un nopal très-épineux, qui y est fort commun.

Les cochenilles n'ont pas été plus tôt recueillies, qu'on les plonge dans l'eau chaude pour les faire mourir. Il y a différentes manières de les sécher. La meilleure est de les exposer pendant plusieurs jours au soleil, où elles prennent une teinte de brun roux, ce que les Espagnols appellent *renegrida*. La seconde est de les mettre au four, où elles prennent une couleur grisâtre, veinée de pourpre; ce qui leur fait donner le nom de *jaspeada*. Enfin la plus imparfaite, qui est celle que les Indiens pratiquent le plus communément, consiste à les mettre sur des plaques avec leurs gâteaux de maïs : elles s'y brûlent souvent. On les appelle *negra*.

Quoique la cochenille appartienne au règne animal, qui est l'espèce la plus périssable, elle ne se gâte jamais. Sans autre attention que celle de l'enfermer dans une boîte, on la garde des siècles entiers avec toute sa vertu.

Cette riche production réussit mieux sur un terrain aride, où le nopal se plaît, que sur un sol naturellement fécond; elle éprouve moins d'accidens dans des expositions agréablement tempérées que dans celles où le froid et le chaud se font sentir davantage.

Les Mexicains connurent la cochenille long-

temps avant la destruction de leur empire. Ils s'en servaient pour peindre leurs maisons et pour teindre leur coton. On lit dans Herréra que, dès 1523, le ministère ordonnait à Cortez de la multiplier. Les conquérans repoussèrent ce travail comme ils dédaignaient tous les autres; et il resta tout entier aux Indiens. Eux seuls continuèrent à s'y livrer, mais trop souvent avec les fonds avancés par les Espagnols, à des conditions plus ou moins usuraires.

Indépendamment de ce que consomment l'Amérique et l'Asie, l'Europe reçoit tous les ans quatre mille quintaux de cochenille fine, deux cents quintaux de granille, cent quintaux de poussière de cochenille, et trois cents quintaux de cochenille sylvestre, qui, rendus dans ses ports, sont vendus neuf à dix millions de livres.

Cette riche production n'a crû jusqu'ici qu'au profit de l'Espagne. Puisse ce genre de culture, puissent les autres cultures, sans en excepter aucune, occuper toutes les nations. Eh ! ne sommes-nous pas tous frères? Enfans du même père, ne sommes-nous pas appelés à une destinée commune? Faut-il que je traverse la prospérité de mon semblable parce que la nature a placé une rivière ou une montagne entre lui et moi? Cette barrière m'autorise-t-elle à le haïr, à le persécuter? O combien cette prédilection exclusive pour des sociétés particulières a coûté de calamités au globe ! combien il lui en coûtera dans la

suite, si la saine philosophie n'éclaire enfin des esprits trop long-temps égarés par des sentimens factices ! Ma voix est trop faible sans doute pour dissiper le prestige. Mais il naîtra, n'en doutons point, il naîtra des écrivains dont le raisonnement et l'éloquence persuaderont tôt ou tard aux générations futures que le genre humain est plus que la patrie, ou plutôt que le bonheur de l'une est étroitement lié à la félicité de l'autre.

Aux grandes exportations dont on a parlé il faut ajouter l'envoi que fait le Mexique de onze à douze mille quintaux de bois de Campêche; de trois à quatre cents quintaux de brésillet; de cinquante quintaux de carmin; de six à sept quintaux d'écaille; de cinquante à soixante quintaux de rocou; de trente à quarante quintaux de salsepareille; de quarante à cinquante quintaux de baume; de cinq à six quintaux de sang-dragon; de quelques cuirs en poil: objets peu importans, et qui, rendus dans la métropole, ne valent pas plus de quatre ou cinq cent mille livres.

Mais, comme si la nature n'avait pas fait assez pour l'Espagne en lui accordant presque gratuitement tous les trésors de la terre que les autres nations ne doivent qu'aux travaux les plus rudes, elle lui a encore prodigué, surtout au Mexique, l'or et l'argent, qui sont le véhicule ou le signe de toutes les productions.

XX. De l'exploitation des mines.

Tel est sur nous l'empire de ces brillans et funestes métaux, qu'ils ont balancé l'infamie et

l'exécration que méritaient les dévastateurs de l'Amérique. Les noms du Mexique, du Pérou, du Potosi, ne nous font pas frissonner, et nous sommes des hommes! Aujourd'hui même que l'esprit de justice et le sentiment de l'humanité sont devenus l'âme de nos écrits, la règle invariable de nos jugemens, un navigateur qui descendrait dans nos ports avec un vaisseau chargé de richesses notoirement acquises par des moyens aussi barbares ne passerait-il pas de son bord dans sa maison au milieu du bruit général de nos acclamations? Quelle est donc cette sagesse dont notre siècle s'enorgueillit si fort? Qu'est-ce donc que cet or qui nous ôte l'idée du crime et l'horreur du sang? Sans doute qu'un moyen d'échange entre les nations, un signe représentatif de toutes les sortes de valeurs, une évaluation commune de tous les travaux a quelques avantages. Mais ne vaudrait-il pas mieux que les nations fussent demeurées sédentaires, isolées, ignorantes et hospitalières, que de s'être empoisonnées de la plus féroce de toutes les passions?

L'origine des métaux n'a pas été toujours bien connue. On a cru long-temps qu'ils étaient aussi anciens que le monde. On pense aujourd'hui, avec plus de raison, qu'ils se forment successivement. Il n'est pas possible en effet de douter que la nature ne soit dans une action continuelle, et que ses ressorts ne soient aussi puissans sous nos pieds que sur notre tête.

Chaque métal, suivant les chimistes, a pour principe une terre qui le constitue, et qui lui est particulière. Il se montre à nous, tantôt sous la forme qui le caractérise, et tantôt sous des formes variées, dans lesquelles il n'y a que des yeux exercés qui puissent le reconnaître. Dans le premier cas, on l'appelle *vierge*; et dans le second, *minéralisé*.

Soit vierges, soit minéralisés, les métaux sont quelquefois épars par fragmens dans les couches horizontales ou inclinées de la terre. Ce n'est pas le lieu de leur origine. Ils y ont été entraînés par les embrasemens, les inondations, les tremblemens qui bouleversent sans interruption notre misérable planète. Ordinaîrement on les trouve tantôt en veines suivies, et tantôt en masses détachées, dans le sein des rochers et des montagnes où ils ont été formés.

Selon les conjectures des naturalistes, dans ces grands ateliers toujours échauffés s'élèvent perpétuellement des exhalaisons. Ces liqueurs sulfureuses et salines agissent sur les molécules métalliques, les atténuent, les divisent, et les mettent en état de voltiger dans les cavités de la terre. Elles se réunissent. Devenues trop pesantes pour se soutenir dans l'air, elles tombent et s'entassent les unes sur les autres. Si dans leurs différens mouvemens elles n'ont pas rencontré d'autres corps, elles forment des métaux purs. Il n'en est pas de même si elles se sont combinées avec des matières étrangères.

La nature, qui semblait vouloir les cacher, n'a pu les dérober à l'avidité de l'homme. En multipliant les observations, on est parvenu à connaître les lieux où se trouvent les mines. Ce sont pour l'ordinaire des montagnes où les plantes croissent faiblement et jaunissent vite; où les arbres sont petits et tortueux; où l'humidité des rosées, des pluies, des neiges même, ne se conserve pas; où s'élèvent des exhalaisons sulfureuses et minérales; où les eaux sont chargées de sels vitrioliques; où les sables contiennent des parties métalliques. Quoique chacun de ces signes, pris solitairement, soit équivoque, il est rare qu'ils se réunissent tous sans que le terrain renferme quelque mine.

Mais à quelles conditions tirons-nous cette richesse ou ce poison des abîmes où la nature l'avait renfermé? Il faut percer des rochers à une profondeur immense; creuser des canaux souterrains qui garantissent des eaux qui affluent et qui menacent de toutes parts; entraîner dans d'immenses galeries des forêts coupées en étais; soutenir les voûtes de ces galeries contre l'énorme pesanteur des terres qui tendent sans cesse à les combler, et à enfouir sous leur chute les hommes avares et audacieux qui les ont construites; creuser des canaux et des aquéducs; inventer ces machines hydrauliques si étonnantes et si variées, et toutes les formes diverses de fourneaux; courir le danger d'être étouffé ou consumé par une exha-

laison qui s'enflamme à la lueur des lampes qui éclairent le travail, et périr enfin d'une phthisie qui réduit la vie de l'homme à la moitié de sa durée. Si l'on examine combien tous ces travaux supposent d'observations, de tentatives et d'essais, on reculera l'origine du monde bien au-delà de son antiquité connue. Nous montrer l'or, le fer, le cuivre, l'étain et l'argent employés par les premiers hommes, c'est nous bercer d'un mensonge qui ne peut en imposer qu'à des enfans.

Lorsque le travail de la minéralogie est fini, celui de la métallurgie commence. Son objet est de séparer les métaux les uns des autres, et de les dégager des matières étrangères qui les enveloppent.

Pour séparer l'or des pierres qui le contiennent, il suffit de les écraser et de les réduire en poudre. On triture ensuite la matière pulvérisée avec du vif-argent qui s'unit avec ce précieux métal, mais sans s'unir, ni avec le roc, ni avec le sable, ni avec la terre qui s'y trouvaient mêlés. Avec le secours du feu on distille ensuite le mercure, qui, en partant, laisse l'or au fond du vase dans l'état d'une poudre qu'on purifie à la coupelle. L'argent vierge n'exige pas d'autres préparations.

Mais, quand l'argent est combiné avec des substances étrangères, ou avec des métaux d'une nature différente, il faut une grande capacité et une expérience consommée pour le purifier. Tout autorise à penser qu'on n'a pas ce talent dans le Nouveau-

Monde ; aussi est-il généralement reçu que des mineurs allemands ou suédois trouveraient dans le minéral déjà exploité plus de richesses que l'Espagnol n'en a déjà tiré. Ils éleveraient leur fortune sur des mines qu'un défaut d'intelligence a fait rejeter comme insuffisantes pour payer les dépenses qu'elles exigeaient.

Celles qui dans la nouvelle Espagne pouvaient donner de plus grandes espérances se trouvaient dans des contrées qui n'avaient jamais subi le joug mexicain. Nuno de Gusman fut chargé en 1530 de les asservir. Ce que ce capitaine devait à un nom illustre ne l'empêcha pas de surpasser en férocité tous les aventuriers qui jusqu'alors avaient inondé de sang les infortunées campagnes du Nouveau-Monde. Sur des milliers de cadavres il vint à bout, en moins de deux ans, d'établir une domination très-étendue, dont on forma l'audience de Guadalaxara. Ce fut toujours la partie de la nouvelle Espagne la plus abondante en métaux. Ces richesses sont surtout communes dans la Nouvelle-Galice, dans la Nouvelle-Byscaie, et principalement dans le pays de Zacatecas.

Quoique l'éducation des troupeaux, les cultures et l'exploitation des mines soient restées au Mexique fort loin du terme où une nation active n'eût pas manqué de les porter, les manufactures y sont dans un plus grand désordre encore. Celles de laine et de coton sont assez générale-

ment répandues; mais comme elles sont entre les mains des Indiens, des métis, des mulâtres, et qu'elles ne servent qu'aux vêtemens des gens peu riches, leur imperfection surpasse tout ce qu'on peut dire. Il ne s'en est formé de moins défectueuse qu'à Queretaro. Mais c'est surtout dans la province de Tlascala que les travaux sont animés. Sa position entre Véra-Cruz et Mexico, la douceur du climat, la beauté du pays, la fertilité des terres, y ont fixé la plupart des ouvriers qui passaient de l'ancien dans le Nouveau-Monde. On en a vu sortir successivement des étoffes de soie, des rubans, des galons, des dentelles, des chapeaux, qu'ont consommés ceux des métis, ceux des Espagnols qui n'étaient pas en état de payer les marchandises apportées d'Europe. C'est Puébla-de-los-Angelès, ville étendue, riche et peuplée, qui est le centre de cette industrie. Toute la faïence, la plupart des verres et des cristaux qui se vendent dans l'empire sortent de ses ateliers. Le gouvernement y fait même fabriquer des armes à feu.

XXI. Par quelles raisons le Mexique ne s'est-il pas élevé à de plus grandes prospérités?

L'indolence des peuples qui habitent la Nouvelle-Espagne doit être une des principales causes qui ont retardé les prospérités de cette région fameuse; mais elle n'est pas la seule; et la difficulté des communications doit avoir beaucoup ajouté à cette inertie. La circulation est continuellement arrêtée par toutes les entraves qu'a pu imaginer une administration injuste et fiscale.

Il y a au plus deux rivières qui puissent porter de faibles canots, et aucune n'a même ce genre d'utilité dans toutes les saisons. On ne voit quelques traces de chemin qu'auprès des grandes villes ; partout ailleurs il faut voiturer les denrées ou les marchandises à dos de mulet, et sur la tête des Indiens tout ce qui est fragile. Dans la plupart des provinces, la police fixe au voyageur ce qu'il doit payer pour le logement, les chevaux, les guides, pour la nourriture ; et cet usage, tout barbare qu'on le trouvera, est encore préférable à ce qui se pratique dans les lieux où la liberté paraît plus respectée.

Ces obstacles à la prospérité publique ont été fortifiés par le joug rigoureux sous lequel des maîtres oppresseurs tenaient les Indiens chargés de tous les travaux pénibles. Le mal est devenu plus grand par la diminution des bras employés au service de la cupidité européenne.

Les premiers pas des Castillans au Mexique furent sanglans. Le carnage s'étendit durant le mémorable siége de Mexico ; et il fut poussé au-delà de tous les excès dans les expéditions entreprises pour remettre dans les fers des peuples désespérés qui avaient tenté de briser leurs chaînes. L'introduction de la petite-vérole accrut la dépopulation, qui fut encore bientôt après augmentée par les épidémies de 1545 et de 1576, dont la première coûta huit cent mille habitans à l'empire, et la seconde deux millions, si l'on

veut adopter les calculs du crédule, de l'exagérateur Torquémada. Il est même démontré que, sans aucune cause accidentelle, le nombre des indigènes s'est insensiblement réduit à très-peu de chose. Selon les registres de 1600, il y avait cinq cent mille Indiens tributaires dans le diocèse de Mexico; et il n'y en restait plus que cent dix-neuf mille six cent onze en 1741. Il y en avait deux cent cinquante-cinq mille dans le diocèse de los-Angelès; et il n'en restait que quatre-vingt-huit mille deux cent quarante. Il y en avait cent cinquante mille dans le diocèse de Guaxaca, et il n'en restait plus que quarante-quatre mille deux cent vingt-deux. On na pas les mêmes détails sur les autres parties de l'empire, mais très-vraisemblablement ils ne diffèrent que peu de ceux que nous venons de transcrire.

L'usage où étaient, où sont encore les Espagnols, les métis, les mulâtres, les nègres, de prendre souvent leurs femmes parmi les Indiennes, tandis qu'aucune de ces races n'y a jamais ou presque jamais choisi des maris, a contribué sans doute à l'affaiblissement de cette nation; mais il est démontré que ces races étrangères ne se sont pas autant accrues que le peuple aborigène a diminué. L'eussent-elles égalé en nombre, elles ne l'auraient pas remplacé dans les travaux. La culture des terres et l'exploitation des mines étaient l'occupation ordinaire des Indiens. Les Espagnols, les métis, les mulâtres, les noirs

même ont dédaigné, la plupart, ces grands objets. Plusieurs vivent dans l'oisivèté. Un plus grand nombre donnent quelques momens aux arts et au commerce. Le reste est employé au service des gens riches.

C'est surtout dans la capitale de l'empire qu'on est révolté de ce dernier spectacle. Mexico, qui put quelque temps douter si les Espagnols étaient un essaim de brigands ou un peuple conquérant, avait été presque totalement détruit par les combats multipliés et opiniâtres qui s'étaient livrés dans ses murs mêmes durant un siége des plus singuliers dont l'histoire ait conservé le souvenir.

Cortez jugea cependant le chef-lieu de l'état qu'il venait de renverser propre à être aussi le centre de celui qu'il se proposait de fonder. Seulement il pensa que la nouvelle cité devait être autant supérieure à l'ancienne que le gouvernement qui allait se former serait au-dessus de celui qui venait de finir. Échauffé par cette idée, il traça lui-même le plan d'une ville immense, où il voulut que tout fût digne du monarque qu'il représentait, de la nation dont il était membre, et de la réputation qu'il avait acquise. La difficulté était de la peupler. On y réussit en déterminant à y continuer leur séjour les combattans que le fer, que la famine, que la contagion avaient épargnés. Ceux des auxiliaires dont l'attachement pour la Castille n'était pas douteux leur furent associés. Quelques Mexicains des plus distingués et

des plus actifs se chargèrent de bâtir des rues entières et d'y attirer des habitans. La plupart des aventuriers acceptèrent les meilleurs quartiers, et, à l'exemple de leur général, élevèrent des demeures magnifiques pour eux et pour leurs familles. On tint en réserve de vastes espaces pour les hommes avides que l'appât d'une grande fortune ne manquerait pas d'attirer, et de plus grands encore pour les places, pour les fontaines, pour les églises, pour les couvens, pour les édifices publics de tous les genres que la succession des temps amènerait. Le succès ne se fit pas attendre. Le nouveau Mexico devint très-rapidement et est resté jusqu'à nos jours la ville de l'autre hémisphère la plus belle, la plus opulente, et la plus peuplée. En 1777 le nombre des naissances s'y éleva à cinq mille neuf cent quinze, et celui des morts à cinq mille onze; d'où on peut inférer que sa population approche de deux cent mille âmes.

Malheureusement les eaux, qui, dans la saison des pluies, tombent en torrens des montagnes, et font sortir de leur lit les lacs qui entourent Mexico, y causent souvent de grands ravages. Ses anciens habitans furent toujours exposés à ces inondations, qui leur faisaient acheter fort cher les avantages que leur procurait l'emplacement qu'ils avaient choisi pour en faire le centre de leur puissance. Aux calamités inséparables de ces débordemens trop répétés se joignit, pour

leur vainqueur, le chagrin de voir ses bâtimens plus pesans s'enfoncer, quoique élevés sur pilotis, en fort peu de temps, de quatre, cinq, et six pieds, dans un terrain qui n'avait pas assez de solidité pour les porter.

On essaya à plusieurs reprises de détourner ces torrens destructeurs; mais les artistes qui s'en chargèrent n'avaient ni le génie ni les connaissances qu'exigeait une entreprise de sa nature si difficile. L'ingénieur Martinès eut en 1607 l'idée d'un grand canal qui parut généralement préférable à tous les moyens mis en usage jusqu'à cette époque. Pour fournir à cette dépense, on exigea le centième du prix des maisons, des terres, des marchandises; impôt inconnu dans le Nouveau-Monde. Quatre cent soixante-onze mille cent cinquante-quatre Indiens furent occupés pendant six mois à ce travail, et l'entreprise fut jugée ensuite impraticable.

Le besoin d'un meilleur plan que celui qui avait échoué ne se fit pas attendre. Il devint plus urgent que jamais en 1629. L'inondation fit à cette époque de si grands ravages, qu'il ne resta sur pied ni cabane, ni palais, ni monument public. Des ruines, c'était tout ce qui restait des travaux d'un siècle; et, pour nous servir des propres termes d'une relation avouée par le gouvernement, on était réduit à chercher Mexico dans Mexico même. Dans la ville seule, trente mille Indiens, vingt mille Espagnols furent les victimes

de ce désastre, ou de la peste et de la famine qui le suivirent.

La cour de Madrid, désespérant de trouver un remède à tant de maux, arrêta en 1631 que Mexico serait abandonné, et qu'on construirait ailleurs une nouvelle capitale. L'avarice qui ne voulait rien sacrifier, la volupté qui craignait d'interrompre ses plaisirs, la paresse qui redoutait les soins, toutes les passions se réunirent pour faire changer les résolutions du ministère, et leur espérance ne fut pas trompée.

Il se passa un siècle et plus sans que le gouvernement s'occupât de l'obligation de prévenir des malheurs dont les peuples avaient à gémir sans cesse. A la fin les esprits se réveillèrent. On se détermina en 1763 à couper une montagne où l'on s'était contenté jusqu'alors de faire quelques excavations, et depuis les eaux eurent tout l'écoulement que la sûreté publique pouvait exiger. Ce fut le commerce qui se chargea de ce grand ouvrage pour 4,000,000 de liv. Lui-même il voulut supporter tout ce que cette entreprise coûterait de plus, et que, si on faisait des économies, elles tournassent au profit du fisc. Cette générosité ne fut pas une vertu d'ostentation. Il en coûta un million cinq à six cent mille livres aux négocians pour avoir servi leur patrie.

On médite d'autres travaux. Le projet de dessécher le grand lac qui entoure Mexico paraît arrêté; et les gens de l'art demandent huit à neuf

millions pour conduire le nouveau plan à un heureux terme. C'est beaucoup. Mais, qu'est-ce que l'argent quand il s'agit de la salubrité de l'air, de la conservation des hommes, de la multiplication des denrées? O que les maîtres du monde feront de bien! qu'ils seront honorés lorsque l'or qu'ils prodiguent à un luxe gigantesque, à d'avides favoris, à de vains caprices, sera consacré à l'amélioration de leur empire! Un hôpital sain, construit avec intelligence et bien administré; la cessation de la mendicité ou l'emploi de l'indigence; l'extinction de la dette de l'état; une imposition modérée et équitablement répartie; la réforme des lois par la confection d'un code simple et clair : ces institutions feraient plus pour leur gloire que des palais magnifiques, que la conquête d'une province après des batailles gagnées, que tous les bronzes, tous les marbres et toutes les inscriptions de la flatterie.

Si la cour de Madrid, à qui cet espoir est spécialement permis, fait pour Mexico ce qu'elle s'est proposé, elle verra bientôt cette cité fameuse, le siége du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnaies, le séjour des plus grands propriétaires, le centre de toutes les affaires importantes; elle la verra prendre un plus grand essor encore, communiquer aux provinces de sa dépendance l'impulsion qu'elle aura reçue, donner de l'activité à l'industrie, à la circulation in-

térieures, et, par une suite nécessaire, étendre ou multiplier les liaisons étrangères.

XXII. Liaisons du Mexique avec les Philippines.

La plus connue de celles que le Mexique entretient par la mer du Sud a été formée avec les îles Philippines.

Lorsque la cour de Madrid, dont les succès étendaient de plus en plus l'ambition, eut conçu le plan d'un grand établissement en Asie, elle s'occupa sérieusement des moyens de le faire réussir. Ce projet devait rencontrer de grandes difficultés. Les richesses de l'Amérique attiraient si puissamment les Espagnols qui consentaient à s'expatrier, qu'il ne paraissait pas possible d'engager même les plus misérables à s'aller fixer aux Philippines, à moins qu'on ne consentît à leur faire partager ces trésors. On se détermina à ce sacrifice. La colonie naissante fut autorisée à envoyer tous les ans dans le Nouveau-Monde des marchandises de l'Inde pour y être échangées contre des métaux.

Tous les étrangers, tous les habitans même du Nouveau-Monde sont exclus de ce négoce. Il n'est permis qu'aux Espagnols inscrits à l'hôtel-de-ville de Manille. C'est dans une assemblée, présidée par le gouverneur, que la part de chaque citoyen est fixée. Elle est proportionnée à la naissance, aux places, à la faveur. Ceux que la misère met hors d'état d'exercer leur droit, ceux qui ne veulent pas courir le risque de l'exercer, cèdent à un prix convenu leur place à des colons

plus riches ou plus hardis. Ces hommes entreprenans empruntent pour ce voyage, qui dure un an, les sommes dont ils ont besoin à un intérêt de vingt-cinq ou trente pour cent. Les dépôts des legs pieux sont leur ressource la plus ordinaire. Depuis trois siècles, les gardiens de ces largesses destinées au soulagement de l'humanité souffrante les font servir à l'accroissement de leur scandaleuse opulence.

Les vaisseaux, qui partaient d'abord de l'île de Cébu, et ensuite de celle de Luçon, prirent dans les premiers temps la route du Pérou. La longueur de cette navigation était excessive. On découvrit des vents alisés qui ouvraient au Mexique un chemin plus court; et cette branche de commerce se porta sur ces côtes, où il s'est fixé.

Le départ du navire expédié tous les ans du port de Manille est fixé au mois de juillet. Après s'être débarrassé d'une foule d'îles et de rochers, toujours incommodes, quelquefois dangereux, le galion fait route au nord jusqu'au trentième degré de latitude. Là commencent à régner des vents alisés qui le mènent à sa destination. On pense assez généralement que, s'il avançait plus loin, il trouverait des vents plus forts et plus réguliers qui précipiteraient sa marche; mais il est défendu, sous les peines les plus graves, à ceux qui le commandent de s'écarter de la ligne qu'on leur a tracée.

Telle est sans doute la raison qui, pendant

deux siècles, a empêché les Espagnols de faire la moindre découverte sur un océan qui aurait offert tant d'objets d'instruction et d'utilité à des nations plus éclairées ou moins circonspectes : mais pourquoi ce peuple, autrefois si actif, ne le redeviendrait-il pas? Si c'était à des marchands qu'il fallût inspirer ce nouvel esprit, ce seraient des mines, ce seraient des perles, ce seraient des diamans qu'il leur faudrait promettre : l'intérêt a toujours été, l'intérêt sera toujours le grand mobile de leur profession. De l'or, de l'or, et de l'or encore, voilà le terme de leurs espérances. Pourvu que le pilote conduise leurs navires dans les ports où se fera le meilleur débit de leurs marchandises, dans les ports où ils recevront des retours plus riches, tout est bien. Le navigateur qui s'écarterait un moment de ce but si cher à leur cœur, serait à leurs yeux un fou indigne de toute confiance. Les gouvernemens eux-mêmes eurent trop long-temps des idées presque aussi bornées. Ils ne voyaient dans leurs expéditions lointaines qu'une augmentation de puissance, qu'une augmentation de fortune; ils n'y voyaient que des richesses qui les mettaient en état de faire massacrer quelques milliers d'hommes pour agrandir d'une ville ou d'une province un territoire qui les accablait déjà de son étendue. Ce n'est qu'après plusieurs siècles d'aveuglement que la lumière a commencé à luire. Quelques souverains, plus éclairés que leurs semblables, ont

enfin compris qu'il serait moins dispendieux de tirer leurs sujets, de tirer le globe même entier de la barbarie que d'entretenir cinq cents assassins en campagne, que de donner une fête d'un jour, que de fournir aux révoltantes profusions d'un favori sans mérite. Aussitôt ont été ordonnées des navigations sur les mers les plus éloignées, sur les mers les plus orageuses, sur les mers les plus inconnues. L'amour de la gloire, qu'une politique soupçonneuse avait éteint ou comprimé dans toutes les âmes, s'est exalté dans les instrumens destinés à ces entreprises. Ils ont compté pour rien les plus rudes travaux, la perte de la santé, le risque de la vie, lorsqu'il s'est agi de dissiper les ténèbres, dont la paresse, l'orgueil, la superstition voulaient perpétuer la durée. Un succès plus ou moins grand a couronné une audace digne de tant d'estime. L'univers s'est agrandi; la figure de la terre a été connue. L'astronomie, diverses branches de physique, les principes de morale, ces objets et beaucoup d'autres ont acquis une extension, une perfection nouvelles. L'enthousiasme s'est étendu; il est arrivé jusqu'à la cour de Madrid, que la situation de ses domaines met plus à portée que ses guides ou ses rivaux d'étendre la sphère de nos connaissances.

Cependant elle n'a jusqu'ici rien changé à la marche de son galion des Philippines. Le voyage dure encore six mois, parce que le vaisseau est

surchargé d'équipages et de marchandises, et que ceux qui le montent, navigateurs timides, font toujours très-peu de voile pendant la nuit, et souvent, quoique sans nécessité, n'en font point du tout.

Le port d'Acapulco, où le vaisseau aborde, a deux embouchures, dont une petite île forme la séparation. On y entre de jour par un vent de mer, et l'on en sort de nuit par un vent de terre. Un mauvais fort, cinquante soldats, quarante-deux pièces de canon, et trente-deux hommes du corps de l'artillerie le défendent. Il est également étendu, sûr et commode. Le bassin qui forme cette belle rade est entouré de hautes montagnes, arides, privées d'eau, et remplies de volcans qui occasionnent de fréquens tremblemens de terre. Son air embrasé, lourd et malsain, n'est habituellement respiré que par quatre cents familles de Chinois, de mulâtres et de nègres, qui forment trois compagnies de milice. Cette faible et malheureuse population est grossie à l'arrivée du galion par les négocians de toutes les provinces du Mexique, qui viennent échanger leur argent et leur cochenille contre les épiceries, les mousselines, les porcelaines, les toiles peintes, les soieries, les aromates, les ouvrages d'orfévrerie de l'Asie.

L'étendue de ces échanges ne fut pas originairement fixée. Cette liberté illimitée ne tarda pas à exciter la jalousie de la métropole. Pour calmer

les esprits, on réduisit le privilége à très-peu de chose. Ce commerce a été depuis tantôt resserré, tantôt étendu, sans qu'il soit possible d'assigner les motifs de ces variations. Au temps où nous écrivons, la loi ne permet qu'un vaisseau de six cents tonneaux, et il est toujours de dix-huit cents ou de deux mille; la loi ne permet qu'une vente de cinq cent mille piastres, ou de deux millions cinq cent mille livres, et elle s'élève constamment à deux millions de piastres ou à dix millions de livres. Les droits de la douane ne sont pas plus respectés.

Après un séjour d'environ trois mois, le galion reprend la route des Philippines avec quelques compagnies d'infanterie destinées à recruter la garnison de Manille. Il a été intercepté trois fois par les Anglais dans sa traversée, qui, par la faveur continuelle du vent d'est, ne dure que deux mois. Ce fut Cawendish qui s'en empara en 1587, Rogers en 1709, et Anson en 1742. La moindre partie des richesses dont il est chargé s'arrête dans la colonie. Le reste est distribué aux nations qui avaient contribué à former sa cargaison.

L'espace immense que les galions avaient à parcourir fit désirer un port où ils pussent se radouber et se rafraîchir. On le trouva sur la route d'Acapulco aux Philippines, dans un archipel connu sous le nom d'*îles Mariannes*.

XXIII. Description des îles

Ces îles forment une chaîne qui s'étend depuis le treizième degré jusqu'au vingt-deuxième. Plu-

Marianes. Singularités qu'on y a observées.

sieurs ne sont que des rochers ; mais on en compte neuf qui ont de l'étendue. C'est là que la nature riche et belle offre une verdure éternelle, des fleurs d'un parfum exquis, des eaux de cristal tombant en cascade, des arbres chargés de fleurs et de fruits en même temps, des situations pittoresques que l'art n'imitera jamais.

Dans cet archipel, situé sous la zone torride, l'air est pur, le ciel serein et le climat assez tempéré.

On y voyait autrefois des peuples nombreux. Rien n'indique d'où ils étaient sortis. Sans doute qu'ils avaient été jetés par quelque tempête sur ces côtes, mais depuis si long-temps, qu'ils avaient oublié leur origine, qu'ils se croyaient les seuls habitans du monde.

Quelques habitudes, la plupart semblables à celles des autres sauvages de la mer du Sud, leur tenaient lieu de culte, de lois, de gouvernement. Ils coulaient leurs jours dans une indolence perpétuelle ; et c'était aux bananes, aux noix de coco, surtout au rima, qu'ils devaient ce malheur ou cet avantage.

Le rima, célébré par quelques voyageurs sous le nom d'*arbre à pain*, n'est pas encore bien connu des botanistes. C'est un arbre dont la tige élevée et droite se divise vers la cime en plusieurs branches. Ses feuilles sont alternes, grandes, fermes, épaisses, sinuées profondément vers les bords latéraux. Les plus jeunes, avant leur dé-

veloppement, sont enfermées dans une membrane qui se dessèche, et laisse en tombant une impression circulaire autour de la tige. Elles rendent, ainsi que les autres parties de l'arbre, une liqueur laiteuse très-tenace. De l'aisselle des feuilles supérieures sort un corps spongieux, long de six pouces, tout couvert de petites fleurs mâles très-serrées. Plus bas on trouve d'autres corps chargés de fleurs femelles, dont le pistil devient une baie allongée remplie d'une amande. Ces baies, portées sur un axe commun, sont si rapprochées, qu'elles se confondent et forment par leur assemblage un fruit très-gros et haut de dix pouces de longueur, hérissé de pointes grosses, courtes et émoussées. Il paraît qu'il existe deux espèces ou variétés du rima. L'un a le fruit intérieurement pulpeux, rempli d'amandes bonnes à manger, qui ont la forme et le goût de la châtaigne. Le fruit de l'autre est plus petit ; il n'a point d'amandes, parce qu'elles avortent lorsqu'il est parfaitement mûr. Sa chair est molle, doucereuse et malsaine. Mais, quand on le cueille un peu avant sa maturité, il a le goût de l'artichaut, et on le mange comme du pain; ce qui lui a fait donner le nom de *fruit à pain*. Ceux qui veulent le conserver une ou plusieurs années le coupent par tranches, et le font sécher au four ou au soleil.

On trouve dans l'histoire des Marianes trois choses qui paraissent dignes d'être remarquées.

L'usage du feu y était totalement ignoré. Aucun de ces volcans terribles dont les vestiges destructeurs sont ineffaçablement gravés sur la surface du globe ; aucun de ces phénomènes célestes qui allument souvent des flammes dévorantes et inattendues dans tous les climats ; aucun de ces hasards heureux qui, par frottement ou par collision, font sortir de brillantes étincelles de tant de corps, rien n'avait donné aux paisibles habitans des Marianes la moindre idée d'un élément si familier aux autres nations. Pour le leur faire connaître, il fallait que le ressentiment des premiers Espagnols arrivés sur ces côtes sauvages brûlât quelques centaines de cabanes.

Cet usage du feu n'était guère propre à leur en donner une idée favorable, à leur faire désirer de le reproduire; aussi le prirent-ils pour un animal qui s'attachait au bois et qui s'en nourrissait. Ceux que l'ignorance d'un objet si nouveau avait portés à en approcher s'étant brûlés, leurs cris inspirèrent de la terreur aux autres, qui n'osèrent plus le regarder que de très-loin. Ils appréhendèrent la morsure de cette bête féroce, qu'ils croyaient capable de les blesser par la seule violence de sa respiration. Cependant ils revinrent par degrés de la consternation dont ils avaient été frappés; leur erreur se dissipa peu à peu, et on les vit s'accoutumer enfin à un bien précieux dont tous les autres peuples connus étaient dans une possession immémoriale.

Un autre spectacle digne d'attention, c'était la supériorité que le sexe le plus délicat avait prise sur le plus fort dans les Marianes. L'ascendant y était tel, que les femmes jouissaient d'une puissance illimitée dans leur intérieur; qu'on ne pouvait disposer de rien sans leur aveu, et qu'elles avaient la libre disposition de tout; que dans aucun cas, même celui d'une infidélité publiquement connue, on n'était pas autorisé à manquer aux égards qui leur étaient dus; que pour peu qu'elles jugeassent elles-mêmes qu'un époux n'avait pas assez de douceur, de complaisance et de soumission, un nouveau choix leur était permis; que, si elles se croyaient trahies, elles pouvaient piller la cabane, couper les arbres du parjure, ou faire commettre ces dégâts par leurs parens ou par leurs compagnes.

Mais comment des coutumes si bizarres avaient-elles pu s'établir et s'enraciner? Si l'on en croit les relations anciennes ou modernes, les hommes de cet archipel étaient noirs, laids, mal faits: ils avaient la plupart une maladie hideuse de la peau, malgré l'usage journalier du bain. Les femmes, au contraire, avaient un teint assez clair, des traits réguliers, un air aisé, quelques grâces, le goût du chant et de la danse. Est-il étonnant qu'avec tant de moyens de plaire elles aient acquis un empire absolu et inébranlable? Ce qui est vraiment extraordinaire, c'est qu'il y ait eu des contrées, et surtout des contrées sauvages, où l'on

ait trouvé une différence si marquée entre les deux sexes. L'unanimité des historiens pourra-t-elle jamais étouffer les doutes que doit faire naître une narration si peu vraisemblable?

Les témoignages réunis de tant d'écrivains qu'on voudra ne sauraient prévaloir contre une loi bien connue, générale et constante de la nature. Or partout, excepté aux îles Marianes, on a trouvé et l'on a dû trouver la femme soumise à l'homme. Si l'on veut que je me prête à cette exception, il faut l'appuyer d'une autre : c'est que dans cette contrée les femmes l'emportaient sur les hommes, non-seulement en intelligence, mais en force de corps. Si l'on ne m'assure pas l'un de ces faits, je nie l'autre; à moins toutefois que quelque dogme superstitieux n'ait rendu leurs personnes sacrées; car il n'y a rien que la superstition ne dénature, point d'usage si monstrueux qu'elle n'établisse, point de forfaits auxquels elle ne détermine, point de sacrifices qu'elle n'obtienne. Si elle dit à l'homme, Dieu veut que tu te mutiles, il se mutilera; si elle lui dit, Dieu veut que tu assassines ton fils, il l'assassinera; si elle lui a dit, aux îles Marianes, Dieu veut que tu rampes devant la femme, il rampera devant la femme. La beauté, les talens et l'esprit, dans toutes les contrées du monde, sauvages ou policées, prosterneront un homme aux pieds d'une femme; mais ces avantages particuliers à quelques femmes n'établiront nulle part la tyran-

nie générale du sexe foible sur le sexe robuste. L'homme commande à la femme, même dans les pays où la femme commande à la nation. Le phénomène des îles Marianes serait dans l'ordre moral ce que l'équilibre de deux poids inégaux, suspendus à des bras égaux de lévier, serait dans l'ordre physique. Aucune sorte d'autorité ne doit nous amener à la croyance d'une absurdité. Mais, dira-t-on, si les femmes ont mérité là cette autorité par quelques services importans dont la mémoire s'est perdue? Eh bien! l'homme reconnaissant le premier jour, aura été ingrat le second.

La troisième chose remarquable dans les Marianes, c'était un *pros* ou *canot*, dont la forme singulière a toujours fixé l'attention des navigateurs les plus éclairés.

Ces peuples occupaient des îles séparées par des intervalles considérables. Quoique sans moyens et sans désir d'échanges, ils voulaient communiquer entre eux. Ils y réussirent avec le secours d'un bâtiment d'une sûreté entière, quoique très-petit, propre à toutes les évolutions navales, malgré la simplicité de sa construction; si facile à manier, que trois hommes suffisaient pour toutes les manœuvres; recevant le vent de côté, mérite absolument nécessaire dans ces parages; ayant l'avantage unique d'aller et de venir sans jamais virer de bord, et en changeant seulement la voile; d'une telle marche, qu'il faisait douze

ou quinze mille en moins d'une heure, et qu'il allait quelquefois plus vite que le vent. De l'aveu de tous les connaisseurs, ce pros, appelé *volant* à cause de sa légèreté, est le plus parfait bateau qui ait jamais été imaginé; et l'invention n'en saurait être disputée aux habitans des Marianes, puisqu'on n'en a trouvé le modèle dans aucune mer du monde.

S'il était raisonnable de prononcer sur le génie d'une nation par un art isolé, on ne pourrait s'empêcher d'avoir la plus grande opinion de ces sauvages qui, avec des outils grossiers et sans le secours du fer, ont obtenu à la mer des effets que des moyens multipliés n'ont pu procurer aux peuples les plus éclairés. Mais, pour asseoir un jugement solide, il faudrait d'autres preuves qu'un talent que le hasard peut avoir donné, et ces preuves ne sont consignées dans aucune histoire.

Les îles Marianes furent découvertes en 1521 par Magellan. Ce célèbre navigateur les nomma îles des Larrons, parce que leurs sauvages habitans, qui n'avaient pas la moindre notion du droit de propriété, inconnu dans l'état de nature, enlevèrent sur ses vaisseaux quelques bagatelles qui tentèrent leur curiosité. On négligea long-temps de s'établir dans cet archipel, où il n'y avait aucune de ces riches mines qui enflammaient alors les Espagnols. Ce fut en 1668 seulement que les vaisseaux qui y relâchaient de temps en temps,

en allant du Mexique aux Indes orientales, y déposèrent quelques missionnaires. Dix ans après, la cour de Madrid jugea que les voies de la persuasion ne lui donnaient pas assez de sujets, et elle appuya par des soldats les prédications de ses apôtres.

Des sauvages isolés que guidait un farouche instinct, auxquels l'arc et la flèche étaient même inconnus, qui n'avaient pour toute défense que de gros bâtons, ces sauvages ne pouvaient pas résister aux armes et aux troupes de l'Europe. Cependant la plupart d'entre eux se firent massacrer plutôt que de se soumettre. Un grand nombre furent la victime des maladies honteuses que leurs inhumains vainqueurs leur avaient portées. Ceux qui avaient échappé à tous ces désastres prirent le parti désespéré de faire avorter leurs femmes, pour ne pas laisser après eux des enfans esclaves. La population diminua dans tout l'archipel, au point qu'il fallut, il y a quarante ou cinquante ans, en réunir les faibles restes dans la seule île de Guam.

Elle a quarante lieues de circonférence. Son port, situé dans la partie occidentale et défendu par une batterie de huit canons, est formé d'un côté par une langue de terre qui s'avance deux lieues dans la mer, et de l'autre par un rescif de même étendue qui l'embrasse presque circulairement. Quatre vaisseaux peuvent y mouiller à l'abri de tous les vents, excepté de celui d'ouest,

qui ne souffle jamais violemment dans ces parages

A quatre lieues de la rade, sur les bords de la mer, dans une situation heureuse, s'élève l'agréable bourgade d'Agana. C'est dans ce chef-lieu de la colonie et dans vingt-un petits hameaux, distribués autour de l'île, que sont répartis quinze cents habitans, restes infortunés d'un peuple autrefois nombreux.

L'intérieur de Guam sert d'asile et de pâture aux chèvres, aux porcs, aux bœufs, aux volailles qu'au temps de la conquête y portèrent les Espagnols, et qui depuis sont devenus sauvages. Ces animaux, qu'il faut tuer à coups de fusil ou prendre au piége, formaient la principale nourriture des Indiens et de leurs oppresseurs, lorsque tout à coup les choses ont changé de face.

Un homme actif, humain, éclairé, a compris enfin que la population ne se rétablirait pas, qu'elle s'affaiblirait même encore, à moins qu'il ne réussît à rendre son île agricole. Cette idée élevée l'a fait cultivateur lui-même. A son exemple, les naturels du pays ont défriché les terres dont il leur avait assuré la propriété. Leurs champs se sont couverts de riz, de cacao, de maïs, de sucre, d'indigo, de coton, de fruits, de légumes, dont, depuis un siècle ou deux, on leur laissait ignorer l'usage. Le succès a augmenté leur docilité. Ces enfans d'une nature brute, dans qui la tyrannie et la superstition avaient achevé de dégrader l'homme, ont exercé dans des ateliers quelques

arts de nécessité première, et fréquenté, sans une répugnance trop marquée, les écoles ouvertes pour leur instruction. Leurs jouissances se sont multipliées avec leurs occupations, et ils ont été enfin heureux dans un des meilleurs pays du monde ; tant, il est vrai, qu'il n'y a rien dont on ne vienne à bout avec de la douceur et par la bienfaisance, puisque ces vertus peuvent éteindre le ressentiment dans l'âme même du sauvage.

Cette révolution inespérée a été l'ouvrage de M. Tobias, qui, en 1772, gouvernait encore les Marianes. Puisse ce vertueux et respectable Espagnol obtenir un jour ce qui comblerait sa félicité, la consolation de voir diminuer la passion de ses enfans chéris pour le vin de cocotier, et de voir augmenter leur goût pour le travail!

Si, dès l'origine, les Espagnols avaient eu les vues raisonnables du sage Tobias, les Marianes auraient été civilisées et cultivées. Ce double avantage aurait procuré à cet archipel une sûreté qu'il ne saurait se promettre d'une garnison de cent cinquante hommes concentrée dans Guam.

Tranquilles pour leurs possessions, les conquérans se seraient livrés à l'amour des découvertes, qui était alors le génie dominant de la nation. Secondés par le talent de leurs nouveaux sujets pour la navigation, leur activité aurait porté les arts utiles et l'esprit de société dans les nombreuses îles qui couvrent l'Océan pacifique, et plus loin encore. L'univers eût été, pour ainsi

dire, agrandi par de si glorieux travaux. Sans doute que toutes les nations commerçantes auraient tiré, avec le temps, quelque utilité des relations formées avec ces régions jusqu'alors inconnues, puisqu'il est impossible qu'un peuple s'enrichisse sans que les autres participent à ses prospérités; mais la cour de Madrid aurait toujours joui plus tôt et plus constamment des productions de ses nouveaux établissemens. Si nous ne nous trompons, cet ordre de choses valait mieux pour l'Espagne qu'une combinaison qui réduit les Marianes à fournir des rafraîchissemens aux galions qui retournent du Mexique aux Philippines, comme la Californie à ceux qui vont des Philippines au Mexique.

XXIV. État ancien et moderne de la Californie.

La Californie est proprement une longue pointe de terre qui sort des côtes septentrionales de l'Amérique et s'avance entre l'est et le sud jusqu'à la zone torride. Elle est baignée des deux côtés par la mer Pacifique. La partie connue de cette péninsule a trois cents lieues de longueur sur dix, vingt, trente et quarante de large.

Il est impossible que dans un si grand espace la nature du sol et la température de l'air soient partout les mêmes. On peut dire cependant qu'en général le climat y est sec et chaud à l'excès; le terrain nu, pierreux, montueux, sablonneux, stérile par conséquent, et peu propre au labourage et à la multiplication des bestiaux. Parmi le petit nombre d'arbres qu'on y trouve, le plus

utile est le *pita-haya*, dont les fruits sont la principale nourriture des Californiens.

C'est une espèce de cierge ou *cactus* qui, comme les autres, n'a point de feuilles. Ses tiges droites et cannelées, ont les côtes chargées d'épines et supportent immédiatement des fleurs blanchâtres, semblables à celles du nopal sur lequel vit la cochenille, mais beaucoup plus allongées. Les fruits qui succèdent à ses fleurs ont à leur surface des inégalités produites par la base subsistante des écailles du calice. Ils sont de la grosseur d'un œuf de poule, rouges en-dehors et remplis intérieurement d'une pulpe blanche, bonne à manger, plus douce et plus délicate que celle de la figue ordinaire. On trouve dans cette pulpe des petites semences noires et luisantes.

La mer, plus riche que la terre, offre des poissons de toutes sortes dans la plus grande abondance et du goût le plus exquis. Mais ce qui rend le golfe de la Californie plus digne d'attention, ce sont les perles, qui, dans la saison favorable, y attirent de diverses provinces du Mexique des hommes avides, auxquels on a imposé la loi de donner au gouvernement le quint de leur pêche.

Les Californiens sont bien faits et fort robustes. Une pusillanimité extrême, l'inconstance, la paresse, la stupidité, et même l'insensibilité, forment leur caractère. Ce sont des enfans en qui la raison n'est pas encore développée. Ils sont plus

basanés que les Mexicains. Cette différence de couleur prouve que la vie policée de la société renverse ou change entièrement l'ordre et les lois de la nature, puisqu'on trouve sous la zone tempérée un peuple sauvage plus noir que ne le sont les nations civilisées de la zone torride.

Avant qu'on eût pénétré chez les Californiens, ils n'avaient aucune pratique de religion, et leur gouvernement était tel qu'on devait l'attendre de leur ignorance. Chaque nation était un assemblage de plusieurs cabanes, plus ou moins nombreuses, toutes unies entre elles par des alliances, mais sans aucun chef. L'obéissance filiale n'y était pas même connue, quoique ce sentiment soit, sinon plus vif, du moins plus pur dans l'état de nature que dans celui de société.

En effet, les secours qu'une police régulière assure à tous les individus chez les nations civilisées, les jeunes sauvages ne les attendent que de leur père. C'est lui qui pourvoit à leur subsistance quand il sont enfans, c'est lui qui veille à leur sûreté. Comment ne rechercheraient-ils pas sa bienveillance? comment n'éviteraient-ils pas avec soin ce qui pourrait les priver de son appui?

Un respect qui n'est point exigé ne saurait guère s'affaiblir dans des enfans qu'une habitude animale, plus encore que le besoin, ramène toujours dans la cabane qui les a vus naître, et dont ils ne s'éloignent jamais à de grandes distances.

Les séparations que l'éducation, l'industrie, le commerce, occasionnent si fréquemment parmi nous, et qui ne peuvent que relâcher les liens de la parenté, les sauvages ne les connaissent point. Ils restent à côté de celui qui leur a donné l'existence, tant qu'il vit. Comment s'écarteraient-ils de l'obéissance? Rien ne leur est impérieusement ordonné. Point d'être plus libre que le petit sauvage. Il naît émancipé. Il va, il vient, il sort, il rentre, il découche sans qu'on lui demande ce qu'il a fait, ce qu'il est devenu. Jamais on ne s'aviserait d'employer l'autorité de la famille pour le ramener, s'il lui plaisait de disparaître. Rien de si commun dans les villes que les mauvais pères. Il n'y en a point au fond des forêts. Plus les sociétés sont opulentes, et plus il y a de luxe, moins la voix du sang s'y fait entendre. Le dirai-je? la sévérité de notre éducation, sa variété, sa durée, ses fatigues, aliènent la tendresse de nos enfans. Il n'y a que l'expérience qui les réconcilie avec nous. Nous sommes obligés d'attendre long-temps la reconnaissance de nos soins et l'oubli de nos réprimandes. Le sauvage n'en entendit jamais dans la bouche de ses parens. Jamais il n'en fut châtié. Lorsqu'il sut frapper l'animal dont il avait à se nourrir, il n'eut presque plus rien à apprendre. Ses passions étant naturelles, il les satisfait sans redouter l'œil des siens. Mille motifs contraignent nos parens à s'opposer aux nôtres. Croit-on qu'il n'y ait point d'enfans

parmi nous à qui le désir de jouir promptement d'une grande fortune ne fasse trouver la vie de leurs pères trop longue? Jaimerais à me le persuader. Le cœur du sauvage, à qui son père n'a rien à laisser, est étranger à cette espèce de parricide.

Dans nos foyers, les pères âgés radotent souvent au jugement de leurs enfans. Il n'en est pas ainsi dans la cabane du sauvage. On y parle peu, et l'on y a une haute opinion de la prudence des pères. Ce sont leurs leçons qui suppléent au défaut d'observations sur les ruses des animaux, sur les forêts giboyeuses, sur les côtes poissonneuses, sur les saisons et sur les temps propres à la chasse et à la pêche. Le vieillard raconte-t-il quelques particularités de ses guerres ou de ses voyages; rappelle-t-il les combats qu'il a livrés, les périls qu'il a courus, les embûches qu'il a évitées; s'élève-t-il à l'explication des phénomènes les plus simples de la nature; le soir, dans une nuit étoilée, à l'entrée de la cabane, leur trace-t-il du doigt le cours des astres qui brillent au-dessus de leur tête d'après les connaissances bornées qu'il en a, il est admiré. S'il survient une tempête, quelque révolution sur la terre, dans les airs, sur les eaux, quelque événement agréable ou fâcheux, tous s'écrient, notre père nous l'avait prédit! et la soumission pour ses conseils, la vénération pour sa personne, en sont augmentées. Lorsqu'il approche de ses derniers momens l'in-

quiétude et la douleur se peignent sur les visages, les larmes coulent à sa mort, et un long silence règne autour de sa couche. On le dépose dans la terre, et l'endroit de sa sépulture est sacré. On lui rend des honneurs annuels; et, dans les circonstances importantes ou douteuses, on va quelquefois interroger sa cendre. Hélas ! les enfans sont livrés à tant de distractions parmi nous, que les pères en sont promptement oubliés. Ce n'est pas toutefois que je préférasse l'état sauvage à l'état civilisé. C'est une protestation que j'ai déjà faite plus d'une fois. Mais plus j'y réfléchis, plus il me semble que, depuis la condition de la nature la plus brute jusqu'à l'état le plus civilisé, tout se compense à peu près, vices et vertus, biens et maux physiques. Dans la forêt, ainsi que dans la société, le bonheur d'un individu peut être moins ou plus grand que celui d'un autre individu; mais je soupçonne que la nature a posé des limites à celui de toute portion considérable de l'espèce humaine, au-delà desquelles il y a à peu près autant à perdre qu'à gagner.

Le Mexique n'eut pas été plus tôt réduit et pacifié, que Cortez forma le projet d'ajouter à sa conquête la Californie. Lui-même il se chargea, en 1526, de l'expédition; mais elle ne fut pas heureuse. Celles qui se succédèrent rapidement pendant deux siècles eurent le même sort, soit que les particuliers en supportassent les frais, soit qu'elles se fissent aux dépens du gouvernement;

et cette continuité de revers n'est pas inexplicable.

L'usage de lever les vues, les plans, les cartes des lieux qu'on parcourait, n'était pas alors fort commun. Si quelque aventurier, plus intelligent ou plus laborieux que ses compagnons, écrivait une relation de son voyage, cet écrit était rarement placé dans les dépôts publics. L'y mettait-on, enseveli dans la poussière, il était oublié. L'impression aurait remédié à cet inconvénient, mais la crainte que les étrangers ne fussent instruits de ce qu'on croyait important de leur cacher faisait rejeter ce moyen de communication. De cette manière les peuples n'acquéraient aucune expérience. Les absurdités se perpétuaient; et les derniers entrepreneurs échouèrent par les mêmes fautes qui avaient empêché le succès des premiers.

On avait entièrement renoncé à l'acquisition de la Californie, lorsque les jésuites demandèrent, en 1697, qu'il leur fût permis de l'entreprendre. Dès qu'ils eurent obtenu le consentement du gouvernement, ils commencèrent l'exécution du plan de législation qu'ils avaient formé d'après des notions exactes de la nature du sol, du caractère des habitans, de l'influence du climat. Le fanatisme ne guidait point leurs pas. Ils arrivèrent chez les sauvages, qu'ils voulaient civiliser, avec des curiosités qui pussent les amuser, des grains destinés à les nourrir, des vêtemens propres à

leur plaire. La haine de ces peuples pour le nom espagnol ne tint pas contre ces démonstrations de bienveillance. Ils y répondirent autant que leur peu de sensibilité et leur inconstance le pouvaient permettre. Ces vices furent vaincus en partie par les religieux instituteurs, qui suivaient leur projet avec la chaleur et l'opiniâtreté particulières à leur corps. Ils se firent charpentiers, maçons, tisserands, cultivateurs, et réussirent par ces moyens à donner la connaissance et, jusqu'à un certain point, le goût des premiers arts à ces peuples sauvages. On les a tous réunis successivement. En 1745 ils formaient quarante-trois villages, séparés par la stérilité du terrain et la disette d'eau.

La subsistance de ces bourgades a pour base le blé et les légumes qu'on y cultive, les fruits et les animaux domestiques de l'Europe, qu'on travaille tous les jours à y multiplier. Les Indiens ont chacun leur champ et la propriété de ce qu'ils récoltent; mais telle est leur peu de prévoyance, qu'ils dissiperaient en un jour ce qu'ils auraient recueilli, si leur missionnaire ne s'en chargeait pour le leur distribuer à propos. Ils fabriquent déjà quelques étoffes grossières. Ce qui peut leur manquer est acheté avec les perles qu'ils pêchent dans le golfe, avec le vin, assez approchant de celui de Madère, qu'ils vendent à la Nouvelle-Espagne et aux galions, et dont l'expérience a appris qu'il était important de leur interdire l'usage.

Une douzaine de lois fort simples suffisent pour conduire cet état naissant. Le missionnaire choisit pour les faire observer l'homme le plus intelligent du village, et celui-ci peut infliger le fouet et la prison, les seuls châtimens que l'on connaisse.

Trop de scènes cruelles et destructives ont jusqu'ici affligé nos regards pour qu'il ne nous soit pas permis de les arrêter un moment sur des travaux inspirés par l'humanité et dirigés par la bienfaisance. Toutes les autres conquêtes ont été faites par les armes. Nous n'avons vu que des hommes qui égorgeaient des hommes ou qui les chargeaient de chaînes. Les contrées que nous avons parcourues ont été successivement autant de théâtres de la perfidie, de la férocité, de la trahison, de l'avarice, et de tous les crimes auxquels on est porté par la réunion et la violence des passions effrénées. Notre plume, sans cesse trempée dans le sang, n'a tracé que des lignes sanglantes. La contrée où nous sommes entrés est la seule que la raison ait conquise. Asseyons-nous, et respirons. Que le spectacle de l'innocence et de la paix dissipe les idées lugubres dont nous avons été jusqu'à présent obsédés, et soulage un moment notre âme des sentimens douloureux qui l'ont si constamment oppressée, flétrie, déchirée. Hélas ! la jouissance nouvelle que j'éprouve durera trop peu pour qu'elle me soit enviée. Lecteurs, bientôt ces grandes catastro-

phes qui bouleversent ce globe, et dont la peinture vous plaît par les secousses violentes que vous en recevez, et par les larmes moitié délicieuses, moitié amères, qu'elles arrachent de vos yeux, souilleront la suite de ces déplorables annales. Êtes-vous méchans? êtes-vous bons? Si vous étiez bons, vous vous refuseriez, ce me semble, au récit des calamités; si vous étiez méchans, vous l'entendriez sans pleurer. Cependant vous pleurez. Vous voulez être heureux, et c'est du malheur qu'il faut vous entretenir pour vous intéresser. Je crois en entrevoir la raison. Les peines des autres vous consolent des vôtres, et l'estime de vous-mêmes s'accroît par la compassion que vous leur accordez.

Il n'y a dans toute la Californie que deux garnisons de trente hommes chacune, et un soldat auprès de chaque missionnaire. Ces troupes étaient choisies par les législateurs et à leurs ordres, quoique payées par le gouvernement. La cour de Madrid n'avait pas vu d'inconvénient à laisser ces faibles moyens à des prêtres qui avaient acquis sa confiance, et on l'avait bien convaincue que c'était le seul expédient qui pût préserver ses nouvelles conquêtes d'une oppression entièrement destructive.

Tel était l'état des choses lorsque la cour de Madrid chassa de la Californie, comme de ses autres possessions, les jésuites qui avaient formé le projet de pousser leurs travaux sur les deux

rives de la mer jusqu'à la chaîne de montagnes qui lie la péninsule au Mexique. Le ministère espagnol a-t-il adopté ce beau plan ? qui le sait ? Réussira-t-il à l'exécuter ? qui peut le prévoir ? Ce qui est connu, c'est que les religieux instituteurs n'eurent pas été plus tôt solennellement proscrits, qu'ils furent accusés dans l'un et l'autre hémisphère d'avoir fait partout un abus énorme de l'autorité qu'ils avaient usurpée. On leur reprocha en particulier d'avoir décrié la Californie pour détourner le gouvernement de songer jamais à la prendre sous sa juridiction immédiate. Le plus grand de leurs crimes fut d'avoir caché que le pays était rempli de métaux précieux. Aucune expérience n'a encore prouvé qu'il y ait en effet des mines. Mais la démonstration en eût-elle été acquise, quel est l'homme de bien qui ne pensât que les missionnaires avaient rempli un devoir sacré en n'immolant pas à des richesses fictives des nations qui se reposaient sur eux de leur destinée ?

Quoi qu'il en soit, la Californie sert de lieu de relâche aux vaisseaux qui vont des Philippines au Mexique. Le cap Saint-Lucas, situé à l'extrémité méridionale de la péninsule, est le lieu où ils s'arrêtent. Ils y trouvent un bon port, des rafraîchissemens et des signaux qui les avertissent s'il a paru quelque ennemi dans ces parages, les plus dangereux pour eux. Ce fut en 1734 que le galion y aborda pour la première fois. Ses ordres

et ses besoins l'y ont toujours amené depuis.

Le système adopté par tous les gouvernemens de l'Europe, de tenir les colonies dans la dependance la plus absolue de la métropole, a toujours rendu suspectes à beaucoup de politiques espagnols les liaisons du Mexique avec l'Asie. Combien les maximes d'Alberoni étaient différentes !

Cet homme, né de lui-même, était parvenu, par des événemens presque romanesques, à mettre la cour de Madrid dans sa dépendance. Soit inquiétude naturelle, soit sentiment de ses forces, il voulut redonner aux conseils qu'il dirigeait l'influence dans les affaires générales qu'ils avaient perdue depuis plus d'un siècle. Le souverain, le ministère, la nation, tout se prêta à cette illusion ou à cet espoir. Les ressorts de l'état furent remontés. Une machine, qu'on croyait généralement usée, reprit ses fonctions ; peut-être même ses mouvemens furent-ils trop rapides. Cette impulsion intérieure fut secondée au-dehors par des intrigues compliquées, et cependant vivement conduites. Les meilleurs esprits se remplirent d'incertitude et de défiance. On vit se brouiller les puissances liées de temps immémorial par des intérêts communs ; les puissances divisées par des haines éternelles se rapprochèrent. L'activité, l'audace, l'ambition du seul Alberoni assemblaient ces nuages, qui menaçaient nos régions d'un bouleversement universel, des plus étonnantes révolutions.

L'ancien monde ne suffisait pas aux magnifiques spéculations d'un homme qui avançait toujours tant qu'il voyait quelque chose au-delà de ce qu'il avait vu. Le nouveau entra pour beaucoup dans ses immenses combinaisons. Loin de penser qu'il fallût borner les relations de la nouvelle Espagne avec les Philippines, il voulait donner à cette liberté une extension illimitée. Il lui paraissait très-sage de faire habiller les deux Amériques par les Indes. Les colons, disait-il, seraient vêtus plus agréablement, à meilleur marché, d'une manière plus analogue au climat. Les guerres de l'Europe ne les exposeraient pas à manquer souvent des choses les plus nécessaires. Ils seraient plus riches, plus affectionnés à la patrie principale, plus en état de se défendre contre les ennemis qu'elle leur attire. Ces ennemis eux-mêmes seraient moins redoutables, parce qu'ils perdraient peu à peu les forces que l'approvisionnement du Mexique et du Pérou leur procure. Enfin l'Espagne, en percevant sur les marchandises des Indes les mêmes droits qu'elle perçoit sur celles que fournissent ses rivaux, ne perdrait aucune branche de ses revenus. Elle pourrait même, si ses besoins l'exigeaient, obtenir de ses colonies des secours qu'elles n'ont actuellement ni la volonté ni le pouvoir de lui fournir.

Les vues du ministre hardi et entreprenant s'étendaient plus loin encore. Il voulait que la Métropole elle-même formât des liaisons immenses

avec l'Orient par la voie de ses colonies d'Amérique. Selon lui, les Philippines, qui jusqu'alors avaient payé un tribut énorme à l'activité des nations européennes ou asiatiques qui leur portaient des manufactures ou des productions, pouvaient les aller chercher sur leurs propres vaisseaux et les obtenir de la première main. En livrant la même quantité de métaux que leurs concurrens, les habitans de ces îles acheteraient à meilleur marché, parce que ces métaux, venant directement d'Amérique, auraient moins supporté de frais que ceux qu'il faut voiturer dans nos régions avant de les faire passer aux Indes. Les marchandises embarquées à Manille arriveraient au Mexique ou au Pérou, où elles seraient chargées pour l'Europe.

Alberoni s'attendait bien que les puissances dont cet arrangement blesserait les intérêts et ruinerait l'industrie chercheraient à le traverser; mais il se croyait en état de braver leur courroux dans les mers d'Europe, et il avait déjà donné ses ordres pour qu'on mît les côtes et les ports de la mer du Sud en état de ne rien craindre des escadres fatiguées qui pourraient les attaquer.

Ces combinaisons trouvèrent des approbateurs. Aux yeux des enthousiastes d'Alberoni, et il y en avait beaucoup, c'étaient les efforts sublimes d'un puissant génie pour la prospérité et pour la gloire de la monarchie qu'il ressuscitait. D'autres, en plus grand nombre, ne virent dans ces projets, si grands en apparence, que les délires d'une ima-

gination déréglée qui s'exagerait les ressources d'un état ruiné, et qui se promettait de donner le commerce du monde entier à une nation réduite depuis deux siècles à l'impossibilité de faire le sien. La disgrâce de cet homme extraordinaire calma la fermentation qu'il avait excitée dans les deux mondes. Les liaisons des Philippines avec le Mexique continuèrent sur l'ancien pied, ainsi que celles que cette grande province entretenait avec le Pérou par la mer du Sud.

XXV. Communications du Mexique avec le Pérou et avec l'Espagne, par la voie de Guatimala.

Les côtes du Mexique ne ressemblent pas à celles du Pérou, où le voisinage et la hauteur des Andes font régner un printemps éternel, des vents réguliers et doux. Aussitôt qu'on a passé la ligne à la hauteur de Panama, la libre communication de l'atmosphère de l'est à l'ouest n'étant plus interrompue par cette prodigieuse chaîne de montagnes, le climat devient différent. A la vérité, la navigation est facile et sûre dans ces parages depuis le milieu d'octobre jusqu'à la fin de mai; mais, durant le reste de l'année, les calmes et les orages y rendent alternativement la mer fâcheuse et dangereuse.

La côte qui borde cet océan a six cents lieues. Autrefois il ne sortait des rades que la nature y a formées ni un bâtiment pour le commerce, ni un canot pour la pêche. Cette inaction était bien en partie la suite de l'indolence des peuples; mais les funestes dispositions faites par la cour de Madrid y avaient plus de part encore.

La communication entre les empires des Incas et de Montézuma, devenus provinces espagnoles, fut libre dans les premiers temps par la mer du Sud. On la borna quelque temps après à deux navires. Elle fut absolument prohibée en 1636. Des représentations pressantes et réitérées déterminèrent à la rouvrir au bout d'un demi-siècle, mais avec des restrictions qui la rendaient nulle. Ce n'est qu'en 1774 qu'il a été permis à l'Amérique méridionale et septentrionale de faire tous les échanges que leur intérêt mutuel pourrait comporter. Les différentes contrées de ces deux régions tireront sans doute de grands avantages de ce nouvel ordre de choses. On peut prédire cependant qu'il sera plus utile au pays de Guatimala qu'à tous les autres.

La juridiction de cette audience s'étend douze lieues à l'ouest, soixante à l'est, cent au nord, et trois cents au sud. Sur ce vaste espace se trouvent, comme dans le reste du Mexique, des montagnes, des volcans, des lacs, des déserts, des rivières alternativement débordées et sans eau, des contrées salubres et malsaines, d'innombrables troupeaux, des mines, des tyrans et des esclaves, l'extrême misère à côté de la plus scandaleuse opulence, l'indolence avec tous les genres de corruption. Mais ce département a sur ceux de Mexico et de Guadalaxara quelques avantages. Il récolte un blé supérieur au leur. Ce n'est que sur son territoire que croît l'indigo. Son cacao de

Soconusco est le plus parfait que l'on connaisse. Aussi n'en permet-on l'exportation que pour l'approvisionnement du souverain. Le peu qui peut s'en échapper en fraude est vendu le double de celui de Caraque même.

Sur la mer du Sud Guatimala possède plusieurs ports, dont celui de Sonsonate ou de la Trinité est le principal. De ces diverses rades il peut expédier des bâtimens pour les parages de Guadalaxara. C'est la région du globe la plus féconde en métaux. A l'époque de la conquête, on parla de ces richesses avec l'enthousiasme que ne manquent guère d'exciter les objets nouveaux. Une politique bien ou mal entendue défendit depuis de rien écrire sur la source de ces grands trésors; et l'on n'en sait que ce que les premiers historiens en publièrent. Ils seront mieux connus lorsque les côtes, dont la plupart des mines ne sont que peu éloignées, verront aborder un plus grand nombre de navigateurs.

En continuant leur route, les vaisseaux atteignent Acapulco, où se trouvent réunies toutes les étoffes, toutes les productions, toutes les voluptés de l'Asie. Ils s'y chargent de la quantité de ces précieuses marchandises, dont ils peuvent espérer un débit avantageux.

Plus loin est la mer Vermeille, anciennement célèbre par l'abondante pêche des belles perles qui s'y fait, et de nos jours par les riches mines ouvertes sur ses rivages. La Californie, qui forme

ce golfe, quoique assez récemment sortie d'un état purement sauvage, a déjà quelques-uns des besoins des sociétés civilisées depuis long-temps ; et on lui connaît un superflu suffisant pour se procurer le nécessaire.

Ce que Guatimala a obtenu de son territoire, ce qu'il tient de ses échanges ne peut manquer de trouver un débouché avantageux à Panama, à Guayaquil, sur les côtes du Perou ou du Chili, et jusque dans le Paraguay.

Les mers du nord n'offrent à Guatimala qu'un port de mer, et il est au golfe Dolcé. C'est là, et là seulement, que l'or, que l'argent, que l'indigo destinés pour notre continent sont portés à dos de mulet, et déposés à Saint-Thomas, bourgade située à soixante lieues de la ville. Tant de richesses sont échangées dans cet entrepôt contre les marchandises arrivées d'Europe dans les mois de juillet et d'août. Ce marché est aussi le point de communication d'une partie du Mexique avec les autres possessions espagnoles de l'Amérique septentrionale. Le lieu est entièrement ouvert, quoiqu'il eût été facile de le mettre à l'abri de toute insulte. On le pouvait d'autant plus aisément, que son entrée est rétrécie par deux rochers élevés qui s'avancent des deux côtes, à la portée du canon. Il est vraisemblable que l'Espagne ne changera de conduite que lorsqu'elle aura été punie de sa négligence. Rien, dit-on, ne serait plus facile.

Les vaisseaux qui formeraient cette entreprise resteraient en sûreté dans la rade. Mille ou douze cents hommes débarqués à Saint-Thomas traverseraient quinze lieues de montagnes, où ils trouveraient des chemins commodes et des subsistances. Le reste de la route se ferait à travers des plaines peuplées et abondantes. On arriverait à Guatimala, qui n'a ni fortifications ni troupes. Ses quarante mille Indiens, nègres, métis, espagnols, qui n'ont jamais vu d'épée, seraient incapables de la moindre résistance. Ils livreraient à l'ennemi, pour sauver leur vie, les richesses qu'ils accumulent depuis trois siècles, et la contribution serait au moins de trente millions. Les aventuriers regagneraient leurs bâtimens avec le butin, et, s'ils le voulaient, avec des otages qui assureraient la tranquillité de leur retraite.

La célèbre et importante cité qui reste ainsi exposée au pillage fut, bien ou mal à propos, originairement bâtie dans une vallée large d'environ trois milles, et bornée par deux montagnes assez élevées. De celle qui est au sud coulent des ruisseaux et des fontaines qui procurent aux villages situés sur la pente une fraîcheur délicieuse, et y entretiennent perpétuellement des fleurs et des fruits. L'aspect de la montagne qui est au nord est effroyable. Il n'y paraît jamais de verdure. On n'y voit que des cendres, des pierres calcinées. Une espèce de tonnerre, que les habi-

tans attribuent au bouillonnement des métaux mis en fusion dans les cavernes de la terre, s'y fait entendre continuellement. Il sort de ces fourneaux intérieurs des flammes, des torrens de soufre qui remplissent l'air d'une infection horrible. Guatimala, selon une expression très-usitée, est situé entre le paradis et l'enfer. Des tremblemens de terre lui causèrent de grands dommages à des époques plus ou moins reculées. Celui de 1772 ne lui laissa que des ruines.

La ville renaîtrait bientôt dans d'autres contrées; car que ne peuvent point les nations actives et industrieuses! Par elles des régions qu'on croyait inhabitables sont peuplées. Les terres les plus ingrates sont fécondées. Les eaux sont repoussées, et la fertilité s'élève sur le limon. Les marais portent des maisons. A travèrs des monts entr'ouverts l'homme se fait des chemins. Il sépare ou lie à son gré les rochers par des ponts qui restent comme suspendus sur la profondeur obscure de l'abîme, au fond duquel le torrent courroucé semble murmurer de son audace. Il oppose des digues à la mer, et dort tranquillement dans le domicile qu'il a fondé au-dessous des flots. Il assemble quelques planches sur lesquels il s'assied; il dit aux vents de le porter aux extrémités du globe, et les vents lui obéissent. Homme, quelquefois si pusillanime et si petit, que tu te montres grand, et dans tes projets et dans tes œuvres! Avec deux faibles leviers de

chair, aidés de ton intelligence, tu attaques la nature entière, et tu la subjugues. Tu affrontes les élémens conjurés, et tu les asservis. Rien ne te résiste, si ton âme est tourmentée par l'amour ou le désir de posséder une belle femme que tu haïras un jour; par l'intérêt ou la fureur pour remplir tes coffres d'une richesse qui te promette des jouissances que tu te refuseras; par la gloire ou l'ambition d'être loué par tes contemporains que tu méprises, ou d'une postérité que tu ne dois pas estimer davantage; si tu fais de grandes choses par ambition, tu n'en fais pas de moindres par ennui. Tu ne connaissais qu'un monde, tu soupçonnas qu'il en était un autre. Tu l'allas chercher, et le trouvas. Je te suis pas à pas dans ce monde nouveau. Si la hardiesse de tes entreprises m'en dérobe quelquefois l'atrocité, je suis toujours également confondu, soit que tes forfaits me glacent d'horreur, soit que tes vertus me transportent d'admiration.

Tels étaient ces fiers Espagnols qui conquirent l'Amérique; mais le climat, une mauvaise administration, l'abondance de toutes choses, énervèrent leurs descendans. Tout ce qui portait l'empreinte de la difficulté se trouva au-dessus de leurs armes corrompues; et leurs bras amollis se refusèrent à tous les travaux. Comment une cité engloutie par des volcans serait-elle alors sortie de ses décombres? Mais depuis quelques années la nation se régénère. Déjà l'on a tracé le plan

d'une autre ville plus vaste, plus belle, plus commode que celle qui existait, et elle est élevée à huit lieues de l'ancienne sur une base plus solide. Déjà la cour de Madrid, s'écartant de ses mesures ordinairement trop lentes, a assigné les fonds nécessaires pour la construction des édifices publics. Déjà les citoyens, déchargés des tributs qui pouvaient servir de raison ou de prétexte à leur inaction, se prêtent aux mesures du gouvernement. Un nouveau Guatimala embellira bientôt la nouvelle Espagne.

On s'est permis jusqu'ici de prononcer sur un peuple par la nature des habitations qu'il occupait. Si ses maisons étaient sales, mal entretenues, grossièrement construites, on affirmait sans balancer qu'il gémissait dans la misère ou sous l'oppression. Si avec des richesses il fermait les yeux sur les agrémens d'une demeure propre et commode, on l'accusait de stupidité. S'il se passionnait pour des ornemens bizarres plus propres à empêcher le but des logemens qu'à les embellir, c'était de caprice ou d'extravagance qu'il était convaincu.

Cependant, si l'on nous jugeait d'après ces principes, en apparence si raisonnables, peut-être serions-nous jugés trop sévèrement. Sous plusieurs points de vue la multitude est à peu de chose près ce que furent ses pères. Les générations se sont plus ou moins rapidement remplacées sans que les usages journaliers aient suivi le cours des lu-

mières. L'habitude de voir, d'occuper, de respecter peut-être les monumens d'une barbarie héréditaire, a jeté un voile épais et obscur sur ce qu'ils avaient de plus dégoûtant. Le siècle des arts a été trop indulgent pour beaucoup d'objets que des siècles d'ignorance lui avaient transmis. Il fallait que l'eau, la terre, le feu; que les élémens conjurés nous avertissent par leurs ravages que le temps de tout changer était arrivé. Alors nous nous sommes réveillés; alors nos facultés se sont développées; alors nous avons senti nos forces; alors notre génie a pris son essor; alors des édifices dignes du roi de la nature se sont élevés sur de vieilles ruines; alors enfin le mal est devenu la source du bien; et cette heureuse révolution sera peut-être plus entière à Guatimala que partout ailleurs.

XXVI. Description de Honduras, d'Yucatan et de Campèche. Qu'est-ce qui y divise l'Espagne et l'Angleterre?

Dans la juridiction de cette ville se trouve le golfe de Honduras, auquel on accorde cent cinquante lieues de long sur quatre-vingt de large. C'était, selon le témoignage de las Cazas, au temps de la conquête, une des contrées les plus peuplées du Nouveau-Monde. Le fer, le feu, les mines, les rigueurs de l'esclavage ne tardèrent pas à rendre absolument déserte la partie qui tomba au pouvoir des Espagnols. Ils n'y possèdent plus que trois ou quatre bourgades, le fort d'Omoa, avantageusement situé sur les bords de l'Océan, et la petite île de Rattan, qui a un assez bon port.

Les Mosquites sont toujours restés en possession

de la côte orientale, qui s'étend depuis la rivière Saint-Jean jusqu'au cap de Honduras, et dans l'intérieur des terres, de l'espace qui se trouve entre une chaîne de montagnes et l'Océan. L'air que ce peuple respire est sain et assez tempéré. Son sol est communément uni, très-bien arrosé, et propre à toutes les productions cultivées entre les tropiques.

Le gouvernement de ces sauvages est républicain. Dans les guerres qu'ils ont à soutenir contre d'autres Américains ou contre les Espagnols, ils choisissent pour chefs les plus intrépides, les plus expérimentés de leurs soldats; mais l'autorité qui leur a été confiée n'a de durée que celle des hostilités.

Toutes les traditions attestent que les Mosquites furent autrefois nombreux. Les guerres, la petite-vérole, et d'autres calamités ont extrêmement diminué leur population. On ne pense pas qu'actuellement leurs diverses tribus puissent mettre plus de dix ou douze mille hommes sous les armes. Cette force n'est que peu grossie par les Sambos, descendus des nègres de Guinée, qu'une violente tempête poussa autrefois sur ces parages. Leur teint, leurs traits, leurs cheveux, leurs inclinations ne permettent pas de leur donner une autre origine.

Les premiers aventuriers européens qui infestèrent les mers d'Amérique de leurs brigandages allaient quelquefois renouveler leur eau et leurs

vivres chez les Mosquites. L'accueil qu'ils en recevaient les décida à en embarquer avec eux quelques-uns des plus intrépides. Une haine commune contre l'Espagnol, et le butin qu'on faisait sur lui, ne tardèrent pas à former entre eux des liaisons intimes. Cependant aucun des hommes féroces que la mer avait vomis sur cet autre hémisphère n'avait songé à fixer son domicile dans une contrée où il pouvait se promettre une liberté entière. Ce ne fut qu'en 1730 qu'un petit nombre d'Anglais s'y déterminèrent.

Leur premier établissement fut formé vingt-six lieues à l'est du cap Honduras. Sa position sur la rivière Black, qui n'a que six à sept pieds d'eau à son embouchure, ne paraissait pas l'appeler à de très-grandes prospérités. A cinquante lieues de ce poste est Gracias-a-Dios. Ce fut près de ce promontoire fameux que les Anglais se placèrent sur un fleuve navigable, dont les bords sont fertiles. Soixante-dix lieues plus loin, ces hommes entreprenans trouvèrent à Blew-Fields des plaines vastes et fécondes, un port commode, et un rocher qu'il était facile de rendre imprenable.

Les trois comptoirs n'occupaient en 1769 que deux cent six blancs, un nombre à peu près égal de mulâtres, et neuf cents esclaves. Ils expédièrent cette année pour l'Europe huit cent mille pieds de bois de mahagoni, deux cent mille livres pesant de salsepareille, et dix mille livres d'écaille de tortue. Leurs autres produits, ainsi

que les mulets qu'ils avaient élevés, passèrent à la Jamaïque. Les bras se multiplièrent très-rapidement les années suivantes, et leur action fut tournée vers le sucre. Ce fut avec un tel succès que de bons observateurs ne craignirent pas d'affirmer que la possession tranquille du pays des Mosquites vaudrait mieux un jour pour la Grande-Bretagne que toutes les îles qu'elle occupe actuellement dans les Indes occidentales.

Le cabinet de Saint-James ne paraissait former aucun doute sur son droit de propriété. Jamais, disaient ses écrivains, l'Espagne ne subjugua les Mosquites, et jamais les Mosquites ne se soumirent à l'Espagne. Ils étaient indépendans de droit et de fait, lorsqu'en 1670 leurs chefs se jetèrent d'eux-mêmes dans les bras de l'Angleterre, et reconnurent sa souveraineté. Cette soumission était si peu forcée, qu'elle fut renouvelée à plusieurs reprises. A leur sollicitation la cour de Londres envoya sur leur territoire, en 1741, un corps de troupes que suivit bientôt une administration civile. Si, après la pacification de 1763, on retira la milice et le magistrat, si l'on ruina les fortifications élevées pour la sûreté des sauvages et de leurs défenseurs, ce fut par l'ignorance du ministère, qui se laissa persuader que le pays des Mosquites faisait partie de la baie de Honduras. Cette erreur ayant été dissipée, il fut formé de nouveau dans ces contrées un gouvernement régulier au commencement de 1776.

Les démêlés de l'Amérique septentrionale avec sa métropole amenèrent une rupture entre l'Espagne et l'Angleterre. La cour de Madrid fit attaquer un établissement qui coupait ses possessions, ouvrait une porte facile au commerce interlope, et pouvait avec le temps acquérir une grande force. Une colonic naissante ne pouvait opposer et n'opposa en effet qu'une faible résistance. Les nations, occupées des grandes scènes qui à cette époque ensanglantaient le globe, aperçurent à peine cet événement; mais il n'échappa pas aux yeux attentifs de l'homme de bien, pour qui rien de ce qui peut intéresser ses semblables n'est indifférent. Il s'affligea de voir les Mosquites enchaînés ou massacrés. Il s'affligea de voir ceux de ces malheureux qui avaient échappé au glaive ou à la servitude exposés à périr de misère dans les forêts. Il s'affligea de voir des peuples entiers proscrits sur leur terre natale. Il s'affligea de voir des champs nouvellement défrichés rentrer dans le néant où ils avaient langui depuis l'origine du monde. Il s'affligea de voir étouffer au berceau de nombreuses générations qui pouvaient un jour prospérer sur ce sol fertile.

Enveloppée d'ennemis, la Grande-Bretagne se vit obligée d'acheter, en 1783, la paix par des sacrifices. Un de ceux qu'on exigea le plus impérieusement fut une renonciation formelle à ses droits ou ses prétentions sur le district qu'elle avait occupé presqu'au centre du Mexique. La

cession fut-elle de bonne foi ? Se promit-on intérieurement de recouvrer dans des circonstances plus heureuses ce qu'arrachait le malheur des temps ? L'avenir résoudra peut-être ce problème.

Rarement les puissances se conduisent-elles par la raison ou par la justice. C'est la force, c'est la convenance qui décident tout entre elles, bien qu'aucune d'elles n'ait eu jusqu'à présent le front d'en convenir. Souverains, qu'est-ce que cette mauvaise honte qui vous arrête ? Puisque l'équité n'est pour vous qu'un vain nom, déclarez-le. A quoi servent ces traités, qui ne garantissent point de paix, auxquels le plus faible est contraint d'accéder, qui ne marquent dans l'un et dans l'autre des contractans que l'épuisement des moyens de continuer la guerre, et qui sont toujours enfreints ? Ne signez que des suspensions d'armes, et n'en fixez point la durée. Si vous avez résolu d'être injustes, cessez au moins d'être perfides. La perfidie est si lâche, si odieuse ! Ce vice ne convient pas à des potentats. Le renard sous la peau du lion, le lion sous la peau du renard, sont deux animaux également ridicules.

Quelles que soient ou puissent devenir les dispositions des cours de Londres et de Madrid, celles des Mosquites ne sont pas douteuses. On sait qu'en 1787, leurs guerriers, tous leurs guerriers sans exception, se rassemblèrent. On sait que dans leur conférence ils jurèrent d'une voix unanime de ne jamais reconnaître les Espagnols pour

maîtres, de n'en pas même souffrir un seul sur leur territoire. On sait qu'ils jurèrent d'être éternellement fidèles à leur alliance avec la Grande-Bretagne. On sait qu'ils jurèrent de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense des Anglais qui étaient encore parmi eux, ou qui viendraient s'y fixer un jour. On sait que, pour n'être pas gênés dans leurs mouvemens, ils placèrent leurs femmes et leurs enfans dans des gorges et sur des montagnes inaccessibles. On sait que ceux de leurs chefs qui avaient eu la faiblesse de recevoir des armes du gouvernement espagnol les renvoyèrent avec hauteur et indignation, résolus à ne se servir désormais que de celles qu'ils tiendraient d'une main amie.

L'Yucatan, situé entre les golfes de Honduras et de Campêche, s'avance en pointe à l'entrée des mers du Mexique, dont il est la partie la plus méridionale. On lui donne cent lieues de long sur vingt et vingt-cinq de large. Tout paraît indiquer que l'Océan couvrait il n'y a pas long-temps la péninsule entière. Ses terres basses sont encore partout couvertes de mangliers, partout submergées. Il faut beaucoup s'éloigner des côtes pour trouver un sol qui ne soit inondé que dans la saison des pluies.

Hèrréra assure que, lorsque le pays fut découvert en 1517, les hommes y portaient des miroirs d'une pierre brillante où ils se contemplaient sans cesse, tandis que les femmes ne se servaient pas

de cet instrument si cher à la beauté. C'est un fait trop bizarre pour être cru sur le témoignage d'un écrivain qui, quoique le plus exact, le moins crédule des historiens de sa nation, n'a pas été toujours assez en garde contre la passion que les premiers aventuriers de son pays avaient pour le merveilleux.

Comme l'Yucatan n'offrit aux dévastateurs du Nouveau-Monde aucun des riches métaux qu'on y allait chercher, ils le méprisèrent. Le petit nombre d'entre eux que le sort y fixa ne tarda pas à contracter l'indolence des aborigènes. L'oppresseur s'accoutuma à vivre, ainsi que les opprimés, de cacao et de maïs, auxquels il joignit la ressource facile et commode des troupeaux tirés de l'ancien hémisphère. Pour payer son vêtement, qu'il ne voulait ou ne savait pas faire, il fit cultiver par les peuplades asservies le tabac, qui croissait sans soin dans le pays, et qui ne tarda pas à être naturalisé avec plus ou moins de succès sur le reste du globe; il fit couper par les mêmes mains un bois de teinture connu dans tous les marchés sous le nom de *bois de Campèche.*

L'arbre qui le fournit, assez élevé, a des feuilles alternes, composées de huit folioles taillees en cœur, et disposées sur deux rangs le long d'une côte commune. Ses fleurs, petites et rougeâtres, sont rassemblées en épis aux extrémités des rameaux. Elles ont chacune un calice d'une seule

pièce, du fond duquel s'élèvent cinq pétales et dix étamines distinctes. Le pistil, placé dans le centre, devient une petite gousse ovale, aplatie, partagée dans sa longueur en deux ovales, et remplies de deux ou trois semences. La partie la plus intérieure du bois, d'abord rouge, devient noire quelque temps après que le bois a été abattu. Il n'y a que le cœur de l'arbre qui donne le noir et le violet.

Le goût de ces couleurs, qui était plus répandu il y a deux siècles qu'il ne l'est peut-être aujourd'hui, procura un débouché considérable à ce bois précieux. Ce fut au profit des Espagnols seuls jusqu'à l'établissement des Anglais à la Jamaïque.

Dans la foule des corsaires qui sortaient tous les jours de cette île devenue célèbre, plusieurs allèrent croiser dans les deux baies et sur les côtes de la péninsule pour intercepter les vaisseaux qui y naviguaient. Ces brigands connaissaient si peu la valeur de leur chargement, que, lorsqu'ils en trouvaient des barques remplies, ils n'emportaient que les ferremens. Un d'entre eux ayant enlevé un gros bâtiment qui ne portait pas autre chose, le conduisit dans la Tamise avec le seul projet de l'armer en course; et, contre son attente, il vendit fort cher un bois dont il faisait si peu de cas, qu'il n'avait cessé d'en brûler pendant son voyage. Depuis cette découverte, les corsaires qui n'étaient pas heureux à la mer ne

manquaient jamais de se rendre à la rivière de Champeton, où ils embarquaient les piles de bois qui se trouvaient toujours formées sur le rivage.

La paix de leur nation avec l'Espagne ayant mis des entraves à leurs violences, plusieurs d'entre eux se livrèrent à la coupe du bois d'Inde. Le cap Catoche leur en fournit d'abord en abondance. Dès qu'ils le virent diminuer, ils allèrent s'établir entre Tabasco et la rivière de Champeton, autour du lac Triste, et dans l'île aux Bœufs, qui en est fort proche. En 1675, ils y étaient deux cent soixante. Leur ardeur, d'abord extrême, ne tarda pas à se ralentir. L'habitude de l'oisiveté reprit le dessus. Comme ils étaient la plupart excellens tireurs, la chasse devint leur passion la plus forte, et leur ancien goût pour le brigandage fut réveillé par cet exercice. Bientôt ils commencèrent à faire des courses dans les bourgs indiens, dont ils enlevaient les habitans. Les femmes étaient destinées à les servir, et on vendait les hommes à la Jamaïque, ou dans d'autres îles. L'Espagnol, tiré de sa léthargie par ces excès, les surprit au milieu de leurs débauches, et les enleva la plupart dans leurs cabanes. Ils furent conduits prisonniers à Mexico, où ils finirent leurs jours dans les travaux des mines.

Ceux qui avaient échappé se réfugièrent dans le golfe de Honduras, où ils furent joints par des vagabonds de l'Amérique septentrionale. Ils parvinrent avec le temps à former un corps de quinze

cents hommes. L'indépendance, le libertinage, l'abondance où ils vivaient, leur rendaient agréable le pays marécageux qu'ils habitaient. De bons retranchemens assuraient leur sort et leurs subsistances, et ils se bornaient aux occupations que leurs malheureux compagnons gémissaient d'avoir négligées. Seulement ils avaient la précaution de ne jamais entrer dans l'intérieur du pays pour couper du bois sans être bien armés.

Leur travail fut suivi du plus grand succès. A la vérité, la marchandise diminua de valeur; mais on se dédommageait par la quantité de ce qu'on perdait sur le prix. Les coupeurs livraient le fruit de leurs peines, soit aux Jamaïcains, qui leur portaient du vin de Madère, des liqueurs fortes, des toiles, des habits; soit aux colonies anglaises du nord de l'Amérique, qui leur fournissaient leur nourriture. Ce commerce, toujours interlope, et qui fut l'objet de tant de déclamations, devint licite en 1763. On assura à la Grande-Bretagne la liberté de couper du bois, mais sans pouvoir élever des fortifications, avec l'obligation même de détruire celles qui avaient été construites. La cour de Madrid fit rarement des sacrifices aussi difficiles que celui d'établir au milieu de ses possessions une nation active, puissante, ambitieuse; aussi chercha-t-elle, immédiatement après la paix, à rendre inutile une concession que des circonstances fâcheuses lui avaient arrachée.

Le bois qui croît sur le terrain sec de Campèche est fort supérieur à celui qu'on coupe dans les marais de Honduras. Cependant le dernier était d'un usage beaucoup plus commun, parce que le prix du premier était excessif. Ce défaut de vente était une punition de l'aveuglement, de l'avidité du fisc. Le ministère espagnol comprit à la fin cette grande vérité. Il déchargea sa marchandise de tous les droits dont on l'avait accablée; il la débarrassa de toutes les entraves qui gênaient sa circulation; et alors elle eut un grand débit dans tous les marchés. Peu à peu les Anglais trouvèrent moins de débouchés. Ils en perdront encore avec le temps, quoiqu'en les privant de leurs établissemens, la paix de 1783 les aït maintenus dans la coupe du bois depuis la rivière de Bellize ou Wally jusqu'à celle de Rio-Hondo. Quelquefois Cadix tire le bois directement du lieu de son origine; plus souvent il est envoyé à la Véra-Cruz, qui est le vrai point d'union du Mexique avec l'Espagne.

XXVII. C'est principalement par Véra-Cruz que le Mexique communique avec l'Espagne. Maximes par lesquelles ce commerce a été conduit jusqu'ici.

Vieja-Véra-Cruz servit d'abord d'entrepôt. Cette ville, fondée par Cortez sur la plage où il aborda d'abord, est placée sur les bords d'une rivière qui manque d'eau une partie de l'année, mais qui dans la saison des pluies peut recevoir les plus grands vaisseaux. Le danger auquel ils étaient exposés, dans une position où rien ne les défendait contre la violence des vents, si communs dans ces parages, fit chercher un abri plus

sûr, et on le trouva dix-huit milles plus bas sur la même côte. On y bâtit Véra-Cruz-Nueva, à soixante-douze lieues de la capitale de l'empire.

Véra-Cruz-Nueva est située sous un ciel qu'un soleil brûlant et de fréquens orages rendent désagréable et malsain. Des sables arides la bornent au nord, et des marais infects à l'ouest. Tous les édifices y sont en bois. Elle n'a pour habitans qu'une garnison médiocre, quelques agens du gouvernement, les navigateurs arrivés d'Europe, et ce qu'il faut de commissionnaires pour recevoir et pour expédier les cargaisons. Son port est formé par la petite île de Saint-Jean-d'Ulua. Il a l'inconvénient de ne pouvoir contenir que trente ou trente-cinq bâtimens, encore ne les met-il pas entièrement à l'abri des vents du nord. On n'y entre que par deux canaux si resserrés, qu'il n'y peut passer à la fois qu'un navire. Les approches même en sont rendues extrêmement dangereuses par un grand nombre de rochers à fleur d'eau. Les pilotes du pays croyaient généralement que des connaissances locales acquises par une expérience de plusieurs années pouvaient seules faire éviter tant d'écueils. Des corsaires audacieux ayant surpris la place en 1712, on construisit sur le rivage des tours, où des sentinelles attentives veillent continuellement à la sûreté commune.

C'est dans cette mauvaise rade, la seule proprement qui soit dans le golfe, qu'arrivent les ob-

jets destinés pour l'approvisionnement du Mexique. Les navires qui les y portent n'abordent pas successivement. On les expédie de Cadix en flotte tous les deux, trois ou quatre ans, selon les besoins et les circonstances. Ce sont communément douze à quatorze gros bâtimens marchands, escortés par deux vaisseaux de ligne, ou par un grand nombre, si la tranquillité publique est troublée ou menacée. Pour prévenir les dangers que les ouragans leur feraient courir à l'attérage, ils partent d'Espagne dans les mois de février, ou de mai et de juin, prennent dans leur marche des rafraîchissemens à Porto-Rico, et arrivent, après soixante-dix ou quatre-vingts jours de navigation, à Véra-Cruz, d'où leur chargement entier est porté à dos de mulet à Xalapa.

Dans cette ville, située à douze lieues du port, adossée à une montagne et commodément bâtie, se tient une foire que les anciens règlemens bornaient à six semaines, mais qui actuellement dure quatre mois, et que quelquefois on prolonge encore à la prière des marchands espagnols ou mexicains. Lorsque les opérations de commerce sont terminées, les métaux et les autres objets donnés par le Mexique en échange des productions et des marchandises de l'Europe sont envoyés à Véra-Cruz, où ils sont embarqués pour notre hémisphère. Les saisons pour les faire partir ne sont pas toutes également favorables. Il serait dangereux de mettre à la voile dans les mois d'août

et de septembre, et impossible de le faire en octobre et en novembre.

La flotte prend toujours la route de la Havane, où elle est jointe par les bâtimens qui reviennent de Honduras, de Carthagène, d'autres destinations. Elle s'y arrête dix ou douze jours pour renouveler ses vivres, pour donner aux navires le temps de charger à fret les sucres, les tabacs, les autres objets que fournit l'île de Cuba. Le canal de Bahama est débouqué. On remonte jusqu'à la hauteur de la Nouvelle-Angleterre; et, après avoir navigué long-temps par cette latitude de quarante degrés, on tire enfin vers le sud-est pour reconnaître le cap Saint-Vincent et aboutir à Cadix.

Dans l'intervalle d'une flotte à l'autre la cour de Madrid fait partir un ou deux vaisseaux de guerre qu'on appelle *azogués*, pour porter au Mexique le vif-argent nécessaire à l'exploitation des mines. Le Pérou le fournissait originairement; mais les envois étaient si lents, si incertains, si souvent accompagnés de fraude, qu'en 1734 il fut jugé plus convenable de les faire d'Europe même. Les mines de Guadalcanal en fournirent d'abord les moyens. On les a depuis négligées pour les mines plus abondantes d'Almaden. Les azogués se chargent à leur retour du produit des ventes faites depuis le départ de la flotte, des sommes rentrées pour les crédits accordés, et des fonds que les négocians mexi-

cains veulent employer pour leur compte dans l'expédition prochaine. Le gouvernement permet habituellement que trois ou quatre navires marchands suivent ses vaisseaux. Leur cargaison entière devrait être en fruits ou en boissons ; mais il s'y glisse frauduleusement des objets plus importans. Ces bâtimens reviennent toujours sur leur lest, à moins que, par une faveur spéciale, on ne leur permette de prendre quelque cochenille.

Si des raisons de convenance ou de politique retardent le départ d'une nouvelle flotte, la cour fait passer de la Havane à la Véra-Cruz un de ses vaisseaux. Il s'y charge de tout ce qui appartient au fisc, et des métaux que les débiteurs ou les spéculateurs veulent faire passer du nouvel hémisphère dans l'ancien.

La Nouvelle-Espagne envoya à sa métropole, année commune, depuis 1748 jusqu'en 1753, par la voie de la Véra-Cruz et de Honduras, 62,661,466 liv., dont 574,550 en or, 43,621,497 en argent, 18,465,419 en productions, prix d'Europe.

Dans les productions, il y avait 529,200 livres pour la couronne; 17,936,219 pour les négocians.

Dans l'or et l'argent, il y avait 25,649,040 liv. pour le commerce ; 12,067,007 livres pour les agens du gouvernement, ou pour les particuliers qui voulaient faire passer leur fortune en Europe ; 6,480,000 livres pour le fisc.

La cour de Madrid ne doit pas tarder à voir augmenter ce tribut ; et voici sur quels fondemens est appuyée cette conjecture.

Le Mexique était anciennement sans défense ; car qu'attendre de quelques bourgeois que chaque ville devait mettre sous les armes, lorsqu'un péril plus ou moins grand menaçait l'état ? On ne tarda pas à former de ces milices dispersées six régimens d'infanterie et deux de cavalerie, auxquels on a depuis fait donner des instructions par des officiers envoyés d'Europe. Le temps étendit les idées. Des hommes habituellement occupés des arts et du commerce, parurent un trop faible appui à l'autorité, et elle se décida à lever, dans le pays même, deux bataillons d'infanterie, deux régimens de dragons, qui n'eurent d'autre profession que la profession militaire. Après la paix de 1763, le gouvernement jugea que des peuples amollis par l'oisiveté et par le climat étaient peu propres à la guerre ; et des troupes régulières furent envoyées de la métropole dans la colonie. Ce système est suivi encore ; et il y a toujours au Mexique trois ou quatre bataillons de notre continent qui ne sont relevés qu'après un séjour de quatre années.

A ces moyens de conservation il en a été ajouté d'autres non moins efficaces. L'île de Saint-Jean d'Ulua, qui forme le port de Véra-Cruz, et qui doit le defendre, était encore sans fortification en 1568. Celles qui, vers cette époque lui furent

données, quoique construites sur un mauvais plan, quoique médiocres, quoiqu'en ruine, ont subsisté jusqu'à nos jours sans la moindre amélioration. On les a enfin rasées. Sur leurs ruines et dans un roc vif ont été élevés naguère des ouvrages étendus, solides, capables de la plus opiniâtre résistance. Si, contre toute apparence, cette clef du Mexique était forcée, le pays, après ce revers, ne serait pas encore sans défense. A vingt-quatre lieues de la mer, au débouché des montagnes, dans une plaine que rien ne domine, furent jetées, en 1770, les fondemens de la magnifique citadelle de Pérote. Les arsenaux, les casernes, les magasins, tout y est à l'abri des bombes.

Selon les apparences, la cour de Madrid ne diminuera jamais le nombre des troupes qu'elle entretient dans la Nouvelle-Espagne; mais la partie du revenu public qu'absorbaient les fortifications ne doit pas tarder à grossir ses trésors, à moins qu'elle ne l'emploie, dans la colonie même, à former des établissemens utiles. Déjà sur les bords de la rivière d'Alvarado où les bois de construction abondent, s'ouvrent de grands chantiers. Cette nouveauté est d'un heureux présage. D'autres la suivront sans doute. Peut-être, après trois siècles d'oppression ou de léthargie, le Mexique va-t-il remplir les hautes destinées auxquelles la nature l'appelle vainement depuis si long-temps. Dans cette douce espérance, nous quitterons l'Amérique septentrionale pour passer dans la méri-

dionale où nous verrons, par un ordre de la Providence qui ne changera jamais, les mêmes effets produits par les mêmes causes ; les mêmes haines suscitées par la même férocité ; les mêmes précautions suggérées par les mêmes alarmes ; les mêmes obstacles opposés par les mêmes jalousies ; le brigandage engendré par le brigandage ; le malheur vengé par le malheur ; une persévérance stupide dans le mal, et la leçon de l'expérience inutile.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES INDICATIONS.

LIVRE CINQUIÈME.

Commerce du Danemark, d'Ostende, de la Suède, de la Prusse, de l'Espagne, de la Russie, aux Indes orientales. Questions importantes sur les liaisons de l'Europe avec les Indes.

LIVRE SIXIÈME.

Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique. Établissemens espagnols dans cette partie du Nouveau-Monde.

FIN DE LA TABLE.

